

NEW ROMANCE®

*Avec tous les personnages
de la série BEAUTIFUL
pour le bouquet final !*

BEAUTIFUL
BASTARD

CHRISTINA LAUREN

L'AUTEUR
DE LA SÉRIE
BEST-SELLER
DU NEW YORK TIMES,
BEAUTIFUL BASTARD

Hugo Roman

NEW ROMANCE®

CHRISTINA LAUREN

BEAUTIFUL

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Margaux Guyon

Hugo ↔ Roman

En hommage aux séries *Beautiful* et *Wild Seasons* de
l'auteur # 1 dans la liste des best-sellers du *New York
Times* Christina Lauren

« [Christina Lauren] est mon premier choix en matière de romance érotique contemporaine »

Heroes & Heartbreakers

« Ce que je préfère à propos de Christina Lauren et de la série *Beautiful*, c'est que les livres sont toujours pleins d'humour. Ils contiennent aussi nombre de scènes torrides et les "je t'aime" les plus touchants. »

Books She Reads

« Le duo d'écriture [Christina] Lauren a vraiment trouvé l'équilibre parfait en associant à la romance érotique une nouvelle voix adulte, drôle et séduisante. Lauren continue à décrire la tension sexuelle comme personne, et les scènes érotiques toujours originales maintiennent le lecteur en haleine. »

RT Book Review

« Délicieusement torride... »

EW.com à propos de *Beautiful Bastard*

« Une romance hypersexy et sophistiquée qui capture parfaitement le désir, l'énergie et les doutes qui surviennent au sein des jeunes couples actuels. »

Kirkus Review à propos de *Wicked Sexy Liar*

« Personne n'écrit de romance contemporaine comme Christina Lauren. Avec *Sweet Filthy Boy*, émotion garantie ! »

Bookalicious

« *Sweet Filthy Boy* a tout d'une grande romance. L'amour, la passion, les bouleversements, l'humour sont parfaitement dosés. Ajoutez à ça un style extraordinaire. Je ne vois pas que demander de plus. »

Bookish Temptations à propos de *Sweet Filthy Boy*

« Intelligent, sexy et jouissif, *Beautiful Bastard* est destiné à devenir un classique de la romance. »

Tara Sue Me, auteur de *The Submissive*

« La plupart du temps, quand je lis des romances, je n'arrive pas à apprécier le personnage féminin. Je ne m'identifie pas à l'héroïne, je ne peux pas imaginer devenir son amie. Après avoir lu *Dirty Rowdy Thing*, je n'ai pas seulement envie de connaître Harlow, j'ai envie d'être Harlow. Elle n'a pas peur de dire ce qu'elle pense, elle est sensible, intelligente... C'est le personnage littéraire le plus intéressant que j'aie découvert depuis longtemps. »

That's Normal à propos de *Dirty Rowdy Thing*

« La confrontation diaboliquement dépravée d'un porno hardcore et d'un épisode très spécial de *The Office*... Un bonheur pour les fétichistes ! »

PerezHilton.com à propos de *Beautiful Bastard*

« Des personnages au caractère bien trempé qui vous bouleverseront, un humour qui vous fera glousser, une alchimie aussi renversante qu'exceptionnelle, *Dark Wild Night* est absolument inoubliable. Une romance contemporaine au meilleur de sa forme ! »

Sarah J. Maas, auteur de *Throne of Glass*

« Cesserons-nous de tomber amoureuses des personnages de fiction de Christina Lauren ? La réponse est JAMAIS DE LA VIE. »

Fangirlish

« Un parfait mélange de sexe, d'audace et de sentiment. *Beautiful Bastard* dépeint un duel érotique qui vous fera vibrer. »

S.C. Stephens, auteur de *Thoughtless*

« La série *Wild Seasons* est aussi sexy que drôle ou romantique... Selon moi, Christina Lauren ne peut pas se tromper. »

Bookish Temptations

« Une histoire charmante et sexy. J'en ai aimé chaque page. » À propos de *Sweet Filthy Boy*, Sylvia Day, auteur #1 de best-sellers du *New York Times*

« Je recommande cette histoire à toute personne en âge de lire... Les fans de *Cinquante Nuances*, *Bared to You* et *On Dublin Street* adoreront l'intrigue et entretiendront leur propre relation d'amour et de haine pour Bennett (le Beautiful Bastard). »

Once Upon a Twilight

« Une très belle lecture, une histoire d'amour à couper le souffle, un couple dont la trajectoire m'a émue du début à la fin – c'est un livre que je recommande de tout cœur. »

Natasha Is a Book Junkie à propos de *Beautiful Secret*

« Frais, actuel et énergique, *Wicked Sexy Liar* est plein de tension sexuelle combinée à un dialogue honnête et direct : la recette du *page-turner*. »

Bookpage

« J'ai rougi. Énormément. »

USA Today

Du même auteur
CHRISTINA LAUREN

The Beautiful Series

Beautiful Bastard
Beautiful Stranger
Beautiful Bitch
Beautiful Sex Bomb
Beautiful Player
Beautiful Beginning
Beautiful Beloved
Beautiful Secret
Beautiful Boss
Beautiful

Série Wild Seasons

Sweet Filthy Boy
Dirty Rowdy Thing
Dark Wild Night
Wicked Sexy Liar

Romans Young Adult

Sublime
Hantée

Gallery Books
Division de Simon & Schuster, Inc.
1230 Avenue of the Americas
New York, NY 10020

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'a d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé ne peut être que fortuite.

Titre de l'édition originale : *BEAUTIFUL*
Copyright © 2015 par Lauren Billings et Christina Hobbs

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Première édition en poche de Gallery Books publiée en octobre 2016
GALLERY BOOKS et colophon sont des marques déposées de Simon & Schuster, Inc.

Couverture Design et Photographie :
© Volodymyr Leshchenko/ Shutterstock

Ouvrage dirigé par Isabelle Solal
Collection New Romance dirigée par Hugues de Saint Vincent
© 2016, Editions Hugo Roman
Département de Hugo & Cie
34-36, rue La Pérouse
75116 Paris
www.hugoetcie.fr

BEAUTIFUL de Christina Lauren
Dépôt légal : octobre 2016

ISBN : 9782755626971

Ce document numérique a été réalisé par *Nord Compo*.

*Pour A. K. W.,
pour chaque sourire patient et chaque bataille que tu as livrée.*

SOMMAIRE

Titre

En hommage aux séries Beautiful et Wild Seasons

Du même auteur CHRISTINA LAUREN

Copyright

Dédicace

Chapitre 1 - Pippa

Chapitre 2 - Jensen

Chapitre 3 - Pippa

Chapitre 4 - Jensen

Chapitre 5 - Pippa

Chapitre 6 - Jensen

Chapitre 7 - Pippa

Chapitre 8 - Jensen

Chapitre 9 - Pippa

Chapitre 10 - Jensen

Chapitre 11 - Pippa

[Chapitre 12 - Pippa](#)

[Chapitre 13 - Jensen](#)

[Chapitre 14 - Pippa](#)

[Chapitre 15 - Jensen](#)

[Chapitre 16 - Pippa](#)

[Chapitre 17 - Jensen](#)

[Chapitre 18 - Pippa](#)

[Épilogue Beautiful - Jensen](#)

[Épilogue Player - Will](#)

[Épilogue Stranger - Max](#)

[Épilogue dans lequel tout arrive... enfin ! - George](#)

[Épilogue Bitch - Chloé](#)

[Épilogue Bastard - Ce soir](#)

[Remerciements](#)

[À propos des auteurs](#)

CHAPITRE 1

Pippa

Je me suis efforcée de ne pas être amère et d'atteindre le difficile point d'équilibre, mince frontière qui sépare la lucidité de la mise en perspective – et ce n'est jamais facile.

Par exemple, c'est seulement face à sa copie le jour de l'examen final qu'on se dit qu'on aurait pu travailler un peu plus sérieusement.

Ou lorsqu'un pistolet est braqué sur soi, on pense peut-être : *Seigneur, je suis un gros enfoiré.*

Ou lorsqu'on tombe sur le cul pâle en mouvement de son imbécile de petit ami, occupé à baiser une autre femme dans son propre lit, on réalise avec un brin de sarcasme : *Ah, d'accord, c'est pour ça qu'il n'a jamais réparé la marche qui grince. C'était la sonnette d'alarme « Pippa arrive ».*

Il est en pleine action. Je lui balance mon sac dessus, ce dernier s'écrase sur son dos avec un bruit ressemblant à une centaine de tubes de rouge à lèvres qui s'abattent sur un mur en briques.

Je dois dire que pour un enfoiré infidèle et menteur de quarante ans, Mark est encore très en forme.

Il tente (sans la moindre grâce) de s'écarter de la fille, je siffle entre mes dents :

– Espèce de connard !

Je remarque qu'il a enlevé les draps du lit – ajouter « paresseux » à la liste de ses défauts, il ne devait pas avoir envie d'aller à la laverie automatique qui se trouve au coin de la rue avant mon retour. Sa bite tressaute contre son ventre, il tente de la cacher d'une main.

– Pippa !

La fille a la décence d'enfouir son visage dans ses bras, l'air mortifiée.

– Mark, s'écrie-t-elle, tu ne m'avais pas dit que tu avais une copine !

Je réponds à sa place :

– Marrant. Il ne m'avait pas dit qu'il en avait deux.

Mark laisse échapper un gémissement angoissé.

Le menton levé, je lance :

– Eh bien, il ne te reste plus qu'à t'en aller. Prends tes affaires. Va-t'en !

– Pippa, murmure-t-il. Je ne savais pas...

– Que je repasserais à l'heure du déjeuner ? Ouais, j'ai cru comprendre, mon cœur.

La fille se lève, tâtonne pour récupérer ses vêtements, totalement humiliée. J'aurais sûrement dû m'éloigner pour les laisser se rhabiller dans un silence embarrassé. Mais en réalité, *elle* n'aurait pas dû affirmer qu'elle ne savait pas que Mark avait une copine.

Toute la chambre est peinte dans une nuance subtile de turquoise, les abat-jour des lampes de chevet sont recouverts de dentelle. Pensait-elle qu'il l'avait invitée dans l'appartement de sa mère ? Il ne faut pas se foutre de ma gueule.

Mark enfle son pantalon et avance vers moi les mains en l'air, comme s'il s'approchait d'un lion.

J'éclate de rire. À cet instant précis, je suis bien plus dangereuse qu'un lion.

– Pippa, ma chérie, je suis tellement désolé.

Il laisse les mots flotter entre nous, comme s'ils étaient assez puissants pour apaiser ma colère.

En quelques secondes, j'imagine un discours entier, cinglant et parfaitement articulé, à propos des journées de travail de quinze heures que je subis pour soutenir son projet de start-up ou du fait qu'il vit et travaille dans mon appartement mais n'a pas lavé une assiette depuis des lustres. J'aurais pu ajouter qu'il semble s'appliquer davantage à donner du plaisir à cette inconnue qu'à se préoccuper de *me* rendre heureuse ces six derniers mois. Mais il ne mérite pas que je gaspille pour lui ne serait-ce qu'une infime partie de mon énergie, aussi glorieux que ce discours aurait pu être.

Par ailleurs, son malaise – qui augmente à chaque seconde qui s'écoule sans que je ne pipe mot – est beaucoup trop délicieux. Le regarder ne me fait pas souffrir. J'aurais pu penser le contraire, dans une situation pareille. Mais pas du tout. Je sens quelque chose s'enflammer en moi. Comme si mon amour pour lui se consumait tel un journal maintenu au-dessus d'une flamme.

Il s'approche encore.

– Je suis incapable d'imaginer ce que tu ressens, mais...

Je secoue la tête. La colère monte en moi et je le coupe :

– Ah bon ? Shannon t'a quitté pour un autre homme. Je pense que tu sais exactement ce que je ressens maintenant.

Après avoir prononcé ces mots, le souvenir de notre rencontre me revient à l'esprit. La première fois au pub, quand nous n'étions qu'amis et que nous passions de longues heures à discuter de mes aventures et de ses échecs sentimentaux. À l'époque, j'étais certaine qu'il avait véritablement aimé sa femme et qu'il avait été dévasté par leur rupture. Je m'efforçais de ne

pas craquer pour lui – avec son humour piquant, ses cheveux bruns bouclés, ses yeux marron lumineux –, mais j’ai échoué. Et alors, à ma plus grande joie, la première nuit que nous avons passée ensemble en est devenue une autre, puis une autre.

Trois mois plus tard, il s’est installé chez moi.

Six mois plus tard, je lui ai demandé de réparer la marche qui grinçait dans les escaliers.

J’ai attendu encore deux mois, puis j’ai abandonné tout espoir et je l’ai réparée moi-même.

Hier.

– Récupère tes affaires dans le placard et sors d’ici.

La femme se faufile entre nous sans lever les yeux. Serai-je capable de me souvenir de son visage ? Ou est-ce que je me souviendrai seulement du dos de Mark sur elle et du mouvement paniqué de sa queue quand il s’est retiré ?

J’entends la porte d’entrée claquer quelques secondes plus tard, Mark n’a toujours pas bougé d’un pouce.

– Pippa, ce n’est qu’une amie. C’est la sœur d’Arnold, mon pote du foot, elle s’appelle...

– Ne me donne pas son fichu *prénom* ! dis-je en riant, incrédule. Je n’en ai rien à faire !

– Quoi ?

– Et si c’est un joli prénom ? Et si, un jour, j’épouse un *type vraiment sympa*, on a un bébé et mon mari suggère ce prénom ? Je serai obligée de répondre : « Oh, très mignon. Malheureusement, Mark a baisé une fille qui portait ce prénom dans mon lit, après avoir enlevé les draps parce que c’est un branleur paresseux, donc non, on ne peut pas appeler notre fille ainsi. » (Je lui jette un regard noir.) Tu as déjà ruiné ma journée. Peut-être ma semaine. (Je hoche la tête.) Mais tu n’as clairement pas ruiné mon mois, parce que le nouveau sac Prada que j’ai acheté la semaine dernière est toujours aussi merveilleux, et même toi et ton cul pâle et infidèle ne peuvent m’enlever ça.

Il sourit, mais s’efforce de ne pas perdre son sérieux.

– Même maintenant, dit-il calmement, avec douceur. Même après t’avoir trahie comme ça, tu es toujours aussi *drôle*, Pippa.

Ma mâchoire se contracte.

– *Mark*. Sors de chez moi.

Il grimace, l’air désolé.

– C’est juste que j’ai une conférence téléphonique avec les Italiens, tu comprends, et j’espérais passer le coup de fil de...

Cette fois, c’est ma main sur sa joue qui l’interrompt.

~

Coco dépose une tasse de thé devant moi et passe une main apaisante dans mes cheveux.

– Qu’il aille se faire foutre, murmure-t-elle tout bas pour éviter que Lele ne l’entende.

Lele adore les motos, les femmes, le rugby et Martin Scorsese. Mais elle n'apprécie pas, comme nous l'avons découvert, d'entendre sa femme jurer à la maison.

Je cache mon visage entre mes bras croisés.

– Pourquoi les hommes sont-ils de tels enfoirés, Maman ?

Je les appelle toutes les deux *maman*, et elles répondent indifféremment. C'était étrange au début – en appeler une, et voir les deux se retourner pour répondre – et c'est pourquoi, dès que j'ai su parler, Colleen et Leslie se sont fait appeler Coco et Lele au lieu de *maman*.

– Ce sont des enfoirés parce que... commence évasivement Coco. Mais ce ne sont quand même pas *tous* des enfoirés, si ?

Elle doit jeter un coup d'œil à Leslie pour obtenir confirmation, parce qu'après un silence, sa voix est plus ferme :

– Les femmes aussi peuvent être des enfoirées, d'ailleurs.

Lele vient à sa rescousse :

– Ce que nous *pouvons* t'assurer, c'est que Mark est clairement un enfoiré et que nous sommes un peu prises de court par tout ça, n'est-ce pas ?

Je suis triste pour mes mamans. Elles appréciaient Mark. Elles appréciaient qu'il soit à mi-chemin entre mon âge et le leur. Elles appréciaient son goût sophistiqué en matière de vin, son amour pour Bob Dylan et Sam Cooke. Quand il était avec moi, il aimait faire semblant d'avoir toujours vingt ans. Quand il était avec elles, il se transformait aisément en meilleur ami de lesbiennes d'une cinquantaine d'années. Je me demande quelle version il était avec la pétasse sans visage.

Je leur avoue, en me redressant et en m'essuyant le visage :

– Oui et non. Avec du recul, je me dis que s'il était tellement dévasté par le départ de Shannon, c'était qu'il n'avait jamais eu l'idée d'être infidèle.

Je sonde leurs regards inquiets :

– Ce que je veux dire, c'est qu'il ne savait pas que c'était une *option* avant qu'elle le trompe. C'est peut-être une bonne idée si tu es malheureux, mais ça reste un choix. (Le sang quitte mon visage.) Ou alors c'était le moyen le plus rapide et le plus facile pour rompre avec moi ?

Elles me dévisagent, sans prononcer le moindre mot, face à mon horreur grandissante.

– Vous croyez que c'est ça ? (Je les regarde l'une après l'autre.) Il était sur le point de rompre et j'étais trop aveugle pour le comprendre ? A-t-il couché avec une fille dans mon lit pour me dégoûter ? (Je plaque une main contre ma bouche.) Mark est-il un énorme lâche à la bite incroyable ?

Coco s'empêche d'éclater de rire d'une main devant la bouche. Lele considère la question.

– Je ne sais pas grand-chose de sa bite, ma chérie, mais je crois qu'on peut affirmer sans peine qu'il est tout à fait lâche.

Lele m'attrape par le bras, m'oblige à me lever et à la suivre sur le canapé molletonné. Nous nous asseyons toutes les deux et elle m'attire contre son corps long et musclé. Coco soupire et s'installe de l'autre côté, ses rondeurs confortables me transmettent un peu de chaleur.

Combien de fois nous sommes-nous assises ainsi ? Combien de fois avons-nous fait exactement la même chose, nous enlacer sur le canapé en essayant de comprendre le comportement mystérieux de mes petits amis ? Ça n'a jamais été très fructueux. Nous n'avons pas souvent trouvé de réponses, mais nous nous sommes toujours senties mieux après un bon câlin sur le canapé.

Cette fois, elles ne s'embêtent pas trop à chercher des hypothèses. Quand votre fille de vingt-six ans arrive à la maison avec un problème de cœur, et que vous êtes un couple lesbien marié depuis trente ans à votre premier amour, il n'y a pas grand-chose à dire en dehors de : *Qu'il aille se faire foutre !*

– Tu travailles trop, murmure Lele en m'embrassant dans les cheveux.

– Tu détestes ton travail.

Coco me masse la main en fredonnant.

– Vous savez que c'est justement pour ça que je suis rentrée à la maison à l'heure du déjeuner ? J'étais à deux doigts de passer à la déchiqueteuse mon tas de feuilles de calcul et de renverser le café de Tony sur sa tête, alors j'ai pensé qu'une bonne tisane et des biscuits m'aideraient à me remettre. Ironie du sort.

– Tu pourrais démissionner et revenir à la maison, propose Coco.

Je réponds calmement :

– Mais, Maman, je n'en ai aucune envie. Je ne pourrais pas.

J'ignore la petite étincelle d'excitation qui monte en moi quand j'y songe.

J'observe le salon soigneusement rangé : la petite télévision est davantage un support pour les vases pleins de fleurs de Coco qu'un appareil fonctionnel ; le tapis bleu à poils hauts était un champ de mine pour les chaussures de mes poupées Barbie. Il recouvre le parquet méticuleusement ciré.

Oui, je déteste mon boulot. Je hais mon boss, Tony. Je ne supporte pas l'activité insipide de manipuler des chiffres toute la journée. Je déteste le métro, je suis désespérée de ne plus avoir de bons amis au bureau, depuis que Ruby est partie il y a un an et demi.

Je ne supporte pas que chaque jour ressemble irrémédiablement à la veille.

Mais, quelque part, j'ai de la chance. Au moins, j'ai un job, n'est-ce pas ? Et des amis, même si la plupart d'entre eux passent plus de temps à cancaner au pub qu'autre chose. J'ai deux mères qui m'aiment infiniment et une garde-robe qui ferait pâlir de jalousie la plupart des filles. Vraiment, Mark était parfois adorable mais c'était un gros fainéant, si on regarde les choses en face. Super-bite, langue paresseuse. Bien fait mais assez ennuyeux, maintenant que j'y repense. Qui a besoin d'un homme ? Pas moi.

Je possède tout ça – la belle vie, vraiment. Alors, pourquoi diable suis-je aussi retournée par toute cette affaire ?

– Tu as besoin de vacances, soupire Lele.

Une vague de soulagement m’envahit, avec une pointe d’excitation.

– Oui ! Des vacances !

~

Aller à Heathrow un vendredi matin, c’est vraiment horrible.

Prends un vol vendredi, a dit Coco.

Ce sera plus calme.

Apparemment, je n’aurais pas dû suivre les conseils d’une personne qui n’est pas montée dans le moindre avion depuis quatre ans. Mais en comparaison avec moi, c’est une sage bouddhiste : cela fait six ans que je n’ai pas pris l’avion ; je ne voyage jamais pour le travail. Je prends le train pour aller à Oxford voir Ruby, et je prends l’Eurostar pour me rendre à Paris – enfin, je le *prenais* avec Mark, quand nous avions envie d’un bon week-end vin et gastronomie ou d’une escapade érotique intense avec la tour Eiffel en toile de fond.

Le sexe. Bon sang, ça va me manquer.

Mais j’ai des choses plus importantes en tête. Là tout de suite, je suis bien obligée de me demander s’il y a plus de monde à Heathrow, à neuf heures un vendredi, que dans l’ensemble de la ville de Londres.

Les gens ne travaillent plus ou quoi ? Je ne suis clairement pas la seule à prendre l’avion avant la fin officielle de la semaine de travail, en période normale, en octobre, pour échapper à l’ennui terrible de mon travail et à ce cul pâle et infi...

– Mais avancez donc ! s’écrie une femme derrière moi.

Je sursaute : j’étais perdue dans mes pensées, au beau milieu de la file d’attente pour la douane.

J’avance de trois pas et lui jette un coup d’œil par-dessus l’épaule. Je lui lance d’une voix plate, car nous sommes toujours debout dans le même ordre, à seulement un mètre de moins de l’agent qui vérifie nos passeports :

– C’est mieux comme ça ?

Une demi-heure plus tard, j’arrive devant la porte. Il faut que je... m’occupe. J’ai une boule au ventre, je ne sais pas si je suis censée faire passer ce genre d’angoisse en mangeant quelque chose ou en prenant sur moi. Ce n’est pas comme si je n’avais jamais pris l’avion... Je ne l’ai juste pas pris *souvent*. Je me sens internationale dans ma vie quotidienne. J’ai une boutique préférée à Majorque où j’aimerais acheter de nouvelles jupes. Je possède une liste de cafés à Rome que je pourrais donner à quiconque se rendrait dans cette ville pour la première fois. Bien sûr, je prends le métro tout le temps – j’ai l’habitude des voyageurs impatients et

agressifs qui se bousculent –, mais je pensais naïvement que l'aéroport serait plus accueillant : une porte ouverte sur l'aventure.

Apparemment pas. Il est énorme, et quand bien même, la foule reste très dense. Les hôtesses de l'air, à chaque comptoir, donnent des informations dans le micro, leurs voix se superposent. Les gens embarquent dans un chaos qui me paraît absolu. Pourtant, quand je regarde autour de moi, personne ne semble perturbé. Je jette un coup d'œil à mon billet froissé dans ma main. Mes mères m'ont acheté un billet de première classe – un petit cadeau, ont-elles dit – et je sais combien ça leur a coûté. Quoiqu'il en soit l'avion ne peut pas partir sans moi, n'est-ce pas ?

Un homme avance à côté de moi, élégamment vêtu d'un costume bleu marine, avec des chaussures cirées. Il a l'air bien plus sûr de lui que je ne le suis moi-même.

Je pense : *Reste à côté de celui-là. S'il n'est pas encore monté dans l'avion, ça signifie probablement que ce n'est pas non plus à mon tour.*

Mes yeux parcourent son cou lisse jusqu'à son visage. J'en ai le vertige. Je distingue le monde à travers des lunettes de fille en manque, mais il est objectivement sublime. Des cheveux blonds épais, des yeux vert profond concentrés sur le téléphone qu'il tient dans sa main, une mâchoire appétissante.

Je lance, en posant une main sur son bras :

– Excusez-moi, pouvez-vous m'aider ?

Il baisse les yeux vers ma main, puis se tourne lentement dans ma direction en souriant.

Ses yeux se plissent légèrement, une fossette se creuse sur sa joue gauche. Il a des dents américaines parfaites. Je suis en sueur, j'ai le souffle coupé.

– Pouvez-vous m'expliquer comment ça fonctionne ? Je n'ai pas pris l'avion depuis des années. Est-ce que j'embarque maintenant ?

Il regarde mon billet, le penche légèrement pour mieux voir.

Des ongles courts et propres. De longs doigts.

– Oh, dit-il en riant. Nous sommes assis côte à côte.

Il jette un coup d'œil à la porte d'embarquement puis ajoute :

– Le pré-embarquement vient de commencer, pour les parents avec des enfants en bas âge et les personnes handicapées. La première classe, c'est juste après. Vous voulez me suivre ?

Je vous suivrais jusqu'aux portes de l'enfer, Monsieur.

– Ce serait génial. Merci.

Il acquiesce et se tourne pour faire face à l'hôtesse de l'air.

– La dernière fois que j'ai pris l'avion, c'était pour aller en Inde il y a six ans. (Il me regarde à nouveau.) J'avais vingt ans, on partait visiter Bangalore avec mon amie Molly, dont le cousin travaille dans un hôpital là-bas. Molly est adorable mais nous sommes toutes les

deux assez tête-en-l'air quand nous voyageons : nous avons failli monter dans un avion pour Hong Kong par erreur !

Il rit doucement. Je sais que je bavarde nerveusement et qu'il est seulement poli, mais je ne peux m'empêcher de terminer mon histoire.

– Une gentille dame au comptoir d'embarquement nous a indiqué le chemin et on a sprinté jusqu'au terminal suivant, où notre avion avait été déplacé. Bien sûr, on avait raté l'annonce du changement parce qu'on buvait des bières au restaurant et on est arrivées juste à temps.

– Chanceuses, murmure-t-il. (Il lève le menton pour m'indiquer la direction dans laquelle nous pouvons avancer.) C'est à nous. Allons-y.

Il est grand et élancé. Il marche devant moi et son cul me fait penser à celui de Patrick Swayze dans *Dirty Dancing*. Quand mes yeux arrivent à ses chaussures, je me demande combien de temps il met pour les faire briller comme ça. Si je cherchais un cheveu sur son costume, une peluche, je reviendrais les mains vides. Il semble méticuleux mais pas collet monté pour autant.

Que fait-il ? je me demande quand nous montons finalement dans l'avion. *Homme d'affaires. Probablement ici pour le travail, il a une maîtresse dans un appartement chic de Chelsea. Il l'a quittée ce matin, la mine boudeuse, vêtue de la lingerie qu'il lui a achetée la veille pour s'excuser de son retard après sa réunion. Elle a commandé à manger et ils ont dîné dans les draps de satin, puis ils ont fait l'amour toute la nuit jusqu'à ce qu'il émerge à quatre heures du matin pour cirer ses chaussures...*

– Mademoiselle ? dit-il assez fort.

Je sursaute, grimace en m'excusant :

– Désolée, j'étais...

Il me fait signe de m'asseoir côté hublot, je glisse mon sac sous le siège devant moi.

Je répète :

– Désolée. J'ai oublié à quel point l'embarquement était *organisé*.

Il esquisse un geste vague de la main.

– Je prends souvent l'avion. Je me mets en mode pilotage automatique, si je puis dire.

Je le regarde sortir avec soin un iPad de sa housse de protection, des écouteurs à réduction de bruit et un sachet de serviettes désinfectantes. Il en utilise une pour nettoyer l'accoudoir, le plateau et le dos du siège de devant avant d'en sortir une autre pour se laver les mains.

Je murmure en souriant :

– Vous ne laissez rien au hasard.

Il glousse.

– Comme je l'ai déjà dit...

– Vous prenez souvent l'avion. (J'éclate de rire.) Êtes-vous toujours aussi... vigilant ?

Il me jette un coup d'œil amusé.

– En un mot, oui.

– On vous taquine, parfois ?

Son sourire est un mélange entre timidité et assurance, je suis toute chose.

– Oui.

– Eh bien, tant mieux. C'est adorable, mais si on ne peut pas se moquer un peu...

Il rit en jetant les lingettes dans le petit sac à déchets.

– C'est noté.

L'hôtesse de l'air arrive et nous tend une serviette à chacun :

– Je suis Amélia. Je m'occuperai de vous aujourd'hui. Puis-je vous offrir quelque chose à boire avant le décollage ?

– Un Schweppes citron, s'il vous plaît, commande calmement mon voisin.

Amélia me dévisage.

– Euh... je commence en grimaçant. Il y a quoi d'autre ?

Elle glousse sans avoir l'air de me juger :

– Tout ce que vous voulez. Café, thé, jus de fruit, soda, cocktail, bière, vin, champagne...

Je m'exclame, en battant des mains :

– Oh, champagne ! C'est le meilleur choix pour commencer ses vacances, non ?

Je me penche vers mon sac.

– C'est combien ?

L'homme m'arrête d'une main sur le bras et m'adresse un sourire perplexe.

– C'est *gratuit*.

Je regarde derrière moi : Amélia est déjà partie chercher nos verres.

Je répète sans conviction :

– *Gratuit ?*

Il acquiesce.

– Les vols internationaux servent gratuitement de l'alcool. Et en première classe, eh bien... c'est toujours gratuit.

– *Seigneur !* (Je me redresse en repoussant mon sac sous le siège.) Je suis stupide. C'est la première fois que je voyage en première classe.

Il se penche un peu plus vers moi et chuchote :

– Je ne le répéterai pas.

Je n'arrive pas à déchiffrer le ton de sa voix, je le dévisage pour trouver un indice. Il m'adresse un clin d'œil joueur.

– Mais vous me *direz* si je fais une bêtise, hein ? je lui demande avec un sourire.

Il est si proche de moi, il sent l'homme, le linge frais et le cirage – mon cœur bat très fort dans ma gorge.

– Vous ne pouvez pas faire de bêtise.

Que vient-il de dire ? Je souris plus largement.

– Vous veillerez à ce que je ne laisse pas derrière moi des tas de petites bouteilles d'alcool gratuites ?

Il lève trois doigts.

– Parole de scout.

Il se redresse, range le petit sac-poubelle dans son attaché-case et le place à côté de ses pieds.

– Vous rentrez chez vous ou vous partez en voyage ?

– Je rentre chez moi. Je suis né à Boston. J'ai passé une semaine à Londres pour le travail. Vous avez parlé de vacances, donc j'imagine qu'il s'agit d'un séjour à l'étranger ?

– Tout à fait. (Je hausse les épaules et prends une grande inspiration.) Je pars *loin*. J'ai besoin de respirer un autre air.

– C'est toujours une bonne idée. (Il me regarde dans les yeux. Son calme olympien est presque perturbant, pour être honnête. Il est scandinave, j'en mettrais ma main à couper : des yeux si verts, des traits si définis. C'est comme si un spot se dirigeait vers moi chaque fois qu'il m'accorde son attention. Sa présence me donne le vertige.) Qu'est-ce qui vous amène à Boston spécifiquement ?

– Mon grand-père y vit. Et pas mal d'amis. (Je ris.) Je les rejoins pour faire un road trip dans les vignobles, un peu plus haut sur la côte. Je vais littéralement *rencontrer* la plupart d'entre eux pour la première fois, mais j'ai tellement entendu parler d'eux ces dernières années que j'ai l'impression de les connaître de longue date.

– Toute une aventure. (Ses yeux descendent vers mes lèvres puis se plongent dans les miens.) Jensen, se présente-t-il.

Je lui tends la main, frissonne en sentant le glissement froid des bracelets de métal autour de mon poignet avant de serrer la sienne.

– Pippa.

Amélia revient avec nos verres, nous la remercions avant de trinquer.

– Au retour à la maison, à l'aventure, dit Jensen avec un petit sourire. (Nos verres s'entrechoquent). Pippa, c'est un diminutif ? Ou un surnom ?

– Ça pourrait. C'est souvent le diminutif de Philippa, mais dans mon cas, c'est Pippa tout court. Pippa Bay Cox. Ma mère Coco est américaine – Colleen Bay, d'où mon premier nom de famille – et elle a toujours adoré le prénom Pippa, juste comme ça. Quand ma mère Lele est tombée enceinte du frère de Coco, Coco lui a fait promettre que si c'était une fille, elle l'appellerait Pippa.

Il éclate de rire.

– Désolé. Votre mère est tombée enceinte du frère de votre autre mère ?

Oh Seigneur. J'oublie toujours comment raconter cette histoire sans traumatiser les gens...

– Non, non, pas directement. Elles ont utilisé la poire à sauce destinée à la dinde de Thanksgiving. (J'éclate de rire, moi aussi. Cette image est terrible.) Les gens n'ont pas toujours été aussi ouverts à l'idée que deux femmes aient un enfant, comme c'est plus courant aujourd'hui.

– Ouais, fait-il. Probablement pas. Êtes-vous enfant unique ?

... *parce que c'est toujours la question suivante.*

– Oui. Vous avez des frères et sœurs ?

Jensen sourit.

– Quatre.

– Oh, Lele aurait adoré en avoir plus ! (Je secoue la tête.) Mais pendant sa grossesse, oncle Robert a rencontré tante Natasha, s'est entiché d'un dieu très peu tolérant et a décidé que ce qu'il avait fait était un péché. Il me voit comme une sorte d'abomination. (J'essaie d'alléger un peu l'ambiance.) Maintenant, je dois espérer que je n'aurai jamais besoin d'une greffe d'os ou d'un rein.

Jensen a l'air horrifié.

– Certes.

Je réalise avec une pointe de culpabilité que nous sommes assis depuis cinq minutes et que je me suis déjà lancée dans l'histoire de ma vie.

– Mais enfin, elles ont dû se contenter de moi. Au moins, elles ne se sont pas ennuyées.

Son expression s'adoucit.

– Ça ne m'étonne pas.

Je lève ma flûte de champagne, avale une longue gorgée en grimaçant un peu à cause des bulles.

– Maintenant, elles veulent des petits-enfants, mais à cause de l'Enfoiré, elles vont être obligées d'attendre *encore*.

Je termine ma flûte d'une traite.

Je croise le regard d'Amélia et la lui tends :

– Je peux en boire une de plus avant le décollage ?

Elle la remplit en souriant.

~

Je murmure en regardant par le hublot tandis que nous nous envolons :

– Regardez comme Londres est énorme. (La ville s'étale en contrebas, tentaculaire et impressionnante.) C'est magnifique.

Je jette un coup d'œil à Jensen qui enlève délicatement un écouteur.

– Pardon, quoi ?

– Oh, rien. (Je me sens rougir, mais je ne suis pas sûre que ce soit parce que je suis gênée d'être la voisine qui bavarde et boit du champagne.) Je n'avais pas vu que vous aviez mis vos

écouters. Je disais juste que Londres a l'air énorme vue d'en haut.

– Cette ville *est* énorme. (Il se penche un peu pour mieux voir.) Vous avez toujours vécu ici ?

– Je suis allée à l'université à Bristol. Puis je suis revenue quand j'ai décroché un job dans la construction.

– Dans la construction ? demande-t-il en enlevant ses deux écouteurs.

– Ah oui. Je suis ingénieur.

Il lève les sourcils, l'air impressionné, et je me hâte d'ajouter quelque chose pour relativiser le niveau de son estime :

– Je suis associée junior. J'ai un diplôme en mathématiques, donc je me contente de gérer les chiffres et de m'assurer que nous ne versons pas la mauvaise dose de béton quelque part.

– Ma sœur est ingénieur biomédical, réplique-t-il fièrement.

– C'est très différent. Elle crée de toutes petites choses, et nous, nous produisons de très grosses choses.

– Certes. Mais ce que vous faites, c'est impressionnant.

Je lui souris.

– Et vous ?

Il prend délibérément une grande inspiration, j'ai l'impression que le travail est la dernière chose dont il a envie de parler.

– Je suis avocat. En droit des affaires. Je gère tout l'aspect juridique des fusions d'entreprises.

– Ça a l'air compliqué.

– Je suis du genre pointilleux. (Il hausse les épaules...) Mon travail, c'est beaucoup de détails infimes.

Je le contemple : un pli net au centre de chaque jambe, des chaussures marron brillantes, des cheveux peignés avec soin, aucune mèche folle. Sa peau semble bien entretenue, ses ongles sont coupés. Oui... j'imagine sans peine ce qu'il veut dire.

Je jette un coup d'œil à ma propre tenue : une robe noire droite, des collants noirs à rayures violettes, des bottes noires au genou, dont le cuir est éraflé, plein de bracelets à chaque poignet. Mes cheveux sont remontés en chignon flou et je n'ai pas pris la peine de me maquiller avant de sprinter jusqu'au métro.

Nous faisons la paire.

– Parfois, j'aimerais que les gens avec qui je travaille possèdent un éventail de compétences un peu plus large.

Il se tait pendant un moment puis ajoute :

– Dommage qu'on n'ait pas besoin d'une mathématicienne.

Je me délecte de son compliment tandis qu'il retourne rapidement – l'air un peu mal à l'aise – à sa musique et à sa lecture. Ces mots bouleversent quelque chose en moi. J'ai été

incapable de conserver mon petit ami. Incapable de rassembler l'énergie nécessaire pour avancer dans ma carrière. Je ne suis pas partie en vacances depuis des mois, je ne suis pas sortie et je me suis fâchée avec mes amis depuis encore plus longtemps. Je n'ai même pas pris la peine de teindre mes cheveux blond-roux en une couleur marrante ces derniers temps. Comme si je me trouvais coincée dans une file d'attente.

J'étais.

Je ne suis plus.

Amélia se penche vers moi en souriant :

– Vous voulez une autre coupe ?

Je lui tends mon verre, envahie par l'excitation des vacances, de l'aventure, de la *fuite*.

– Oui, s'il vous plaît.

~

Le champagne descend dans ma gorge, les bulles crépitent dans mon œsophage et dans tous mes membres. Je peux presque sentir mon corps se détendre progressivement, partie après partie, des doigts à la main, aux bras puis aux épaules, et je fixe mes mains – *merde*, mon vernis est écaillé – alors que la chaleur remonte au-delà du tatouage oiseau de mon épaule.

Je laisse tomber ma tête en arrière en soupirant joyeusement.

– C'est tellement mieux que faire les cent pas dans mon appartement en me demandant où l'Enfoiré s'est installé depuis que je l'ai fichu dehors.

Jensen sursaute à côté de moi.

– Pardon, quoi ? demande-t-il en enlevant un écouteur.

Je clarifie :

– Mark. L'Enfoiré. Je ne t'ai pas raconté ?

L'air intrigué, il me scrute et réalise que je suis ivre, sans aucun doute, mais je n'en ai rien à faire. Il répond avec douceur :

– Vous ne l'aviez pas mentionné, non.

– La semaine dernière, je suis rentrée chez moi et j'ai trouvé mon copain en train de baiser une *chatte* inconnue.

J'ai le hoquet.

Jensen se mord la lèvre pour s'empêcher de rire.

Suis-je déjà ivre ? J'ai seulement bu... je compte sur mes doigts. Oh merde. J'ai déjà bu quatre flûtes de champagne, le ventre vide.

– Donc, je l'ai fichu dehors, dis-je en me redressant et en m'efforçant d'avoir l'air sobre. Mais comme je suis en train de le comprendre, ce n'est pas si facile. Il m'a dit qu'on ne pouvait pas vivre avec quelqu'un pendant huit mois et tout remballer en un jour. Je lui ai répondu d'essayer, parce que je brûlerais tout ce qu'il oublierait.

– Vous étiez assez en colère, bien sûr, renchérit Jensen en enlevant l'autre écouteur.

– J'étais en colère puis blessée – bordel, j'ai vingt-six ans et lui plus de quarante, il n'aurait pas dû aller voir ailleurs pour baiser ! Tu n'es pas d'accord ? Je parie que ta maîtresse londonienne avec la lingerie et le plat à emporter sur le lit est jeune et belle, parfaite, n'est-ce pas ?

Il m'offre un demi-sourire.

– Ma maîtresse londonienne ?

– Ce n'est pas que *je* sois parfaite, et je ne mange jamais de plats à emporter au lit, mais *je le ferais* – s'il insistait ou s'il voulait passer la journée au lit. Mais il avait un plan cul à l'heure du déjeuner, alors pourquoi aurait-il voulu le faire avec moi ? Donc, je me suis encore mise en colère.

Je me frotte les yeux. Je suis à peu près sûre que ce que je raconte n'a aucun sens.

Jensen reste silencieux, quand je lève les yeux, il m'écoute encore.

J'ai l'impression d'être avec mes mères sur le canapé sauf qu'ici j'ai du recul et je n'ai pas à m'inquiéter de ce qu'elles penseront. Ici, je peux faire semblant d'être en mesure de laisser derrière moi mon job ennuyeux et mon enfoiré d'ex pour toujours.

Je me tourne sur mon siège pour faire face à Jensen et je déballe tout.

– J'étais peut-être un peu une traînée avant lui, ouais. (J'acquiesce d'un air absent quand Amélia me demande si je veux encore du champagne.) Mais quand j'ai rencontré Mark, j'ai pensé qu'il était l'homme pour moi. Tu sais comment c'est au début ?

Jensen hoche vaguement la tête.

– Baiser partout, ouais. Je rentrais du travail et j'avais l'impression d'être une gamine dévalant les escaliers le matin de Noël.

Il rit.

– Comparer le sexe à l'enfance... laissez-moi une seconde pour m'en remettre.

Je marmonne :

– Et tous les jours, c'était comme ça. Sa femme l'avait trompé et l'avait quitté, je l'ai vu dans ses pires moments et j'ai juste... tellement espéré qu'il retrouverait sa joie de vivre. Et quand ça a été le cas – il a retrouvé le goût de la vie avec *moi* – et que nous étions ensemble depuis si longtemps – genre onze mois, ce qui est une éternité pour moi – alors que c'était tellement bien au début... jusqu'à ce que ce ne soit plus le cas, tout à coup. Il ne faisait plus le ménage, il ne réparait plus rien de ce que je lui demandais, c'est moi qui payais les courses et les dîners et les factures, et sans y réfléchir à deux fois, je lui ai tendu un chèque pour lui permettre de fonder son nouveau business.

Je jette un coup d'œil à Jensen, dont le visage a pâli.

– Et ça m'allait. Vraiment ! Je l'aimais, d'accord, donc je lui aurais donné tout ce qu'il désirait. Mais baiser une fille dans mon lit après avoir enlevé les draps pour ne pas être obligé de les laver ensuite, c'était un peu trop pour moi.

Jensen pose sa main sur la mienne.

– Ça va ?

– J'aimerais lui botter le cul, mais sinon je...

– Parfois, quand je prends l'avion, me coupe-t-il, je bois un verre, peut-être même un autre et j'oublie, occasionnellement, à quel point ça m'affecte quand j'atterris. L'altitude empire... tout. (Il se penche un peu, sûrement pour que je me concentre sur son visage.) Je ne dis pas ça parce que je vous juge de boire du champagne... Ce Mark a l'air d'être un vrai connard, mais je voudrais vous faire comprendre que voler et boire en même temps n'est peut-être pas la meilleure...

– Je devrais boire de l'eau ?

J'ai un nouveau hoquet et puis

à ma grande horreur

je rote.

Oh Seigneur.

Oh bordel de merde.

– Putaaaaain... je m'exclame en plaquant une main contre ma bouche.

Je parie qu'un type comme Jensen ne rote pas comme un clochard en public.

Ou sort avec une fille qui fait ça.

Ou jure.

Ou a des gaz.

Ou a des peluches sur son costume.

Je marmonne des excuses, passe par-dessus son siège pour atteindre l'allée et me dirige vers les toilettes pour me rafraîchir le visage, inspirer profondément et me faire la morale dans le miroir.

Après quelques minutes, quand je retourne à ma place, Jensen s'est endormi.

~

L'atterrissage est assez brutal, Jensen se réveille en sursaut à côté de moi. Il a dormi pendant presque quatre heures, quant à moi, je n'ai pas pu fermer l'œil. L'alcool rend tous mes amis somnolents, mais moi, ça me réveille. C'est malheureux, surtout pendant ce vol, parce que j'aurais préféré dormir plutôt que dresser le catalogue mental de tous les signes avant-coureurs de l'infidélité de Mark et m'insulter intérieurement pour m'être tournée en ridicule devant un étranger.

L'aéroport Logan International s'étend devant nous, gris et ennuyeux, et Amélia donne les instructions habituelles dans le haut-parleur : rester assis, ouvrir les compartiments avec précaution et reprendre très bientôt un vol avec leur compagnie.

Je tente un coup d'œil vers Jensen, ce simple mouvement me donne la migraine.

Je grogne en me frottant le front :

– Ohhhh. Je déteste le champagne, putain.

Il me sourit poliment.

Seigneur, il est charmant. J'espère qu'il pourra raconter à quelqu'un en rentrant l'histoire de la Britannique folle et échevelée de l'avion.

Mais une fois debout, il sort son téléphone de sa housse d'ordinateur et parcourt la longue liste de notifications.

– Déjà à nouveau dans l'arène ?

Il ne lève pas les yeux vers moi.

– Bon voyage.

– Merci.

Je me mords littéralement les lèvres pour me retenir d'ajouter une explication longue et tortueuse pour justifier mon bavardage incessant, ma nausée. Je me contente de le suivre en contemplant son cul parfait, à quelques mètres de distance.

Je traverse le terminal pour récupérer mes bagages, mon grand-père m'attend en bas de l'escalator avec son T-shirt des Red Sox, son short kaki et ses bretelles.

Son câlin me rappelle ceux de Coco : une étreinte ferme, douce et chaleureuse, peu de mots pour me saluer. Il passe un bras sur mes épaules.

– Tu as fait bon voyage ?

Mes jambes sont cotonneuses et faibles. Je donnerais tout pour une douche chaude.

– J'ai bu trop de champagne et beaucoup trop parlé à ce pauvre garçon.

Je désigne du menton l'homme d'affaires à la silhouette élancée qui marche devant nous, déjà en pleine discussion au téléphone.

– Ah, bien.

Je lui jette un coup d'œil en m'émerveillant qu'un membre de ma famille soit aussi discret et doux. Cela fait deux ans qu'il n'est pas venu à Londres, avant ça, je l'ai vu à toutes les fêtes importantes. Mon grand-père n'est pas du genre à s'étendre sur ses sentiments, mais il a toujours fermement soutenu Lele et Coco.

– Ça me fait plaisir de te voir. Ton visage et tes bretelles m'ont manqué.

– Combien de temps restes-tu avant ton road trip ? me demande-t-il pour toute réponse.

– Il y a une fête demain et puis on prend la route pour le tour des vignobles dimanche matin. Mais je passerai un peu de temps à la maison à la fin du voyage.

– Tu as faim ?

– Je suis affamée. Mais surtout pas d'alcool. (Je rattache mes cheveux emmêlés et me frotte le visage.) Je suis une telle catastrophe.

Mon grand-père me regarde, et quand nos yeux se croisent, je sens qu'il ne voit que le meilleur en moi.

– Tu es superbe, ma Pippa.

CHAPITRE 2

Jensen

Il n'y a guère qu'un voyage en avion qui ait été plus angoissant que celui-là.

C'était en juin, à la fin de ma première année de licence, et dix mois après avoir rencontré Will Sumner. Ce type au sourire ravageur, arrogant et certain que nous allions devenir les meilleurs potes, arrivait à Baltimore. Pour quelqu'un comme moi, dont la vie avait été tranquille et paisible jusque-là, Will Sumner faisait figure de bulldozer.

Cet été-là, nous sommes partis en vacances aux chutes du Niagara avec son immense famille et... disons que nous *sommes tombés* sur une vidéo porno amateur. Il n'y avait pas de musique de fond, pas de visages, et tout était tourné avec une caméra fixe. Nous l'avons quand même regardée en boucle jusqu'à être hypnotisés et insensibles, capables de réciter les phrases cochonnes tout en nous gavant de Pringles sans le moindre émoi.

C'était la première fois que je voyais quelqu'un baiser *en vrai*, et je trouvais ça incroyable... jusqu'à ce que Jessica, la jolie tante de Will, panique à l'aéroport, parce qu'elle ne retrouvait pas sa « vidéo maison » dans son bagage à main.

J'ai passé tout le vol assis à côté de Tante Jessica, autant dire que je n'étais pas très détendu. Pas détendu du tout, même. Mes mains transpiraient, je répondais par monosyllabes, je n'arrivais pas à oublier que je savais à quoi elle ressemblait nue. Je savais à quoi elle ressemblait quand elle *baisait*. Mon cerveau de jeune homme de bonne famille a eu beaucoup de mal à s'en remettre.

Will a été aussi compatissant qu'on pouvait s'y attendre, il a passé tout le voyage à m'envoyer dessus des serviettes roulées en boule et des cacahuètes, depuis l'autre côté de l'allée.

– Pourquoi es-tu si tendu, Jensen ? criait-il. On dirait que quelqu'un vient de *te* surprendre tout nu.

Avec Pippa, le malaise était totalement différent. La gêne provenait d'une fille mignonne dont le maquillage coulait et qui, par le miracle de l'alcool, bavardait de manière incessante.

Le genre de moment difficile que l'on surmonte en faisant semblant de dormir pendant plus de trois heures sans pouvoir s'empêcher d'envisager mentalement toutes les autres manières d'employer plus efficacement le temps de vol.

Quand nous nous sommes dirigés vers la zone de retrait des bagages, le bruit confus de l'aéroport glissait sur moi, presque aussi familier que le bruit du chauffe-eau qui s'allume la nuit ou de ma propre respiration. J'entendais Pippa derrière moi, en pleine discussion avec son grand-père. Elle a une jolie voix – un accent prononcé, influencé par la vie londonienne et les rues de Bristol. Un très joli visage aussi, des yeux brillants et malicieux, d'un bleu aussi profond qu'expressif – c'est ce qui m'a tout de suite attiré chez elle. Mais je craignais de rencontrer son regard et de reprendre la discussion à zéro. J'ai senti que ses excuses lui échappaient au moment où je me suis hâté de sortir de l'avion, mais je n'avais aucune envie de lui offrir une chance supplémentaire de m'importuner avec son bavardage.

Je me frotte les yeux, repère ma valise sur le carrousel. Le signe que m'envoie l'univers est presque comique. Juste quand je commençais à me demander si je ne cherchais pas les femmes aux mauvais endroits, si je ne me trompais pas de style et si je ne devrais pas être plus aventureux dans mes rencontres, je me retrouve emprisonné pendant un vol entier avec une fille sublime, excentrique et *complètement folle*.

À quoi bon sortir du rang, Jens ? Il vaut mieux rester en terrain connu.

Peut-être qu'Emily, la joueuse de softball, n'était pas si mal après tout.

Mon chauffeur m'attend avec un panneau portant mon nom, je hoche la tête et le suis hors de l'aéroport. L'habitacle de la voiture est chaleureux et confortable, je ressors immédiatement mon téléphone de ma poche, en laissant mon esprit vagabonder dans cet espace familier où je travaille, je vis et je respire.

J'appellerai Jacob lundi pour fixer une heure afin de parcourir le dossier Petersen Pharma.

Je dois envoyer un mail à Eleanor des RH pour trouver un remplaçant à Melissa au bureau de San Francisco.

Je vais devoir me lever tôt la semaine prochaine pour répondre à tous mes mails.

Le taxi s'arrête en face de chez moi, je me sens soudain plus détendu, je me décrispe.

C'est l'automne, les feuilles tombent des arbres et envahissent les rues, le soleil illumine encore la ville, avant que l'hiver interminable ne la plonge sous une chape de neige. En comparaison avec la chaleur de l'habitacle, l'air pique dehors, je contourne la voiture pour récupérer mes bagages et donner au chauffeur un gros pourboire pour le remercier d'avoir réussi à ne pas se faire coincer dans les embouteillages de l'heure de pointe à Boston.

Ce voyage à Londres n'a duré qu'une semaine, mais il m'a semblé une éternité. Les fusions, c'est une chose. Les fusions internationales, c'en est une autre. Mais les fusions internationales qui tournent au vinaigre ? Violent. Une paperasse infinie. Des dépositions

innombrables. Des points de détail à revoir par milliers, et à valider. Des allers-retours constants.

Je considère ma maison à deux étages : la baie vitrée est éclairée, la porte d'entrée, encadrée par deux pots de fleurs. La sérénité m'envahit. J'ai beau énormément voyager, je suis casanier dans l'âme, et putain, qu'est-ce que c'est bon de dormir dans son propre lit ! La perspective de commander à dîner et de passer la soirée sur Netflix me réjouit d'avance.

J'appuie sur un interrupteur, et la maison entière s'illumine. Avant toute chose, je défais ma valise – sûrement pour me laisser croire que je ne repartirai pas de sitôt en voyage d'affaires. *Déni, tu es mon meilleur ami.*

La valise défaite, le dîner commandé, Netflix chargé, je respire un instant avant que ma plus jeune sœur Ziggy – Hanna pour tous ceux qui ne sont pas des proches de la famille – n'ouvre la porte avec son jeu de clés, comme si elle le faisait exprès.

– Salut ! crie-t-elle.

Comme si frapper à la porte était inconcevable.

Comme si elle savait que je serais installé là, en jogging, mes chaussons aux pieds, à cette heure précise.

Seul.

Je réponds, en la regardant lancer ses clés sur la table de l'entrée et la rater d'au moins un mètre :

– Salut. Joli lancer, mais raté !

Elle me donne une tape sur le front en me passant devant.

– Tu viens de rentrer ?

– Ouais. Désolé, je comptais t'appeler après avoir terminé de dîner.

Elle s'arrête net, se tourne vers moi pour me dévisager, l'air interrogateur :

– Pourquoi ? Je suis ton appel « chérie, je suis rentré ! » ?

Elle s'éloigne pour aller chercher une bière pour moi et un verre d'eau pour elle, je la suis des yeux.

Quand elle revient, je grommelle :

– Ce n'est pas gentil de dire ça.

– Est-ce faux pour autant ?

Elle se laisse tomber dans le canapé.

– Que fais-tu ici, d'ailleurs ?

Ziggy a épousé mon meilleur ami, que je connais depuis plus de quinze ans, Will – celui de l'histoire de la Tante Jessica – et ils vivent tous les deux à cinq minutes de chez moi, dans une maison bien plus grande et bien plus vivante que celle-ci.

Elle passe une main dans ses cheveux et me sourit :

– Il m'a été *suggéré* que je piétinais à la maison et que j'avais tendance à déconcentrer une certaine personne qui a des obligations professionnelles. (Ziggy hausse les épaules et termine

son verre d'eau.) Will doit passer un appel conférence important avec un Australien, j'ai donc pensé que je pourrais venir ici en attendant de recevoir son feu vert.

– Tu as faim ? J'ai commandé thaï.

Elle acquiesce.

– Tu dois être épuisé.

Je fais la moue.

– Mon horloge interne est complètement détraquée.

– Je suis certaine que tu préférerais rester tranquille chez toi. Je suis sûre que tu n'as envie de voir personne maintenant que tu es rentré.

La bière inclinée vers mes lèvres, je me fige en scrutant son expression :

– Arrête.

Pour être honnête, ma famille tout entière tend à se mêler des affaires des autres, et je dois admettre que j'ai joué au grand frère protecteur plus d'une fois. Mais je n'apprécie pas que ma petite sœur empiète sur mon terrain.

– Comment va Emily ? demande-t-elle en feignant de bâiller.

– Ziggs !

Elle sait parfaitement qu'elle se comporte de manière insupportable. Elle lève les yeux au ciel et déclare, théâtrale :

– C'est une spécialiste des albums photo, Jensen. Et elle m'a proposé de m'aider à organiser mon garage.

– Ça me semble très sympathique de sa part.

Je fais défiler les chaînes.

– C'est elle *avant* le mariage, Jensen. Ce sont ses coups de folie.

Je l'ignore et m'efforce de ne pas éclater de rire pour l'encourager.

– Emily et moi, ce n'est pas très sérieux.

Heureusement, elle décide de ne pas insister ni de se lancer dans des blagues salaces.

– Tu viens demain ?

– Demain ?

Ziggy me lance un regard noir.

– Sérieusement ? Combien de fois en avons-nous parlé ?

Je grogne, me lève et cherche une bonne raison de quitter la pièce.

– Pourquoi m'agresses-tu ? Je viens de rentrer !

– Jens, demain, on fête le troisième anniversaire d'Annabel à la maison ! Sara est à deux doigts d'accoucher de leur dix-septième enfant, ce qui explique qu'ils ne pouvaient pas l'organiser chez eux, avec Max. Tout le monde vient de New York. Tu étais au courant ! Tu as dit que tu rentrerais à temps.

– D'accord, d'accord. Je ferai en sorte de passer.

Elle me dévisage.

– Il n'est pas question de *passer*. Viens *t'amuser*, Jensen. Comme c'est ironique, c'est à mon tour de te donner des conseils. Quand es-tu sorti avec des amis pour la dernière fois ? Quand as-tu rencontré quelqu'un pour la dernière fois ? Quand as-tu fréquenté quelqu'un qui n'était pas Emily, la joueuse de softball ?

Je ne lui réponds pas. Je sors avec beaucoup plus de filles que ma sœur ne l'imagine, mais elle a raison, je ne m'investis pas. J'ai déjà été marié. À l'adorable, la joueuse Becky Henley. Nous nous sommes rencontrés en deuxième année de licence et nous sommes sortis ensemble pendant neuf ans, mais nous ne sommes restés mariés que quatre mois. Un soir, en rentrant du travail, je l'ai trouvée occupée à faire ses valises, les yeux pleins de larmes.

Notre relation ne me convient plus, a-t-elle dit. *Elle ne m'a jamais convenu*.

Et je n'ai jamais obtenu d'autre explication.

OK, donc à vingt-huit ans, j'ai décroché mon diplôme d'avocat, fraîchement divorcé – un cas assez rare, comme je l'ai appris par la suite – et je me suis concentré sur ma carrière. À fond. Pendant six ans, j'ai joué ami-ami avec les associés, j'ai grimpé les échelons, j'ai fait grandir mon équipe, je suis devenu un élément indispensable à l'entreprise.

Et tout ça pour quoi ? Pour me retrouver le vendredi soir avec ma petite sœur, à écouter ses leçons sur mon absence de vie sociale.

Le pire, c'est qu'elle a raison : qu'elle me donne des conseils maintenant est profondément *ironique*. Je lui ai tenu exactement les mêmes propos il y a trois ans.

Je soupire.

– Jensen, dit-elle, en m'obligeant à me rasseoir sur le canapé, tu es insupportable.

C'est vrai. Je suis incapable d'écouter les conseils d'autrui. Je sens bien que je dois sortir de ma routine de travail. Je dois m'amuser davantage. Et même si je n'ai aucune envie d'en discuter avec ma sœur, j'ai envie d'avoir une vraie relation. Le problème, c'est que je ne sais pas par où commencer. C'est beaucoup trop difficile. Plus je suis célibataire et plus j'ai du mal à imaginer pouvoir m'engager dans une relation.

– Tu n'es pas du tout sorti à Londres, n'est-ce pas ? lance Ziggs en se tournant pour me fusiller du regard. Pas une fois ?

Je repense à l'avocate qui dirigeait notre équipe, Vera Eatherton. Elle est venue vers moi à la fin d'une journée de travail. On a discuté pendant quelques minutes et puis j'ai compris, à l'instant où son expression a changé, où elle a regardé vers le sol, l'air timide, (une expression que je ne lui connaissais pas) qu'elle allait m'inviter à sortir.

– Ça te dit de grignoter un truc un peu plus tard ?

Je lui ai souri. C'est une jolie femme. Seulement de quelques années mon aînée, elle est grande et élancée, avec de très belles courbes, une silhouette tonique. J'aurais dû avoir envie de grignoter un truc plus tard. J'aurais dû avoir envie de grignoter bien plus que ça.

Mais même en mettant de côté les complications liées au travail, l'idée de sortir – même simplement de coucher avec quelqu'un – m'épuisait d'avance.

- Non. Je ne suis pas sorti. Pas comme tu l’entends.
- Où est passé mon coquin de frère ? demande-t-elle avec un immense sourire.
- Tu dois me confondre avec ton mari.

Elle m’ignore.

- Tu as passé une semaine à Londres, enfermé dans ton hôtel pendant tes temps libres.

Tout seul.

- Ce n’est pas tout à fait exact.

Je ne suis pas resté dans ma chambre d’hôtel. J’ai visité les monuments, arpenté la ville, mais elle a raison sur un point : j’ai tout fait seul.

Elle lève un sourcil en me mettant au défi de lui prouver qu’elle a tort.

- Will a dit hier que tu ferais bien de retrouver un peu du Jensen de la fac.

Je lui lance un regard noir.

- Ne lance plus Will sur l’université. C’était un imbécile à l’époque.

– Vous étiez deux imbéciles.

– Will était l’imbécile en chef. Je ne faisais que le suivre.

– Ce n’est pas ce qu’il raconte, sourit-elle.

– Tu es bizarre.

– Je *suis* bizarre ? Tu as programmé tes lampes avec un minuteur, tu possèdes un aspirateur Roomba pour nettoyer chez toi même quand tu n’y es pas, tu défais ta valise une minute après avoir passé la porte d’entrée, et c’est moi qui *suis* bizarre ?

J’ouvre la bouche pour répondre, puis je la referme en levant un doigt pour l’arrêter dans sa tirade.

Je conclus finalement :

- Tu me dégoûtes.

Elle éclate de rire. La sonnette d’entrée retentit, je m’éloigne pour récupérer le dîner, puis l’apporte dans la cuisine. J’adore Ziggy. Depuis qu’elle est revenue à Boston, la voir plusieurs fois par semaine nous fait beaucoup de bien à tous les deux. Mais je déteste savoir qu’elle s’inquiète pour moi.

Et il ne s’agit pas seulement de Ziggy.

Ma famille tout entière pense que je ne me doute pas qu’ils m’achètent des cadeaux supplémentaires à Noël parce qu’aucune petite amie n’en met sous le sapin pour moi. Chaque fois qu’ils m’invitent à dîner, ils n’osent pas me proposer d’emmener quelqu’un. Si je leur amenais une parfaite inconnue un dimanche pour dîner et que je leur annonçais que je vais l’épouser, toute la famille perdrait la tête de bonheur.

Il n’y a rien de pire que d’être l’aîné de cinq enfants *et* le centre des préoccupations de tout le monde. Ils s’assurent tout le temps que *je vais bien, totalement, complètement* : c’est épuisant.

Mais ça ne m'empêche pas d'essayer d'aider les autres. Surtout parce qu'après avoir poussé Ziggs à sortir de son apathie, elle a rencontré Will – Will, qui l'eût cru ? Leur histoire ressemble tellement à un conte de fées que je ne peux pas en être jaloux.

– C'est d'accord. (Je lui apporte une assiette fumante et me rassieds à côté d'elle.)
Rappelle-moi à quelle heure commence la fête.

– Onze heures. Je l'ai noté sur le calendrier accroché sur ton frigo. Tu le regardes parfois ou tu jettes directement le Post-it parce qu'il perturbe la surface totalement plane de ton réfrigérateur de célibataire ?

J'avale une gorgée de bière.

– Tu peux arrêter de me faire la leçon une petite seconde ? S'il te plaît, ma chérie, je suis épuisé. Je n'ai pas envie d'en parler maintenant. Dis-moi seulement ce que je dois apporter.

Elle m'adresse un sourire confus avant de prendre une bouchée de riz et de curry vert. Elle avale puis répond :

– Rien. Viens, c'est tout. J'ai acheté une piñata et des trucs de petite fille du genre diadème et... poneys.

– Poneys ?

Elle hausse les épaules en riant.

– Des trucs d'enfant ! Je suis nulle ! Je ne sais même pas comment ça s'appelle.

Je corrige, en mimant des guillemets avec les doigts :

– Des pochettes-surprises ?

Elle me donne une claque sur le bras.

– Ouais voilà. J'oubliais : Will cuisine.

– Génial ! (J'applaudis. Mon meilleur ami s'est récemment découvert une passion pour l'art culinaire, et prétendre que nous en bénéficions serait un euphémisme grossier puisque ça m'oblige à passer une heure hebdomadaire de plus à la salle de gym pour compenser.)
Comment va notre petit chef ? Il rattrape les émissions de « MasterChef » ? Le tablier lui va très bien, je dois l'avouer.

Elle me dévisage.

– Tu as plutôt intérêt à ce que je ne lui répète pas ce que tu viens de dire ou tu seras exclu des dîners. J'ai pris deux kilos depuis qu'il s'est mis à la pâtisserie. Mais je ne me plains pas, loin de là.

– Pâtisserie ? Je pensais qu'il était sur son thème méditerranéen.

Elle secoue la tête.

– C'était la semaine dernière. Cette semaine, il a bossé sur ses desserts pour confectionner le gâteau d'Annabel.

Je fronce les sourcils.

– Elle est si difficile que ça ?

– Non, mais mon mari est fou de sa filleule.

Ziggy reprend un peu de curry.

– Donc tout le monde est en ville. J’imagine que ta maison sera pleine d’invités demain soir.

Entre les enfants de notre sœur Liv et de nos amis Max et Sara de New York qui s’apprêtent à avoir leur quatrième, le contingent d’adultes risque bien d’être débordé par ces adorables petits bouts de chou. Ziggs adore passer du temps avec les enfants et je parie que Will ne pourra pas faire un pas de tout le week-end sans avoir l’un d’eux accroché à sa jambe.

– En réalité, non. Max et la famille dorment à l’hôtel. Bennett et Chloé dorment chez nous.

– Bennett et *Chloé* ? (Je souris.) Tu n’as pas peur ?

Elle se penche vers moi, les yeux brillants :

– Non, et c’est le plus croustillant. C’est comme si Chloé et Sara avaient échangé leurs personnalités pendant leurs grossesses. Tu dois absolument venir voir ça.

~

Comme prévu, quand Ziggy m’ouvre la porte le lendemain matin, je vois derrière elle une foule colorée et agitée de minuscules corps en mouvement. Un enfant court entre ses jambes, s’y agrippe l’air décidé avant de la pousser dans mes bras.

Ma sœur me sourit :

– Salut ! Je suis sûre que tu es déjà ravi d’être parmi nous.

Je jette un coup d’œil dans le hall. Un tas de chaussures d’enfants assorties traînent près de la porte d’entrée, je distingue une montagne de cadeaux d’anniversaire sur la table à manger, à travers une porte ouverte de style Craftzman.

– J’ai déjà envie de goûter les petits plats de Will.

Je l’aide à se redresser et avance dans la mêlée d’enfants. Un peu plus loin, le rire profond de Will provenant de la cuisine est étouffé par un chœur de cris et de gémissements et une exclamation plus aiguë qui doit venir d’Annabel :

– C’est mon anniversaire ! Je suis Superman !

Il me faut un autre café.

Je n’ai jamais eu un sommeil très profond, mais la nuit dernière, je n’ai carrément pas fermé l’œil. Je suis resté assis dans mon salon, à essayer de me souvenir du nombre de fois où j’ai fait quelque chose de purement social – pour moi –, ces cinq dernières années.

Le problème, c’est qu’en dehors de la salle de sport et des matchs de softball le jeudi, des verres ou des cafés avec mes amis après, je n’ai pas fait grand-chose. Bien sûr, je suis très occupé, mais c’est presque toujours pour un dîner de travail, une réunion avec un client, un repas pour célébrer une victoire au cabinet. Il y a deux ans, j’ai réalisé, à mon grand dam, que trop de temps à voyager ou à lambiner sur mon canapé affectait ma forme physique. J’ai recommencé à courir et à faire de la musculation, j’ai perdu cinq kilos, j’ai repris du muscle.

J'ai redécouvert mon amour pour le fitness en réalisant que je ne faisais pas tous ces efforts pour être plus beau à regarder ou pour plaire à quelqu'un. Je le fais pour me sentir bien dans ma peau. Mais à part ça, aucun changement significatif à noter dans ma vie.

J'essaie de repenser le moins possible à mon mariage raté, mais tard hier soir, j'ai repassé dans ma tête la réaction en chaîne qui a suivi la rupture avec Becky : mon cœur brisé qui m'a poussé à me plonger dans le travail, ce qui m'a permis de réussir brillamment, puis m'a poussé à rechercher de manière obsessionnelle les récompenses dans le domaine professionnel. À un certain moment, je savais que je devais choisir entre m'engager dans le travail ou dans ma vie privée. Il y a six ans, alors que j'étais totalement amer, la décision n'a pas été difficile.

Désormais, je suis heureux. N'est-ce pas ? Pas entièrement satisfait, peut-être, mais content, au moins. Pourtant, les remontrances de ma sœur m'ont fait paniquer. Vais-je mourir d'un infarctus, célibataire endurci, dans ma garçonnière propre comme un sou neuf, en train de classer par couleurs un placard plein de cardigans ? Vaudrait-il mieux laisser tomber maintenant et me mettre au jardinage ?

Je descends dans le couloir puis accède au jardin. Les palissades et les arbres sont décorés de douzaines de ballons attachés avec du ruban aux minuscules chaises pliantes, installées autour de petites tables rondes. Un gâteau blanc avec un glaçage imitant la dentelle, surmonté d'une petite girafe en plastique, d'un éléphant et d'un zèbre, trône sur la plus grande table près du patio.

Une ribambelle d'enfants couverts de pulls et d'écharpes s'élanche sur la pelouse, je m'écarte avec précaution et m'approche du groupe d'humains de taille adulte massés autour du barbecue.

– Jens !

La voix familière de Will me parvient, je me dirige vers lui. Sous la pergola recouverte de vigne, il y a encore plus de ballons et une bannière d'anniversaire à thème safari.

– Je ne suis jamais allé à un anniversaire aussi cool, dis-je en observant l'explosion de couleurs dans le jardin. Annabel ne vit même pas ici. Qui sont tous ces enfants ?

– Eh bien, quelque part, il y a les enfants de Liv... Les autres appartiennent à Max et Sara ou aux collègues d'Hanna.

Je cligne des yeux, avant de lancer un regard vers le jardin.

– C'est notre futur.

Je l'ai dit avec un air sombre, pour plaisanter. Le visage de Will s'illumine.

– Ouais !

– D'accord, d'accord. Je voulais un autre café, mais je sens qu'il est trop tard. Où sont les bières ?

Il me désigne une glacière sous le chêne.

– Mais il y a aussi du whisky à l'intérieur, si tu préfères.

Je me tourne au moment où Max Stella arrive dans le patio, couvant du regard la tribu d'enfants qui courent sur l'herbe. Max et Will ont fondé une boîte de capital investissement ensemble il y a des années à New York, ils forment le duo complémentaire parfait entre arts et sciences : leur expertise et leur intérêt pour leurs domaines respectifs en ont fait des hommes riches. Même si, je dois l'admettre, avec son mètre quatre-vingt-dix et sa musculature imposante, Max ressemble plus à une brute jouant au rugby qu'à un amateur d'art.

– Si seulement on se faisait des amis aussi facilement, lâche-t-il.

Son épouse, Sara, le suit en tenant son ventre imposant de femme enceinte et s'assied sur la chaise que Max tire pour elle.

Je lui serre la main avant de m'approcher de Sara et de l'embrasser sur la joue.

– Je t'en prie, ne te lève pas.

– Je m'efforce d'être grognon, murmure-t-elle en réprimant un sourire. Ta galanterie neutralise les sautes d'humeur de la grossesse.

Je réponds solennellement :

– Je te promets de faire tous les efforts possibles pour agir comme un goujat. Même si je crois que je devrais plutôt te féliciter. Je ne t'ai pas vue depuis que celui-là s'est mis à la cuisine. C'est le combienième ? Numéro quatre ?

– Quatre en combien de temps, Max ? Quatre ans ? s'exclame Will en souriant. Tu devrais peut-être te mettre à la sieste ou changer un truc. Trouver un hobby.

La porte s'ouvre encore et Bennett Ryan apparaît, suivi de Ziggy et d'une Chloé enceinte jusqu'aux oreilles.

– Il me semble qu'il a déjà un hobby, ajoute Bennett.

Bennett et Max sont meilleurs amis depuis leurs études en Europe. Et alors que Max est tout sourires et charme, Bennett est l'incarnation humaine d'une statue de pierre. Il plaisante et sourit rarement. Par conséquent, chaque fois que c'est le cas, ça se remarque. Sa bouche s'étire un peu, sa ligne d'épaules s'adoucit. C'est son expression lorsqu'il regarde sa femme.

Et là, il rayonne.

C'est... perturbant.

– Jensen !

Entendre mon prénom attire mon attention derrière moi. Chloé traverse le patio et m'enlace.

Je cligne des yeux plusieurs fois, puis jette un regard curieux à Will avant de l'enlacer en retour. Je n'ai, littéralement, jamais fait le moindre câlin à Chloé par le passé.

– Sa... salut ! Comment ça va ? (Je m'écarte un peu pour la regarder. Les deux femmes enceintes sont plutôt de petits gabarits mais alors que Sara est élancée et délicate, Chloé dégage une force impressionnante. La Chloé que je connais n'est pas du genre à se laisser approcher facilement.) Tu as l'air...

– Heureuse ! finit-elle pour moi. (Elle pose une main sur son ventre.) Extatique et... ravie, putain !

Je ris.

– Eh bien... Chouette.

Elle grimace en regardant les enfants sur la pelouse.

– Merde, je ferais mieux de m’habituer à ne plus jurer. (Elle réalise ce qu’elle vient de dire et grogne en riant.) Je sens que ça ne va pas être simple !

Bennett passe une main sur ses épaules, elle se laisse aller contre lui et... *glousse*.

Nous la fixons en silence, hallucinés.

Finalement, Max ouvre la bouche :

– Cela fait quatre mois qu’ils n’essaient plus de s’entre-tuer. Ça les perturbe tous.

– J’inquiète tout le monde parce que je suis très agréable, renchérit Chloé en hochant la tête, alors que quand la douce Sara n’a pas réussi à ouvrir un pot de beurre de cacahuète la semaine dernière, elle s’est tellement énervée qu’elle l’a balancé par la fenêtre. Il s’est écrasé sur le trottoir de Madison Avenue.

Sara éclate de rire.

– Il n’y a pas eu de blessé. Juste ma fierté et de longues années de bon comportement.

– George a menacé de quitter Sara pour aller travailler pour Chloé, renchérit Bennett en faisant référence à l’assistant de Sara qui entretient une relation volontairement conflictuelle avec Chloé. Armageddon nous guette.

– OK, OK, arrêtez de monopoliser mon frère. (Ziggy passe devant Chloé et s’accroche à mon cou.) Tu es encore là !

Je tourne les yeux vers Will, l’air confus.

– Bien sûr que je suis toujours là. On ne m’a toujours pas donné ma part du gâteau.

Comme si je venais de prononcer le mot magique, une nuée d’enfants apparaît, en sautillant d’excitation et en demandant s’il est l’heure de souffler les bougies. Ziggy s’éclipse et les dirige vers un autre groupe qui joue à chat.

– Quand accouchez-vous toutes les deux ?

– Sara, fin décembre, réplique Chloé. Moi, le premier.

Nous prenons tous un instant pour observer le jardin automnal qui nous entoure.

– Ne vous inquiétez pas, tout va bien, ajoute-t-elle en voyant les mines préoccupées de l’assistance. C’est mon dernier voyage, je serai de retour à New York lorsque la petite chose arrivera.

Je demande :

– Tu sais si c’est un garçon ou une fille ?

Bennett secoue la tête.

– Cet enfant a clairement hérité de l’ADN de Chloé : le bébé a été trop têtu pour laisser l’obstétricien y voir assez clair pour déterminer le sexe.

Max siffle, en fixant Chloé et en attendant une répartie cinglante, mais Chloé se contente de hausser les épaules et de sourire.

– Tellement vrai, chantonne-t-elle en embrassant Bennett sur la joue.

Comme Bennett et Chloé passent habituellement leur vie à s’envoyer des vanes, la voir manquer une opportunité d’insulter son mari est... déconcertant, en un sens. Jusqu’à présent, c’était un peu comme être témoin d’une technique violente de séduction venue d’une autre galaxie.

Ziggy revient du jardin avec la reine de la fête dans les bras.

– Les enfants commencent à s’agiter.

Tout le monde comprend qu’il est temps de commencer les festivités.

Je discute de tout et de rien avec Sara, Will, Bennett et Chloé tandis que Max, ma sœur et les autres parents donnent des ingrédients aux enfants pour confectionner une sorte de potion répugnante, avec des Oreo écrasés, du pudding et des bonbons en forme de vers.

Le frère de Max, Niall, et sa femme Ruby, sont les derniers à arriver. Je commence seulement à m’habituer à Max, dont la taille est facile à oublier dans la mesure où il semble si bien dans sa peau et si à l’aise avec tout le monde. Mais la posture de Niall est absolument parfaite, presque rigide, et même si je mesure plus d’un mètre quatre-vingt-cinq, Niall me dépasse de quelques centimètres. Je les salue tous les deux.

– Jensen, dit-il. Ravi de te rencontrer enfin.

Même leurs accents sont très différents. Je me souviens que Max m’avait raconté le temps qu’il avait passé à Leeds et ses conséquences en matière d’accent. Les mots qu’il emploie sont beaucoup plus simples et communs. Mais comme tout chez Niall, son accent est impeccable.

– Quel dommage que nous ne nous soyons pas rencontrés quand nous étions tous à Londres.

– La prochaine fois. J’ai été claqué pendant tout mon séjour, je n’aurais pas été de très bonne compagnie. Mais c’est super de vous rencontrer tous les deux maintenant.

Ruby le pousse, avance vers moi et choisit de m’enlacer. Dans mes bras, elle paraît être un petit chiot fragile : son corps fin est tendu, elle sautille nerveusement.

– J’ai l’impression de te connaître déjà depuis un moment. (Elle me gratifie d’un immense sourire.) Tous les invités de notre mariage à Londres l’année dernière ont entendu parler des histoires de « Jensen l’insaisissable ». Et maintenant, on se rencontre !

Des histoires ? Insaisissable ?

J’y réfléchis en m’asseyant. Je ne me sens pas très intéressant en ce moment. Serviabile ? Oui. Plein de ressources ? Certainement. Mais dans *insaisissable*, il y a une notion de mystère que je ne ressens pas me concernant. Il est étrange d’avoir trente-quatre ans et de sentir que ma vie ralentit, que les meilleures années sont derrière moi, quelque part, surtout quand je suis à peu près le seul à penser ça.

Je réponds à Ruby :

– Ziggy n’a pas arrêté de parler de toi pendant tout le mois qui a suivi le mariage, elle m’a dit que c’était génial.

Niall lui sourit.

– Tout à fait.

– Alors, qu’est-ce qui vous amène aux États-Unis ?

Je sais que Ruby a emménagé à Londres pour un stage qui s’est transformé en doctorat et que le couple vit en Angleterre.

– Nous partons en voyage pour célébrer notre premier anniversaire de mariage, mais nous avons pris un peu de retard, explique-t-il. Nous récupérons Will et Hanna ici.

Ruby saute sur ses pieds.

– On va faire un tour des domaines viticoles un peu plus haut sur la côte !

Son enthousiasme est contagieux.

– Où allez-vous ?

– Hanna a loué un van, explique Niall. Nous commençons à Long Island et pendant deux semaines, nous roulons à travers l’État du Connecticut jusqu’au Vermont. Ta sœur a tout organisé.

– Je travaillais dans un domaine à North Fork. À la fac, j’ai passé tous mes étés au vignoble du Lac Laurel !

Ruby me donne une tape sur l’épaule.

– Sans blague ! Tu dois être un expert !

– Je ne me lasse pas d’en parler, c’est vrai.

Je souris.

– Tu devrais venir avec nous, renchérit-elle en acquiesçant comme si c’était décidé.

Je jette un coup d’œil à Niall, elle lui sourit comme si elle venait de gagner et il glousse calmement. Elle se tourne vers Bennett, Chloé et Will :

– Dites-lui qu’il devrait venir.

– Je n’ai pas mon mot à dire, lance Will en levant les mains en l’air. Laissez-moi en dehors de ça. (Il se tait et boit un peu de bière.) Même si ce serait super.

Je le fixe, l’œil vide.

– Rien ne t’empêche d’y penser, Jensen, continue Ruby. Will, Hanna et une amie viennent avec nous – et Dieu merci, Hanna ne boit pas beaucoup, parce qu’il faut bien qu’il y en ait un qui conduise. On formerait un groupe fantastique.

Je dois admettre qu’un petit road trip serait très agréable. Comme je prends tout le temps l’avion, l’idée de m’envoler pour partir en vacances me paraît terrible. Un road trip... Pourquoi pas ?

Mais c’est impossible. J’ai quitté mon bureau depuis plus d’une semaine et je ne vois pas comment je pourrais réussir à tout faire à temps. Je réplique :

– J’y penserai.

– Penser à quoi ? demande Ziggy, en nous rejoignant.

– Ils sont en train de convaincre ton frère de se joindre à nous pour le road trip, lui apprend Bennett.

Ziggy acquiesce lentement en dévisageant Ruby, comme si elle digérait l'information.

– Ah... Jensen, tu veux bien venir m'aider pour le gâteau ?

– Bien sûr.

Je suis ma sœur dans la cuisine et récupère des assiettes dans le placard.

– Tu te souviens de ce que tu m'as dit à cette soirée, il y a trois ans ?

Puis-je faire comme si je n'avais pas entendu ? J'opte pour un mensonge pieux :

– Vaguement.

– Alors, laisse-moi clarifier les choses pour toi. (Elle ouvre une boîte et en sort des fourchettes en plastique.) On regardait des peintures horribles et tu as décidé de me faire la leçon à propos de l'absence d'équilibre dans ma vie quotidienne.

– Je ne t'ai pas fait la leçon. (Je soupire. Elle réplique par un grand éclat de rire.) Vraiment pas. Je voulais simplement que tu sortes plus, que tu vives. Tu avais vingt-quatre ans et tu étais toujours fourrée dans ton labo.

– Et tu en as dix de plus et tu ne sors jamais de ton bureau ou de ta maison.

– C'est complètement différent, Ziggs. Tu commençais à peine à vivre. Je ne voulais pas que tu laisses filer tes meilleures années, le nez dans les éprouvettes.

– D'abord, on ne met jamais son nez dans les éprouvettes...

– On se comprend.

– Deuxièmement, fait-elle en me fusillant du regard, j'étais peut-être très jeune mais toi, tu l'es aussi. Tu as trente-quatre ans, Jens, pas quatre-vingts. Chaque fois que je viens chez toi, je me demande si je vais trouver une carte senior sur ta table basse ou des bas de contention dans ta buanderie.

Je cligne des yeux.

– Sois sérieuse une minute.

– Je suis sérieuse. Tu ne sors jamais...

– Je sors toutes les semaines.

– Avec qui ? Les associés ? Ta copine du softball ?

– Ziggs, tu sais qu'elle s'appelle Emily.

– Emily ne compte pas.

– Qu'as-tu contre Emily, putain ?

Je me sens irrité. Emily et moi sommes amis... une amitié améliorée. Le sexe est agréable – très bon, même –, mais ça n'a jamais dépassé cette étape, ni pour l'un ni pour l'autre. Depuis trois ans, notre relation n'a pas avancé d'un pouce.

– Parce qu'elle ne va pas t'aider à évoluer, avec elle tu fais un pas de côté. Ou peut-être en arrière. Tant que tu pourras baiser facilement, tu ne feras pas l'effort de trouver quelqu'un

de plus épanouissant pour toi.

– Tu crois que je suis dans la merde, alors ?

Elle m'ignore et continue :

– Tu as passé une semaine à Londres et tu n'as fait que travailler. La dernière fois que tu es venu à Vegas, tu n'es même pas allé voir le Strip. Tu portes un pull en cachemire, Jensen, alors que tu devrais arborer un T-shirt moulant pour montrer tes muscles.

Incrédule, je la dévisage. Je n'arrive pas à décider ce qui est pire : que ma sœur fasse une telle remarque ou qu'elle la sorte au beau milieu de la fête d'anniversaire d'une enfant de trois ans.

– OK, c'est limite, tu as raison. (Elle frissonne d'un air dramatique...) Disons que c'est une idée générale.

– Explique-toi, Ziggs. Ça commence à être un peu long.

Elle soupire.

– Tu n'es pas un vieux croûton. Pourquoi te comportes-tu comme tel ?

– Je...

Mon esprit est soudain vide de toute pensée.

– Viens t'amuser avec nous. Déconne, bois un peu, trouve-toi une fille avec qui...

– Seigneur.

– OK, laisse tomber cette partie. Encore une fois.

– Je ne compte pas faire foirer leur voyage d'anniversaire et être la troisième... (Je calcule). La *cinquième* roue du carrosse. Je ne vois pas ce que ça m'apporterait en termes de vie sociale.

– Tu ne serais pas une *roue*. Tu les as entendus, ils ont invité une amie. Allez, Jens. C'est un bon groupe. Ça pourrait être très marrant.

Je ris. *Marrant*. J'ai du mal à l'admettre, mais ma sœur a raison. Je suis revenu directement chez moi après une semaine de travail en continu à Londres, à laquelle on peut ajouter un nombre conséquent de semaines identiques avant ça, tout en ayant néanmoins la ferme intention de retourner travailler lundi. Je n'ai pas envisagé une seule seconde de prendre quelques jours pour moi.

Deux semaines ne me feraient pas de mal, n'est-ce pas ? J'ai quitté le bureau de Londres en pleine forme pour le prochain procès et ma collègue Natalie peut tout gérer pendant un petit moment. J'ai six semaines de vacances à prendre et la seule raison pour laquelle je ne dispose pas de plus de jours, c'est que je me suis fait payer dix semaines il y a quatre mois, certain que je ne les utiliserais jamais.

J'essaie d'imaginer deux semaines avec Will et Ziggy, deux semaines dans des vignobles, des brasseries, dormir dans... Ça a l'air tellement bien que j'ai envie de pleurer.

– D'accord.

J'espère vraiment dans mon for intérieur que je ne le regretterai pas.

Ziggy écarquille les yeux.

– D'accord... quoi ?

– Je viens avec vous.

Elle reste bouche bée, totalement choquée, puis elle se jette à mon cou.

– *Sérieusement ?* crie-t-elle.

Je m'écarte pour plaquer mes mains sur mes oreilles.

– *Désolée !* hurle-t-elle, toujours trop près de mes oreilles. Je suis tellement excitée !

Une petite bulle de malaise monte dans ma poitrine.

– Quand partez-vous, déjà ?

Son expression devient encore plus joyeuse.

– J'ai choisi un super-itinéraire. On va dans des brasseries, dans des vignobles et on dort dans des endroits magnifiques – la dernière semaine, un chalet *incroyable* dans le Vermont.

Je soupire en hochant la tête.

– D'accord, d'accord.

Mais Ziggy surprend mon hésitation.

– Tu ne vas pas déjà changer d'avis, Jensen ? Je te jure que...

Je l'interromps en riant :

– Non. Mais j'ai passé tout le vol à côté d'une fille totalement timbrée qui m'a parlé d'un tour dans les vignobles. Je viens de paniquer en imaginant que l'univers aurait pu me jouer un très sale tour et qu'elle pourrait être l'amie qui nous accompagne. Pour être honnête, je préférerais donner un coup de poing dans une porte ou manger une brique.

Ziggy glousse.

– Elle était dans le Londres-Boston ?

– Au début, elle était sympa et puis elle s'est mise à boire et ne s'est plus arrêtée de parler. J'aurais préféré voyager en économique, assis à la place du milieu. Seigneur, rien que d'imaginer une semaine avec une fille pareille...

Ma sœur grimace avec sympathie.

Je lui avoue :

– J'ai fait semblant de dormir pendant *quatre heures*. Tu sais à quel point c'est difficile ?

Une petite voix nous interrompt :

– Désolée de vous couper, mais Hanna, regarde : ma Pippa est ici !

Je me tourne et me fige.

Des yeux bleus pétillants croisent les miens, son sourire est ravi... et cette fois, *sobre*.

Attends.

Depuis combien de temps sont-elles là ?

Non.

Putain.

CHAPITRE 3

Pippa

Seigneur, rien que d'imaginer une semaine avec une fille pareille...

La fille blonde à côté de lui grimace avec sympathie.

J'ai fait semblant de dormir pendant quatre heures, dit-il et puis il frissonne – pour de vrai.

J'ai tout de suite su que c'était lui, bien sûr. Même de dos – avec ses cheveux parfaitement coiffés, son pull impeccable en cachemire, son pantalon à pinces pour l'anniversaire d'un enfant, rien que ça. Oui, je l'ai reconnu à l'instant où je suis entrée dans la cuisine. Évidemment, le son de sa voix m'a aidée – douce, basse, ni trop rauque ni trop forte – et nous étions juste derrière lui, attendant le moment propice pour les couper. Une part de moi avait envie de le laisser continuer à parler. J'ai eu l'impression de gratter une partie inatteignable de mon corps, puisque j'ai eu la confirmation que j'ai été aussi insupportable que je le pensais. J'ai aussi été titillée par sa capacité à déblatérer avec un mélange parfait de logique et d'irritation.

Je n'aurais jamais imaginé ça venant de lui. Il semble tellement politiquement correct.

Mais *il* ne savait pas que j'étais là, et j'ai observé s'évanouir la couleur de ses joues pendant un court instant.

Alors, j'ai éclaté de rire, brisant le silence horrifié. Ensuite, quand j'ai lancé : « Salut, Jensen », Hanna et Ruby ont compris, Niall également, alors il a murmuré :

– Seigneur. Il parlait de *Pippa*, n'est-ce pas ?

Ruby lui a donné un coup de coude. Jensen a acquiescé et laissé échapper un « *Pippa* » mortifié.

Si on m'avait demandé hier d'imaginer ce que Jensen penserait après ce voyage, j'aurais dit soit (a) m'oublier le plus rapidement possible soit (b) raconter à quelqu'un à quel point j'ai été horrible puis m'oublier le plus rapidement possible.

Le fait que tout le monde soit aussi clairement scandalisé pour moi – un coup d'œil à la bouche ouverte de Hanna et au visage livide de Jensen suffit pour le confirmer – me rappelle

qu'ils ne savent pas que Jensen a toutes les raisons de penser ça.

Ruby et Niall s'en mêlent soudain. Ruby plaque une main sur sa bouche pour se retenir d'éclater de rire. Niall me sourit. Ils ne sont pas surpris de mon comportement, ni l'un ni l'autre.

Je jette un coup d'œil circulaire et réponds en souriant :

– Bon sang, les amis, il n'a pas *tort*.

Jensen avance soudain d'un pas vers moi, et je m'adresse à lui plus qu'aux autres :

– J'étais... (je cherche le bon mot)... j'ai agi comme une folle furieuse. Il a raison. Je suis tellement désolée !

– Pas exactement une folle *furieuse*, corrige-t-il en soupirant de soulagement. (Il s'approche de moi et baisse d'un ton.) Pippa, c'est tellement impoli de ma part...

– C'est seulement impoli parce que je suis *ici*.

Ses yeux s'écarquillent, il a l'air encore plus mal à l'aise. J'ajoute rapidement :

– Et comment pouvais-tu savoir que je serais à cette fête ! Pour une coïncidence, c'en est une !

Il secoue la tête, mais me regarde dans les yeux.

– J' imagine.

– Et si je ne m'étais pas pointée, et que tu avais raconté à ta sœur cet horrible vol, ç'aurait juste été une histoire marrante. Une histoire drôle, et très *vraie*.

Il me sourit d'un air reconnaissant et, machinalement, regarde le verre de vin que j'ai à la main. Je le rassure :

– C'est le premier.

Puis j'ajoute :

– Hélas, ce ne sera pas le dernier aujourd'hui. Beaucoup de nouveaux visages. L'alcool aide, tu comprends. (Je hausse les épaules, je me sens un peu étourdie depuis que je l'ai revu.) Toi, au moins, tu as une sortie de secours, non ?

Il acquiesce, puis détourne le regard de mon visage pour parcourir la pièce. Il lève une main :

– Donc, voilà ma sœur Hanna.

L'ingénieur biomédical, il en a parlé dans l'avion. *Un avocat et un ingénieur ?* Ils forment donc l'une de ces familles. Je souris :

– J'ai beaucoup entendu parler de toi par Ruby.

– Eh bien, elle n'a certainement pas mentionné à quel point *j'adore* voir mon frère se tourner tout seul en ridicule.

Elle avance vers moi et me fait un câlin.

Jensen marmonne sèchement :

– Merci, Ziggs.

Comme son frère, Hanna est une grande blonde. Ils ont tous les deux une très jolie silhouette. J'ai eu la chance d'hériter des gènes d'une famille de minces, mais je ne serais pas capable de courir à moins d'être poursuivie et, même dans ce cas, tout dépendrait de la personne ou de la chose qui me poursuivrait. Pour être réaliste, je n'aurais aucune chance contre, par exemple, un vampire.

Je demande :

– Suis-je tombée dans une maison remplie de fans de fitness ? Dieu merci, Ruby ne fait pas tant de sport que ça.

Niall lève un sourcil curieux.

– Ah bon ?

– Oh merde alors. Arrêtez les sous-entendus.

Un homme superbe aux cheveux bruns passe la tête par l'embrasure de la porte et s'adresse à Hanna :

– Prune, tu peux apporter le deuxième plateau de crackers ? Ces gamins sont des puits sans fond de... (Il s'interrompt en me voyant et sourit.) Salut ! Tu dois être l'amie de Ruby qui nous accompagne pour le voyage.

Le visage de Jensen pâlit encore une fois, même s'il avait manifestement déjà enregistré cette information.

– Pippa, voilà mon mari, Will, lance Hanna avec un sourire.

Je lui tends la main.

– Ravie de faire ta connaissance.

– Emmène-la dans le jardin, dit Will. Il faut qu'elle rencontre tout le monde.

Jensen a l'air reconnaissant de ce changement, il pose son verre sur le comptoir et me fait signe de sortir de la cuisine avec Hanna.

Elle nous conduit sur une terrasse large, où cinq personnes sont installées, des verres à la main, surveillant une ribambelle de petits enfants qui courent et roulent sur la pelouse.

– Vous n'allez pas y croire, commence Hanna, mais Jensen la coupe :

– Ziggy, je t'en prie. (Sa voix est grave.) Sérieusement, non.

Elle a dû lire dans ses yeux la même chose que moi – la mortification la plus pure – parce qu'elle sourit et choisit de me présenter.

– Je vous présente Pippa. C'était la voisine de Jensen dans l'avion hier, est-ce que ce n'est pas hallucinant ?

J'ajoute en riant :

– Complètement. Surtout dans la mesure où je jouais le rôle de l'ivrogne folle.

Je souris à Jensen qui, le pauvre, donne l'impression qu'il aimerait disparaître sous les lames de la terrasse.

– Eh bien, je l'aime déjà, lance une jolie brune, enceinte jusqu'aux oreilles, à ma droite.

Une autre fille, à la grossesse bien entamée, elle aussi – sérieusement, y a-t-il quelque chose dans l'eau par ici ? – s'avance de là où elle se tenait près d'un type immense, à peine plus petit que Niall.

Si je devais deviner, je dirais que c'est Max et qu'elle c'est Sara, la belle-sœur de Ruby.

– Je suis Sara, confirme-t-elle. La mère de quelques-uns des enfants qui jouent dans l'herbe... (Elle les cherche en vain du regard, puis se tourne vers moi avec un sourire un peu fatigué.) Ravie de te rencontrer enfin. Ruby nous a beaucoup parlé de toi.

– Oh non ! fais-je en éclatant de rire.

– Que des bonnes choses, ne t'en fais pas.

La fille aux cheveux bruns qui a parlé la première s'approche, la main tendue. Pendant quelques secondes, j'ai l'impression qu'elle va me découper en morceaux et me servir comme du sushi de Pippa, mais elle sourit et tout son visage s'illumine.

– Chloé, enchantée. Et Bennett, mon mari. (Elle désigne l'homme à côté d'elle, grand et d'une beauté intimidante, l'air très sérieux. Chloé tient son ventre.) Bientôt parents d'un... mystère.

Je serre la main de Bennett et manque tomber à la renverse quand il lance :

– Tu nous aurais fait une faveur à tous si tu avais proposé à Jensen de rejoindre le club du septième ciel.

Sara ouvre la bouche, Hanna donne une tape à Bennett sur le bras, mais je m'esclaffe. Je regarde Jensen.

– C'est vrai ? Tu m'aurais suivie aux toilettes ?

Il glousse et secoue la tête, l'air amusé.

– J'essaie en général de ne pas coucher avec des filles qui ne s'en souviendront plus le lendemain.

Je me sens encore plus légère après avoir perçu une nuance de flirt dans sa réponse.

– Trop épuisé par la maîtresse de l'appartement londonien ?

– Une création de ton imagination, malheureusement.

– Et l'épouse sublime en lingerie Aubade dans l'une des maisons en briques rouges du bas de la rue ?

– Toujours pas. (Il sourit.) Tu m'as fabriqué une vie de fantasme très élaborée.

– Eh bien. (J'applaudis.) Ça signifie que tu es libre pour baiser pendant les deux semaines où nous allons boire à tous les râteliers de la côte Est !

Le visage de Jensen vire au rouge pivoine. Quelques-uns des invités – Chloé, Sara et Niall – se tordent de rire, l'air ravi.

– Oh Seigneur, lance Sara en se tenant le menton dans une main. Jensen, on dirait que tu viens d'avaler une couleuvre. Waouh, je suis tellement triste de rater ça.

Et c'est vrai. Il a l'air d'avoir avalé une couleuvre.

– J'ai hâte d'y être ! réplique Jensen d'une voix incertaine.

Mon pauvre compagnon de voyage, si propre sur lui, semble surpris d'être le centre de tant d'attention.

Ce voyage sera très amusant, je n'ai plus aucun doute.

– Pippa est exactement comme je l'ai décrite, n'est-ce pas ? s'exclame Ruby, en me souriant avec tendresse.

Je lui prends le bras et lui souris :

– Maintenant, présente-moi les petits modèles. Tes amis sont de sacrés reproducteurs.



– Je ne comprends pas pourquoi tu ne travailles pas dans une crèche, me dit Ruby. Tu es tellement douée avec les enfants.

Je chatouille le ventre de la petite Annabel et fais semblant de hurler de surprise quand sa jeune sœur, Iris, sort d'un bond de la cabane en criant : « Bouh ! »

Je réponds, malgré l'assaut d'Iris et d'Annabel qui me sautent au cou :

– Parce que... je serais bourrée toute la journée.

Ruby éclate de rire.

Je les écarte doucement de moi et leur donne une mission à faire :

– Allez voir si vous pouvez trouver des bâtonnets de carotte pour Tata Pippa ! (Puis je me tourne vers Ruby tandis qu'elles courent vers la table du buffet.) En outre, je gagne mieux ma vie en travaillant chez R-C. Difficile de quitter un tel job.

Elle arrache un brin d'herbe en marmonnant :

– Pas *si* difficile.

– Pas pour toi. Surtout pas avec Niall Stella dans ton lit et un poste à Oxford qui t'attend sagement...

Je lui donne un coup d'épaule en lui souriant. Elle rit.

– Seigneur, cette période était totalement folle. Ça fait déjà deux ans, tu y crois, toi ? J'ai l'impression que c'était hier.

Il n'est pas facile d'oublier la pénible expérience de Ruby à la fin de son stage dans l'entreprise de construction où nous nous sommes rencontrées, Richardson-Corbett, où Ruby est tombée amoureuse de Niall. Niall a fini par la remarquer et a rapidement succombé à son charme avant de tout gâcher en agissant comme un lâche au moment où on lui a demandé de choisir entre son job et sa relation.

Je lui ai pardonné peu de temps après qu'elle-même l'a fait, mais je ne me prive pas de lancer de temps à autre un « Enfoiré » quand ça me vient aux lèvres.

Il le prend avec autant de bonne humeur que possible.

Enfin, je crois.

En parlant du loup, Niall apparaît, trouve une place entre nous sur la pelouse et tend à Ruby un verre de vin. Je les regarde en souriant : il se penche et l'embrasse.

Je marmonne :

– Je ne m’en laisserai jamais.

– De quoi donc, demande-t-il en s’écartant d’elle pour me regarder.

– Vous voir être tendres en public. Avant, tu allais t’enfermer dans ton bureau pour refaire tes lacets en privé.

Ruby glousse.

– Il m’a fallu un moment pour l’entraîner.

Il hausse les épaules, sirote sa bière. Le changement opéré en Niall Stella depuis qu’il a rencontré Ruby est sidérant. Il a toujours eu une grande assurance, mais il dégageait un côté formel, semblait guindé. Maintenant il est juste... bien. *Maintenant* il est parfaitement heureux. Quelque chose fond en moi, comme si une fleur avait éclos dans ma gorge.

J’observe Sara de loin, qui tient son petit dernier d’un an, Ezra, comme un avion sur son ventre de femme enceinte.

– Ton frère a déjà presque quatre enfants. Quand allez-vous vous y mettre ?

Je me tourne pour voir Niall s’étouffer avec sa bière et lutter pour ne pas tout recracher.

De l’autre côté de son grand torse, Ruby grogne :

– Pippa.

– Oh, ça va ! (Je donne un coup dans les côtes de Niall.) J’ai le droit de poser des questions gênantes, parce que je suis la meilleure amie de ta femme. Je pourrais aussi te demander : comment t’es-tu fait cette cicatrice sur ton visage ? Comment ça s’est passé après ta première fois, tu étais tout gêné ? Vas-tu essayer de mettre ta femme enceinte bientôt ?

Niall éclate de rire et passe un bras autour de mes épaules pour m’embrasser sur le front.

– Ne change jamais, Pip. Tu es toujours aussi drôle.

– En parlant de ça. (Je me redresse.) Quel est le planning pour ce voyage ? On part demain matin ? J’ai réalisé, lorsque je harcelais Jensen sexuellement tout à l’heure, que je n’avais aucune idée de là où on allait, même si je suis toujours ravie de perturber vos vacances.

Ruby esquisse un geste de la main pour appeler quelqu’un de l’autre côté du jardin, il s’agit d’Hanna.

– Demandons au cerveau de l’opération. Je n’ai rien préparé – littéralement, nous avons juste signé des chèques et nous sommes venus. Hanna et Will se sont chargés de tous les détails.

Une silhouette élancée couronnée d’une chevelure châtain atterrit sur l’herbe à ma gauche et elle – Hanna – est rapidement recouverte et envahie par deux petites filles qui hurlent et gloussent.

Je remarque avec une moue feinte :

– J’ai été remplacée.

– Tata Fancy est la préférée.

Je tourne la tête au son d'une voix grave. Will s'assied à côté de sa femme : grand, musclé, beau à couper le souffle et, vu le pétillement de ses yeux, très coquin qui en a vu d'autres.

Je le scrute alors qu'il couve Hanna, Annabel et Iris du regard.

– C'est bien Hanna, Tata Fancy ??

Il acquiesce, attrape Iris et pose la petite fille sur ses genoux.

– Quand Hanna était encore ma fiancée, Annabel n'arrivait pas à prononcer le mot « fiancée ». Elle m'a un jour entendu me moquer des vêtements d'Hanna, en disant qu'elle pourrait être plus « fancy ». Elle n'a retenu que la fin de la phrase. Et donc... (il chatouille l'adorable cou de la jeune sœur d'Annabel), elle sera Tata Fancy pour toujours.

– C'est une évidence, s'exclame Hanna en riant et en désignant son jean et son pull à capuche d'Harvard.

Sa manière d'être naturellement négligée est ce qui me plaît le plus chez elle. Cette inattention totale pour les vêtements, ce dont je n'ai jamais été capable.

– *Une évidence.* (Une autre voix grave retentit derrière nous. Jensen s'approche et s'assied à côté de moi, refermant le cercle d'adultes installés dans l'herbe.) Pardon, de quoi parliez-vous ?

– Du fait qu'Hanna est assez *sophistiquée*. Même si personne ne peut te faire concurrence. Je désigne ses vêtements parfaitement assortis.

– Tu n'es pas mal non plus, réplique-t-il en hochant la tête vers ma robe.

Je secoue la tête et passe outre le compliment.

– J'ai toujours eu l'impression de détonner. Les gens se sentent bien habillés avec des vêtements décontractés ou impeccables comme les tiens. Je suis l'idiot qui porte des collants fluorescents dans un restaurant chic. Que quelqu'un m'aide à comprendre !

– J'ai toujours l'impression d'être une ampoule à faible voltage à côté de toi, renchérit Ruby.

Je m'étouffe : ce n'est pas ce que je voulais dire. Ruby est sublime : fine et séduisante, avec un sourire qui pourrait illuminer un immeuble entier.

– Je viens de réaliser que je ne sais pas m'habiller, ajoute Hanna en haussant les épaules.

Ruby pousse un cri perçant :

– Je dis toujours que je ne sais pas me *coiffer* !

Elles se penchent sur Niall et moi et se topent dans la main. Niall et moi échangeons un regard entendu. Ces deux-là se ressemblent beaucoup.

Hanna déplie une vraie carte routière et nous montre le parcours surligné à travers les vignobles de Long Island, puis vers le nord dans le Connecticut jusqu'au Vermont, où nous passerons notre seconde semaine ensemble dans un chalet spacieux qui – d'après les photos que Will nous a montrées sur son téléphone – promet d'être rustique et luxueux comme seule une location hors de prix pour les vacances peut être.

Ruby est extatique, elle se laisse aller contre Niall et l'enlace. Will regarde Hanna avec un air d'adoration. Je suis soudain immensément reconnaissante à Jensen de venir avec nous. Je lui jette un coup d'œil. Il étudie minutieusement la carte et commence à débattre avec Hanna du meilleur itinéraire.

Ses cheveux tombent sur son front délicat, obscurcissant ses yeux clairs. Je prends le temps de regarder son visage en détail : un nez droit, une légère coloration rose sur les pommettes, des lèvres pleines maintenant incurvées dans un sourire naturel et large, enfin une mâchoire que j'aimerais prendre entre mes mains.

Au bout de quelques minutes, il croise mon regard et me prend en flagrant délit.

J'essaie de détourner les yeux, mais ç'aurait été une manœuvre trop évidente et gênante. Je le fixais ouvertement.

Je ne sais pas ce qui se passe dans mon ventre. Une chaleur étrange monte, je me sens nerveuse, curieuse et, soudain, je vois ce voyage comme un piège.

Will et Hanna.

Niall et Ruby.

Jensen et... *moi*.

Ai-je envie de jouer à ce jeu-là ?

Peut-être. Enfin, oui, bien sûr. J'ai eu un coup de foudre pour lui. Immédiatement, aveuglement et, probablement, pas réciproquement. Nous n'avons pas commencé de la meilleure manière qui soit.

Mais la chaleur en moi s'évanouit quand je me souviens de la dernière fois que j'ai vu Mark, il y a une semaine. Son visage me suppliait de ne pas le quitter, promettait qu'il ne voulait pas que notre relation soit terminée. En réalité, il ne voulait pas être foutu dehors, il ne voulait pas s'éloigner d'une connexion wifi, il n'avait aucune envie de quitter l'espace qu'il utilisait avec tant de joie comme bureau pendant que je travaillais. Malheureusement pour lui, j'ai besoin d'être un peu mieux choyée que ça.

Jensen peut-il avoir envie de s'amuser avec moi pendant une semaine ?

Je lui jette un autre coup d'œil.

Oui. Oui, sûrement.

Malheureusement pour moi, Jensen fleure bon le type *bien dans sa peau mais pas libre de ses penchants affectifs*.

Après avoir fait un signe de tête à Hanna quand elle s'éloigne et à Will parti dire bonjour à quelqu'un, Jensen me regarde et puis sourit. Il tapote l'herbe à côté de lui et penche légèrement la tête en articulant *viens ici*.

Donc je me lève, incapable de refuser une si douce invitation. Je retire les brins d'herbe de ma robe et avance vers lui pour m'asseoir tout près.

– Salut.

Je lui donne un petit coup d'épaule.

– Salut.

– J’ai l’impression que nous sommes déjà de vieux amis. (Je désigne de la tête les tables saturées de bonbons.) As-tu réussi à dénicher un cupcake Cookie Monster avant qu’ils aient été décimés ?

Il secoue la tête en riant.

– Malheureusement non.

– J’aurais dû m’en douter. Tes lèvres n’ont pas pris cette teinte bleue semi-permanente et...

– Pippa, me coupe-t-il en me regardant dans les yeux. Je suis vraiment désolé. Je n’ai pas été très gentil.

Je lui fais signe que ça n’a pas d’importance.

Comment aurais-je pu penser qu’il allait remettre ça sur le tapis ? Je sens bien que Jensen a le cœur tendre et qu’il est extrêmement responsable.

– Crois-moi. Je meurs de honte rien qu’en y repensant.

Il commence à secouer la tête pour m’interrompre, mais je lève une main pour l’arrêter.

– Honnêtement. Je n’avais jamais raconté l’histoire de ma vie à personne comme ça auparavant. J’imaginai que je ne te reverrais jamais et que je pouvais... je ne sais pas, peut-être juste tout balancer avec l’espoir de me sentir libérée après.

– Et alors, ça a marché ?

– Pas tellement. (J’esquisse un sourire.) Au contraire, ça a rendu ce vol très désagréable pour tous les deux. J’ai retenu la leçon. J’aurais préféré qu’on ne se revoie jamais, mais nous voilà réunis, alors...

– Nous voilà réunis.

– On recommence à zéro ?

Il acquiesce et montre la carte d’Hanna du doigt.

– Je suis persuadé que ce voyage sera top.

– Ça ne te dérange pas d’être mon partenaire par défaut ?

Il rit.

– Je suis heureux d’être la personne sur qui tu pourras compter si tu titubes, ivre morte.

Je secoue la tête, moqueuse.

– Si ? Tu penses que c’est seulement une possibilité ? As-tu oublié combien il y a de vignobles sur la route ?

Il ouvre la bouche pour répondre, un sourire aux lèvres, mais nous sursautons tous les deux en entendant crier son nom de l’autre côté de la pelouse. Mon cœur se serre un peu, comme si j’étais déçue, étrangement, de voir qu’il s’agit de Will qui a besoin de l’aide de Jensen pour suspendre la piñata.

– Pourquoi me demande-t-il à moi, et pas Max ou Niall ? grommelle-t-il, amusé, en se relevant.

La réponse est claire : Max fait faire l'avion à tous les enfants surexcités. Niall est occupé à rouler une pelle à Ruby dans l'ombre du porche.

Mais quand Jensen s'en va, Niall lève les yeux et le suit.

Ruby me rejoint et saute sur moi avec un grand éclat de rire.

– Je suis tellement contente que tu sois là !

Je tombe sur un coude sous le poids de son torse fin, en gloussant. Une fois que nous sommes toutes les deux assises à nouveau, je réponds :

– Je suis heureuse d'être ici.

– Ça va être tellement drôle, murmure-t-elle.

Je hoche la tête en regardant Jensen et Will tendre les bras pour attacher la corde de la piñata autour de la branche d'un orme énorme. Le T-shirt de Will remonte, exposant une bande de peau tatouée.

Le pull de Jensen remonte aussi, mais, malheureusement, ne dévoile rien. Il porte une chemise dessous, bien rentrée dans son pantalon.

– *Il* est beau gosse.

J'acquiesce.

– Et célibataire. Et marrant et responsable...

– Je vois où tu veux en venir.

– Et bien fichu... et c'est le frère d'Hanna. Ce qui signifie qu'il est *génial*.

Je me tourne vers elle :

– Mais alors ? *Pourquoi* est-il célibataire ?

– Je crois qu'il travaille beaucoup. Vraiment *beaucoup beaucoup*.

– Beaucoup de gens travaillent *beaucoup*. Regarde Niall et toi. Vous arrivez à baiser tous les jours (Je lève une main, elle ouvre la bouche pour me donner raison.) Et je n'ai pas envie d'entendre la confirmation, c'était une affirmation rhétorique. (Elle ferme la bouche et fait semblant de jeter une clé imaginaire.) Mais je ne comprends pas. C'est un pervers ? (Je le regarde à nouveau en me demandant si cette possibilité me plairait davantage. Will et lui viennent de terminer, ils rient en voyant le poney en papier mâché suspendu à l'arbre.) Tu crois qu'il aime les hommes ?

– J'en doute.

– Je ne suis pas si sûre... Il est tellement bien habillé.

Ruby me tape sur l'épaule.

– D'accord, je vais te raconter ce que je sais. (Elle me dévisage, tournant le dos au reste de la fête. Ruby adore être indiscreète...) Quand il avait une vingtaine d'années, il s'est marié. Hanna m'a dit que ça n'avait duré que quelques mois.

Je la fixe, ahurie.

– C'est... intéressant.

J'imagine *ce* Jensen, avec son pull bleu en cachemire et son pantalon noir bien repassé pour la fête d'anniversaire d'un enfant. J'essaie d'imaginer le Jensen d'*avant* – il a peut-être rencontré la fille dans la rue, un jour de pluie, quand ses courses se sont éparpillées par terre. Il se penche pour l'aider et quelques heures plus tard, ils sont enlacés, sur le carrelage de la cuisine de l'un ou de l'autre. Ils se marient en vitesse, un choix un peu fou et scandaleux...

– Il est resté neuf ans avec elle, continue Ruby. De la licence à la fin de leurs études de droit.

Mon fantasme s'écroule.

– Oh.

J'avais donc raison : ce n'est clairement pas le genre à faire des folies.

– Je crois qu'après le mariage, elle lui a dit qu'elle pensait que ça n'allait pas fonctionner.

– Elle n'aurait pas pu s'en rendre compte *avant* d'échanger ses vœux ? (J'arrache un brin d'herbe.) C'est horrible.

– Tu n'es pas la première personne à demander ça.

Ruby pâlit brutalement, je reconnais immédiatement la voix de Jensen.

– Oh merde. (Je me tourne vers lui). Désolée, tu viens de nous surprendre en train de parler de toi cette fois.

Il rit et récupère son verre de vin vide derrière nous.

Je grimace, en cherchant frénétiquement la bonne chose à dire.

– Je trouvais qu'il n'était pas juste que tu connaisses toute ma vie et que je ne sache rien en dehors du fait que tu n'as pas de maîtresse à Londres et pas de femme dans une petite maison en briques ici.

Il acquiesce en souriant.

– Certes.

– Tu n'aurais pas pu être un peu moins efficace avec la piñata ? (J'essaie de masquer ma gêne avec de l'humour.) Honnêtement, tu ne m'as pas laissé le temps d'apprendre des détails croustillants à ton propos.

Il plisse les yeux à cause du soleil.

– C'est le seul détail croustillant.

Il me regarde et je n'arrive pas à déchiffrer son expression. Est-il furieux ? Indifférent ? Soulagé que nous soyons à égalité maintenant ? Pourquoi ai-je l'impression que même si on vient de se rencontrer, notre passé est déjà lourd ?

– Est-ce une bonne ou une mauvaise chose ?

Je garde la bouche ouverte pendant quelques secondes avant de demander :

– Tu veux dire, est-ce une bonne ou une mauvaise chose que tu n'aies qu'une seule histoire intéressante à raconter ?

Il grimace, puis cligne de l'œil.

– Appelle-moi si tu veux un autre verre de vin.

CHAPITRE 4

Jensen

– J’ai eu vent d’une rumeur.

Je termine de rédiger le mail sur lequel je travaille depuis plusieurs minutes avant de lever les yeux vers la porte.

– Salut Greg. (Je fais glisser mon fauteuil pour m’écarter un peu du bureau et le salue de la main.) Quoi de neuf ?

– On m’a dit que tu prenais des vacances. (Greg Schiller est aussi avocat d’affaires, spécialisé dans les fusions d’entreprises de biotech, et c’est le type le plus curieux que je connaisse, à part peut-être tante Mette et Max Stella). Et je te trouve ici à bosser un samedi soir, ça doit donc être vrai.

– Ouais. (Je ris). Des vacances. Jusqu’au vingt-deux.

Vacances. Mon esprit bute sur le mot, si peu familier surtout dans la phrase : *Moi, Jensen Bergstrom, je pars en vacances.*

Je suis le type qui termine tard et qui bosse tout le week-end s’il le faut, celui qu’on appelle en cas d’urgence. Je ne lis jamais mes mails à la va-vite pour partir du bureau plus tôt, et surtout, je ne demande jamais à mon assistant de libérer mon programme pendant les deux prochaines semaines afin d’arpenter la côte Est avec deux couples d’amis.

Seulement, c’est exactement ce que j’ai fait il y a deux heures.

J’ai libéré mon emploi du temps pour partir en road trip vigneron avec ma sœur, mon beau-frère, leurs amis et une ivrogne que j’ai rencontrée dans l’avion.

À quoi pensais-je ?

L’incertitude me prend à la gorge. Il reste encore des difficultés non résolues du côté londonien de la fusion de HealthCo et de FitWest. Et si je n’avais pas de réseau à un moment et...

Comme s’il sentait mon hésitation, Greg se penche sur le bureau.

– Arrête ça tout de suite.

Je cligne des yeux.

– Quoi ?

– Imaginer tous les scénarios catastrophes et te convaincre de ne pas partir.

Je grogne. Il a raison. Il ne s'agit pas seulement de rater quelques jours de boulot. J'ai le sentiment d'être à la croisée des chemins. Encore une fois. Il serait beaucoup plus simple de rester à la maison, de me reposer demain avant de retrouver la routine rassurante du travail lundi au lieu de sauter dans un van avec ma sœur et ses amis.

Mais ça signifierait aussi continuer sur la même lancée que ces six dernières années.

Je secoue la tête et joue avec une agrafeuse.

– Je n'aurais jamais pu deviner que je deviendrais ce mec, tu sais ? Je veux dire, tu as raison, nous sommes *samedi*. Natalie pourra gérer la suite.

– Certainement.

Il s'assied en face de moi.

– Et alors, que fais-tu ici ?

– J'ai oublié mon portefeuille au bureau hier. (Il rit). Je ne suis pas encore arrivé au niveau d'implication de Jensen Bergstrom.

Je grogne, il ajoute :

– Mais nous savons tous qu'il y a deux sortes de trajectoires professionnelles au bureau. Tout sacrifier et devenir un partenaire ou rester analyste pendant dix ans. Beaucoup de gens t'envient, tu sais.

Je me passe une main dans les cheveux.

– Ouais, mais tu as une femme qui brasse de la bière et trois enfants. Certains t'envient aussi.

Greg glousse.

– Mais je ne deviendrai probablement jamais partenaire. Toi, tu y es presque.

Seigneur, quelle étrange ligne d'arrivée ! Avoir trente-quatre ans et y être « presque ». Et puis quoi ? Vingt années identiques ensuite ?

Il se penche vers moi.

– Mais tu passes beaucoup trop de temps au bureau. Si tu continues comme ça, tu vas acheter une Ferrari jaune dans moins de trois ans et faire une sacrée crise de la quarantaine.

J'éclate de rire.

– Ne me dis pas ça. On dirait ma sœur.

– Ce doit être une fille intelligente. Et tu vas où, d'ailleurs ?

– Un road trip dans des vignobles avec un groupe d'amis.

Il lève les sourcils, surpris. La question qu'il n'ose pas formuler reste en suspens – est-ce que quelqu'un d'autre m'accompagne, quelqu'un de spécial dans ma vie ? La sonnette d'alarme retentit dans un coin de mon esprit.

– Enfin, surtout avec les amis de ma sœur.

Il sourit d'un air goguenard. J'ai fait le bon choix. Il vaut mieux que Greg pense que je m'incruste plutôt qu'il imagine qu'il y a un ragot intéressant là-dessous.

– Alcool et temps pour toi. Bravo.



Dimanche matin, le fond de l'air est frais. Ma voiture m'attend dans l'allée, quelques feuilles de l'érable de mon jardin sont tombées sur le capot. Serait-elle recouverte d'ici mon retour si je la laissais dehors ? Ziggy m'a proposé de me récupérer en van, mais sans savoir pourquoi, je lui ai répondu que je préférais les retrouver chez elle. Je n'ai pas sorti ma voiture du garage depuis trois mois. Je prends le bus pour aller au bureau ou un taxi pour me rendre à l'aéroport. Ma vie est si simple qu'elle peut tenir dans un dé à coudre.

Je monte les marches qui mènent à la maison de Will et Ziggy en piétinant les feuilles mortes. Les ballons d'anniversaire ont disparu, à leur place se trouvent deux énormes citrouilles et un vase qui appartenait à notre mère.

Je repense à ma propre maison – pas de citrouilles, pas de couronne de fleurs devant la porte – et tente de réprimer la sensation de vide qui monte en moi.

J'aimerais avancer dans ma vie, moi aussi. Je ne le nie pas.

Je n'apprécie juste pas que ma petite sœur ait tout pointé du doigt avec un tel aplomb. Accepter les critiques n'a jamais été facile, j'ai tendance à me renfermer sur moi-même et j'ai besoin de temps pour réfléchir. Même si mes réflexions de la nuit dernière n'ont pas été très utiles.

J'appuie sur la sonnette, Will crie de l'intérieur :

– C'est ouvert !

J'entre, dépose mon sac près des autres dans le couloir, retire mes chaussures et me dirige vers la cuisine d'où provient une appétissante odeur de café.

Niall est installé au bar, un mug à la main. Will s'active aux fourneaux.

Je lance :

– Brouillés, s'il te plaît. (Je reçois un champignon en pleine figure, récupère un mug dans le placard sans me troubler avant de jeter un coup d'œil circulaire autour de moi.) Où sont-ils tous passés ?

– Nous venons d'arriver, répond Niall. Pippa et Ruby sont allées aider Hanna à terminer de tout ranger.

J'acquiesce et bois une gorgée de café avant de parcourir la cuisine du regard.

Je l'admets, je suis particulièrement maniaque et j'ai parfois l'impression de vivre dans un appartement témoin. Au contraire, la maison de Will et Ziggy semble... habitée. Un petit pot de fleurs décore l'appui de fenêtre près de l'évier de la cuisine. La porte du réfrigérateur est recouverte de magnets de voyages, de citations qu'ils aiment et des dessins de l'anniversaire

d'Annabel. Même s'ils n'ont pas encore d'enfants, on sent bien qu'il ne s'agit que d'une question de temps.

Je sais à quoi les autres pièces ressemblent : des livres et des journaux scientifiques éparpillés un peu partout – les pages marquées par n'importe quel morceau de papier que ma sœur avait sous la main à ce moment-là –, des photos de famille et des planches de bandes dessinées encadrées sur les murs.

Le téléphone de Will vibre derrière lui.

– Tu peux répondre, s'il te plaît ? fait-il en désignant le comptoir du menton. Ça n'a pas arrêté depuis ce matin.

Je le saisis et découvre un nouveau message de groupe sur l'écran :

– Tu es du genre à recevoir des messages de groupe, toi ? C'est tellement mignon.

– C'est comme ça qu'on se tient au courant des nouvelles de New York. Le fil de conversation a beaucoup changé depuis que Chloé est tombée enceinte. Bennett risque d'avoir une attaque cardiaque avant la naissance si ça continue. Tu me le lis ?

– Ça raconte que la compagnie aérienne a perdu les bagages de Chloé. « Ses chaussures préférées étaient dans la valise, une broche que je lui avais offerte pour notre anniversaire et un cadeau qu'elle avait choisi pour George. » Max demande si sa tête a tourné à 180 degrés ou si elle a fusillé tout le monde. Bennett répond « Si seulement ».

Will s'esclaffe en tournant des tranches de bacon.

– Écris-lui que j'ai lu un article du *Post* qui donne les noms des six ou sept prêtres américains capables de pratiquer un exorcisme. Il pourrait peut-être passer un ou deux appels, juste pour voir. (Il secoue la tête avec un soupir et ajoute.) Seigneur, New York me manque.

Je tape son message avant de reposer le téléphone sur le comptoir.

– Tu veux que je t'aide ?

Il éteint les plaques et commence à répartir les œufs dans six assiettes colorées.

– Non. Le van est là, le plein d'essence est fait, les sacs sont presque tous prêts. On devrait être parés pour le décollage après le petit déjeuner.

J'ai parcouru l'itinéraire que ma sœur m'a fourni : je connais la route jusqu'à Jamesport à Long Island, qui dure quatre heures environ, en comptant les embouteillages et le ferry.

Ce ne sera pas si terrible.

Je suis partagé. Je sais que ce voyage est bon pour moi, mais j'ai aussi envie de leur prouver qu'ils ont tort. De leur prouver, peut-être, que je n'ai besoin de rien de plus, que je suis déjà très heureux. Sinon, comment puis-je être fier de tout ce que j'ai accompli ?

J'entends la voix de Ziggy à l'étage, suivie par les cris surexcités de Pippa et les éclats de rire de Ruby.

Will croise mon regard en haussant les sourcils.

Je n'ai pas besoin de lui demander ce qu'il pense. Si ce n'est pas déjà évident pour tout le monde, nous sommes un groupe d'imbéciles.

Ce voyage est beaucoup de choses à la fois – des vacances, du temps pour apprendre à se connaître –, mais c'est surtout un coup monté.

J'ai déjà anticipé les regards en coin, les insinuations, notamment après un ou deux verres de vin, et le fait en apparence que nous sommes un groupe de couples partant en vacances ensemble.

Pippa est sexy, ce n'est pas le problème. Elle est belle, ce n'est pas le problème. Le problème, c'est son *type* de beauté, son type de sensualité – flamboyante, excentrique, ostentatoire – et la certitude qu'elle ne me correspond pas. Le problème, c'est aussi ma difficulté à prendre les choses à la légère, l'étrange angoisse qui monte en moi dans ces cas-là.

Mais ce sont seulement des vacances. Il n'y a aucune raison qu'elles deviennent autre chose.

– Tu es en train de paniquer, non ? demande Will en me tendant un bol et en me faisant signe de récupérer les couverts dans le tiroir.

Le dos tourné, je sors les fourchettes.

– Non. J'additionne juste deux et deux.

Il sourit.

– Il t'a fallu un moment.

– Je suis très fort pour nier l'évidence.

Will éclate de rire, comme un type qui a la certitude de passer deux semaines de vacances avec son meilleur ami et sa femme.

– Non, c'est faux. On discutera plus tard.

Je grogne dans mon coin, fais griller des tartines, verse le jus de fruit et mets la table.

– Petit déjeuner ! crie Will.

Des pas retentissent dans les escaliers, Pippa entre la première dans la cuisine. Elle a tressé ses cheveux blond roux, porte un legging bleu électrique, des baskets et un pull noir en laine qui tombe légèrement sur une épaule. Elle a clairement anticipé le long trajet en voiture.

– Hello Jens ! lance-t-elle avec un grand sourire.

Sa tresse se balance à chaque pas, je la regarde entrer dans la cuisine et ne résiste pas à jeter un coup d'œil à son cul moulé dans le legging.

Bordel.

Je me tourne vers la table, Will me sourit d'un air entendu.

– Hello Jens ! répète-t-il avec un immense sourire. Comment se passe l'addition maintenant ?

– J'ai envie de te donner un grand coup de pied dans les couilles.

Je m'assieds et pose la serviette sur mes genoux.

Il rit en tirant une chaise pour Ziggy.

– J'aime avoir raison.

Et il l'embrasse. Elle le dévisage, surprise :

– Euh ?

– Je... (Il prend une fourchetée d'œufs et sourit à Pippa qui s'assied à côté de moi.) J'ai juste *vraiment* hâte de partir en voyage.



Nous encerclons le van gris argenté qui nous attend devant la maison, Niall charge les bagages de la manière la plus efficace possible. Il faut maintenant décider qui s'assiéra où. Ziggy a pensé à tout. Le van comporte huit places, notre petit groupe de six a donc beaucoup d'espace. Il y a des coussins, des couvertures, des choses à grignoter, la radio et même des jeux de société de voyage : un Scrabble, un Othello, un La Bonne Paye.

Nous avons décidé de nous partager le volant, mais comme ma sœur est aux commandes, l'ordre sera déterminé par une version scientifique un peu geek du jeu Pierre Feuille, Ciseaux : Pipette, Bécher, Cahier. La Pipette tache le Cahier, le Cahier recouvre le Bécher, le Bécher écrase la Pipette, comme elle nous l'explique. Il nous faut plus de temps pour retenir la hiérarchie que pour décider que Will prendra le volant en premier même si je viens d'écraser sa Pipette avec mon Bécher.

Amusée, Pippa se glisse sur le siège à côté de moi.

Je glousse :

– Tu veux jouer au Scrabble ?

– Tu vas voir ce que tu vas voir.

Et elle sort le jeu avec un sourire carnassier.



D'accord, Pippa est très bonne au Scrabble, à mon grand étonnement. Je range la boîte dans la caisse à jeux de Ziggy, la contemple et dis platement :

– C'était marrant. *Wax* ? D'où est-ce que tu sors ça ?

Elle laisse échapper un éclat de rire ravi.

– C'est un tissu africain. Je ne savais pas quoi faire de ce W et de ce X, je n'avais que des consonnes depuis le début ! (Elle se tourne vers Ruby et Niall.) Quelqu'un a envie de me défier au Scrabble ?

– Je m'installe à côté de toi à la prochaine pause, répond Niall en souriant. Il me tarde de remettre le score à égalité, pour sauver l'honneur masculin.

– Dans tes rêves, le taquine-t-elle. (Pippa retombe sur son siège, soupire et regarde par la vitre.) Les road trips américains n'ont rien à voir avec les road trips anglais.

Je demande :

– En quoi ?

Elle passe une main dans ses cheveux et se tourne légèrement vers moi.

– On pourrait traverser l'Angleterre en une journée. (Elle élève la voix pour demander.)

Il faut environ quatorze heures de Cornwall à la frontière écossaise, non, Niall ?

Il réfléchit une minute.

– Ça dépend des embouteillages et de la météo.

– Certes. (Elle acquiesce.) Mais ici, les routes sont infinies. On peut se mettre à rouler un lundi et continuer pendant des jours et des jours, se perdre complètement. Ce ne serait pas génial ? Louer une moto ou l'une de ces caravanes argentées et juste conduire, conduire, sans aucune destination en tête ?

– S'arrêter à chaque belle vue. Manger un hamburger par État, lance Ziggy du siège avant.

– Faire aussi des pauses dans toutes les toilettes, ajoute Will avec un clin d'œil dans sa direction. (Il lève les yeux et me regarde dans le rétroviseur.) Tu te souviens de notre voyage fléchette à la fac, Jens ?

– Comment l'oublier ?

– « Voyage fléchette » ? demande Pippa en nous dévisageant l'un après l'autre.

– Je ne sais pas ce que Ruby t'a raconté, mais Will et moi sommes allés à l'université ensemble. C'est comme ça qu'il a rencontré Zig... Hanna.

Elle écarquille les yeux en réalisant que nous devons avoir un énorme stock d'histoires à raconter, et deux semaines pour le faire.

Je souris.

– On a lancé une fléchette sur une carte pour décider où aller. Dans notre cas, la fléchette a atterri près de Bryce Canyon National Park, c'est là où nous avons passé nos vacances avant le début du master.

– Vous avez conduit de Boston jusqu'en Utah ? demande Ruby, incrédule.

– Apparemment, Will a dévié vers la gauche par rapport à sa cible initiale. Très très à gauche.

Il me sourit dans le rétroviseur.

– Seigneur, nous étions tellement fauchés.

– Je me souviens qu'on avait rassemblé quatre cents dollars – une petite fortune à l'époque – et qu'on devait payer l'essence, la nourriture, l'autoroute *et* éventuellement un motel avec cette somme. Quand nous n'avons plus eu d'argent, nous avons dû, euh... improviser.

Ruby se tourne totalement sur son siège pour me regarder en face :

– J'imagine que vous avez tous les deux bossé comme strip-teaseurs dans un bar routier quelque part dans le Nebraska. S'il te plaît, ne gâche pas cette image.

Will éclate de rire.

– Tu n'es pas très loin.

– Combien de temps le voyage a-t-il duré ? demande Niall. Je ne suis pas un expert de la géographie américaine, mais ça doit représenter, quoi, cinq mille kilomètres ?

– À peu près quatre mille deux cents. Dans la vieille Lincoln de la mère de Will. Sans climatisation. Avec des sièges en skaï.

– Sans direction assistée, ajoute Will. Très loin de l'intérieur cuir et du lecteur DVD de ce van.

– C'est resté l'une des meilleures semaines de ma vie.

– Tu oublies peut-être notre petite randonnée dans le canyon ?

Je me retiens de rire.

– J'aimerais bien.

– Ne nous laissez pas dans l'ignorance, s'exclame Pippa.

Elle pose une main sur ma jambe. C'est un contact innocent, une manière de me prier instamment de continuer l'histoire, mais je sens la chaleur de sa paume, chacun de ses doigts à travers le tissu de mon pantalon.

Je dois m'éclaircir la gorge.

– C'était au mois de juillet, il faisait très chaud. On s'est garés sur l'un des parkings et on est descendus de la voiture. On avait de l'eau et de quoi manger, de la crème solaire – le minimum pour survivre pendant quelques heures. Le soleil tapait fort, on a remonté une piste charmante avec d'énormes murs de rochers de chaque côté. Au bout d'un moment, on est arrivés dans un endroit où on ne pouvait ni finir la boucle ni continuer tout droit sur un chemin plus large pour avoir une meilleure vue sur le canyon. Bien sûr, du haut de nos vingt ans, on a continué.

Ziggy toise Will et roule des yeux avec un petit rire sardonique.

– Bien sûr que vous avez continué.

– C'était incroyable. Surnaturel. On avait l'impression de regarder une forteresse sortie de terre comme par magie, faite de pierres rouges. Mais il faisait horriblement chaud, putain. À ce moment-là, le soleil est passé de l'autre côté du ciel et il restait encore un énorme bout de chemin pour rentrer. On s'est arrêtés plusieurs fois sur la route et on a terminé nos bouteilles d'eau. On a commencé à sentir la fatigue et, sans eau, on devenait fous. On était jeunes et très résistants, mais on venait de marcher pendant des heures sous une chaleur écrasante. Je vous passe les détails catastrophiques, mais croyez-moi, c'était affreux.

– Oui, vraiment, renchérit Will.

– Il faisait presque nuit quand on a atteint la voiture. On a couru jusqu'aux fontaines et bu l'équivalent de notre poids en eau. On s'est lavés dans les toilettes, avec l'impression d'être passés à deux doigts de la mort. Et puis on s'est traînés jusqu'à la voiture.

– Pourquoi ai-je la sensation qu'il y a un « mais » ? lance Ruby.

– Mais, continue Will, quand nous sommes arrivés à la voiture, j'ai cherché les clés dans ma poche. Impossible de les trouver.

– Ce n'est pas vrai, halète Pippa.

– On était tellement heureux d'être rentrés vivants, explique Will, qu'on a réussi à réfléchir calmement, à retracer mentalement notre parcours. On s'était arrêtés à plusieurs moments pour boire, j'avais sorti mon baume pour les lèvres, mon appareil photo, mais ces endroits étaient à au moins trois kilomètres. On a pris une lampe torche dans notre sac et on a commencé à marcher jusqu'au premier arrêt avant de réaliser qu'on ne pourrait jamais se souvenir de tout l'itinéraire. On est retournés sur le parking...

– ... et comme ni l'un ni l'autre ne savait forcer une serrure ou faire démarrer une voiture avec les câbles...

– On était coincés, termine Will. Nous n'avions pas pensé à prendre nos portables et il n'y avait aucune cabine téléphonique à l'horizon. Nous étions censés attendre que quelqu'un nous trouve ou que le soleil se lève. Le temps se rafraîchissait de plus en plus et je ne sais pas si vous avez déjà vu le genre d'araignées qui vivent dans le désert... J'ai fini par laisser tomber et cassé la vitre arrière avec une pierre pour ouvrir la voiture.

– Vous avez dormi tous les deux dedans ? demande Pippa.

J'acquiesce.

– Sur la banquette arrière.

– Qui était la grosse cuillère ? se moque Ruby.

Will lui envoie des M&M's à la figure. Je reprends :

– Le lendemain, on est sortis de la voiture et on a observé les alentours. On a fait le tour de la voiture, et par hasard, on a regardé par terre. Les clés étaient là. Par terre, elles devaient être tombées avant même le début de la randonnée.

– C'est une blague, proteste Pippa, l'air ravie. Elles étaient là depuis le début ?

– Probablement. On ne les a pas vues dans le noir, c'est tout.

Elle secoue la tête, les yeux brillants, avant de se tourner à nouveau vers la vitre.

Nous ne parlons plus pendant quelques minutes et je suis surpris de me sentir aussi à l'aise. De voir à quel point il est facile d'être assis ici, à côté de Pippa, entouré de nos amis, comme si l'épisode de l'avion était arrivé à deux autres personnes. Elle est douce et drôle, aventureuse, un peu fofolle, mais aussi altruiste et intelligente.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais ou si elle pense la même chose que moi (c'est-à-dire qu'on nous force à voyager ensemble par défaut), mais elle ne me grimpe pas sur les genoux. Elle ne cherche pas désespérément à attirer mon attention. Elle n'insiste pas.

Elle se contente d'être ici, en vacances, et elle en profite pour prendre du recul par rapport à la situation compliquée qu'elle vivait chez elle.

Pendant tout ce temps, j'ai été si focalisé sur mes propres problèmes, le désert de ma vie sentimentale, que je n'ai pas pensé une seule seconde qu'elle pouvait avoir besoin de temps pour elle. J'imaginai qu'elle serait la même ivrogne que j'ai rencontrée dans l'avion – un poids de plus sur mes épaules. Une fille fatigante.

Mais en réalité, elle est calme et discrète. Je lui demande :

– Tu es contente d’être venue ?

Elle répond sans me regarder :

– Je suis *ravie* d’être venue. Je suis ravie de prendre mes distances avec l’Angleterre pendant un moment. J’en avais besoin.



Je sursaute en sentant le van ralentir.

Pippa s’est endormie, elle aussi. L’espace entre nous a disparu après le dernier péage, elle dort maintenant sur mon épaule. Je sens son haleine chaude sur mon oreille, son corps confortablement installé contre le mien. Je me redresse, ajuste mes lunettes de soleil qui ont glissé sur mon nez et la redresse délicatement.

Je jette un coup d’œil par la fenêtre : nous sommes garés devant une énorme auberge victorienne à plusieurs étages, au sein d’un jardin somptueux, avec une fontaine près de l’entrée. Un panneau nous apprend que nous sommes arrivés à l’Auberge Jedediah Hawkins.

Le bâtiment est entouré d’arbres, leurs feuilles virent au jaune et au rouge, le contraste avec le ciel bleu est superbe.

Will et Ziggs sortent du véhicule, Niall réveille Ruby, c’est donc à moi de secouer doucement Pippa. Je lui tapote sur l’épaule de mon bras libre, celui sur lequel elle n’est pas délicatement appuyée.

Elle inspire brutalement et se raidit en revenant à elle.

Elle passe une main sur son visage et me lance un regard coupable.

– Je me suis endormie sur toi ? Oh Seigneur, Jensen, je suis déso...

– Ce n’est pas grave. (Je ne me force pas.) Je me suis endormi moi aussi. Nous sommes arrivés.

Nous sortons du van et suivons les autres à l’intérieur, en nous étirant pour faire circuler à nouveau le sang dans nos jambes ankylosées. Nous récupérons les clés et nous donnons rendez-vous dans l’entrée pour explorer les environs avant de nous rendre à une dégustation de vin tout près.

Mes jambes sont courbaturées, j’ai mal au dos d’être resté assis si longtemps. Je grogne, m’étire dans la chambre vide avant de me rafraîchir le visage dans la salle de bains. Je détends mes épaules, mes bras, mon cou. Je sens que mon esprit s’apaise peu à peu : j’ai simplement besoin de débrancher, de ne penser à rien. Un dimanche, c’était facile. Y arriverai-je pendant deux semaines entières ?

Quand je suis de retour dans le lobby, Pippa discute avec la réceptionniste, elles rient toutes les deux. Pippa semble avoir le don de se faire des amis très rapidement où qu’elle aille, alors que je suis du genre... à donner des pourboires généreux ?

Seigneur, je suis un gros coincé.

Penchée sur une carte, la femme entoure certains endroits en nous suggérant des activités pour les deux soirs que nous avons prévu de passer ici. J'entends Pippa prononcer les mots *vacances*, *enfoiré d'ex* et *nouveaux amis* avant que Ziggy n'arrive juste derrière moi et ne me saute au cou.

Je m'écrie :

– Bon sang, Hanna ! Tu n'es plus une petite fille !

– Tu pourrais me porter.

Elle tâte mon biceps. Je fais semblant de la gronder.

– Je pourrais. Mais je ne devrais pas.

Pippa s'approche de nous, avec un grand sourire.

– Vous êtes les frère et sœur les plus mignons que j'aie jamais rencontrés. (Son enthousiasme est contagieux. Elle écarquille les yeux puis observe les alentours.) Rachel m'a conseillé un restaurant génial pas très loin d'ici, on peut même y aller à pied. On pourrait prendre le petit déjeuner de demain là-bas, non ?

– Ça me semble bien.

Je passe un bras autour du cou de Ziggy et lui frotte l'épaule.

Notre premier arrêt est la salle de dégustation d'un vignoble local appelé Sherwood House. Le GPS nous conduit jusqu'à une bâtisse grise de style colonial construite sur un terrain ombragé par de grands arbres et entourée de pots de fleurs. Elle ressemble plus à une résidence privée qu'à une attraction touristique, avec ses hectares de pelouse bien entretenue, des buis qui longent le chemin d'accès et deux hortensias en pot qui flanquent la porte d'entrée. En réalité, s'il n'y avait pas un panneau au bord de la route, nous ne l'aurions jamais trouvée.

Nous nous garons et sortons du van. Un instinct que je ne m'explique pas me pousse à marcher tout près de Pippa, ma main effleure presque le bas de son dos.

– Je pourrais m'y habituer, dit Pippa en se protégeant les yeux du soleil pour observer la demeure. Rappelle-moi de reprogrammer des vacances avec vous.

– On passe aussi Noël ensemble. Tu devrais entendre Ziggs et Will parler de tout et de n'importe quoi pendant que ma mère se plaint de ne pas trouver de rakfish de bonne qualité au marché. Mais le dîner en lui-même est toujours extraordinaire.

– Sommes-nous déjà en train de planifier des vacances ensemble ? ironise-t-elle en souriant quand je lui fais signe de continuer à marcher. Parce que Lele t'adorerait, je te le dis.

Je fouille dans ma mémoire :

– Lele, c'est ta mère biologique. Et Coco est l'Américaine.

Son visage s'illumine de surprise.

– Tu m'écoutais ?

– Ce n'était pas si terrible...

– C'était *horrible*, corrige-t-elle.

Elle rougit légèrement. Elle s'est changée à l'hôtel et porte maintenant une robe T-shirt jaune sur un body Aubade et une paire de collants bleu clair avec des bottes marron. Je n'aurais pas cru a priori que ces couleurs pouvaient se marier, et pourtant. La robe fait ressortir son teint frais et les reflets dorés des pointes de ses cheveux. Elle a de longues jambes toniques. À quoi ressemblent-elles nues ? Que ressentirais-je en les caressant ?

Je trébuche.

– Arrêtons de parler de ça, réclame-t-elle en souriant.

– Parler de quoi ?

Elle rit avec l'air de ne pas comprendre que j'ai vraiment perdu le fil.

– Exactement.

À l'intérieur, Sherwood House me rappelle un salon familial. Des poutres blanches ornent le plafond, un feu crépite dans la grande cheminée en briques, un bar en bois se trouve de l'autre côté. De plus petites pièces – dont celle qui ressemble à une boutique d'antiquaire – partent de la salle principale et une volée de marches mène au deuxième étage.

Quelqu'un passe son bras autour du mien, Ziggy me sourit.

– Ce n'est pas génial ?

– C'est magnifique. Très bon choix.

– C'est George qui nous a conseillés. Tu t'amuses bien ? (Et sans me laisser le temps de répondre, elle ajoute.) Pippa a l'air sympa.

Je baisse le menton pour rencontrer ses yeux.

– OK, OK, je suis juste... murmure-t-elle.

Ne me dis pas que tu t'inquiètes, je pense. Je n'ai pas envie d'être le type triste et solitaire dont les femmes de la famille parlent en permanence. Je ne supporte pas l'idée que mes faits et gestes soient commentés en permanence.

Je suis transparent pour Hanna, qui devine mes griefs. Elle me prend la main comme pour me reconforter, réfléchit puis lâche :

– J'ai juste envie que tu t'amuses.

Soudain, je me rends compte de l'opportunité que représente ce voyage. Je peux l'écouter de A à Z. Je peux faire exactement ce qu'elle souhaite que je fasse. Personne ne s'inquiète pour Liv ou pour Ziggy parce qu'elles sont mariées et installées. Niels a une copine depuis longtemps, tout le monde sait qu'Eric est très volage. Je suis l'aîné d'une famille qui se mêle des affaires des autres, c'est pour cette même raison précisément que j'ai encouragé Ziggy à sortir davantage, comme elle le fait en ce moment pour moi. Elle voulait que je les accompagne. Elle veut que je m'amuse. Et une part d'elle-même, bien qu'elle refuse de l'admettre, souhaite que je m'amuse avec Pippa.

Et même si je sais que Pippa n'est pas la bonne personne pour moi, j'ai déjà eu des relations légères. Je préfère avoir des sentiments pour les filles avec qui je couche, mais je ne suis pas un moine pour autant.

Je souris et passe un bras autour des épaules de Ziggy.

– Je m’amuse. (Je l’embrasse sur le front.) Merci de m’avoir proposé de venir.

Elle me regarde intensément et plisse ses grands yeux bleu-gris. Quand ma sœur est-elle devenue si intelligente, putain ?

Le premier vin est un sauvignon blanc : agréable, à peine acide, pas trop dense. Je regarde Pippa attraper son verre et le humer avant de prendre la première gorgée.

Je peaufine mon changement de cap : *Ne lutte pas. Ne réfléchis pas trop. Apprécie juste le moment.*

– Donc tu as travaillé dans un endroit comme ça ? demande-t-elle sans remarquer avec quelle intensité je l’observe.

Je cligne des yeux vers le morceau de pain que je tiens à la main.

– Euh oui. Pendant mes années universitaires. L’été.

Elle me sourit.

– Tu as rencontré beaucoup de filles à l’époque ? Je t’imagine à l’université, et ça me fait rougir.

Je ris.

– J’étais avec Becky à l’époque.

Ma poitrine se serre légèrement.

– Ton ex-femme ?

Je croise son regard et laisse échapper un petit soupir.

– Pour être exact, c’est plus mon ex-copine que mon ex-femme.

Pippa glousse.

– Oh. Quelle terrible révélation !

Je lui jette un coup d’œil, elle est installée dans un canapé, une jambe sous elle, elle apprécie son verre de vin. Le feu crépite derrière elle, l’air est chaud, imprégné d’une légère odeur de fumée.

Elle prend une autre gorgée.

– Le vignoble ressemblait à celui-là ?

– Il était moins cosy et plus commercial, mais ouais. La même ambiance générale.

– Et tu as aimé ?

– Je ne sais pas si j’utiliserais le terme « aimer » dis-je en m’affalant un peu plus sur le canapé. Mais j’ai apprécié de découvrir le processus de la vinification, la raison pour laquelle on produit tel vin à tel endroit et comment même la plus légère fluctuation de température ou d’humidité affecte le produit final.

– Et puis, tu sais... du *vin* gratuit, lance-t-elle en levant son verre.

Je ris et lève également le mien.

– Je n’y ai jamais pensé comme ça, mais ça n’enlevait rien au plaisir, évidemment.

– Je n’arrive pas à vous imaginer, Will et toi, à la fac. Vous êtes deux adultes responsables maintenant, mais je distingue sans peine les traces de folie.

– Comme une aura ?

– Ton côté sauvage se trouve par là, concède-t-elle en souriant tout en dessinant un cercle au-dessus de ma tête.

– Et dire que je pensais tromper tout le monde avec mes pantalons de costume bien repassés et mes pulls en cachemire.

Pippa secoue la tête.

– Pas moi.

Les conversations continuent autour de nous, je sens que ma sœur nous observe de l’autre côté de la table.

Je me gratte le front en m’efforçant de ne pas me laisser envahir par la gêne.

– Une fois que j’ai emménagé avec Becky, on s’est calmés. Mais avant ça, je ne sais pas comment nous avons fait pour survivre à chaque week-end sans être arrêtés par la police ou sans que nos parents nous assassinent.

– Raconte-m’en plus à propos du Jensen adolescent.

Le serveur ouvre la bouteille de vin suivante et Pippa prend le deuxième verre en le remerciant discrètement. Je bois un vin que j’ai choisi, un zinfandel poivré. Les effets du premier verre absorbé se font déjà sentir. Mon ventre est chaud, mon corps complètement détendu, et je m’affale dans le canapé, un peu plus proche d’elle, jusqu’à sentir la fragrance citronnée qui émane de sa chevelure.

– Le Jensen adolescent était un idiot. Et pour une raison qu’il ignorait lui-même, il suivait toujours Will dans ses entreprises insensées.

– Tu ne peux pas sortir quelque chose comme ça sans développer.

Je repense aux étés que Will a passés chez moi, aux fêtes incessantes. Will devait déjà être un mauvais sujet au lycée, mais l’éloignement de la maison familiale et la possibilité d’acheter de l’alcool ont été la cerise sur le gâteau.

– Pendant la deuxième année de licence, Will m’a convaincu de fumer un bong sur le balcon et n’a pas réalisé que la porte s’était refermée derrière lui. Il était deux heures du matin, en plein mois de novembre, et nous étions en boxer Aubade.

– Ça a l’air encore plus drôle que le voyage fléchette. Même si j’ai du mal à t’imaginer défoncé. (Elle me considère pendant quelques instants). Pour ce qui est du boxer, c’est plus facile.

Je souris en l’entendant flirter si ouvertement.

– Malheureusement, je n’étais pas aussi drôle que tu pourrais l’imaginer. Regarde comme je suis devenu sage et rangé. (Je désigne ma chemise et mes chaussures cirées.) La plupart des gens se détendent, rient ou mangent quand ils sont défoncés, n’est-ce pas ? (Elle acquiesce.) Quand je suis défoncé, je deviens psychotique. (Je lui souris.) *Plus* psychotique encore.

– Alors, comment avez-vous fait pour rentrer ?

– Nous avions une voisine très mignonne qui avait elle aussi un balcon. Will a trouvé des petits cailloux, une capsule de bière, une cannette de soda et il a tout balancé sur sa fenêtre jusqu'à la réveiller. Ensuite il a flirté avec elle pour qu'elle accepte de nous aider.

– Vous aider comment ?

– Elle n'était pas très partante pour que deux types à moitié nus montent sur son balcon, donc elle a proposé d'appeler quelqu'un pour nous ouvrir. Mais on n'avait pas tellement envie d'expliquer à l'agent de sécurité du campus qu'on s'était enfermés dehors en boxeur avec un bong et un sachet d'herbe. Je paniquais totalement. Je me voyais déjà condamné à une peine de prison pour avoir fumé, et devenir le mignon d'un mec effrayant appelé Beefsteak. (Je secoue la tête, perdu dans mes souvenirs.) Mais notre voisine faisait aussi des études de droit, elle nous a demandé de plaider notre cas avant d'accepter de nous laisser entrer. On n'a jamais été aussi éloquents que ce jour-là.

Pippa a l'air toujours aussi enchantée par mes histoires.

– Je suis sûre que tu l'as convaincue, *Maître* Jensen Bergstrom.

Je hausse les épaules.

– Je te donnerais volontiers plus de détails sur mon plaidoyer si j'en avais gardé le moindre souvenir.

– Donc, elle a fini par vous laisser entrer.

– Ouais, on s'est agrippés l'un à l'autre, on a crié de peur parce qu'on a cru mourir, mais on a fini par réussir à traverser le vide d'un mètre entre nos deux balcons. Maintenant que j'y pense, Will l'a revue quelques semaines après et... euh, ça faisait peut-être partie de l'arrangement. Mais ça suffit, les souvenirs.

– Oh non ! Je suis ici pour oublier l'Enfoiré. Avec toi, ça fonctionne très bien. (Pippa me scrute puis désigne Ziggy.) Ne m'oblige pas à poser des questions à Hanna. Je parie qu'elle pourrait me raconter des histoires croustillantes, surtout après un verre. C'est un poids plume.

Elle siffle, l'air amusé. Je suis son regard vers Will qui ressert ma sœur, qui elle-même, si je ne me trompe pas, parle à ses seins.

Même s'ils se comportent en permanence ainsi et que je suis censé commencer à m'y habituer, ça me semble toujours aussi dégoûtant.

– Même si Will la monopolise.

– Ce sont des jeunes mariés éternels. (Je feins l'écœurement.) Mais je pense que Will s'est autodésigné comme le conducteur ce soir et essaie de la faire boire. Ma sœur est à mourir de rire quand elle a un coup dans le nez.

– Est-ce étrange pour toi ? Que ta petite sœur ait épousé ton meilleur ami ?

– Je ne vais pas te mentir, ça l'était au début. Mais quand j'y ai réfléchi, et quand j'ai réalisé que j'étais celui qui les avait mis en contact...

– Tu les as présentés ? (Elle sourit.) La plupart des hommes ne seraient pas prêts à encourager leur meilleur ami à sortir avec leur sœur.

– Je n’avais pas compris que c’était la conclusion logique. (Je termine mon verre, le pose et attrape une autre olive.) Avec du recul, ouais, je lui ai dit d’appeler Will. Mais, à ce moment-là, elle ne faisait que travailler. Je n’aurais jamais pensé qu’il la regarderait – Ziggy, le rat de laboratoire – et verrait autre chose que ma geek de petite sœur.

Je les observe pendant quelques secondes. Will lui chuchote quelque chose qui la fait éclater de rire et quasiment s’effondrer sur son épaule. Il l’embrasse dans les cheveux. J’ajoute rapidement :

– Mais il lui fait du bien et elle aussi. Je ne les avais jamais vus aussi heureux.

Pippa acquiesce et jette un regard au reste du groupe.

– Je pense la même chose de Niall et de ma Ruby. Elle est amoureuse de lui depuis des lustres. Au départ, il n’avait pas la moindre idée qu’elle existait.

– C’est vrai. Vous travailliez ensemble, avant.

– Parfois, c’était à mourir de rire et parfois, c’était épuisant à regarder. Je ne pourrais pas être plus heureuse pour eux maintenant. (Elle se tait un instant.) Mais j’ai quand même envie de les gifler de temps en temps.

Je laisse échapper un petit rire. Je connais cette sensation.

Elle se rassied confortablement.

– Je vais jouer la vieille fille en disant ça, mais franchement, laissez un peu de tension sexuelle aux autres ! s’écrie-t-elle de manière emphatique.

Je me redresse, fais signe au serveur et croise le regard satisfait de Ziggy.

Le serveur nous ressert tous les deux un grand verre de dégustation.

Pippa prend son verre et le lève :

– Aux vieilles filles ! fait-elle, l’air pensive.

Je renchéris :

– À un peu de tension sexuelle pour nous autres !

Pippa sourit, radieuse, et boit une gorgée :

– Ça, c’est un super-toast.

CHAPITRE 5

Pippa

– Il me rappelle ce mec avec qui j'étais à la fac. (Je fixe Jensen assis à l'autre bout de la salle en léchant une goutte de vin sur mon verre.) Danny. Daniel Charles Ashworth. Tu imagines, un tel nom ? Incroyable, je te le dis. Et incroyablement beau aussi. Intelligent, sympa. Il était drôle et charmant... et il n'est jamais sorti avec personne.

Ruby suit mon regard.

– Danny était-il timide ? (Nous contemplons pendant quelques instants Jensen, Niall et Will qui discutent amicalement avec le propriétaire du vignoble). Ce n'est pas le cas de Jensen.

J'ai perdu le compte des verres de dégustation que j'ai absorbés, je n'essaie même plus de me souvenir mais n'hésite pas à commander un autre verre de ce délicieux syrah. Ruby en est à la moitié de son verre de viognier, et nous sommes perchées sur nos tabourets, accoudées au bar, le sourire aux lèvres. Les hommes sont en plein débat à propos de leurs futurs achats dans la cave.

– Pas timide. (Je cligne des yeux et la dévisage intensément.) Juste très compliqué. (Je secoue la tête pour m'éclaircir les idées et attrape une amande dans l'assiette devant nous.) Danny m'a avoué une nuit – totalement ivre à cause de la tequila – qu'il n'aimait pas l'idée de coucher avec beaucoup de femmes. Il a toujours affirmé qu'il adorait le sexe mais que c'était trop intime pour être partagé avec une étrangère.

Ruby avale une amande en me scrutant :

– Euh.

– N'est-ce pas adorable ? (Je repense au cul en mouvement de Mark, je ne saurai jamais le nom de la fille qu'il baisait. Et je m'en fiche pas mal. Il m'a forcée à mettre fin à notre relation si rapidement, sans aucun égard pour notre passé.) N'est-ce pas adorable de penser que le sexe puisse avoir de la valeur ? Que même à dix-neuf ans, tu n'aies pas envie de le faire avec n'importe qui ? Plus personne ne pense comme ça aujourd'hui.

– C'est vrai.

– Enfin, *lui*, si.

Je désigne Niall du menton. Ruby s'esclaffe.

– Oh non. Il a juste été *marié* pendant sa jeunesse. J'ai toujours pensé que si Niall n'avait jamais rencontré Portia, une fille sexuellement libérée lui aurait mis le grappin dessus et en aurait fait une adorable petite salope.

– Seigneur, quelle belle image mentale ! Un Niall Stella de dix-neuf ans, sexuellement insatiable.

Elle hoche la tête :

– N'est-ce pas ?

– Oh, oh, qu'est-ce que je rate ? demande Hanna, en suivant nos yeux et en s'effondrant sur un tabouret à côté de moi.

– Tu arrives au bon moment. (Je pose mon menton dans ma main.) Quelle belle brochette d'hommes !

Comme s'ils sentaient nos regards sur eux, ils se tournent tous les trois en même temps, nous surprenant, le menton dans une main, les yeux avides.

Ce qui est génial pour tout le monde, sauf pour Jensen et moi. Nous détournons immédiatement notre attention ailleurs tandis qu'ils s'approchent tous les trois de nous, à travers la foule.

– T'es *beau*, lance Hanna à Will.

– Salut... murmure Ruby avec un grand sourire lorsque Niall la prend dans ses bras.

Jensen me fait un signe de la main et ironise, toujours un peu gêné :

– As-tu goûté les cornichons maison ?

– Les... ? Non. (Je fais mine de bégayer.) Pas encore.

– Ils sont super-bons.

– Vraiment ?

J'éclate de rire, les deux couples à côté de nous s'embrassent, nous obligeant à nous rapprocher.

Il sourit et hoche la tête.

– Le cornichon épicé est top, si tu aimes les épices.

Je réponds rapidement :

– J'adore.

– Eh bien, continue-t-il, en ravalant un éclat de rire et faisant un pas de côté pour éviter Will qui plaque Hanna contre le bar en l'embrassant profondément. Ils sont super-bons.

– Je les goûterai.

Jensen me regarde puis roule des yeux. Ensuite, il secoue la tête sans détourner son attention de mon visage.

Nous nous rendons compte, sans mettre de mots sur cette impression, que toutes les conditions sont peu à peu en train d'être réunies. L'éventualité selon laquelle il pourrait se passer quelque chose entre nous est de plus en plus tangible. Je suis tout à fait ouverte à la possibilité d'une amourette de vacances, et il ne semble pas tout à fait contre. Au contraire : il camoufle ses sentiments les plus profonds derrière un mélange d'humour et de formalisme. Je veux, au moins, être son acolyte ici.

Des potes de voyage.

Des potes.

Niall, bien sûr, surprend notre badinage sans équivoque et s'extirpe des bras de Ruby.

– On se change pour le dîner ? Je meurs d'envie de prendre une douche.

~

J'apprécie que mes compagnes de voyage soient presque plus rapides que les mecs pour prendre leur douche et se changer.

Ruby et Hanna arrivent dans le hall, les cheveux mouillés, à peine maquillées, quand je sors de ma propre chambre dans un état similaire.

– Aux filles qui se préparent vite, topez là.

Hanna lève la main et tape dans les nôtres.

Niall et Will se trouvent quelques mètres plus loin dans le couloir, ils discutent calmement.

– On attend juste Jens ? demande Ruby.

Hanna hoche la tête.

– Il doit être en train de repasser. Personne n'aime autant repasser que mon frère. Il repasserait ses chaussettes s'il était sûr que personne ne s'en rende compte.

– C'est mignon.

Je jette un coup d'œil à ma propre tenue : des cuissardes, des collants rouges, une jupe tournoyante noire rayée de blanc – un peu froissée par le voyage – et un débardeur rose Aubade sous un cardigan turquoise orné d'un perroquet brodé sur la poitrine. Je ressemble à une boîte de surligneurs qui aurait explosé.

– J'adore ta manière de t'habiller, commente Ruby. Tu es tellement originale.

– Merci... enfin, je crois.

Je lisse mon gilet de la main. Honnêtement, j'adore ces couleurs.

Jensen fait irruption dans le couloir et sursaute presque en nous voyant tous massés devant sa porte.

– Désolé. Je... je ne savais pas que vous m'attendiez tous.

– Pas de problème, Princesse, réplique Hanna en lui pinçant la joue.

– J'ai dû repasser.

Hanna me sourit victorieusement, l'air de dire *je le savais !*

Ruby prend le bras de Niall, Hanna celui de Will. Et Jensen se tourne vers moi, souriant et l'air globalement détendu malgré la pointe d'anxiété que je distingue dans ses yeux.

– Tu es superbe.

Je me sens soudain mal à l'aise. Ce voyage est un coup monté, c'est évident. C'est comme si un panneau clignotait au-dessus de nos têtes, nous suivait partout où nous allons, mais j'aimerais qu'on puisse faire comme si ce n'était pas le cas. J'apprécie de craquer pour Jensen, tout en sachant qu'il saura me dire stop si je suis impulsive. De son côté, il peut apprécier ce séjour de pur loisir, et ensemble, on peut faire comme si tout était normal en apparence.

Mais en réalité, l'attention qu'il me porte n'est flatteuse que si elle est authentique.

Une fois arrivés au restaurant du vignoble, je prends Hanna à part.

– Je ne veux pas...

Je laisse la phrase en l'air. J'ai commencé à parler sans savoir exactement ce que je voulais dire.

Elle sourit et s'approche un peu plus de moi.

– Ça va ?

– Oui. (J'acquiesce.) C'est seulement que... (Je jette un coup d'œil à Jensen.) Je n'ai pas envie qu'il ressente une... pression *injustifiée*.

Hanna cligne des yeux, se gratte le nez en s'efforçant de comprendre ce que je veux dire.

– Par rapport à toi ?

– Oui.

Sa confusion laisse place à de l'amusement.

– Tu t'inquiètes de ce que mon frère ressente une pression *injustifiée* pour sortir avec une bombe sexuelle pendant ses vacances ?

– Eh bien... (Je suis flattée par la description. *Bombe sexuelle*, rien que ça !) Ouais.

Elle renifle bruyamment.

– Quelle vie, Jensen ! Je vais monter sur mon cheval blanc pour venir te consoler !

J'éclate de rire en réalisant que je l'aime un peu plus chaque fois que je discute avec elle. Je comprends que Ruby soit folle d'elle.

– Tu es adorable, *mais* tu sais ce que je veux dire. L'attraction peut ne pas être mutuelle...

– Donc, *tu es*...

Je la coupe :

– ... et si ce n'est pas le cas, ce n'est pas grave. Je suis ici pour rigoler. Je suis ici pour me changer les idées. (Je m'absorbe dans la contemplation des centaines de bouteilles de vin et hausse les sourcils.) J'ai envie de ne faire que ce qui me plaît.

– Laisse-moi te raconter une histoire à propos de mon frère. Il était ce séducteur légendaire, honnêtement. (Elle lit la surprise sur mon visage.) Et puis il a épousé une fille qui lui a brisé le cœur. Elle a brisé les cœurs de toute la famille.

Je fronçe les sourcils en réfléchissant aux liens tissés en neuf ans. Ils devaient aller bien au-delà de la simple relation de couple avec Jensen, et concerner sa famille.

– Maintenant, c'est devenu un accro au travail qui ne sait plus ce que c'est que d'être spontané et de s'amuser juste pour s'amuser, continue-t-elle. Ce séjour va lui faire beaucoup de bien. (Elle fait danser ses sourcils.) Ça pourrait être *génial* pour lui.

Je la regarde revenir vers Will qui l'attrape inconsciemment par la taille, et les contemple tous les cinq d'un peu plus loin. Nous attendons d'être appelés à notre table.

Comme je m'y attendais, on me fait asseoir à côté de Jensen autour de l'immense table hexagonale, au centre de la salle à manger. Le restaurant est sublime, décoré avec originalité – une statue qui semble être un tronc d'arbre inversé sort du plafond, ses branches et ses feuilles sont illuminées par des milliers de petites lumières. Les serveurs portent des chemises blanches immaculées, des tabliers noirs soigneusement noués autour de leurs tailles. Ils remplissent nos verres d'eau pétillante.

L'ivresse légère de l'après-midi s'est dissipée, j'accepte de partager une bouteille de pinot noir de la maison avec Jensen.

Pourquoi pas, hein ?

Il fait tout pour se détendre. Une part de moi le trouve très mignon : ce n'est pas dans sa nature. Moi, j'ai toujours pensé que j'étais trop décontractée par rapport aux autres, quelqu'un doit bien être responsable. Je peux *essayer* d'être responsable, mais il ne faut pas trop m'en demander. En bon gentleman, Jensen me sert des verres plus remplis que les siens et veille à chaque instant à ce que je ne meure pas de soif.

– As-tu oublié ma propension à divaguer quand j'ai bu ?

Je lui pose la question lorsqu'il verse la fin de la bouteille dans mon verre. Les entrées arrivent : des endives et du prosciutto, de la mozzarella fraîche avec une mousse au balsamique, de petites boulettes de viande avec du romarin et du maïs, un bol de poivrons parfaitement cuits et – mon préféré – un ceviche de crevettes et de calamars qui me fait monter l'eau à la bouche.

– Contrairement à ce que j'ai dit, fait-il en posant la bouteille vide sur la table, je crois que j'aime t'entendre divaguer. Tu n'es plus la fille tarée de l'avion. (Il lève son verre et trinque avec moi.) Tu es Pippa.

Eh bien, c'est plutôt touchant.

– Ce soir, j'aimerais que *tu* divagues.

Je rougis et me penche un peu plus vers lui.

Les yeux de Jensen se posent sur ma bouche, puis il semble revenir à lui et se redresse.

– Malheureusement, je suis la personne la moins intéressante de cette tablée.

Je jette un coup d'œil à nos amis. Ruby et Niall ont posé leurs têtes l'une contre l'autre, Hanna est partie aux toilettes, Will lit la carte des whisky, de l'autre côté de la table, et il faudrait crier pour se faire entendre.

– Eh bien, c'est *peut-être* vrai – je ne sais pas assez de choses de toi pour te donner tort –, mais tu es ma seule option dans l'immédiat, j'ai donc envie de t'entendre parler.

Il cligne des yeux, inspire profondément et me scrute.

– Donne-moi un sujet.

Oh, quel pouvoir enivrant ! Je m'affale sur ma chaise, sirote mon vin en réfléchissant.

– N'aie pas l'air si machiavélique. De quoi as-tu envie que je parle ?

– Je n'ai pas envie de t'entendre parler de travail.

Il acquiesce avec un sourire.

– Bien.

– Et l'ex-femme me semble un sujet assez indélicat.

Il rit.

– Tout à fait.

– Je pourrais te demander pourquoi tu n'es pas parti en vacances depuis deux ans mais...

– Ça signifierait qu'on parlerait travail, me coupe-t-il.

– Oui. Je pourrais te demander de me parler de l'équipe de softball qu'Hanna n'arrête pas de mentionner. (Jensen lève les yeux au ciel, exaspéré.) Ou de ta capacité à courir plusieurs kilomètres tous les matins sans être payé pour et sans qu'un monstre ne te poursuive... (Je me mordille les lèvres.) Mais finalement, nous savons tous les deux que tu me plais, et je sais qu'il n'y a pas de maîtresse londonienne ou de femme bostonienne, mais j'aimerais savoir si tu as une copine.

– Tu penses que je serais parti en vacances avec ma sœur, son mari, Ruby, Niall et... toi... si j'avais une copine ?

Je hausse les épaules.

– Pour moi, tu es un mystère sur tellement de plans.

Il sourit légèrement.

– Non, je n'ai pas de copine.

Mon poing s'écrase sur la table, il sursaute.

– Seigneur, pourquoi pas ? Une virilité comme la tienne ne devrait pas être gaspillée !

Jensen glousse.

– Virilité ?

– Oui.

Il rougit.

– C'est-à-dire que... Je suis compliqué, je crois.

Je réplique assez sèchement :

– J'avais compris.

Il se tortille un peu sur son siège.

– J'aime contrôler les choses.

Je me penche en avant :

– Ça, c’est intéressant.

Il me sourit, ce qui m’assure que sa réponse va me décevoir, et ajoute :

– Je veux dire que j’apprécie cet aspect dans mon travail. Mais chaque relation que j’ai vécue depuis Becky a été chaotique.

– Les relations peuvent être chaotiques.

À ces mots, je comprends ce qu’il veut dire. Je n’ai jamais pu prédire ce que Mark allait faire ensuite, je n’arrivais pas à mettre le doigt sur ses pensées ou ses désirs. Notre relation prenait sans arrêt des directions différentes, nous ne savions pas où nous allions. Je comprends pour la première fois depuis la rupture pourquoi, durant la dernière année, je me suis sentie aussi anxieuse. Et pourquoi je ne ressentais plus la même tranquillité.

Même si j’ai toujours voulu que l’amour soit une aventure, la stabilité est un élément clé.

– Mais ouais, je continue. Je suis d’accord que ça ne *devrait* pas être le cas.

– Sortir avec quelqu’un après une relation de dix ans, c’est très perturbant. C’est un nouveau langage que je ne maîtrise pas encore.

– Je suis sûre que Niall est d’accord avec toi.

Il acquiesce.

– Max et moi avons parlé de lui. Heureusement, Niall s’est posé désormais. C’est étrange, continue-t-il en me souriant un peu honteusement, et désolé, on arrive au sujet indélicat de l’ex-femme, mais les choses avec Becky étaient toujours prévisibles, jusqu’à son départ, qui m’a totalement pris de court. Je pensais que nous étions heureux. *J’étais* heureux. Imagine à quel point je me suis senti stupide quand j’ai réalisé que je ne m’étais même pas rendu compte qu’elle ne l’était pas.

Je conçois ce qu’il veut dire : pour lui, les relations sont un dilemme cornélien. Son premier amour paraissait heureux mais ne l’était pas. À partir de là, tout devient incompréhensible.

J’ouvre la bouche pour répondre, le rassurer en lui expliquant que c’est la vie, que c’est le bordel, que pour toutes les Becky de ce monde, il y a au moins autant de femmes qui savent ce qu’elles veulent, ce que leur cœur souhaite, assez pour être honnêtes, mais je suis interrompue par un cri perçant.

Le bruit est si différent de toutes les alarmes incendie que j’ai entendues dans ma vie que pendant une seconde, j’ai envie de hurler : *ALERTE A LA BOMBE, TOUS SOUS LES TABLES* avant que Jensen ne m’attrape la main et ne me tire derrière lui, pour sortir calmement du restaurant par la sortie de secours indiquée.

Il s’exécute avec une telle assurance que je me demande s’il n’a pas repéré les sorties de secours pendant le dîner. Non seulement il s’est levé et a réagi comme s’il s’attendait à ce que cette alarme se déclenche mais il sait exactement où aller. J’ai envie de lui tendre un martini et de vivre une nuit de fantasme à la James Bond.

L'alarme incendie couvre les bruits de surprise et d'inquiétude. Finalement, les serveurs hurlent, tout en faisant sortir les clients, qu'il ne s'agit que d'un petit feu dans la cuisine et que tout va bien. Restez calmes, s'il vous plaît...

La sortie de secours se trouve derrière le restaurant du vignoble, et l'itinéraire prévu en cas d'urgence nous amène sur une terrasse, au sommet d'une colline surplombant les vignes. Le soleil s'est couché depuis longtemps, les vignes ressemblent à un labyrinthe sombre de bois et de feuillage. Jensen me lâche la main et glisse la sienne dans sa poche, tout en observant la vue. Au beau milieu des vignes, on remarque une petite structure, qui semble être une cabane construite au milieu du vignoble.

– Tu crois que c'est quoi, à ton avis ?

Je désigne la cabane au loin. Will et Hanna contournent plusieurs personnes hystériques et s'installent à côté de nous, curieux.

– Ce doit être là où ils font leur pause-déjeuner, devine Hanna. C'est l'endroit que je choisirais. Quelle belle vue !

Nous avançons un peu, en faisant de la place pour les dernières personnes évacuées.

Will secoue la tête.

– Pour moi, c'est la cabane de la baise.

– Je pense plutôt que c'est là qu'ils stockent leurs outils les plus petits, réplique Niall, logique, et nous lui lançons tous un regard noir.

Will soupire. Derrière nous, les serveurs et le personnel tentent de rassurer les clients en leur assurant que le dîner sera servi et que le problème n'interrompra pas indéfiniment notre repas.

Mais pour l'instant, nous sommes coincés dehors.

Je lance :

– J'ai envie d'aller voir.

– Vas-y, me conseille Will.

– Pippa... commence Jensen, mais je me tourne vers lui avec un grand sourire.

– Le premier arrivé !

Et je me mets à courir sur la terrasse de béton jusqu'à la terre meuble, en laissant derrière moi une assistance médusée.

Le vent sur ma peau me procure une intense sensation de bonheur, il est frais et pique mes joues et pour la première fois – *merci, pinot noir* – je fais semblant, tout étourdie, qu'il s'agit d'une vraie course, je me donne de l'élan avec les bras, en sentant le sol s'affaisser sous mes pieds.

J'entends une foulée régulière derrière moi, Jensen m'a suivie, il ralentit pour courir à côté de moi et me lancer un regard perplexe avant que son côté compétitif ne surpasse son côté raisonnable. Il sprinte sur le reste du chemin jusqu'à la cabane, se tourne quand il l'a atteinte et attend que j'arrive, hors d'haleine.

Il est aussi immobile que la cabane et me fixe sans un mot pendant que je reprends mon souffle.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il finalement avec un petit sourire. Je pensais que tu ne courais pas.

J'éclate de rire en regardant le ciel. L'air est frais, un peu humide, le ciel a la couleur de ma robe indigo préférée.

– Aucune idée. On était tellement sérieux là-bas. (Je m'appuie sur les côtes.) J'avais envie de m'échapper. Je... je crois que je suis un peu pompette.

– Pippa, je ne...

Jensen se tait quand j'approche de la petite fenêtre de la cabane pour voir ce qui se trouve à l'intérieur. Comme Niall l'a prédit, elle est pleine d'outils de jardinage, de seaux, de bâches et de tuyaux d'arrosage enroulés.

– Eh bien, ce n'est pas très romanesque. Malheureusement, Niall avait raison.

Jensen prend une profonde inspiration et me fixe avec une expression indéchiffrable.

– Quoi ?

Il rit.

– Tu ne peux pas... (Il passe une main dans ses cheveux.) Tu ne peux pas *t'échapper* dans un *vignoble* la nuit.

– Alors pourquoi diable m'as-tu suivie ?

Il cligne des yeux, surpris.

– Je... (Il semble trouver sa remarque ridicule mais me la donne quand même.) Je ne pouvais pas te laisser *t'échapper dans un vignoble toute seule en pleine nuit*.

Ça me fait glousser.

– *Jensen*. On est seulement à quelques mètres du restaurant.

Nous laissons errer tous les deux notre regard jusqu'au groupe de convives toujours amassés sur la terrasse, attendant patiemment de pouvoir rentrer à nouveau et sans la moindre idée de ce que nous sommes en train de faire.

Je me tourne vers lui et observe son profil dans la lumière douce émanant de la cave, au loin. Repense-t-il à notre conversation à table, au fait de ne pas avoir confiance en soi et de ne pas comprendre les autres ?

– Je suis désolée pour Becky. (Il sursaute puis me dévisage.) Je suis sûre que beaucoup de gens te l'ont dit au début, quand c'était frais. Mais je parie que plus personne ne t'en parle maintenant.

Son regard devient plus intense, mais il ne répond pas vraiment.

– Non...

– Je me souviens de la mort de ma grand-mère. (Je contemple les vignes.) C'était il y a des années maintenant. Elle était relativement jeune. J'avais onze ans et elle avait... voyons... elle devait avoir presque quatre-vingts ans.

– Je suis désolé, murmure Jensen avec calme.

Je lui souris.

– Merci. Tout le monde était triste pour nous au début. Naturellement. Mais avec le temps, son absence est devenue de plus en plus difficile à porter, pour Lele du moins. Tous ces grands et ces petits moments que mamie ratait. Ce n'est pas devenu plus facile, bien évidemment. Notre tristesse est juste devenue plus *discrète*. Nous n'en parlons plus, mais je sais que chaque fois que Lele est triste ou ravie et qu'elle ne peut pas le partager avec sa mère, ça lui pèse. (Je le regarde à nouveau.) Ça fait quoi, six ans depuis Becky ?

– Ouais. Six, confirme-t-il.

– Six ans plus tard, et je suis désolée qu'elle ne soit plus dans ta vie.

Il acquiesce, ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort. Jensen n'aime manifestement pas parler de son intimité. Pas du tout.

– Merci, finit-il par lâcher.

J'ai l'impression que ce n'est pas ce qu'il voulait dire.

– Dis-le. (J'écarte les bras et commence à tourner sur moi-même.) Défole-toi, parle-moi, parle aux raisins, et aux vignes, et aux petits outils de jardinage dans la cabane.

Jensen s'esclaffe, jette un coup d'œil à nos amis au loin – ils nous cherchent du regard au milieu du vignoble.

– Pippa, tu es...

Il s'arrête brutalement, au moment où un bruit aigu monte sur notre droite puis sur notre gauche.

Je saute en arrière.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il grogne, m'attrape par le bras.

– Putain, viens !

Nous commençons à courir, mais en quelques secondes, nous sommes inondés par les jets de l'arrosage automatique qui viennent de toutes les directions. L'eau coule sur nous, nous trempe, elle vient de tous les côtés, des vignes elles-mêmes, du ciel, de la terre. Les dispositifs d'arrosage automatique se mettent à tourner très rapidement.

Nous continuons à avancer, mais nous glissons dans la boue. Je manque tomber en arrière, Jensen me rattrape de justesse.

Courir ne sert à rien. Nous sommes trempés.

– Oublie ça. (Je crie par-dessus le bruit assourdissant de l'arrosage automatique. C'est comme si on était coincés sous une averse.) Jensen.

Je l'attrape par la manche et l'oblige à se tourner vers moi.

Il me dévisage, les yeux écarquillés. Ce n'est pas seulement parce que nous avons bu une bouteille de vin après une journée entière de dégustation. Ce n'est pas seulement parce que

notre dîner a été interrompu ou parce que nous sommes trempés dehors, en octobre, dans un petit vignoble de Long Island.

Une lueur sauvage illumine ses yeux, comme si quelque chose s'était déchaîné en lui.

Je hurle, de l'eau plein les yeux :

– Je sais qu'on ne se connaît pas du tout. Et ça va te paraître fou, mais je pense que tu as juste besoin de crier.

Il rit en essayant de s'essuyer sous le jet.

– J'ai besoin de crier ?

– Crie !

Il secoue la tête, sans comprendre.

– Dis-le ! Sors tout ce que tu as dans la tête. Qu'il s'agisse du travail, de la vie, de Becky, de moi. Comme ça ! (J'inspire un bon coup, et les mots s'échappent soudain de ma bouche.) *J'aimerais haïr Mark mais je n'y arrive pas ! Je ne supporte pas l'idée d'avoir eu une relation qui n'était qu'une passade pour lui, et que j'imaginai éternelle ! Ça n'a jamais été le cas, et je me sens idiote parce que je ne l'ai pas compris avant !*

Il me dévisage pendant un long moment, l'eau coule sur son visage.

Je m'égosille :

– *Je déteste mon travail ! Je déteste mon appartement, ma routine. Ça pourrait durer toujours et je n'aurai peut-être pas le courage de faire quoi que ce soit pour changer ça ! Je ne supporte pas d'avoir travaillé si dur et de regarder autour de moi, de comparer ma vie à celle des autres, et de sentir que je ne suis qu'une microscopique goutte dans un énorme seau !*

Il regarde ailleurs, l'eau perle sur ses cils.

– Ne m'oblige pas à passer pour une idiote.

Je pose une main sur sa poitrine. Juste quand je pensais qu'il allait partir, il renverse la tête en arrière, ferme les yeux et hurle :

– *On devrait avoir des enfants maintenant !*

Seigneur.

Je hoche la tête pour l'encourager. Il me regarde, comme s'il cherchait du soutien, et ses traits changent quand il laisse échapper ses émotions : son expression devient plus ferme, son regard se fait plus intense, il serre les dents.

– Ils devraient être à *l'école* ! lance-t-il en s'essuyant le visage. Ils devraient *jouer au foot et faire du vélo* !

– Je sais.

Je glisse une main sur son bras et lui prends la main.

– Parfois j'ai l'impression que je n'ai *rien*, halète-t-il. Rien que mon job et mes amis.

C'est déjà beaucoup. Mais je ne le dis pas à haute voix. Parce que je comprends : ce n'est pas la vie qu'il avait imaginée.

– Et je lui en veux tellement de ne pas m'avoir dit avant que ce n'était pas ce qu'elle voulait.

Il s'essuie à nouveau le visage de sa main libre et je me demande si ce n'est que de l'eau qui dévale ses joues. Dans l'obscurité, je ne pourrais pas dire.

– Je suis tellement furieux qu'elle m'ait fait perdre mon temps. (Il secoue la tête et regarde ailleurs.) Et puis, je vais rencontrer quelqu'un, et je me dirai... pourquoi m'embêter ? N'est-ce pas trop tard ? Suis-je trop coincé, trop inintéressant, ou...

– Tu as juste hiberné pendant trop longtemps, non ?

J'essaie de le faire rire, mais je provoque l'effet opposé, et il lâche ma main en soupirant lourdement. J'ajoute :

– Quel couple nous faisons. (Je reprends sa main, et j'attends qu'il me regarde). Ce n'est pas trop tard. Ce ne serait pas trop tard si tu avais quatre-vingts ans. Et tu n'en as que trente-trois.

– Trente-quatre, corrige-t-il en grognant.

Je continue, ignorant sa précision :

– Et je t'en prie, garde l'esprit ouvert. La plupart des femmes ne sont pas aussi radicales en ce qui concerne leur vie et leurs sentiments. Tu as croqué pour la première fois dans un fruit pourri. Il y a tellement plus de fruits mûrs dans les champs. (Je me dandine, trempée, et il sourit discrètement, en jetant un coup d'œil aux vignes noueuses autour de nous.) Je ne parle pas de moi. Je ne parle pas nécessairement de la prochaine fille que tu rencontreras. Je veux juste te dire qu'elle est quelque part. Qui qu'elle soit.

Il hoche la tête en me scrutant. L'eau coule sur son front, sur son nez, perle sur ses lèvres. Pendant un instant, je crois qu'il va m'embrasser. Mais il secoue la tête et continue à me dévisager comme s'il attendait la formule magique.

– Je suis désolée que tu l'aies perdue, dis-je plus calmement. Et je sais que ça fait très longtemps, mais tu as encore le droit d'être furieux à cause d'elle. C'est un rêve que tu as perdu, et c'est terrible, sous tous ses aspects.

Il acquiesce, serre ma main dans la sienne.

– Je suis désolé pour Mark, aussi.

Je ris en faisant signe que ce n'est rien.

– Mark n'était pas un rêve. C'était un coup fantastique que j'ai essayé en vain de transformer en homme bien. (Après y avoir réfléchi une minute, j'ajoute.) Peut-être qu'il était un rêve, mais il a duré peu de temps. Si je me suis rendu compte de quelque chose pendant ce voyage, c'est que je ne vais pas avoir besoin de trois semaines pour l'oublier. Mais je suis tout de même contente de les avoir prises.

Je le vois se refermer progressivement, mais je ne le prends pas pour moi. C'est sa manière d'être, je l'ai déjà remarqué : donner un peu, fermer boutique. Se protéger. Donc je simplifie les choses et lâche sa main pour qu'il nous guide jusqu'à la terrasse où les gens

retournent à l'intérieur. Nous allons pouvoir rire de mon côté farfelu et retourner dans nos chambres pour mettre des vêtements secs avant le nouveau dîner.

CHAPITRE 6

Jensen

Lundi matin, je me réveille avant le lever du soleil.

Je cligne des yeux en direction du plafond, les draps sont chauds et confortables, le brouillard du sommeil se dissipe lentement. Mon aveu à Pippa me secoue encore.

On devrait avoir des enfants maintenant !

Ils devraient être à l'école ! Ils devraient jouer au foot et faire du vélo !

Je ne sais pas d'où c'est venu hier soir. Ce sont des pensées que je n'ai presque plus jamais, qui n'émergent que dans des moments de grande faiblesse ou après une journée particulièrement difficile, quand je rentre dans une maison vide et froide.

Ou, apparemment, après avoir bu du vin toute la journée et couru dans des vignes équipées d'un système d'arrosage automatique extrêmement performant.

Je suis sorti avec pas mal de filles après mon divorce, et je me suis efforcé d'oublier Becky. Mais j'ai passé beaucoup de temps à repenser à mon mariage depuis le début de ma « relation » avec Emily. Un jour, notre amitié tranquille, prévisible, s'est transformée et nous avons commencé à coucher ensemble, ce qui a tout changé en un sens : il était tellement plus facile d'avoir une relation comme ça – qui ne signifiait rien de spécial – plutôt que de donner mon cœur à quelqu'un !

On avait joué un match de softball et puis Emily et moi nous étions retrouvés ensuite pour boire une bière, comme souvent. Mais ce jeudi en particulier, j'ai payé l'addition, je l'ai accompagnée jusqu'à sa voiture, et elle m'a surpris en m'invitant chez elle. J'ai accepté. Nous avons fait l'amour deux fois cette nuit-là, et je suis parti le matin avant que son réveil ne sonne.

Emily est sexy et très intelligente – elle est pédiatre spécialisée en neurologie et travaille à l'hôpital pour enfants de Boston –, mais nous savons tous les deux que notre relation n'ira jamais au-delà d'une amitié améliorée. Nous nous voyons deux fois par mois environ. C'est

toujours agréable. Jamais incroyable. Ça n'a jamais été incroyable en partie parce que nous n'avons jamais mis nos sentiments sur la table.

Et franchement, je sais que mes réserves sont dues en grande partie au comportement de Becks. Je ne m'engage pas, par peur de revivre un tel moment. Pippa a raison : la douleur est devenue plus supportable avec le temps, mais elle ne s'est pas estompée pour autant. Ça a changé ma manière de voir les choses et ce que les gens pensent de moi. La période de deuil acceptable pour l'échec de mon mariage et tout ce qu'il signifiait dans ma vie a expiré. Le reste du monde est passé à autre chose. Je suis censé faire de même, moi aussi.

Alors pourquoi est-ce impossible ?

Et je lui en veux tellement de ne pas m'avoir dit plus tôt que ce n'était pas ce qu'elle voulait.

Je suis tellement furieux qu'elle m'ait fait perdre mon temps. Et puis, je vais rencontrer quelqu'un et je me dirai... pourquoi m'embêter ? N'est-ce pas trop tard ? Suis-je trop coincé, trop inintéressant, ou...

Je n'ai pas envie de terminer cette phrase, même en pensée.

Je ne sais pas comment Pippa a fait pour que j'avoue si rapidement des choses aussi intimes, mais je me sens mal à l'aise de m'être livré ainsi. Ces deux prochaines semaines sont censées me permettre de m'évader, de boire avec excès et non de se transformer en une période d'introspection et de remise en question.

Je repousse les couvertures et m'assieds, prends mon téléphone sur la table de nuit. Ne pas consulter mes mails est un acte tout à fait inhabituel de ma part. Je me contente d'ouvrir le dernier texto de Will, qui me demande si j'ai envie d'aller courir ce matin.

J'envoie : Je suis réveillé. Tu es prêt ? avant de laisser retomber mon téléphone sur le lit.

Je parcours le programme que Ziggy a imprimé pour tout le monde : brunch, temps libre pour explorer les environs, un possible tour des brasseries, puis dîner à l'hôtel.

La réponse de Will arrive pendant que je me douche, un simple Non suivi du silence le plus absolu.

Je compose son numéro. Après quatre sonneries et après avoir coupé son téléphone à deux reprises, il décroche :

– ...Tu es aussi monstrueux que ta sœur.

Il marmonne dans ce qui doit être son oreiller.

– C'est toi qui m'as proposé d'aller courir ce matin, tu te souviens ?

– Il n'est pas encore... (il bataille avec son téléphone) sept heures.

– Et alors ? C'est l'heure à laquelle on se réveille toujours.

– Jensen, tu as vu la chambre dans laquelle tu dors ?

Je jette un coup d'œil autour de moi. Murs blancs, énorme lit recouvert d'un édredon cousu main, cheminée en briques.

– Oui.

– Nous sommes en *vacances*. Le brunch ne commence pas avant dix heures. Faire la grasse matinée est tout à fait normal.

– Tu aurais pu clarifier ce point hier soir.

J'ouvre le menu du room service.

– J'ai bu l'équivalent de mon poids en vin et tenté de convaincre le serveur de monter un vignoble tous les deux. Je ne suis pas sûr qu'il soit possible de se fonder sur ce que j'ai dit hier soir.

– OK. (Je soupire.) J'ai du boulot de toute manière. Appelle-moi quand tu seras debout, on partira à ce moment-là.

– Oh non ! (J'entends le bruit des draps qui se froissent et de Will qui se lève péniblement.) Bordel de merde. Non. Tu n'as pas le droit de travailler sur ton ordi. Ta sœur me tuerait.

Donc, Will est également en mission Jensen.

Je serre les dents.

– Aucun souci. Je ne travaillerai pas. Je vais juste aller faire un tour, on se retrouve plus tard.

– Non, tu as raison. Laisse-moi un quart d'heure, je te rejoins à la réception. D'accord ?

– D'accord.

~

Ma chambre se trouve de l'autre côté de la demeure et donne sur le jardin. Une passerelle sépare le bâtiment principal d'une structure qui ressemble à une grange. Le ciel est toujours sombre, mais suffisamment clair pour que je distingue un chapiteau au toit de cuivre un peu plus loin et une terrasse où, selon la brochure que Ziggs a incluse dans notre itinéraire, on peut dîner quasiment tous les soirs à côté d'un feu ronflant.

Au rez-de-chaussée, les gens s'activent déjà. Un grand feu crépite dans la cheminée de la réception, les bruits et les odeurs du petit déjeuner en pleine préparation s'échappent des cuisines.

Will est déjà là, il discute avec le directeur dans l'entrée.

Il me repère, lève une main et s'excuse auprès du directeur.

– Bonjour, dit-il.

– Salut ! Ziggs dort toujours ?

– À poings fermés. (Je n'ai aucune envie de traduire ce que signifie son sourire amusé. Il enfle une paire de gants et renifle.) Je vois que tu as récupéré ton pull.

Je considère mon sweat Johns Hopkins, celui que ma sœur m'a subtilisé pendant très longtemps. Les couleurs ont pâli, il est un peu usé par endroits. Les poignets sont effilochés et l'une des manches est en train de se découdre, mais c'est l'un de mes préférés. Ziggy a toujours passé beaucoup de temps chez moi et me vole des vêtements depuis qu'elle a l'âge

d'ouvrir la porte de mon placard. Si je l'ai récupéré, c'est seulement parce qu'elle l'a échangé contre autre chose chez moi et l'a laissé traîner par terre.

– J'ai l'impression que tu juges mon sweat, William. C'est un classique. Ta femme me comprend, elle le porte sûrement plus que moi.

– Oui, Hanna, comme toi, est étrangement sentimentale. Vous êtes les deux seules personnes que je connaisse qui soient capables de jeter un vieux Tupperware parce que vous n'avez pas envie de le laver mais qui conserveraient un sweat pendant vingt ans.

Il n'a pas tort.

Nous traversons la réception et sortons avant que l'odeur du bacon et du café ne finissent par nous convaincre complètement d'abandonner l'idée d'aller courir.

La fraîcheur de l'air nous saisit immédiatement. Will tire son bonnet sur ses oreilles et contemple le vignoble.

– Cet endroit est magnifique, vraiment.

Je suis son regard. La brume s'est cristallisée sur la ligne des clôtures au loin, les couleurs flamboyantes de l'automne dans les arbres font penser à un incendie dans le ciel pâle. L'hôtel se trouve derrière nous, une grande façade blanche, bordée de bleu clair, avec une tourelle dont le toit de cuivre scintille.

Je hoche la tête.

Son téléphone vibre dans la poche de sa veste, il le sort en riant.

– Bennett vient d'envoyer un message au groupe : « Chloé m'a apporté le petit déjeuner au lit. Ça fait deux heures, et elle ne m'a toujours pas demandé de réparer l'évier. Les femmes font-elles ce genre de choses par... gentillesse ? Merci de traduire. »

Je ris en secouant la tête.

– Tu penses qu'il est vraiment désorienté ou qu'il en fait des tonnes ?

Will remet son téléphone dans sa poche et la referme.

– Je pense qu'il est perturbé, même s'il le formule avec humour. Elle est complètement différente. Ils ont une dynamique bien particulière tous les deux, et en ce moment, elle ne répond à aucune provocation, c'est totalement inédit.

– Tu aimerais être à New York pour le voir de tes propres yeux ?

– Franchement, ouais, répond-il en s'étirant le dos. C'est *vraiment* bizarre. Mais divertissant.

Nous nous échauffons en silence comme nous l'avons fait des centaines de fois – les quadriceps, les mollets, les ischio-jambiers, les fessiers – et les bruits du matin résonnent autour de nous. Des chevaux broutent dans un champ voisin, quelqu'un plante des clous dans la propriété, mais tout est calme et paisible quand nous nous mettons à courir sur la piste.

J'actionne le chronomètre de ma montre et nous partons en petite foulée, en nous écartant du chemin boueux pour rejoindre un trottoir puis une route. Nous courons en rythme sur la chaussée et je respire avec régularité, les yeux fixés devant moi.

– Comment ça se passe au travail ?

Will est un investisseur, Max est son associé. Ensemble, ils possèdent Stella & Sumner, une entreprise de capital investissement, fondée à New York et, maintenant, basée en partie à Boston.

– Plutôt bien. J'ai déniché une petite entreprise pharmaceutique australienne qui a fait des découvertes intéressantes sur le cancer. Je vais aller les voir le mois prochain pour essayer de les débaucher. Et Max a transformé mon ancien bureau en garderie pour les jours où il prend Annabel avec lui, je vais donc devoir tout repeindre la prochaine fois qu'il quittera le pays.

– Repeindre ?

– Ouais. Une boule disco, de la fausse fourrure rose à imprimé léopard sur son canapé. Peut-être une barre de pole dance au milieu de son bureau.

– Vous êtes fous.

Il rit.

– La dernière fois que je suis venu à New York, j'ai passé la semaine installé au bureau de la réception, à partager un ordinateur avec sa mère. C'est le minimum pour remettre le compteur à zéro.

– Je me trompe ou les sourcils de Bennett viennent de repousser depuis la dernière fois que vous avez essayé de « remettre le compteur à zéro » ? Rappelle-moi de ne pas m'approcher de New York.

– Un sourcil perdu, pas les deux, clarifie-t-il. Et toi, alors ? Ça te fait du bien de prendre des vacances ?

– Oui et non. Je sens bien que j'en avais vraiment besoin, mais je ne suis pas totalement coupé de mes préoccupations pour autant.

– Parce que tu es un obsessionnel du contrôle. (Il me sourit.) C'est un trait caractéristique de la famille Bergstrom. Je devrais tous vous tester pour découvrir le gène qui en est responsable.

– C'est plutôt parce que je suis bon dans mon job, je le corrige, avant d'ajouter : et peut-être un peu pour ce que tu viens de dire.

Will s'esclaffe, nous tournons à droite sur l'avenue South Jamesport, une route de campagne entourée d'arbres, avec une maison de temps à autre.

Nous courons en silence, côte à côte, au même rythme. Mais le calme familial qu'un bon jogging m'apporte toujours me semble inatteignable aujourd'hui. Je n'arrive pas à contrôler mes pensées, une anxiété diffuse me prend à la gorge.

– Alors, que penses-tu de Niall et de Ruby ? demande Will quelques minutes plus tard.

– Ils semblent très bien ensemble. (Je suis ravi d'engager une conversation qui me tire de mes pensées.) Niall ressemble beaucoup à Max sur certains points, mais pas sur tous.

– C’est exactement ce que j’ai pensé en les voyant tous les deux à New York. Ruby est parfaite pour lui, parce qu’elle l’oblige à se décontracter. Niall semble plus heureux. Mais je dois admettre que j’ai du mal à imaginer comment Niall le coincé a pu travailler avec Pippa et Ruby. Ce sont deux folles furieuses. Ça a dû être quelque chose.

– Étonnant qu’elles n’aient pas fait couler la boîte.

– Pour tout dire, ajoute-t-il malicieusement, je suis content de voir que tu t’entends bien avec Pippa.

La mention de Pippa fait remonter une bouffée d’angoisse.

– Elle est sympa. Je l’ai rencontrée au mauvais moment dans l’avion. Même si je ne suis pas sûr de me remettre un jour de la scène de la cuisine. J’entends encore son fou rire derrière moi...

– Je suis vraiment triste d’avoir raté ça.

– Eh bien, reste dans les parages, je suis certain que je trouverai le moyen de faire une bourde au moins aussi terrible avant la fin des vacances.

– Tu n’es pas la première personne à dire quelque chose de stupide devant quelqu’un qui lui plaît, Jens. Tu n’imagines pas ce que je racontais au début devant Hanna.

Je ralentis en passant devant une grande propriété entourée d’une clôture blanche, avec un pré et quelques chevaux. Le besoin de parler me submerge soudain, les mots s’échappent.

– Le problème avec Pippa...

Will ralentit à côté de moi en me jetant des regards de côté :

– Ouais... ?

Les rues sont presque vides à cette heure, mais nous nous décalons sur le côté pour laisser passer une voiture.

– Écoute. Tu as raison. Elle me *plaît*. Mais j’ai l’impression d’être pris dans un piège. Dans un aquarium.

– Et alors ? Hanna a mis son grain de sel, oui, mais c’est ce que font les sœurs. Ignore-la. Pippa correspond exactement à ton type à l’époque de l’université. Elle est drôle, c’est une putain de mathématicienne, bordel, et elle est sublime. Et si ce n’était pas suffisant, elle est ici pour quelques semaines, ensuite elle rentre en Angleterre. J’oublie quelque chose ?

– Je ne sais pas. Je crois que je réfléchis trop.

Il s’arrête, les mains sur la taille, et s’appuie contre une barrière pour reprendre son souffle.

– J’ai dit à Hanna que je ne comptais pas m’en mêler, mais à la fac, j’aurais vu cette opportunité comme telle : des vacances incroyables avec ta famille et de nouveaux amis, dont l’une est célibataire et extrêmement sexy.

Je plisse les yeux et regarde devant moi.

– Ouais, je vois. Mais je préfère penser que je suis beaucoup plus intelligent aujourd’hui que lorsque j’étais à la fac.

– Ça, je ne sais pas. (Il frappe dans une pierre du bout du pied.) Qu'est-ce qui te dérange dans ce plan ?

Je ris.

– C'est une grande question à une heure si matinale.

Il lève les yeux.

– Ah oui ? Je ne t'ai jamais vu avoir des angoisses existentielles. Même après le départ de Becks. Tu as passé quelques week-ends à boire et puis tu es retourné au boulot et tu ne t'es plus arrêté. C'est tout, non ? Maintenant, tu as décidé que ça te suffisait ?

La mention de Becky me fait sursauter. J'en entends un peu trop parler en ce moment.

– Je...

– J'attends toujours que tu nous amènes quelqu'un à la maison. Quand je vivais à New York, je pensais que je ne rencontrais pas tes copines à cause de la distance. Maintenant que nous nous sommes installés ici depuis quoi, deux ans ?, j'ai seulement rencontré ton plan cul régulier et pour être honnête, Jens, je suis d'accord avec Hanna sur cette fille. Elle est aussi intéressante qu'une cuillère à soupe.

Ça me fait mourir de rire.

– Tu oses me parler de plans cul, toi ?

Il hoche la tête.

– D'accord, un point pour toi. Et si c'est ce que tu veux, très bien. Mais que t'arrive-t-il ? Tu n'es pas très cohérent. Tu ne peux pas me dire que tu n'as pas envie d'avoir d'attaches et me parler, avec un air de psychopathe, de *Pippa* alors que le soleil n'est même pas encore levé.

– Je *suis* névrosé, Will. (J'élève un peu la voix en regardant le paysage embrumé.) Hier, je regardais Ziggs : je sais à quel point elle apprécierait que je m'amuse un peu. Je me suis dit que je pouvais le faire. Mais il y a quelque chose chez Pippa qui me...

– Qui te met mal à l'aise ? demande-t-il en me regardant dans les yeux.

– Ouais, et je ne comprends pas pourquoi.

– Parce qu'elle est honnête et n'a aucune pudeur ? (Je ne réponds pas, il continue.) Parce qu'elle te pose les vraies questions à propos de qui tu es et de ce que tu penses ? Et parce que tu ne seras pas capable de lui échapper pendant les deux prochaines semaines ?

– D'accord, tu as peut-être mis le doigt sur quelque chose.

– Malheureusement, c'est le cas. J'aimerais souligner qu'alors que je pourrais être de retour dans mon lit géant et dormir avec ma charmante femme, je suis ici, en pleine Discussion - Émotion avec toi. Alors, parle-moi, Jens. Dis-moi ce qui se passe dans ta tête ou laisse-moi retrouver mon lit et...

– OK, OK. (Je ris jaune et lève les yeux au ciel.) Seigneur, je ne sais pas. Elle a réussi à me faire parler de Becks hier soir et même si je ne suis plus amoureux d'elle – bien au

contraire – je déteste *penser* à elle, putain. Pourquoi les femmes appuient-elles toujours là où ça fait mal ? *Je* n'ai pas envie d'y songer, bordel.

– Ça explique peut-être la profondeur de tes relations ces six dernières années. Tu rencontres des filles, tu sors avec elles une ou deux fois, tu couches avec elles et puis tu ne les rappelles pas. N'est-ce pas ?

Je secoue la tête sans chercher à nier en bloc ce qu'il vient de me dire.

– Tu es compliqué, mec. (Il se redresse, frotte son short plein d'herbe.) Je parie que tu rationalises la situation en te disant que tu les épargnes. Tu leur évites de s'engager avec un type qui n'aura jamais de temps à leur consacrer à cause de son travail.

– Ouais, quelque chose comme ça. Je n'ai rencontré personne avec qui j'aie envie d'être si ça m'empêche de travailler.

– Tu es pathétique, tu t'en rends compte, putain ? demande-t-il, et son rire adoucit ses paroles. Tu es simplement terrifié à l'idée de t'engager et de vivre à nouveau une rupture inexplicable. C'est la raison pour laquelle tu détestes parler de Becky. Tu ne comprends pas. Eh bien, écoute-moi : *Personne* n'a compris. Jamais. Elle a blessé tout le monde. Et je comprends que ce soit pire pour toi – bien pire –, mais on l'a tous perdue. Maintenant, tu es tellement effrayé à l'idée de recommencer que tu ne prends même pas la peine d'essayer.

– Oh, je t'en prie. Tu exagères.

Will secoue la tête.

– C'est à cause de la peur de l'échec. C'est *toi* qui exagères.

Seigneur. Pourquoi doit-on toujours en revenir à Becky ?

– Je ne pense pas que ce soit si profond que ça, Will.

Je me tourne et commence à marcher, assez doucement pour qu'il sache que je ne m'éloigne pas sans lui.

– Je ne dis pas que c'est profond, je dis que c'est évident. Tu es un tel cliché. Je t'adore, mec, mais tu es aussi facile à interpréter qu'un rêve dans lequel on arrive à l'école à poil.

Ça me fait rire.

– OK, donc tu dis que je suis un cliché, que j'ai peur de me faire larguer et que je réfléchis beaucoup trop.

– En résumé. (Il me sourit.) Tu m'as obligé à me lever de mon lit chaud et confortable pour parler de ça ?



Après une nouvelle journée de dégustation et un dîner succulent, nous nous couchons merveilleusement tôt et nous partons après le petit déjeuner mardi. La seconde partie du voyage nous amène de Jamesport jusqu'à Windham dans le Connecticut. Le trajet a duré seulement deux heures, mais le fait de se lever, de ranger ses affaires pour changer d'endroit, donne l'impression que le road trip commence véritablement. Quatre jours à tester les

brasseries et les petites caves locales, et nous arriverons dans le Vermont pour passer une semaine au calme dans un chalet.

Mais avant le calme, la tempête. C'est du moins ainsi que Ziggy nous a décrit la prochaine étape.

Elle fait partie d'un tour organisé pour dix personnes. Ce qui signifie que quatre inconnus vont se joindre à nous. Niall nous fait la morale en regardant lourdement Pippa sur les Choses À Dire et les Choses À Ne Pas Dire.

– Par exemple, lance-t-il du siège avant, où il est assis à côté de Ruby qui conduit, on ne raconte pas que nos soutiens-gorge nous grattent à la fin de la journée.

– Ah non ? demande Ziggy, avec une moue boudeuse.

– Et on ne parle pas de nos « enfoirés d'ex-petits copains » ni de leurs « culs en mouvement ».

Pippa grogne en étouffant un éclat de rire.

– *Papa...* gémit-elle.

– Gardez bien en tête que nous ne serons plus seuls. (Il se retourne et Ruby le dévisage en hochant la tête.) Essayons d'être dignes, même ivres.

– Donc, c'est quoi l'itinéraire, Hanna, déjà ? demande Ruby.

– Nous faisons un tour des brasseries à Willimantic à quinze heures. Demain, c'est un tour des caves et, jeudi, nous dégustons du vin et des chocolats avant de finir par un barbecue de fruits de mer.

Will jette un coup d'œil dans ma direction et je sais ce qu'il pense : *quelles vacances de folie*. Ça semble vraiment génial. Pour un groupe de personnes aussi ambitieuses que nous, il ne serait pas envisageable de passer une semaine à lire sur la plage ou de se baigner dans une rivière avec une bière dans un gobelet en plastique. C'est la version de la détente selon ma sœur.

Puis elle lance :

– Je parie que vous êtes rassurés de ne pas avoir une minute à vous, n'est-ce pas ?

Et je réalise que... d'accord, c'est aussi ma version de la détente.

La brasserie Willimantic Brewing Compagny est un bâtiment de type colonial qui ne pourrait pas être plus Nouvelle-Angleterre qu'il ne l'est déjà – et j'ai grandi à Boston, ce qui plante le décor. Willimantic, Connecticut – juste à côté de là où on s'installera à Windham –, se trouve à une distance raisonnable en voiture de beaucoup de grandes villes mais paraît étrangement rurale et désuète.

Pippa semble partager mon sentiment.

– J'ai l'impression que nous n'avons pas vu une seule ville, murmure-t-elle en regardant à travers la vitre tandis que nous nous garons. Pourquoi ai-je toujours pensé que la côte Est était totalement urbanisée ?

En tant qu'expert mondialement reconnu de l'urbanisme, Niall ouvre la bouche pour répondre, mais Ruby éteint le contact et lui dit :

– Non, mon cœur. Nous n'avons pas le temps d'entendre ta dissertation maintenant. (Elle sourit et nous montre un type à travers la fenêtre.) Voilà notre contact pour Eastern Stumbles¹.

– Eastern Stumbles ?

Will et moi répétons ce nom en chœur. Ma sœur ouvre son dossier en faisant coulisser la porte avant.

– C'est le nom du groupe qui organise cette activité. Ils sont assez clairs sur le programme : boire, manger et rentrer en titubant.

J'attrape ma pochette d'ordinateur et mes lunettes de soleil tandis que Ziggy et Will sautent hors du van pour discuter avec la personne responsable du programme. Niall et Ruby se dégoûdissent les jambes, Pippa les rejoint sur le trottoir.

Mon téléphone vibre : un mail de Natalie.

– Tu viens ? me demande Pippa, en se penchant vers ma fenêtre.

– Ne me balance pas, dis-je en tapant une réponse rapide. Je dois envoyer ce mail très rapidement.

Elle éclate de rire et repasse la tête dans l'habitacle quand je termine le mail et appuie sur ENVOYER. Je me lève au moment où ma sœur entre dans le van.

Elle bloque la sortie.

– Je crois qu'on va changer de plan. Will veut improviser et remonter un peu plus au nord.

Je lève les yeux vers elle, ses joues sont rouges, elle a l'air affolée.

– Tu es sûre ? (J'essaie de déchiffrer son expression.) La brasserie est louche ? Boire, manger et tituber, c'est un beau programme.

Elle secoue la tête.

– Non, mais on ne se sent pas à l'aise.

Je tourne la tête pour jeter un coup d'œil par la portière.

Ziggy crie, en attirant mon attention :

– Jensen !

Je sursaute et la dévisage :

– *Quoi ?*

Elle secoue la tête, hors d'haleine, totalement déstabilisée. Ruby et Niall remontent sans prononcer un mot. Pippa attend derrière Ziggy, les yeux rivés sur moi.

– Je *pense* vraiment qu'on devrait y aller, insiste ma sœur.

Je ne sais pas ce qui se passe, est-elle irritée parce que Will suggère de laisser tomber un pan entier de son projet ? A-t-elle faim ? De mon côté, j'ai très envie d'aller aux toilettes.

– OK. Laisse-moi au moins entrer pour aller...

Elle m'agrippe le bras d'une main tremblante. Que se passe-t-il, merde ?

– Jensen, dit calmement Pippa.

Elle a peut-être crié.

Je l'ai à peine entendue.

Elle se trouve à cinq mètres de moi, mais je sais que c'est *elle*, même de dos.

Ses cheveux sont plus courts, mais je reconnais le petit grain de beauté sur son épaule droite. Une épaule que j'ai embrassée tellement de fois. Elle a toujours la même cicatrice sur son bras gauche – un chien l'a mordue quand elle avait huit ans.

Je chancelle. Dans des moments pareils, le monde devient un tourbillon. Comme si la loi de la gravité ne suffisait plus pour nous maintenir les pieds au sol. Et là, le monde tournoie définitivement. Je ne sais pas si je respire encore.

Je lance d'une voix rauque :

– *Becks ?*

Elle se retourne, les yeux écarquillés :

– *Jensen ?*

Le silence est aussi lourd que du plomb : mon groupe d'amis nous observe, personne n'ose bouger.

Becky sourit, approche de moi et m'enlace. C'est seulement quand je lève les bras, totalement engourdis, pour lui rendre son câlin que je réalise que Pippa me tenait délicatement la main. Elle l'a lâchée, mais reste tout près de moi, comme pour me soutenir.

Becky fait un pas en arrière.

– Jensen, je te présente mon mari, Cam.

Je n'avais pas remarqué l'homme à ses côtés, pour quelle raison ? C'est une montagne de muscles et d'os massifs, ses dents sont éclatantes de blancheur. Il me serre fermement la main. Il passe un bras autour des épaules de Becky, elle se blottit contre lui : j'ai l'impression de voir se dérouler un souvenir.

Je me force à ouvrir la bouche :

– Ravi de te rencontrer.

Comment est-ce possible ? Il sourit.

– Moi aussi, mec. J'entends parler de toi depuis des années.

Des années.

Elle est avec quelqu'un depuis des années et je suis toujours sur la ligne de départ.

Je tâtonne pour saisir la main chaude et réconfortante de Pippa. Je sens que Becky ne perd rien de mes faits et gestes.

Avant que je puisse m'en empêcher, les mots s'échappent de ma bouche :

– Voici ma femme, Pippa.

Sa main se tend dans la mienne, elle sursaute nerveusement. Becky l'examine en détail : ses cheveux remontés en chignon flou, son pull orange fluo, son jean moulant, ses talons

aiguilles bleus. Je la vois contempler le collier de Pippa, une cascade de perles jaunes, rouges et vertes, et son ravissant sourire.

Putain.

Qu'ai-je fait ?

– Je suis désolé...

Je souhaite immédiatement faire machine arrière. Voir Becky, être ici... Je sais déjà que ce visage que j'aimais, et qui a hanté mes pensées pendant des années, est désormais un visage du passé. Je ne ressens rien.

Pas de coup au cœur.

Pas de jalousie haineuse pour son mari.

Même pas un brin de nostalgie.

Mais Pippa m'interrompt, lâche ma main pour saisir celle de Becky.

– Becky, dit-elle doucement. Quel plaisir de te rencontrer enfin.

Elle se redresse, me regarde, les yeux brillants, puis passe le bras autour de ma taille et laisse sa main errer sur mes fesses.

Et... les pince.

– Jensen et moi sommes en pleine lune de miel. C'est drôle de tomber sur toi ici !

1. Littéralement, « tituber dans l'Est » des États-Unis. (NdT)

CHAPITRE 7

Pippa

Quand j'étais petite, Coco et Lele regardaient souvent (et pleuraient devant) un film qui racontait l'histoire d'un groupe de vieux mal habillés qui se retrouvaient tous après un enterrement et passaient une semaine à baiser les uns avec les autres.

C'est du moins comme ça que je résumais *Les copains d'abord* quand j'étais petite.

Bien des années plus tard, une scène en particulier m'a marquée – celle où Chloé va voir Nick et lui prend la main. Elle est jeune, un peu excentrique, c'est l'ex-copine de leur ami suicidaire – la fille que personne ne connaissait avant l'enterrement, celle qui a l'air un peu bête et rit toujours au mauvais moment – et elle se lance et demande à l'autre type un peu décalé de sortir avec elle.

Il répond : « Tu sais que je ne fais rien. »

(Il parle de sexe !)

Et Chloé hoche la tête, parce qu'elle s'en moque. Elle veut seulement être avec Nick, elle sent qu'il peut comprendre son chagrin, alors que les autres en sont incapables.

J'y pense en prenant la main de Jensen. Je pense à Chloé, à cet acte courageux, à sa noblesse lorsqu'elle offre à Nick l'accès au placard de son ami mort pour récupérer des vêtements afin de conserver un souvenir de lui.

Même si Jensen ne l'a pas réalisé tout de suite, je lui ai pris la main pour le soutenir. En sortant du van, Hanna a seulement mis quelques secondes à identifier Becky, de dos – elle l'a reconnue aussi vite que Jensen – et elle m'a rapidement expliqué qui était la femme qui s'apprêtait à se joindre à nous dans le tour. Je lui ai pris la main, parce que j'ai imaginé le même scénario, des années après, si je tombais sur Mark marié et heureux. Et même dans ce cas de figure, je n'éprouverais probablement même pas une fraction de la douleur que ressent Jensen à l'instant.

Je ne suis pas du genre à réfléchir à fond avant d'agir, ce qui est une bénédiction et un fléau. Quand j'ai demandé à Billy Ollander de me rejoindre dans le placard à balais à six ans,

je ne m'attendais pas à ce qu'il sorte en courant pour raconter à ses petits connards de copains que j'embrassais mal. Quand j'ai accepté aveuglément de partir en vacances avec Ruby et ses amis, j'imaginai que Ruby exagérait en me décrivant le programme et je n'aurais jamais pu penser une seule seconde que les participants seraient des gens aussi géniaux. Et quand j'ai pris la main de Jensen, jamais, ô grand jamais, je ne me serais attendue à ce qu'il me présente à son ex-femme comme... sa femme.

Sa femme.

Jensen et moi regardons Hanna avancer et enlacer d'un air hésitant Becky, dans le silence le plus total. Will fait de même. Le moment est visiblement gênant pour tout le monde, j'ai passé assez de temps avec eux pendant ces quatre derniers jours pour savoir que leurs câlins sont normalement chaleureux et naturels – et ne ressemblent en rien à ces triangles raides formés par des corps qui se touchent sur le moins de surface possible.

Je les écoute donner des détails sur leurs vies. Avec une sorte de timidité, Hanna lui annonce qu'elle est mariée. Ce qui semble toucher Becky, parce qu'elle la prend à nouveau dans ses bras pour un autre câlin plein d'émotion.

Jensen est tendu. Je sais, sans avoir besoin de poser la question, que Becky se sent affectée, parce qu'elle réalise soudain qu'elle ne fait plus partie de leurs vies. Mais c'est un choix qu'elle a fait.

Je tire sur son bras, nos mains sont toujours entrelacées.

Il se tourne pour me scruter, je sens que Will et Niall luttent pour ne pas laisser l'étonnement devenir trop évident sur leurs visages.

– Merci, me murmure-t-il, les yeux plongés dans les miens, alors que Becky et Hanna discutent toutes les deux. Qu'ai-je fait, putain ?

Je secoue la tête et lui souris.

– Aucune idée.

– C'est n'importe quoi. Je vais dire la vérité.

Je hausse les épaules.

– Pourquoi ? C'est la première fois que tu la vois depuis six ans, n'est-ce pas ?

Il acquiesce tout en les observant du coin de l'œil.

L'angoisse peinte sur son visage m'est insupportable. Au lieu de le laisser se ridiculiser devant Becky et Hanna, je me pends à son cou et l'attire contre moi.

Nos bouches se rencontrent, il laisse échapper un gémissement surpris avant de se détendre, tourner la tête et transformer ce simple contact entre nos lèvres en un vrai baiser, chaud et adorable... Ma bouche s'ouvre contre la sienne, je sens ses bras autour de ma taille, son torse contre ma poitrine.

Il s'écarte, reprend son souffle, et je dois me retenir de ne pas l'embrasser à nouveau.

Je glousse.

– T'embrasser sera l'une des épreuves que je devrai surmonter.

Jensen dépose un petit baiser sur mes lèvres.

– C’était déjà super-bizarre, mais alors maintenant...

– Ça n’a jamais été *très* bizarre. (Je jette un coup d’œil au groupe d’amis qui discutent en nous ignorant ostensiblement.) Mais voilà qui rend les choses très intéressantes.



Nous sommes tous un peu abasourdis, c’est vrai. De Jamesport à Willimantic, Hanna et Will n’ont pas arrêté de jacasser joyeusement à propos de notre nouvelle destination et de toutes les choses que nous allons faire. Ce qui a dû jouer dans notre réaction quand nous avons vu Becky et Cam face au choix cornélien de monter dans le minibus du tour ou d’abandonner cette partie du programme. Après avoir enclenché le mode pilotage automatique, nous avançons lentement et en silence.

On *aurait pu* s’en aller, bien sûr. On aurait pu faire un million d’autres choses, nous n’avons aucune raison de nous infliger une telle ambiance, mais à la fin, quand nous nous sommes réunis autour du bus, Jensen a insisté en disant qu’il n’y avait pas de problème.

Et moi, j’ai acquiescé.

– Aucun souci. Vraiment.

Nous sommes montés dans le minibus touristique, et nous avons papoté le plus gaiement possible pendant tout le trajet.

En réalité, je suis un peu dans le brouillard. Nous nous en sommes bien sortis pendant le tour des brasseries. Nous nous sommes tenu la main tout le long, nous sommes embrassés de temps à autre comme des jeunes mariés. Le reste de la semaine ressemblera à cet après-midi : quelques baisers langoureux, un peu de flirt, je m’assiérai peut-être sur ses genoux, en sentant ses cuisses musclées sous moi.

Ce stratagème est naïf, surtout dans un contexte de détente, de dégustation de bière, de vin, de visites de caves. Mais je n’avais pas imaginé ce que signifierait de tous dormir dans le même petit Bed and Breakfast de Windham.

Jusqu’au moment de récupérer nos clés à la réception.

– J’ai une réservation de quatre chambres pour trois nuits, dit la femme en souriant à Jensen. Est-ce correct ?

Le destin a voulu qu’Hanna nous envoie, Jensen et moi, pour récupérer toutes les clés tandis qu’elle cherchait une place pour se garer dans la rue. Becky, Cam et l’autre couple de notre groupe – Ellen et Tom – attendent derrière nous pour récupérer leurs propres chambres.

– Tout à fait, dit Jensen avant de sursauter. Oh, fait-il très fort. Non, seulement trois. Chambres. On a seulement besoin de *trois* chambres. N’est-ce pas ? As-tu... ?

Il se tourne vers moi. Du coin de l’œil, je sens que Becky nous observe.

– Nous avons réservé quatre chambres dans le dernier hôtel, j’explique à la réceptionniste en riant, un peu gênée.

– Pippa aime... renchérit Jensen... chanter fort.

Au même instant, je réponds :

– Faire du yoga très tôt.

– Très très tôt, ajoute-t-il quand je lance : « chanter très fort ».

– Chanter et faire du yoga.

Je ris.

Parce que c'est ce que les gens normaux font.

Parce que je n'ai pas du tout l'air d'une idiote finie.

– Tu fais du yoga ? demande Becky, les yeux illuminés. Moi aussi. *J'adorerais* pratiquer avec toi !

Cam la serre dans ses bras, un sourire de fierté sur les lèvres :

– Becks est sur le point de décrocher son diplôme de prof de yoga. Elle est très impliquée.

J'acquiesce rapidement. *Merde merde merde.*

– Je pratique une sorte... spéciale...

– *Hot yoga*, ajoute Jensen.

– Bikram ? demande Becky.

– Oh... c'est la version britannique... de ça. (J'esquisse un signe vague de la main, l'air aussi sûr de moi que possible. Oui, parce que je suis si sophistiquée que je pratique une version britannique rare de *hot yoga*. Je me tords les méninges pour essayer d'expliquer comment je pourrais le pratiquer dans une chambre d'hôtel.) Tu sais avec... la vapeur de... la douche.

Je regarde Jensen qui hoche la tête comme si ça expliquait qu'on prenne deux chambres pendant notre lune de miel. Tout naturellement.

– Écoute, dit Becky, la voix soudain plus aiguë à cause de l'excitation. Cam court tous les matins. Pourquoi ne vous éviterais-tu pas une dépense ? Tu pourrais venir pratiquer du yoga vapeur dans ma chambre le matin ? Ou mieux encore, on pourrait faire du yoga dehors, dans les champs ? *J'adorerais* tester les pratiques sur lesquelles j'ai travaillé avec quelqu'un d'autre.

Je cligne des yeux. Pourquoi elle est si sympathique ? Pourquoi se donne-t-elle tant de mal ? Ne serait-il pas mieux de se mettre d'accord sur le fait que nous n'avons aucune raison de nous fréquenter ?

– Ça ne suffira pas pour les moments où elle chante à tue-tête, ajoute Jensen d'une voix dubitative.

La réceptionniste se redresse et nous tend trois clés en lançant :

– Il y a un karaoké dans le bar d'à côté tous les mardis de sept heures à la fermeture !

À côté de moi, Becky applaudit.

– Parfait !

Elle paraît tellement émotive, comme si elle était au bord des larmes.

Je jette un coup d'œil à Jensen.

Il s'efforce de sourire :

– Parfait.



J'ouvre ma valise et en sors ma trousse de toilette.

– Tu n'imagines pas la catastrophe que ça va être.

Jensen fixe le petit lit que nous sommes censés partager.

– Si, totalement.

– Je ne parle pas du *lit*, imbécile. (J'éclate de rire.) Seigneur, on peut partager un lit. Je parle du yoga.

– Tu n'es pas obligée de faire du yoga avec elle, répond-il, perplexe.

– Bien sûr que si ! Tu as entendu l'espoir dans sa voix ? Elle était tellement heureuse qu'elle en avait les larmes aux yeux. Je ne peux pas me débiter et dire « finalement, je n'ai plus envie de pratiquer le célèbre Yoga Vapeur Britannique dont je t'ai parlé ». On aurait l'air de fous.

Je marche jusqu'à la salle de bains, il rit.

– En comparaison avec maintenant ?

Jensen me suit et me regarde débiller ma brosse à dents, mettre du dentifrice dessus. Mon futur échec retentissant en yoga ne me dérange pas vraiment ni même le fait que j'ai plus ou moins implicitement accepté de donner un concert ce soir. Ce n'est pas non plus parce que je vais passer quatre jours avec l'ex de Jensen. Je n'angoisse pas à l'idée de faire semblant d'être mariée à Jensen.

Le problème, c'est que ça me plaît plutôt bien.

Je me connais par cœur. J'ai tendance à plonger d'abord et à réfléchir ensuite. Faire ça – s'embrasser tout le temps, merde –, je suis maudite...

– Hé, dit-il en m'attrapant par la taille.

Il pose son menton sur le sommet de mon crâne. Il est adorable, mais ça ne m'aide pas.

Je le scrute dans le miroir.

– Salut.

Je le contemple qui me dévisage et nous nous retenons d'éclater de rire. Que faisons-nous ? Je n'ai pas encore pensé à ce qui se passera ce soir mais

nous

allons

dormir

ensemble.

Je commence à me brosser vigoureusement les dents.

Il se redresse et me laisse un peu d'espace.

– Je ne me souviens pas de la dernière fois que j’ai vu une femme se brosser les dents.

– Est-ce aussi bien que dans ton souvenir ?

Ma bouche est pleine de mousse. Je me penche pour cracher et remplis un verre d’eau pour me rincer.

Il ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais je l’interromps avant de cracher une deuxième fois :

– *Je t’ai embrassé.*

– Oui. (Il hoche la tête, se replace derrière moi, le menton sur ma tête.) Et si tu te souviens bien, *je t’ai embrassée* aussi.

– C’était nul ?

Il secoue la tête.

– Pippa ?

– Ouais ?

– Merci.

Je ris.

– Pourquoi ? Pour t’avoir embrassé ? Je peux t’assurer que tout le plaisir était pour moi.

Il secoue la tête sans me quitter des yeux.

– D’avoir rendu les choses aussi faciles.

Je lui souris et me laisse aller dans ses bras.

– Aussi faciles pour *toi*.

Il plisse les yeux sans comprendre.

– Jensen, on va partager un lit ce soir. Je suis incapable de toucher mes orteils, encore moins de faire du yoga et je chante *complètement* faux. Ça va être un désastre.

– Tu l’as déjà dit plus tôt : aucun souci. Hanna et Will avaient tellement hâte qu’on arrive ici. On va s’en sortir.

Je le dévisage.

– Pourquoi est-elle si sympathique ?

Son expression se raidit un peu, son regard se trouble.

– Becky a toujours été très sympa mais... ouais, je ne sais pas.

~

Nous nous retrouvons au rez-de-chaussée pour dîner, en marchant – sans même y songer – main dans la main, en direction de Will et Niall qui attendent près de la réception.

Will se tourne avec un immense sourire :

– Ça, fait-il, les bras croisés. Ça, c’est ce que j’ai envie de voir.

– Nous tirons le meilleur parti d’une situation compliquée, lance joyeusement Jensen en m’attirant contre lui et en m’embrassant sur la tempe.

– Oh non, quelle situation compliquée ? s’apitoie Becky, qui sort de *nulle part*, putain.

Nous sursautons tous. Il faudrait vraiment lui accrocher une cloche au cou.

Will éclate de rire.

– Seigneur, Jensen. Je *jouis* rien qu'en te regardant faire.

Jensen bégaye :

– Non, non, rien... (Il me regarde.) On a juste...

– Pippa vient de découvrir qu'elle est enceinte ! s'écrie Will.

Jensen et moi nous tournons vers lui, outrés.

Je m'exclame, en lui donnant une grande claque sur le torse :

– Will ! Tu es fou ou quoi ?

Quelle idée, bon sang !

Will hausse les sourcils. Il a l'air un peu pompette après la bière très chère qu'il a dégustée tout à l'heure, il se penche et murmure sans aucune subtilité :

– Quoi ? Merde. Pas bon ?

– Nous sommes en plein *tour vigneron*, espèce d'imbécile ! (J'écarquille les yeux.)

Comment pourrais-je... (Je m'arrête au milieu de ma phrase quand Jensen me donne un coup de coude. Je souris, les dents serrées, à une Becky ahurie.) Will plaisante. Quel clown ! Je ne suis pas *enceinte*.

– Tu vois ? (Will se balance sur ses pieds.) Je t'avais dit que tu ferais mieux de regarder la vie du bon côté. Donc ton dossier n'a pas été sélectionné pour la maison de Beacon Hill. Mais au moins, ta femme n'est pas tombée enceinte pendant votre lune de miel !

Jensen jette un regard noir à Will.

Hanna descend les escaliers, prend le bras de son mari, comprenant tout de suite de quoi il retourne :

– Tu les embêtes ?

– Quoi ? Non.

Il se penche pour l'embrasser.

– Tu cherches une maison à *Beacon Hill* ? demande Becky à Jensen.

Son étonnement me donne l'impression que Beacon Hill doit être une zone assez luxueuse.

Cam arrive à ce moment-là et ajoute :

– Waouh.

– Jensen s'apprête à devenir partenaire, explique Niall. Travailler dur, ça paye.

Will s'écarte d'Hanna :

– Tu as le job *et* la fille.

Becky lève les yeux vers Jensen, l'air enchantée :

– J'en suis tellement heureuse. Et c'est génial, parce que Cam est agent immobilier. Il pourra vous trouver une maison à Beacon Hill sans aucun problème !

Jensen me serre un peu plus étroitement contre lui. Il n'a pas besoin de me dire qu'il rêverait de disparaître à cet instant précis.

– C'est... tout à fait... opportun, articule-t-il avec un sourire forcé.

Elle s'approche d'un pas :

– Je m'inquiétais quand nous... commence-t-elle, les yeux étrangement brillants mais je la coupe :

– Les gars, je suis affamée ! Tout ce sexe torride de lune de miel, etc. ! Où allons-nous dîner ?

Bien sûr, Jensen rougit quand je prononce le mot *sexe*.

~

– J'ai l'impression d'avoir raté quelque chose de très intéressant tout à l'heure, lance Ruby sur la route du restaurant.

– Will a créé l'Hiroshima du malaise, explique Niall. Et Pippa a surenchéri avec Nagasaki.

– C'était très gênant, acquiesce Jensen.

Je lui donne une tape sur l'épaule.

– C'est incroyablement dur pour moi, de faire semblant d'être ta femme !

– Trop de sexe torride de lune de miel ? lâche-t-il, pince-sans-rire. (Niall manque s'étouffer.) Apparemment, Cam va nous vendre la maison de nos rêves à Beacon Hill. Merci, Will.

Ce dernier rayonne :

– Je t'en prie !

Je retiens un éclat de rire.

– Que dois-je faire de ton ex-femme qui passe son temps au bord des larmes chaque fois qu'elle nous approche ? Ça fait cinq heures, et je sens déjà que ça ne fonctionne pas.

– Quoi, Becky pleure ? demande Hanna.

Will nous regarde, les yeux écarquillés.

– *Elle* est peut-être enceinte.

Ruby lui rappelle :

– Elle buvait de la bière.

– Elle a peut-être fini par réaliser qu'elle avait perdu la meilleure chose qui lui était jamais arrivée, grogne Hanna.

– OK, OK, ça suffit, nous arrête Jensen en se frottant les yeux.

Hanna désigne un point de l'autre côté de la rue et nous la suivons vers un petit restaurant typique où nous avons réservé – seuls, sans Becky et Cam ou Ellen et Tom.

Je remets le sujet sur le tapis :

– Seigneur. Que vais-je faire au karaoké ? On est obligés d'y aller ?

– Eh bien, on ne serait pas obligés si tu n'avais pas *accepté*, répond Jensen en riant.

– C’est merveilleux, croasse Will, avant de glousser, toujours légèrement ivre. Accompagne-nous, Jens ! Tu seras le binôme de ta voisine d’avion complètement folle, nous tomberons sur ta chienne d’ex-femme pour la première fois depuis *six ans* et nous prétendrons tous que tu es sexy, rock’n’roll et marié à une inconnue.

– *Hey !* je proteste, en feignant de me sentir insultée.

Jensen me lance un regard.

– Tu n’es plus une inconnue.

– C’est vrai, tu connais toute l’histoire de ma vie.

Il sourit.

– En commençant par la poire à sauce.

Le reste du groupe nous dévisage, sans comprendre.

Jensen les ignore.

– Vous savez ce qu’il nous reste à faire ?

Il pose la question à tout le monde, mais me regarde dans les yeux.

– Vu tout ce qui se passe ici, je n’ai aucune idée de ce que tu vas nous sortir, fait Hanna.

Il se racle la gorge et déclare :

– Boire *beaucoup* de vin.



La rencontre surprise avec Becky nous a un peu tous sonnés, mais boire *beaucoup de vin* ne s’avère pas un problème. Une fois installé, Will commande deux bouteilles – une de vin rouge et une de blanc –, quelques amuse-gueule, et apprend au serveur que c’est l’anniversaire de Jensen.

Jensen obtient un chapeau pointu et un bavoir afin de ne pas se tacher en dévorant le crabe d’un kilo que les serveurs apportent. Après avoir sifflé les deux bouteilles, il nous semble approprié d’en commander deux supplémentaires. Hanna calcule – rationnellement, me semble-t-il – qu’il n’y a que soixante-quinze centilitres dans une bouteille, ce qui signifie que nous avons bu seulement deux verres chacun.

– Un peu nul pour une soirée haute en couleur, s’exclame Niall en faisant signe au serveur.

Après deux bouteilles supplémentaires, les joues de Will sont roses, Hanna rit nerveusement, reniflant par moments, et Jensen me tient par les épaules de manière très naturelle.

Nous commandons du vin pour accompagner le dessert quand ils apportent la crème brûlée et le fondant au chocolat.

Nous demandons des cocktails après avoir terminé le copieux dessert.

Soudain, nous nous rappelons que nous avons un rendez-vous karaoké avec Becky et Cam dans un bar louche de la ville.

Ruby me fait signe.

– On n'est pas obligés d'y aller. (Elle cligne les yeux, l'air franchement ivre.) Si ça vous gêne, les gars.

Je ris.

– De mon côté, tout va bien. Nous ne sommes pas *vraiment* mariés.

– Je suis certain qu'elle chante faux, ajoute Jensen.

Sa voix est soudain chaude et douce dans mon oreille.

– Ce sera juste désagréable pour toute l'assistance. (Je suis si proche de Jensen qu'il me suffirait de me pencher pour l'embrasser. Et j'ai du mal à résister. Il sent le chocolat, ses joues sont mal rasées.) Pour tout vous dire, j'interprète *Violent Femmes* comme personne.

Il sourit :

– Tu pourrais boire quelques verres, te gargariser au whisky et imiter Tom Waits.

Je suggère :

– On pourrait faire un duo.

– Je vote pour le duo.

Will a presque hurlé ces mots. Hanna lui fait signe de se calmer, au moment où les autres convives tournent tous ensemble la tête vers nous.

– Alors, propose Jensen en se grattant le front, tu me chantes une petite chanson, là tout de suite à table, et je fais un duo avec toi.

Je sursaute. Il le suggère comme une plaisanterie, comme si c'était quelque chose que je ne ferais jamais.

– Je ne vais pas chanter au *restaurant*.

– Si tu le fais, je chante avec toi au bar.

Je réfléchis à toute allure en essayant de calculer combien de verres il a bus. Il est adorable.

– Tu es fou.

Je secoue la tête et sens le regard de Ruby sur moi. Elle se penche et chuchote quelque chose à l'oreille de Niall.

– N'importe quelle chanson au bar, me provoque Jensen. Tu choisis. Tu dois juste chanter quelque chose pour moi maintenant.

Bingo.

Je lui souris largement.

– Je choisis ?

– Bien sûr.

– C'est dommage que tu me connaisses si peu...

Je me lève de ma chaise et monte dessus : j'ai une vue plongeante sur tout le restaurant.

– Pippa, sourit-il. Que fais-tu ? Je voulais simplement que tu chantes pour nous.

– Trop tard, lance Ruby. Monsieur, vous venez de libérer le monstre.

– Votre attention s’il vous plaît. (J’interpelle tous les convives. La salle est petite, peut-être dix tables – mais pleine. Les fourchettes tintent contre les assiettes, les glaçons s’entrechoquent dans les verres, les gens se taisent soudain. Au moins vingt-cinq paires d’yeux se fixent sur moi.) Aujourd’hui, c’est l’anniversaire de mon mari et son meilleur ami de l’université – qui est également son beau-frère – nous a beaucoup fait boire ce soir, vous seriez géniaux si vous acceptiez de vous joindre à nous pour chanter « Joyeux Anniversaire Jensen ».

Sans attendre leur accord, j’entonne le couplet – avec beaucoup de fausses notes, bien trop aigu pour que les hommes puissent chanter sur le même ton. Mais par chance – ou alors est-ce le Connecticut –, tout le monde joue le jeu, chante d’une voix rauque, les verres levés. Finalement, ils applaudissent tous bruyamment et je redescends de ma chaise, me penche et embrasse Jensen sur la bouche.

– Je suis né en mars, murmure-t-il.

– Tu n’as pas encore compris ? (Je passe une main dans ses cheveux car je sens que je peux le faire.) On joue à faire semblant. Tu es marié. Je suis l’heureuse élue. Et aujourd’hui, c’est ton anniversaire.

Jensen me regarde, les yeux emplis d’une émotion incommensurable. Il n’est pas en colère. Il n’est même pas surpris. Mais je n’arrive pas à déchiffrer son expression, qui semble affectueuse, nous savons tous que je suis nulle pour deviner ce que les hommes pensent.

CHAPITRE 8

Jensen

À Windham, tout se fait à pied, mais il nous a fallu environ une heure pour parcourir l'équivalent de trois blocs. Ziggy et Will s'arrêtent devant toutes les vitrines, qu'il s'agisse d'un antiquaire ou d'une agence immobilière. Quand nous arrivons à Duke's Tavern, ils ont prévu d'acheter un canapé, deux tables basses, une lampe d'occasion et une maison sur la route de Canterbury.

Sans même y prêter attention, je tiens la main de Pippa pendant tout le trajet. Rien ne m'y oblige : Becky n'est pas là, Cam non plus, nous ne sommes pas contraints de sauver les apparences. J'apprécie simplement de me sentir aussi proche d'elle. De toute manière, j'avais décidé de le faire hier, sans autre excuse que l'attraction que je ressens pour elle. En dehors de mon mensonge, nous sommes célibataires tous les deux, alors pourquoi pas, merde ?

Voir Becky en chair et en os m'a fait redescendre sur terre. Je me rends compte que j'ai reconstruit notre passé dans ma tête. Je me serais attendu à ce que cette rencontre inattendue soit horriblement éprouvante, mais je me sens plus gêné qu'autre chose. Cam a l'air sympa, mais un peu mou. Becky semble heureuse... mais perturbée par ma présence. Contre toute attente, elle a l'air de moins bien vivre ces retrouvailles que moi.

Duke's me rappelle tous les bars de quartier dans lesquels je suis allé boire un verre. Une forte odeur de bière renversée mêlée à un peu de moisissure. La machine à pop-corn et le tas de serviettes en papier sont en libre accès, ainsi que le karaoké. Il n'y a qu'un barman. Un groupe d'habitues est installé au bar et autour des tables, mais on aurait du mal à considérer que le bar est comble.

Voir Niall Stella – si grand, si propre sur lui – dans un tel endroit nous amuse tous prodigieusement. Il s'assied avec précaution sur une chaise recouverte de skaï et commande une Guinness.

– Tu es... commence Pippa en me regardant. Tu t'es détendu.

– Hein ?

Elle penche la tête et s'explique :

– Il y a cinq jours, je me serais attendue à ce que tu ressembles à un homme d'affaires ici.

Maintenant tu as juste l'air... (Elle jette un coup d'œil au T-shirt Willimantic Brewing Co. que je viens d'acheter et au seul jean que j'ai apporté.) Tu as l'air dans ton élément.

Je lui explique, pour minimiser le compliment :

– J'ai préparé mes affaires à la hâte. J'ai surtout pris des pulls et des chemises.

– J'ai remarqué. (Elle se penche, son souffle chaud m'effleure le cou.) Tu me plais dans tous les cas, mais je préfère quand même voir ces bras. (Pippa remonte une main sur mon avant-bras avant d'effleurer mon biceps.) Ce sont de beaux bras.

Je frissonne en m'efforçant de regarder le serveur qui apporte nos consommations. Will lève son verre, rempli d'une IPA ambrée.

– Aux mariages : anciens, nouveaux, faux. Qu'ils nous apportent le meilleur !

Will me dévisage, je lève ma pinte de brune et nous trinquons.

– Joyeux anniversaire, connard ! fait-il en souriant.

– Joyeux *anniversaire* ?

La voix de Becky surgit dans mon dos, le sourire de Will s'évanouit. Il se redresse et enlace sa femme.

– C'est l'anniversaire de qui ? demande Becky.

– Ah ! rétorque-t-il. Il s'agissait d'une plaisanterie.

– C'est celui de Pippa. (Je lui souris et elle secoue la tête d'un air amusé.) Nous nous apprêtons à chanter pour elle.

De l'autre côté de la table, Niall s'étouffe de rire.

– C'en est trop. Je ne peux plus suivre.

Cam fait signe au serveur, Becky tire la chaise à côté de Pippa.

– Je peux m'asseoir ici ?

Pippa se raidit et se rapproche un peu de moi, je bredouille :

– Euh, oui.

En réalité, je n'ai pas envie que Becky s'asseye ici.

Je n'ai pas envie que Becky soit là.

Je n'ai pas envie qu'elle participe à ce voyage.

Je ne suis plus amoureux d'elle, je ne souhaite pas revenir en arrière et changer quoi que ce soit. Je n'ai même plus besoin d'une meilleure explication pour la fin de notre mariage. Je veux juste aller de l'avant. Et alors que le reste de ma vie est plutôt satisfaisant, Will a raison : ma vie amoureuse est un échec complet, par ma faute. Je n'avais simplement pas envie de m'en préoccuper.

Cam commande une Bud Light et un verre de merlot de mauvaise qualité pour Becky. Je surprends le petit rire de Will avant que Ziggs ne le pince sous la table en murmurant : « Arrête ! »

Faire semblant d'être de vieux amis, de bien s'entendre, est une erreur. Je ne peux pas continuer ainsi. Will non plus. Ziggy surtout en est incapable. Becky a déconné. Nous nous amusons beaucoup avant qu'elle n'arrive, et il nous reste encore trois jours à faire amis amis.

– Où avez-vous dîné ? s'intéresse Becky avec un sourire aimable.

– John's Table, lui apprend Ruby en sentant que l'ambiance s'est refroidie. C'était génial.

– Je crois que nous avons réservé là-bas demain. (Elle regarde Cam pour avoir confirmation, il acquiesce.) Nous avons dîné au Lonely Sail. C'était super.

Nous répondons *Ahhhhh* comme si aucun de nous ne trouvait ce détail intéressant.

– Vous vous souvenez, les mecs, lance Becky en souriant, de la fois où on a cassé la table dans ce snack...

Elle me regarde en essayant de retrouver le nom.

Will répond en prenant une gorgée de bière :

– Attman's.

Je souris en me rappelant ce moment. Nous étions ivres et Becky m'avait sauté dessus, nous propulsant vers une table dont le pied a cassé sous notre poids. Le pauvre serveur qui travaillait là avait crié, totalement paniqué, et nous avait demandé de quitter le snack sur-le-champ.

– On aurait dû laisser de l'argent, minaude-t-elle.

– Pour la table ? Quel argent ? (Je ris.) Si je me souviens bien, on avait partagé un sandwich ce soir-là parce qu'à nous trois, nous n'avions que sept dollars.

Je me souviens aussi du reste de la nuit : Will et moi, titubant pour rentrer chez nous, chancelant et décidant de trouver un moyen de projeter l'écran de télévision sur le plafond pour jouer aux jeux vidéo, ivres, bien installés sur le dos.

Nous avons réussi à brancher la télé à un vieux rétroprojecteur emprunté dans la réserve du département de biologie ce week-end-là, et ç'avait été génial.

En fait, la plupart de mes souvenirs de la fac concernent Will.

Personne ne répond, c'est comme si nous nous rendions soudain compte – tous en même temps – que nous n'avons plus rien en commun.

Cam frappe la table du poing :

– Quelqu'un est fan des Mets ?

Nous secouons tous la tête en marmonnant « non », « pas vraiment » et il prend une gorgée de bière en fixant son attention sur l'écran installé au-dessus du bar qui, selon toute probabilité, retransmet un match des Mets.

Ziggy croise mon regard, je lis l'exaspération dans ses yeux.

Cette soirée, qui avait si bien démarré, qui me donnait envie de boire jusqu'au bout de la nuit, commence à perdre de son intérêt. Le rire de Pippa me manque. J'ai envie de ressentir la montée d'adrénaline qui m'envahit chaque fois qu'elle me regarde et que je ne sais pas ce qu'elle s'apprête à faire.

Je me tourne vers elle, passe un bras autour de ses épaules et l'attire contre moi, avant de lancer :

– Je crois que je vous dois une chanson.

Elle me regarde en souriant.

– Ah ouais ? Génial !

– C'est toi qui choisis. (Je baisse la voix.) J'ai juste envie de quitter cette table.

Je la dévisage intensément et me demande si elle parvient à lire dans mes yeux : *je ne veux pas rester avec elle.*

La connexion est immédiate.

– Très bien alors.

Elle me prend la main, m'emmène dans le coin où se trouve le micro, fixé sur sa tige solitaire sous un spot unique, et l'allume. Il émet un son perçant, et tout le monde grimace en se bouchant les oreilles. Pippa l'approche de ses lèvres :

– Bonsoir, Connecticut ! crie-t-elle en se dandinant. Jensen a promis de chanter avec moi, nous allons donc vous interpréter une chanson *vraiment* romantique.

Will éclate de rire, ma sœur nous regarde, les paupières mi-closes, comme toujours quand elle boit. Ruby, installée sur les genoux de Niall, l'embrasse dans le cou ou dort. La seule personne qui nous regarde sans ciller, c'est Becky.

J'aimerais être très loin de cet endroit.

Pippa pose une main sur ma joue, me tourne vers elle.

– Celle-là est pour toi.

Le début de la chanson « Kiss Off » de Violent Femmes commence à retentir dans le bar et Pippa danse à côté de moi, en se penchant vers le micro pour chanter.

Will met deux doigts dans sa bouche et siffle très fort. Même Ruby se redresse en criant : « Wouhou ! »

– *I need someone, a person to talk to/Someone who'd care to love*, chante Pippa.

Je contemple son grand sourire, ses yeux joueurs : je suis incapable de résister. Je me joins à elle :

– *Could it be you ? Could it be you ?*

C'est ridicule, embarrassant, et nous chantons *affreusement mal*, mais il s'agit sans doute du moment le plus cathartique depuis mon divorce. Comment est-ce possible ? Je chante et crie, massacre les paroles d'une chanson punk avec une fille que je ne connais que depuis quelques jours, dont je pensais le pire mais que j'adore maintenant, et Becky nous regarde – Becky, sérieusement – avec une expression qui mêle le soulagement au chagrin.

Mais elle finit elle-même par disparaître, la fille qui se trouve à côté de moi accapare toute mon attention. Pippa a lâché ses cheveux sur ses épaules. Sous sa robe en jersey, il est facile d'imaginer son corps, et je l'attrape par la taille pour la sentir tout contre moi.

J'ai envie de l'embrasser.

C'est en partie à cause du vin, de la bière, de cette sensation folle de liberté que je ressens dans cette ville minuscule où je ne connais personne. Je sais aussi que Becky n'a rien à voir avec ce désir.

Pippa danse contre moi, chante faux dans le micro – ce qui convient parfaitement au style de la chanson. Ses boucles d'oreilles oscillent, effleurant ses épaules. Ses bracelets tressautent à ses poignets. Son rouge à lèvres carmin souligne sa bouche pulpeuse, son sourire heureux illumine le bar entier.

La chanson se termine dans un bruit discordant de guitare et Pippa me contemple, le souffle court. J'agis rarement sans réfléchir mais cette fois, je suis pris d'une folle pulsion. Je l'embrasse, et ce n'est pas pour le spectacle. À cet instant, elle m'obsède.

Nous retournons à la table, Will applaudit lentement, Hanna sourit d'un air radieux, Ruby et Niall nous observent, les yeux écarquillés. Becky nous accueille avec un sourire larmoyant tandis que Cam joue sur son téléphone.

– Vous êtes vraiment mignons tous les deux, dit-elle.

– Oui, *vraiment*, renchérit Ziggy.

Même si c'est un jeu, son opinion m'importe.

Je me sens épuisé, comme parfois à la fin d'une réunion inutile qui dure en longueur ou d'un appel-conférence. Pippa glisse sa main dans la mienne et Becky et Cam nous remplacent au karaoké. Ils choisissent un vieux titre d'Anna Murray. L'une de ses chansons country très calmes.

– Un choix étrange, non ? remarque Pippa, la tête sur mon épaule. Même si le nôtre était déjà assez original, c'est vrai.

Je me rapproche un peu pour qu'elle puisse m'entendre malgré le volume de la musique :

– Son père est mort quand elle était adolescente. Il adorait Anna Murray. C'est un symbole pour elle.

Elle tourne la tête vers moi.

– Ah.

Voilà comment ça commence. Pas une tonne d'informations, juste quelques détails. Cam doit connaître toutes ces petites choses à propos de Becky, peut-être même d'autres.

Ce soir, j'ai appris que Pippa n'avait pas besoin de lire les paroles pour chanter *Violent Femmes*. Je sais qu'elle danse n'importe comment, qu'elle a deux mères et qu'elle aime crier sous la pluie.

Je l'embrasse encore. Quand je m'écarte, son regard est interrogateur.

J'écarte une mèche de cheveux de son front :

– Tu es ivre ?

Je ris.

– Eh bien... ouais. Pas toi ?

– Ouais, bien sûr. Mais on aurait dit un *vrai* baiser.

J'ouvre la bouche pour répondre au moment où je vois les autres se lever.

– C'est nul, ici, dit Will en enfilant sa veste. Et si on allait au bar à vin de l'hôtel ?

Je jette un coup d'œil à ma montre, il est seulement vingt-deux heures.

Je me lève, aide Pippa à mettre son manteau, nous payons notre addition et quittons

Duke's.

C'est seulement dans le Bed&Breakfast que je me rends compte que nous sommes partis au milieu de la chanson de Becky et que je ne lui ai même pas dit au revoir.



Le moment de vérité nous guette.

Enfin, presque.

Je sens l'appel de la chambre à l'étage quand nous nous installons dans le petit bar à vin du B&B. Sommes-nous en train de reculer devant l'inévitable – une danse étrange autour d'un petit lit – ou d'essayer de retrouver l'ambiance du début de la soirée ?

Ma sœur lance :

– On devrait prendre un moment pour discuter tous ensemble. (Elle se laisse tomber dans l'un des fauteuils moelleux.) On doit décider si on respecte le planning initialement prévu ou si on passe directement à la prochaine étape.

– Je pensais que la présence de Becky ne changerait rien, continue Will en acquiesçant. Je pensais que votre faux mariage serait marrant et que le temps passerait vite, mais depuis que le choc est passé, je trouve un peu bizarre que Becky soit incapable de te quitter des yeux.

– C'est vrai, ajoute Pippa en me regardant : Tu as remarqué ?

Je hausse les épaules, enlève mon pull à cause de la chaleur dégagée par la cheminée.

– C'est sûrement étrange pour elle aussi.

– Cam est charmant mais insipide.

Je ferme les yeux et m'affale un peu plus dans le canapé en profitant de l'instant. Alors que j'imaginai constamment le pire, la présence de Becky ne m'a pas gâché le voyage.

– Ça m'est égal, fais-je. Ça ne me dérange pas de rester, ça ne me dérange pas de partir.

– La personne qui gère le mieux, c'est Jensen, remarque Ziggy. J'ai envie d'exploser chaque fois que je pose les yeux sur elle.

– Eh bien, cette journée a été épuisante et j'ai beaucoup beaucoup trop bu, ajoute Will. Qui est responsable pour moi ? Est-ce toi ? (Il s'appuie sur Hanna avec un sourire éclatant.)

Salut...

– Je crois qu'il y en a un qui devrait aller au lit. (Elle sourit en le voyant plonger son visage dans sa poitrine.) On en discute demain matin ? Je vais devoir passer quelques coups de fil si on veut arriver au chalet plus tôt. La nuit porte conseil, on verra bien si on a toujours envie d'assassiner Beck... (Hanna s'arrête et sourit malicieusement.) Oups, pardon. Je veux dire qu'on verra ce qu'on *pense* demain.

– Excellente idée, renchérit Niall en se levant de table.

Ruby fait des câlins à tout le monde et après une ronde de *bonne nuit* et de *à demain matin*, ils se dirigent vers l'ascenseur.

Pippa me dévisage. Réalise-t-elle que nous partageons une chambre et un seul lit ?

Elle se lève et me prend la main en souriant.

– Prêt ?

– Il est temps.

J'ai un mouvement de recul. *Reprends-toi, Jensen.*

Mon cœur bat plus fort quand je me lève en lui tenant la main. Elle semble petite dans la mienne, chaude, douce mais également forte. Elle me rassure, comme ce matin. Mais je suis à deux doigts de trébucher quand je réalise que pour tout le monde alentour, ce séjour est censé être notre lune de miel.

Ça ne m'aide pas.

Main dans la main, nous arpentons le couloir et montons l'escalier. Nous entrons dans notre chambre et je n'ai aucune idée de ce qui va se passer.

CHAPITRE 9

Pippa

Jensen ouvre la porte de notre chambre en me faisant signe d'entrer la première. Elle se referme derrière lui avec un bruit sourd.

L'ambiance n'est pas détendue, c'est le moins qu'on puisse dire.

Dans l'escalier, nous n'avons pas prononcé un mot, ni l'un ni l'autre. Dans le couloir, toujours silence radio. À chaque pas, j'avais envie de me tourner vers lui, de lui faire une grimace et de le rassurer : *Nous n'avons aucune obligation. On pourrait juste se raconter des histoires qui font peur et dévorer les friandises de l'hôtel, en faisant comme s'il s'agissait d'une soirée pyjama.*

Mais parfois, je sens qu'avec Jensen, dire les choses à haute voix ne ferait qu'empirer la situation.

Nous n'avons pas passé plus d'une minute dans cette pièce depuis que nous avons déposé nos sacs un peu plus tôt. À ce moment-là, la bouffée délirante du faux mariage et la certitude que nous avons toute la soirée devant nous avant d'arriver à *ce moment* avaient rendu le lit beaucoup plus grand qu'il ne l'est en réalité.

Alors qu'il est minuscule.

Y a-t-il une taille aux États-Unis entre un lit simple et un lit double ?

Il brise le silence le premier.

– Je peux dormir par terre sans problème.

Ce n'est pas ce que je veux, bien sûr. Je veux sentir son grand corps contre moi, je veux qu'il m'étreigne, qu'il me communique sa chaleur. J'ai envie d'entendre sa respiration pendant qu'il dort et ne rien perdre de ses soupirs.

Ce n'est pas seulement parce que j'aime le sexe – ce qui est le cas – ou que j'apprécie les câlins, – absolument. Je me sens en sécurité avec lui. Je me sens importante, surtout aujourd'hui, car j'ai été en mesure de l'aider et il semble avoir été touché par mes efforts.

Mais nous voilà seuls, et ses défenses sont à nouveau bien en place.

– Ne sois pas stupide. (Je me tourne vers ma valise et en sors ostensiblement un pyjama.)

Je vais me changer...

Il tousse en ouvrant son sac, posé à côté d'une chaise.

– Bien sûr.

Je me mets en pyjama, me lave le visage, m'attache les cheveux puis les détache, les rattache. Un peu de crème hydratante. Je me brosse les dents, fais pipi, me lave les mains, m'hydrate encore la peau. Je me brosse à nouveau les dents. Je trépigne. Et puis je sors, pour le laisser faire ses ablutions. Quand il entre dans la salle de bains, il n'a qu'un caleçon en main.

Il dort torse nu.

Bon sang.

Mais à ma grande déception, Jensen porte toujours son T-shirt lorsqu'il me rejoint dans la chambre.

– Je pensais que tu dormais torse nu.

Quoi.

Qu'ai-je dit ?

Il me regarde, surpris.

– Euh, en général, oui. Mais...

Mon cœur bat si vite que j'ai du mal à respirer.

– Et je pensais que tu dormirais torse nu. (Je me lèche les lèvres en priant pour qu'il ne détourne pas les yeux.) Je suis désolée. Mon filtre s'est cassé.

Il me sourit.

– Tu le dis comme si c'était une nouveauté.

Cette plaisanterie anodine – et son ton compréhensif – me libèrent soudain :

– Je sais que nous ne faisons que jouer un rôle aujourd'hui. Mais cela fait un moment que je pense que quelque chose pouvait arriver entre nous. Maintenant, c'est comme si on nous forçait la main et on ne peut rien y changer, mais je n'ai pas envie que tu croies que partager ton lit me déplairait.

Je me tais, ouvre la bouche pour continuer puis m'arrête, lui laissant une chance de répondre.

Il ne semble pas s'attendre à un silence de ma part après un tel début. Il reste coi et me dévisage pendant quelques minutes.

– Tu peux y aller. (Je m'assieds près de la tête de lit). J'ai fini. Pour l'instant.

Jensen s'approche lentement de moi, s'assied de l'autre côté du matelas.

– J'y pensais aussi avant que Becky ne se pointe.

– Ah bon ?

Il hoche la tête.

– Bien sûr. Tu es belle et seulement moitié aussi chiante que je l'imaginais.

J'éclate de rire.

– Tu me trouves mignonne ?

– Je te trouve éblouissante.

Je me mordille les lèvres en le dévisageant.

Il se met à sourire et finit par demander :

– Et toi, tu *me* trouves mignon ?

Je tends une main derrière moi, attrape un coussin et le lui lance dessus.

– Je te trouve éblouissant, je répète et puis : Tu me *plais*.

Il rit, les yeux brillants.

– Tu me plais aussi.

Et la célèbre langue de Pippa Cox se délie :

– Avant ce voyage, je n'étais jamais allée à une dégustation de vin. Mon amie Lucy a organisé une fête il y a quelques années. C'était censé être une soirée chic – vin, fromage – mais tu sais ce qu'on dit ? Chassez le naturel... Nous n'étions pas ce genre de personnes. Je n'ai qu'un vague souvenir de la soirée : du vin renversé sur le tapis, des gens qui se roulent des pelles dans tous les coins – ce n'était pas un appartement assez grand pour s'embrasser avec discrétion, donc ça ressemblait à une partouze. Johnny Tripton a fini nu sur la terrasse, portant un drapeau brésilien en guise de cape. Lucy s'est évanouie dans la cuisine et les gens se sont contentés de... la contourner pour remplir leurs verres. Je me suis réveillée les cheveux bleus – je teins souvent mes cheveux en rouge, parfois en rose mais jamais en bleu – et j'ai juré que je ne boirais plus de vin pour le restant de mes jours. Ou au moins jusqu'au week-end suivant. (Je lui souris.) Ce que je veux dire, c'est que ce voyage est un peu plus classe que la vision que j'ai de la soirée à thème viticole et que cette journée a été mille fois plus drôle que je n'aurais pu l'imaginer.

Si Jensen était un personnage de bande dessinée, ses yeux, montés sur des ressorts, sortiraient de leurs orbites.

– Tu ne ressembles vraiment à personne que je connaisse.

– Est-ce une bonne ou une mauvaise chose ?

Il rit.

– Une bonne chose, je crois.

– Tu *crois* ?

– Je crois.

J'avale ma salive et surpasse ma timidité pour lui demander :

– Tu vas dormir avec moi dans le lit ?

Jensen hausse les épaules.

– Je n'y ai pas encore réfléchi. Si nous partageons un lit...

Je comprends ce qu'il veut dire.

– Tu penses que si nous partageons un lit, nous allons coucher ensemble.

Il acquiesce en me scrutant du regard.

– On pourrait.

Je suis incapable de bouger, je tremble trop fort.

– Tu as *envie* de coucher avec moi ? (Je ris de ma question.) Enfin, ce n'est pas que... c'est juste que ce soir, quand tu m'as embrassée, j'ai eu l'impression que tu avais arrêté de faire semblant.

– *J'adore* baiser, grogne-t-il. Bien sûr que j'ai envie de toi. Mais j'ai passé une journée compliquée, et je ne couche pas avec quelqu'un sur un coup de tête.

– Seigneur. (Ma tête retombe en arrière.) C'est extrêmement sexy et je ne sais même pas pourquoi.

– Pippa.

Je lui souris.

– Jensen.

Mon cœur bat très fort dans ma poitrine, il effleure ma lèvre inférieure du bout des doigts.

– Aimes-tu le sexe ? murmure-t-il.

Oh, merde.

– Oui.

Jensen esquisse un geste vague de la main.

– C'est bon à savoir.

Il s'assied, regarde ailleurs comme si la conversation était terminée, et je le vois soudain sourire d'un air énigmatique.

– Espèce d'*enfoiré*.

J'éclate de rire et lui tape l'épaule. Il m'attrape la main et la pose sur son torse, là où son cœur bat la chamade.

Son expression change, du sourire joueur à la vulnérabilité.

– Ne sois pas trop dure avec moi.

– Promis.

Il continue à me scruter, et la signification de son regard devient de plus en plus claire. Je demande :

– Tu veux regarder un film ? Je me sens soudain très proche des prostituées qui ne savent pas comment aborder la chose avec un client.

Il me dévisage, perplexe, avant de secouer la tête en riant.

– Je ne pourrai donc jamais prédire ce qui sortira de cette bouche.

– En réalité, peu importe ce qu'on fait. Je veux juste que tu viennes ici et que tu te détendes.

J'ai vraiment envie de le sentir près de moi, chaud et fort, plein de tendresse. Il nous reste une semaine et demie de voyage, j'ai tout le temps de le convaincre de passer à l'étape

supérieure.

Avec Jensen, l'important est ailleurs, et cette vérité me terrifie.

Il se penche pour attraper la télécommande, allume la télévision et commence à faire défiler les chaînes.

Notre conversation à bâtons rompus a apaisé la tension, mais elle est toujours présente, surtout lorsque Jensen choisit *Les affranchis* et se tourne pour me regarder, assise en tailleur, dans le lit.

– Ça te va ?

– Il n'y a pas grand-chose sinon. Et j'adore ce film.

Il acquiesce, pose la télécommande sur la table de chevet, hésite quelques instants avant de retirer son T-shirt.

Je murmure :

– Bordel...

En une seconde, j'ai mémorisé son corps tout entier, et il y a beaucoup à voir.

Il tient son T-shirt contre son torse.

– Je peux ? J'ai tendance à avoir très chaud et il n'y a pas de ventilateur ici. J'ai l'habitude de dormir avec un ventilateur.

– Aucun problème.

Je m'efforce de ne pas le regarder ostensiblement. Sa poitrine est constituée d'un réseau de muscles denses, avec la dose parfaite de poils pour montrer que c'est un *homme*, un vrai, et qu'il s'apprête à dormir dans la même chambre que moi.

Il ouvre les draps et nous nous glissons tous les deux dessous en nous installant de manière à ce que nos corps ne se touchent pas. C'est une épreuve pour moi : Jensen, uniquement vêtu d'un short, dans un lit à côté de moi.

Mais soudain, sa jambe effleure la mienne sous les draps, comme par hasard. Avec un petit rire, il m'attrape dans ses bras et pose ma tête sur sa poitrine.

– Ne sois pas gênée.

J'acquiesce en lui caressant le ventre.

– D'accord.

– Encore merci pour ce que tu as fait aujourd'hui.

Son cœur bat contre mon oreille, sa poitrine ondule à chaque respiration.

– Je t'en prie. (J'ajoute en hésitant un peu.) Je pense que c'est ce que je voulais dire un peu plus tôt. C'était *facile*.

Il glousse, son rire semble résonner dans sa poitrine.

– Oui.

La main de Jensen descend sur mon bras, de mon épaule à mon coude, comme une caresse naturelle, pendant que nous regardons le film ensemble. Mais je sais que nous n'y prêtons attention ni l'un ni l'autre.

J'aime l'odeur de son déodorant, la fragrance de son savon, mais j'aime encore plus l'odeur légère de sa transpiration. Il dégage une chaleur étonnante : longues jambes fermes, peau douce et tendue. Je ferme les yeux, blottis mon visage dans son cou. Avec précaution, je glisse une jambe entre les siennes en me rapprochant encore de lui. Ainsi, il peut sentir contre sa cuisse la chaleur de mon entrejambe.

Il retient son souffle, le silence qui envahit la chambre est pesant. Jensen continue à me caresser le bras.

Il finit par laisser échapper un long soupir.

A-t-il une érection ? Est-ce pour ça ? Ma jambe est-elle trop proche de son sexe, et mes seins de ses côtes, ma bouche de sa poitrine ?

Je suis fébrile, j'ai tellement envie de me détendre, de le toucher, de *lui*, que je ferme les yeux et me concentre sur ma respiration. J'inspire, j'expire. Mais chaque respiration me rapproche de lui, la douce caresse de sa main me donne une idée de la tendresse qu'il déploierait pour me faire l'amour, ce qui est presque déjà trop. Je dois oublier toutes ces pensées et me concentrer sur l'air qui entre et sort de mes poumons.

Je me sens de plus en plus fatiguée, le corps totalement relâché, la pression s'évacuant lentement. À un certain moment, je me suis inquiétée en pensant passer une nuit d'insomnie à cause de la présence de cet homme sensuel et magnifique à côté de moi. Mais cette angoisse s'envole avec ses caresses.

Je me réveille excitée, avec le souvenir de baisers dans le cou, de mains chaudes glissant sous ma chemise de nuit. Mon entrejambe me démange comme jamais. J'ai besoin de trouver un exutoire.

Mais il ne s'agit pas d'un rêve.

Jensen est contre moi, tout son corps emboîté dans le mien, et il m'embrasse dans le cou.

Je laisse échapper un petit cri de surprise, me colle à lui en sentant son sexe – dur et prêt à l'action – contre mes reins. Il grogne, plaque sa queue contre moi et commence à se frotter lentement.

Je murmure :

– Salut.

Il me mordille dans le cou, je manque hurler tant c'est bon.

– Salut.

La chambre est plongée dans l'obscurité, la télévision est éteinte, les lumières aussi. D'instinct, je jette un coup d'œil au réveil. Il est trois heures du matin.

Je tâtonne pour trouver son visage et ses cheveux, j'y enfouis les doigts pour l'inciter à continuer.

– Je t'ai réveillée, fait-il en me suçant le cou. Je suis désolé. (Il se tait un instant.) Non, je ne suis pas désolé.

Je me tourne dans ses bras pour l'embrasser, en imaginant à quoi ressemblerait ce baiser – il m'a déjà embrassée avant, après tout – mais je ne peux pas prédire le désir, l'exigence de sa bouche, ses mains qui remontent mon T-shirt, sa manière de rouler sur moi. Il m'embrasse sur les lèvres jusqu'à ce que je les ouvre et le laisse jouer avec ma bouche. J'aime sentir sa langue contre la mienne, ses mouvements suaves, ses petits coups de dents sur mes lèvres, ses gémissements qui vibrent dans tout mon corps.

Je le saisis par les cheveux, l'entoure de mes bras, et il est là, il coulisse contre moi, entre mes jambes, trouvant le point exact où il pourrait me pénétrer si nous ne portions pas ces vêtements encombrants. Je sens son sexe tendu, son excitation, son gland qui glisse sur mon clitoris, m'enflammant littéralement de l'intérieur, là où je suis brûlante, là où je le désire.

Jensen se penche, ouvre mon pyjama sur ma poitrine et me lèche les seins, les prend à pleines mains avant de m'embrasser en redoublant d'énergie, mais sans prononcer le moindre mot. Il n'est pas du genre à bavarder pour rien, je ne perds rien de ses légers grognements, ses respirations haletantes, ses soupirs tremblants, en le griffant, en le suppliant silencieusement de me déshabiller complètement et de glisser en moi.

Mais je n'ai pas besoin de ça. Je suis à fleur de peau, je le désire avec désespoir. Mon corps répond au rythme qu'il a choisi, à la pression de son corps juste là où j'ai besoin de le sentir, et lorsque je me cambre sous lui, en ondulant des hanches, en adoptant le même rythme que lui, il laisse échapper :

– Oui. Putain. Oui.

Il a retiré mon pyjama. Il fait très chaud, ce qui doit expliquer pourquoi nos peaux sont recouvertes d'une fine couche de sueur. Il glisse contre moi, avec tant de sensualité que le plaisir que j'en retire est presque douloureux. Chaque point de contact entre nous déclenche une mini-décharge électrique, devient brûlant, et je suis obnubilée par l'idée : être totalement nue, entre ses bras.

Mais encore une fois, je n'en ai pas *besoin*. Mon corps, envahi par ce désir qui monte chaque minute un peu plus, me rappelle que ce que Jensen fait suffit déjà amplement. Je le désire encore davantage – sa bouche sur la mienne, ses petits gémissements résonnant dans ma tête comme des baguettes sur le tambour d'une batterie.

Il sait exactement comment se mouvoir contre moi, concentré sur le rythme, le poids de son corps. Seigneur, je suis à deux doigts de hurler de bonheur tant *il* est merveilleux. Même l'idée qu'il ait couché avec d'autres femmes – assouvissant ses désirs, tâtonnant pour découvrir les leurs – m'excite prodigieusement. Il est si concentré, si avide de plaisir.

Comment en suis-je arrivée là ? Comment ai-je obtenu *son* attention, *son* désir ? Je suis abasourdie.

Il accélère, pantelant. Je sens qu'il est aussi ému que moi, qu'il est prêt à éclater comme une bombe, et ça me rend folle. Je sens, je sais que la seule chose qui pourrait surpasser cette

sensation est mon orgasme qui approche. Je me déchaîne un peu plus, je lui griffe le dos, je l'attire contre moi, en l'avertissant dans un gémissement :

Je suis tout près

Je vais jouir...

Il se concentre pour prêter une attention accrue à mes réactions, sa propre respiration devient saccadée, brûlante dans mon cou, et je me sens m'envoler, presque submergée par la force de l'orgasme qui éclate en moi. Je suis échevelée, frénétique, et j'ai les joues brûlantes.

Il laisse échapper un soupir de soulagement, éjacule sur mon nombril, la bouche ouverte contre mon cou.

Seigneur... La chambre devient soudain extrêmement calme, le silence est seulement brisé par le bruit de nos respirations pantelantes. Jensen se fige sur moi, puis se redresse lentement sur les coudes.

Mes yeux se sont habitués à l'obscurité et même s'il fait nuit noire dehors, le très discret rayon de lumière qui émane du réveil et du dessous de la porte me permet de voir autour de nous. Il me regarde intensément, il m'examine. Mais je ne distingue rien de plus. Je ne sais pas s'il fronce les sourcils ou s'il est soulagé et heureux.

Il me recoiffe d'une main avec délicatesse.

– Je voulais aller doucement.

Je hausse les épaules sous lui, rassurée par ces mots.

– Nous n'étions pas nus, c'est déjà ça.

– Un détail technique. (Il se penche pour m'embrasser.) Je suis partout sur toi. Et tu es partout sur moi.

Je suis partout sur toi.

Je ferme les yeux, glisse les mains sur ses hanches, entre nos corps, pour sentir le liquide brûlant de sa jouissance sur mon ventre, puis plus bas, là où il est toujours collé à mon sexe – bandant encore à moitié.

– Nous sommes répugnants.

Il rit d'une voix rauque.

– Tu veux prendre une douche ?

– Alors, on serait *vraiment* nus. (Bon, ça n'a plus tellement d'importance maintenant mais... enfin, si, peut-être, un petit peu. Ne pas se dévoiler entièrement signifie qu'il y aura une nouvelle étape pour nous, un objectif, et cette pensée fait monter une petite bulle de joie en moi.) Toi d'abord. Ensuite, moi.

– Ou on pourrait dormir comme ça, rit-il dans mon cou. Parce que je suis vraiment épuisé, putain.

– Ouais. On pourrait dormir.

Je tourne la tête vers lui, il fait de même puis m'embrasse avec lenteur, nos langues s'effleurent paresseusement.

– Demain, ce sera encore plus facile de faire semblant.

À l'instant où il prononce ces mots, il se raidit. Son timing n'est pas très bon – faire référence à son ex-femme quelques instants après avoir joui avec moi, en se frottant l'un à l'autre comme des adolescents. Mais je comprends ce qu'il veut dire. Il parle de nous et se réfère aux faits. Il faut être réaliste : je suis britannique, il est américain. Je vis à Londres, il vit à Boston. Et son ex-femme dort à deux portes de notre chambre. Étant donné sa fascination étrange pour Jensen ce soir, et la difficulté qu'elle a eue pour retenir ses larmes de culpabilité et de tristesse, je me demande si elle est encore réveillée, si elle écoute à travers les cloisons.

L'obscurité me met à l'aise.

– Alors, comment l'as-tu vécu, aujourd'hui ? Sincèrement.

Il roule à côté de moi, mais m'attrape avec lui pour me mettre sur le côté et pouvoir me regarder, même dans le noir. Sa main posée sur ma hanche. Jensen : le doux, le tendre amant.

– Ce n'était pas si difficile. (Il se penche pour m'embrasser.) Je ne m'y attendais pas. Ta présence m'a aidé. Le fait que Will et Ziggs aient été en colère et m'aient soutenu a aussi joué.

Je hoche la tête.

– Ouais.

– Et la voir mariée à un type qui semble ennuyeux au possible... (Il chuchote, comme s'il avait honte de dire une telle chose.) Je m'en suis voulu suite à la rupture, bien sûr. Mais je commence à me dire que... ce n'était peut-être pas moi le problème, après tout.

– Donc, on continue à faire semblant ?

Jensen tousse calmement et hausse les épaules.

– Je ne vois pas l'intérêt de lui dire la vérité. Elle ne fait plus partie de ma vie depuis le jour où nous avons signé les papiers du divorce. Nous n'avons plus d'amis en commun. Lui avouer que c'était un jeu la blesserait plus qu'autre chose.

Il se tait pendant quelques minutes.

– Elle a rompu de manière si brutale, si immature. Mais elle *n'essayait* pas d'être méchante.

– Elle l'a juste été.

– Elle était jeune... explique-t-il. Même si je ne me souvenais pas qu'elle était si...

– Ennuyeuse ?

Il tousse, surpris par ma franchise.

– Eh bien... ouais.

– Personne n'est intéressant à dix-neuf ans.

– Certaines personnes le sont.

– Pas moi. J'étais obsédée par le sexe et le gloss à lèvres. Mon cerveau n'était pas en ébullition.

Il secoue la tête, passe un bras autour de ma taille.

– Tu as fait des études de *maths*.

– N'importe qui peut étudier les maths. C'est une matière comme une autre. Avoir des aptitudes pour les maths ne signifie pas qu'on est plus intéressant. Juste qu'on est bon avec les chiffres, ce qui, dans mon expérience, signifie la plupart du temps *mauvais avec les gens*.

– *Tu n'as pas de problèmes relationnels.*

Je le laisse réfléchir, en me demandant s'il trouvera cette affirmation drôle, surprenante ou incroyable étant donné le début de notre relation dans l'avion.

Après un instant, il me sourit dans l'obscurité :

– À moins que tu ne boives du champagne et que tu ne rotes dans l'avion.

CHAPITRE 10

Jensen

Un bruit sourd me réveille en sursaut, je me redresse sur un coude.

La couverture glisse sur mon corps, s'arrête au niveau de mes hanches. Le regard de Pippa se trouble, erre un peu sur l'étendue de peau qui se dévoile, avant de revenir à mon visage. Elle rougit et je suis à peu près sûr de savoir pourquoi.

J'ai enlevé mon short peu après notre... *étreinte* dans le lit.

Elle me voit nu pour la première fois, en pleine lumière, le lendemain matin.

– Tu es réveillée ? (Ma voix est encore pleine de sommeil. Mon champ de vision se clarifie progressivement, je réalise qu'elle porte un legging, un T-shirt sur une nuisette Aubade, ses cheveux sont remontés en chignon flou. Assise sur le bord du lit, elle enfle une paire de baskets colorées.) Tu es *habillée* ?

Pour la première fois depuis longtemps, je n'ai aucune envie de sortir du lit. Je voudrais me prélasser contre son corps chaud, rester enfoui sous les couvertures.

– Ouais désolée, murmure-t-elle. J'ai essayé de ne pas te réveiller.

– Où vas-tu ?

Je me sens soudain mal à l'aise. Part-elle sur un coup de tête ?

Après un moment d'hésitation, elle répond :

– Je vais faire du yoga avec Becky.

Je m'assieds en plissant les yeux.

– Tu sais que tu n'y es pas obligée, n'est-ce pas ?

– Je sais, dit-elle en hochant la tête. Mais je lui ai dit que je la retrouverais.

Elle regarde ses chaussures, je sens qu'elle ne me dit pas tout.

– Et ?

– Eeeeeet... reprend-elle. J'avais envie de prendre un moment pour réfléchir. Tu es le premier homme à côté de qui je me réveille depuis Mark... ce n'est pas rien.

Je me couvre avec le drap, appuie mes coudes sur mes cuisses et la scrute :

– D'accord.

– J'ai passé une *excellente* nuit, me rassure-t-elle calmement, sans me quitter des yeux. Je vais juste tester quelque chose de nouveau et prendre un moment pour réussir à me poser.

Je lui prends les mains. Elles sont froides, comme si elle venait de les passer sous l'eau avant de mettre ses chaussures.

Elle se mordille les lèvres.

– Sur une échelle allant du paresseux à Woody Allen, à quel niveau de panique es-tu ?

J'éclate de rire.

– Je dirais quelque part entre le paresseux et le vieux chien tranquille.

– Oh. (Elle a l'air surprise.) Super.

Ma poitrine se resserre.

– Écoute. Faisons un marché.

Elle s'approche de moi :

– D'accord.

– Amusons-nous sans réfléchir. (Je regarde nos mains. Sa peau est pâle et douce en comparaison de la mienne. Les tendons et les veines se croisent sur le dos de sa main – elle est si forte). Nous avons une semaine et demie devant nous. Tu vis à Londres, moi à Boston. Jusqu'ici, ce voyage a été...

– Fou, complète-t-elle en souriant. Agréable. Différent.

– Tout ça à la fois. (Je hoche la tête.) Alors, faisons un marché, nous sommes une équipe. J'ai envie de faire en sorte que tes vacances soient absolument parfaites.

– Moi aussi.

Elle se penche et m'embrasse le poignet. Je reprends :

– Et si tu préfères être une célibataire en voyage...

– Je te le dirai. De même pour toi. (Elle appuie le dos de ma main contre sa joue.) J'aime ce plan.

– Et tu es sûre que tu ne préfères pas revenir au lit ?

Je l'attire entre mes jambes. Mais elle résiste, même si ses yeux s'attardent sur mon torse, mon ventre, mes hanches pendant quelques secondes.

– Je dois faire... du yoga.

Je soupire lentement.

– C'est vrai. Où avez-vous rendez-vous ?

– On a laissé tomber le truc avec la vapeur, donc on fera du yoga dans le jardin.

– Tu as déjà fait du yoga dans ta vie ?

Elle secoue la tête.

– Pas une seule fois. Mais il s'agit de se pencher et de lever les jambes en l'air. Ça ne doit pas être sorcier.

Je ris. Elle ajoute :

– Ça vaut ce que ça vaut, mais Becky fait des efforts. (Son expression devient plus sérieuse.) Et c'est plus facile pour moi, ta *femme*, que pour toi.

Je lui demande en souriant :

– Tu me protèges ?

– Peut-être.

J'éclate de rire.

– Qui eût cru que tu serais une telle médiatrice ?

Elle s'étire, m'embrasse sur le menton.

– On se voit au petit déjeuner.



J'attrape un jean et un pull, descends au rez-de-chaussée pour prendre une tasse de café avant d'aller faire un tour dans le jardin. Un brouillard épais flotte sur la campagne, il fait frais, mais le paysage est magnifique. Des tons de vert profond semblent exploser derrière les nuages épais – l'herbe, les arbres, les collines au loin. Au bas des marches, à gauche de la demeure, sur la pelouse soigneusement tondue, Becky et Pippa s'étirent sur des tapis de yoga. Je suppose que Becky en a apporté deux, un pour elle et un pour Cam.

Je sirote mon café en les contemplant.

Pippa doit davantage sa silhouette mince à ses gènes qu'à une pratique sportive régulière, même si elle est du genre à ne jamais s'arrêter de bouger dans tous les sens. Mais en s'étirant, elle a déjà l'air mal à l'aise, elle se tortille, danse et babille sans arrêt.

La porte-fenêtre s'ouvre derrière moi, Ziggy me rejoint sur les marches, un mug fumant à la main.

– Que fait-elle donc ? demande-t-elle d'une voix rauque.

– Du yoga.

– C'est du yoga ?

– La version de Pippa.

– Waouh. Avec Becky ? Elle aurait dû lui dire qu'elle s'était coincé le dos.

J'acquiesce en souriant.

– Apparemment, elle est du genre à aller au bout de ses engagements.

Becky se redresse, donne un conseil à Pippa que je ne peux pas entendre. Pippa se penche pour toucher ses orteils, lève une jambe raide derrière elle. Elle est environ dix fois moins souple que Becky.

Elle est ridicule.

Elle est géniale.

Ziggs lâche :

– Cette fille est incroyable. On dirait Annabel qui fait du yoga.

Becky adopte la position correcte puis passe à une version complexe du Chien Tête en Bas qui manque envoyer Pippa par terre.

– Je crois que Becky se doute de quelque chose.

Je secoue la tête en voyant Pippa s’effondrer sur le tapis, hilare.

– Se doute de quoi ?

– Pippa a affirmé être une *pro* de ce yoga Vapeur Britannique totalement inventé.

Ma sœur plisse les yeux en les observant plus attentivement.

– Le plus étrange, c’est que je ne m’inquiète même pas pour Pippa. Elle sait se défendre.

Je réponds du tac au tac :

– Becky n’a rien d’un prédateur. Et elles ne se battent pas à l’épée. C’est du *yoga*.

– Non, rit-elle. Je veux dire que vous avez inventé une histoire rocambolesque, maintenant il faut faire semblant de faire du yoga, c’est comme si... rien n’arrêtait Pippa. C’est l’une de ses qualités, selon moi.

Allongées, elles lèvent leurs jambes et les font basculer par-dessus leurs têtes. D’après un vague souvenir de mes cours de yoga, il s’agit d’un Halasana.

J’entends Pippa s’écrier : « Aïe ! » avant d’éclater de rire. Son T-shirt remonte sur sa tête, dévoilant son ventre et son dos.

Ziggy murmure :

– Elle est bien faite.

– Oui.

Je sens le regard de ma sœur sur mon visage.

– Avez-vous...

– Pas vraiment.

– Mais presque ?

Elle a l’air pleine d’espoir. Je la fixe.

– Hors de question de parler de ça avec toi.

Elle sourit en hochant la tête.

– Je l’apprécie.

Le malaise me prend à la gorge. Moi aussi, j’apprécie Pippa. Le problème, c’est que cette histoire est vouée à se terminer avant même d’avoir réellement commencé.

J’écarte ces idées de mon esprit et reporte mon attention sur ma fausse femme et mon ex-femme en plein cours de yoga sur la pelouse. Debout, elles lèvent une jambe, la plient au niveau du genou et tiennent leur pied dans une main tout en étirant l’autre bras devant elles – une position appelée Natarajasana. Pippa tombe la tête la première et se redresse maladroitement. Elle roule sur le dos, se tient les côtes. Elle a totalement perdu son sérieux. Becky se redresse, dévisage Pippa avec un sourire amusé.

Il est clair et net que la récréation est terminée : Pippa n’a rien d’un yogi.

– Hanna et moi lancerons les boules rouges, m’explique Pippa deux heures plus tard. Will et toi lancerez les boules bleues. (Elle glousse, je soupire d’un air amusé et elle désigne une petite boule jaune.) Voilà le *pallino*. (Elle me la met dans la main.) Tu peux le lancer au-delà de la ligne centrale mais pas après la ligne là-bas. (Elle désigne la cinquième ligne blanche dans l’herbe.) C’est la limite du terrain.

Nous jouons au bocce, la version italienne de la pétanque, sur l’herbe. Après le yoga, Pippa nous a tous rejoints pour un brunch mimosa, avec Becky et Cam en prime.

La tension est montée depuis hier et même si je suis ferme dans ma décision d’éviter tout drame, Becky n’a plus l’air de savoir où regarder et a passé tout le repas à manger du bout des lèvres.

Le problème n’est pas seulement que la conversation n’est pas naturelle, c’est plutôt que nous ne trouvons aucun sujet, aucune base commune pour lancer une conversation en dehors du bavardage le plus anodin. Que je ne sois pas intéressé par les six dernières années de la vie de mon ex n’aide certainement pas.

De temps à autre, je jette quelques coups d’œil discrets à Becky. C’est ce que j’ai dit à Pippa hier, mais a-t-elle toujours été aussi timide, aussi discrète ? J’essaie de deviner si elle se comporte ainsi parce que la situation est incongrue et qu’elle se sent coupable... mais honnêtement, en dehors de ses yeux larmoyants, Becky me semble bien être la même Becky.

Nous disposons de deux heures avant la visite guidée du vignoble et au lieu de rentrer tranquillement dans nos chambres pour prendre une bonne douche – comme je l’ai suggéré – Pippa et Ziggy nous ont défiés, Will et moi, pour une partie de bocce qui s’est transformée en bataille des sexes.

Je prends la boule des mains de Pippa et m’approche du terrain.

– Oui, M’dame.

– Mais donne-toi à fond, renchérit-elle.

Ma sœur ricane derrière moi.

– C’est très important, continue Pippa à voix haute, alors que je tends le bras pour lancer. Vous ne voudriez tout de même pas perdre face à des femmes !

Je me fige, me tourne vers elle et la scrute :

– Je ne pense pas que mes performances, jusqu’à ce jour, aient posé un problème à quiconque.

Ziggy grogne, mais Pippa me sourit.

– Oui, mais si tu te souviens bien, c’est moi qui étais en position de jouer avec tes boules, alors...

Ma sœur proteste en criant et s’éloigne précipitamment au moment où une main géante se plaque sur la bouche de Pippa. Will l’éloigne de moi en la soulevant comme un fétu de paille.

– Je m’occupe de celle-là, dit-il en riant. Vas-y, lance, Jens.

Je me tourne vers le terrain de bocce et lance la boule après avoir pris le temps de viser. Elle atterrit à quelques centimètres de la quatrième ligne : un bon lancer.

Pippa donne des coups de pied et se tortille pour échapper à Will, avant de saisir la première boule rouge.

– Et maintenant, les dames vont vous montrer comment on fait.

J'essaie de comprendre les règles :

– Donc, c'est à peu près comme le shuffleboard ? Mais, à la place, on essaie de se rapprocher du *pallino*.

– Oui, confirme Ziggy. Mais les hipsters jouent au bocce dans des vignobles et les personnes âgées jouent au shuffleboard pendant leurs croisières.

– Pas seulement les personnes âgées, proteste Pippa en se penchant pour lancer. Il y a une table géniale de shuffleboard dans l'un de mes pubs préférés.

– Fascinant.

Je me tiens à côté d'elle et parle directement dans son oreille. Elle sursaute en me fusillant du regard.

– Va-t'en !

Je murmure en tentant de la distraire :

– Parle-moi de cette table de shuffleboard au pub.

Ses iris sont d'un bleu étonnant, vus d'aussi près. Mon cœur trébuche, puis se remet à battre à un rythme effréné.

Quelle sensation étrange.

– Tu es nul pour distraire les gens, tu le sais ?

– Ah oui ?

Elle avance d'un pas et lance la boule au moment où je dis calmement :

– Je sens encore la chaleur de ton sexe le long de ma queue.

La boule dépasse la ligne de très loin, rebondit à quelques mètres de l'objectif et Pippa se tourne pour me frapper l'épaule en riant.

– Ce n'est pas juste !

Je l'attrape et lutte avec elle, l'immobilise en posant le front dans son dos et en bloquant ses bras.

– Je suis nul ?

Will ramasse une boule bleue et la fait sauter dans sa main, tout en avançant pour lancer à son tour.

– Vous êtes adorables, tous les deux.

Il l'a dit sans réfléchir, mais je vois que Pippa est touchée par sa remarque. Elle me jette un coup d'œil, l'air presque inquiet, avant de quitter mes bras.

Instinctivement, elle me donne de l'espace.

Au moment où Pippa s'écarte d'un pas, elle regarde en direction de l'auberge et pâlit légèrement.

– Becky.

– Quoi ?

Elle lève le menton et répète :

– Becky. Elle arrive.

Je me tourne, le sourire aux lèvres.

– Salut, Becks.

Becky sursaute.

– Tu ne m'as pas appelée comme ça depuis des années.

– Je ne t'ai pas *vue* depuis des années.

Cette phrase semble appuyer où ça fait mal, elle grimace :

– Je venais voir si ça vous disait de commencer la visite un peu plus tôt. Le van est ici.

– Je n'ai pas pris ma douche, dit Pippa. Mais je ferai vite.

– OK, répond Becky, les yeux rivés sur moi. Bien sûr.

Pippa s'éloigne, elle contourne Becky et prend le chemin de l'auberge.

– Tu dois vraiment prendre une douche ? fait-elle en m'observant de la tête aux pieds avant de se concentrer sur mes joues couvertes d'un fin duvet.

– Ouais, probablement. Je vais la rejoindre.

– Pourrait-on discuter très rapidement tous les deux, d'abord ?

Je jette un coup d'œil à Pippa qui a disparu dans la bâtisse.

– Becky, dis-je avec douceur en sentant que Will et ma sœur ne perdent pas une goutte de cette conversation même s'ils font mine de regarder ailleurs, ce n'est pas le moment.

~

– De quoi voulait-elle parler ? demande Pippa en boutonnant son chemisier.

Adieu, seins parfaits.

– Jensen ?

Je cligne des yeux.

– Quoi ?

– Je t'ai demandé ce que Becky voulait, répète-t-elle en riant.

– Ah. (Je hausse les épaules et me sèche les cheveux. Nous nous sommes douchés chacun à notre tour, à mon grand regret.) Aucune idée. Peut-être me parler de la maison de rêve que Cam s'apprête à nous vendre.

Pippa sourit d'un air sceptique en enfilant un pantalon noir moulant. Il met ses formes en valeur et, pour couronner le tout, son chemisier est presque transparent.

– Beacon Hill doit être très luxueux pour qu'il soit aussi excité par la perspective d'obtenir une commission imaginaire.

– C'est ce que tu vas porter ?

Elle baisse les yeux.

– Eh bien, oui. Avec des chaussures. Pourquoi ?

Parce que je vois tes seins à travers ?

– Comme ça.

Elle lisse son chemisier sur son ventre en me dévisageant, incertaine. Et puis elle serre les dents.

– Si tu penses avoir ton mot à dire sur ce que je porte, tu ne sais pas encore à qui tu as affaire.

Je me lève en riant.

– Je trouve ça très joli. Mais je vois ton soutien-gorge.

– Et ?

– Et, je répète, ça me fait penser à tes seins.

Pippa se penche et enfle ses bottes.

– Tu es beaucoup moins évolué que ce que j'imaginai.



Nous sommes les derniers à rejoindre le groupe dans le van, nous nous installons sur la première rangée et attachons nos ceintures. Je ne sais pas comment nous nous sommes débrouillés, mais Pippa finit avec une sangle autour du cou et manque faire sauter un bouton de son chemisier. La boucle s'accroche à l'une de mes poches.

Je m'efforce de nous libérer de nos ceintures, Pippa me regarde avec un air malicieux :

– Voilà qui me dissuade de te proposer une expérience de bondage.

Aucune réponse, je parviens à enlever la ceinture autour de son cou avant de jeter un coup d'œil dans le van.

– Nous ne sommes pas seuls, si ? chuchote-t-elle assez fort pour que tout le monde l'entende.

– En effet, tu as un public. Ils te regardent avec curiosité.

– Et un léger dégoût, ajoute Niall.

Pippa lève les yeux et sourit joyeusement au chauffeur qui la dévisage dans le rétroviseur.

– Et encore, il s'agit de moi *sobre*. Bon courage.

Will se tourne.

– Allez-vous faire des bêtises aujourd'hui ?

Je réponds :

– Sûrement. Comment va la migraine ?

Il rit en regardant la route.

– De mieux en mieux.

– Jusqu'à quelle heure êtes-vous sortis ? demande Becky du fond du van.

– Jusqu'à minuit, fait Ruby.

Cam avance sur son siège.

– Où êtes-vous allés ?

– Au bar à vin de l'auberge, lui dit Niall.

Le silence se fait dans le véhicule pendant ce qui me semble une éternité.

– Nous ne vous avons pas vus partir, renchérit Becky.

À côté de moi, Pippa se tend imperceptiblement, je pose une main sur sa cuisse pour qu'elle ne se sente pas obligée de répondre.

– Le karaoké était très bruyant, explique Ziggy. (Je perçois le sourire dans sa voix.) Et la bière me donne toujours envie de dormir.

Ellen s'immisce dans la conversation :

– Nous avons trouvé un adorable patchwork dans une boutique du village. Ils proposent des articles magnifiques de fabrication artisanale. Si quelqu'un a envie de nous accompagner un peu plus tard, nous comptons y retourner...

Le silence qui suit est encore plus douloureux. Je jette un coup d'œil à Pippa qui se retient d'accepter l'invitation. Son sens du devoir l'obligerait à aller jusqu'au bout. Je lui caresse la cuisse, elle croise mon regard et sourit discrètement.

– C'est une super-idée, répond Niall, diplomate, mais nous avons une réservation pour déjeuner assez tard, donc ce ne sera pas possible.

– J'ai reçu un nouveau message de Bennett ! s'écrie Will en expliquant rapidement la situation au reste du groupe avant de lire à haute voix : « Chloé a repassé ma chemise ce matin. Elle sortait du pressing (pour info) mais elle a trouvé que le résultat n'était pas parfait. Vous vous rendez compte ? Elle a repassé. Ma chemise. »

– Ça n'a pas l'air si terrible, commente Pippa. Étrange mais relativement sain.

– Tu ne la connais pas dans son état normal, explique Will. Dans son état normal, Chloé aurait brûlé la chemise de Bennett avant de la repasser.

Mon téléphone vibre dans ma poche. J'ai supprimé les notifications de mes mails et je ne vois pas qui pourrait m'envoyer un message ou m'appeler. Je sors mon téléphone et découvre un texto de ma sœur.

Ça craint. J'ai envie de lire les textos de Bennett dans notre van, pas avec ces gens. J'ai envie de retrouver notre petit groupe.

Je réponds rapidement :

Les tours organisés ne sont peut-être pas faits pour nous.

Qu'est-ce qui arrive à la pauvre Becky ?

Aucune idée, je réponds.

Je n'ajoute pas : *Je m'en fous.*

Bien sûr, Becky tente à nouveau de me parler pendant la visite.

Je lâche la main de Pippa et après avoir reçu un hochement de tête approuvateur de ma fausse femme, je m'écarte, dans l'ombre des fûts de chêne.

– Ça me fait plaisir de te voir, commence Becky.

J'acquiesce, même si je ne suis pas d'accord.

– Ça fait un moment.

– J'aime beaucoup Pippa.

Mon ventre se serre. Moi aussi, j'aime beaucoup Pippa.

– Cam semble... génial. Félicitations.

– Merci.

– Et merci d'avoir fait du yoga avec elle ce matin. (Je souris.) Elle a un sens hilarant de l'aventure.

– Je ne pensais pas qu'elle n'en avait jamais fait.

– Je suis sûr qu'elle en a beaucoup fait, mais dans son imagination.

Nous rions tous les deux poliment – un peu gênés – jusqu'à ce que Becky regarde ailleurs, en prenant une grande inspiration. Et avant même qu'elle n'ouvre la bouche, avant qu'un quelconque son ne s'échappe de sa bouche, j'ai envie de m'éloigner.

– Écoute, je ne pense pas qu'on devrait continuer.

– Tu ne penses pas... qu'on devrait parler ? demande-t-elle.

Son visage semble si familier, même avec six ans de plus. De grands yeux marron, des cheveux bruns très foncés. On a toujours dit de Becky qu'elle était « mignonne », parce qu'elle est petite, guillerette, et qu'elle a habituellement toujours le sourire aux lèvres. En réalité, elle n'est pas seulement mignonne, elle est belle. Mais à l'intérieur, elle est fragile.

– Maintenant ? Non. (Je suis honnête.) Pas alors que je prends mes premières vacances depuis des années.

Je lui touche l'épaule, m'éloigne et retrouve le groupe, enlaçant Pippa. Ma sœur croise mon regard puis jette un coup d'œil à Becky qui se retourne vers Cam, les sourcils froncés. Je secoue la tête en essayant de faire comprendre à Ziggs que tout va bien, mais elle a l'air déterminée.

Avec un hochement de tête rapide, elle se dirige vers la réception. Elle revient dix minutes plus tard, un panier de pique-nique à son bras et un sourire triomphant sur les lèvres.

– On file.



On aurait dû savoir qu'il allait pleuvoir.

– Ne jamais faire confiance à un ciel bleu en octobre, dit Ziggy en abandonnant l'idée de remballer son sandwich trempé et en le laissant tomber dans le panier que le personnel de la cave nous a prêté.

Nous sommes installés sous un énorme chêne, qui nous abrite presque totalement de la pluie, mais de temps à autre, quelques gouttes traversent le feuillage et nous mouillent.

– Qui a dit ça ? demande Will en tenant son menton entre ses mains. (L'eau coule sur son visage, goutte sur son nez, mais il n'a pas l'air de s'en soucier.) Je ne l'ai jamais entendu avant.

– Je viens de l'inventer.

– Il fait étrangement chaud, commente Pippa en tournant son visage vers le ciel. (Tout le monde proteste.) Par rapport à Londres. Là-bas, quand il pleut, l'eau est si froide que la pluie nous transperce et nous glace jusqu'aux os.

– C'est vrai, acquiesce Ruby. Je pensais que venant de San Diego, j'allais adorer la pluie. Mais je n'en peux déjà plus.

Malgré tout, personne ne semble véritablement embêté par la pluie, certainement pas assez pour quitter le pré aux couleurs d'automne, les arbres de fin de saison chargés de pommes.

– Je n'ai jamais vécu ailleurs qu'à Londres et à Bristol, dit Pippa. Si je partais, mes mères me manqueraient, mais pas Londres. J'ai peut-être besoin d'une aventure. La Birmanie. Singapour.

– Installe-toi ici, lance ma sœur, installée sur les genoux de Will.

– À cet instant, ça semble le meilleur plan du monde. Je suis partante : c'est mon état d'esprit, un ex infidèle à Londres, un travail horrible et on a toujours envie d'emménager là où on part en vacances. Mais blague à part, je suis certaine que j'apprécierais de travailler aux États-Unis un jour.

Ziggy se dresse sur un coude, soudain sérieuse :

– Alors pourquoi pas ? Fais-le !

– Ce n'est pas si facile, explique Niall. Trouver un travail, obtenir un visa...

– Ce que je veux dire, dit Ziggy en essuyant quelques gouttes sur son visage, c'est que si ça t'intéresse, j'ai beaucoup de contacts dans le monde de l'ingénierie.

Elle continue à développer son propos, évoque des contrats internationaux et des personnes qu'elle connaît dans le domaine, mais je décroche et me concentre sur Pippa. Elle est douce et effrontée. C'est comme si je pouvais voir la petite fille batailler avec la femme responsable, pour savoir qui aura le dernier mot.

– Je ne sais pas, répond Pippa. Je dois réfléchir.

La pluie s'intensifie, les branches de l'arbre ploient sous les gouttes et, bientôt, on ne se sent plus abrité du tout. Dans quelques minutes, ce sera l'inondation.

– Les gars, lance ma sœur alors que nous rassemblons les déchets, je sais que j'ai abordé le sujet hier soir, mais je pense qu'il est temps d'abrégé cette étape. Il nous reste deux jours supplémentaires ici et j'ai l'impression...

– Qu'on serait plus heureux dans notre bulle ? termine Niall à sa place.

Tout le monde me regarde en même temps. Je ne voulais pas être la cause de notre départ anticipé du Connecticut, mais il semble que je ne suis pas le seul à souhaiter maintenant m'échapper. Je cède enfin.

– OK, vous avez raison.

– Plus de vin, dit Pippa. Moins d'inconnus.

Elle me jette un coup d'œil, rit et ajoute :

– Je veux dire, en dehors de moi !

CHAPITRE 11

Pippa

Nous nous sentons plus légers quand nous nous mettons d'accord pour raccourcir notre séjour dans le Connecticut. L'idée était bonne, la réalité s'est avérée un peu moins plaisante. À la place, nous sautons dans notre van et prenons la direction du Vermont plus tôt que prévu pour passer une semaine et demie de calme dans le chalet. Comme l'a dit Niall : de retour dans notre bulle.

Le plan semble parfait, vraiment. Détente enfin, n'est-ce pas ?

À ceci près qu'il nous reste une nuit dans le B&B et que les deux autres couples ont prévu de se terrer dans leurs chambres avec des plats à emporter et *bon...*

Jensen et moi pouvons sortir dîner et prendre le risque de tomber sur Becky et Cam dans cette ville minuscule... ou simplement passer la soirée ensemble, dans notre chambre.

Nous n'en avons pas discuté. Nous n'avons pas de plan. Nous avons juste marché dans la direction de notre chambre, nous sommes entrés, nous avons déposé nos affaires et nous nous sommes regardés.

– Donc, a-t-il dit.

– Donc.

Après analyse du minibar, Jensen sort une bouteille de chardonnay et le désigne d'un air interrogateur.

Je demande en riant :

– Tu en as déjà marre du vin ?

– Impossible, je ne me lasserai jamais.

Il attrape le tire-bouchon.

Nous ne ressentons pas le besoin de discuter nerveusement pendant qu'il ouvre la bouteille. C'est un homme habitué à ce qu'on le regarde, à ce que les gens se taisent lorsqu'il entre dans une pièce, à être là parce que les autres souhaitent entendre ce qu'il a à dire et

faire ce qu'il dit. Je regarde son avant-bras se tendre lorsqu'il tourne le tire-bouchon, le liège grince et le bouchon sort finalement.

– À quoi penses-tu ? demande-t-il, en ne levant les yeux qu'une fois le bouchon dans sa main.

– Je te regarde.

Il hoche la tête comme si cette réponse suffisait, ce qui me fait sourire parce que c'est précisément le genre de réponse que Mark m'aurait donnée et qui ne m'aurait pas satisfaite.

Notre relation perturbe-t-elle les habitudes de Jensen, puisqu'elle ne repose sur rien ? Aucun partenariat professionnel ne sortira de cette idylle, aucun partenariat romantique non plus. Pour un homme habitué à donner de son temps seulement pour des choses qui en valent la peine, je me demande si, en étant ici, il a dû rédiger un programme *Briser la routine*, je suis peut-être l'objet d'un texte doté de l'instruction *À consommer avant le 28 octobre*.

Je le trouve véritablement fascinant.

Il s'approche lentement de moi, me tend un verre de vin. Mais avant que je puisse le porter à mes lèvres, il est là, il se penche, sa bouche ouverte sur la mienne s'ouvre, me goûte.

En quelques jours, les rôles se sont inversés. Jensen semble moins troublé par ma présence et plus sûr de lui. Désormais il est prêt à reprendre le contrôle.

Il recule d'un pas, hoche la tête en direction du verre et me laisse boire une gorgée avant de m'embrasser à nouveau et de lécher le vin sur mes lèvres.

– J'aime la manière dont tes lèvres bougent, murmure-t-il en fixant ma bouche. Chaque fois que tu parles, je n'arrive pas à les quitter des yeux.

– C'est l'accent.

J'ai déjà entendu ça. Les Américains aiment regarder les Britanniques parler, surtout les femmes. Ce n'est pas un mystère : on fait la moue pour articuler et on flirte avec eux.

Jensen secoue la tête.

– Elles sont tellement roses. Et pleines. (Il se penche, m'embrasse encore puis s'écarte, me contemple.) Tu disais que tu te colorais souvent les cheveux ?

Il attrape une mèche entre son pouce et son index et la fait glisser délicatement.

– Parfois.

– J'aime la couleur de tes cheveux. (Il observe ses doigts dans ma chevelure.) Ni roux ni blonds.

La raison pour laquelle il aime cette couleur est exactement la raison pour laquelle elle ne me plaît pas. C'est une couleur discrète, bon chic bon genre. J'ai les cheveux longs, un peu ondulés. Vaguement blonds, vaguement roux, peut-être même vaguement châtain – une couleur qui ne s'engage pas. J'aime avoir des cheveux qui affirment quelque chose : AUJOURD'HUI, JE SERAI ROSE.

– Ta couleur de cheveux donne l'impression que tes yeux sont plus bleus, continue-t-il. (L'affolement me submerge.) Tes lèvres plus roses. Ça te donne l'air d'être trop belle pour être

vraie.

Eh bien.

Personne ne m'a jamais fait un compliment pareil. Soudain, le rose me semble une couleur beaucoup moins attirante.

– C'est un très joli compliment.

Je lui souris. Ses yeux me sourient, mais sa bouche reste immobile : les lèvres légèrement entrouvertes, comme s'il me goûtait dans l'air. Il lève son verre, le termine d'une traite et le pose sur le bureau avant de se tourner vers moi, en attendant que je fasse de même.

Donc, je le sirote lentement.

– Pippa, murmure-t-il en m'embrassant dans le cou.

– Oui ?

– Finis ton vin.

– Pourquoi ?

Il place ma main sur la braguette de son pantalon pour que je sente pourquoi.

– J'ai passé toute la journée à te regarder sauter et courir dans ce pantalon moulant et ce chemisier presque transparent.

– On dirait que tu es habitué à voir des femmes porter des cols roulés et des jupes élégantes en laine. Qui descendent jusqu'au genou. Je me trompe ?

Il rit.

– Viens ici.

Mon sourire disparaît, il considère la succession d'événements et sait soudain ce que nous nous apprêtons à faire.

– Nous ne sommes pas obligés, chuchote-t-il. C'est rapide. Je sais.

– Non... j'en ai envie.

Il m'enlève le verre de la main et le pose à la va-vite sur le bureau. Jensen me soulève, je passe mes jambes autour de sa taille et puis il est sur moi, il plaque son corps contre le mien.

Il s'appuie sur moi, impatient, tout en trouvant le rythme parfait, sans cesser de m'embrasser, du bout des lèvres puis plus profondément, avec la langue. Il grogne, attrape ma jambe pour la faire remonter sur sa taille.

– Je bande depuis des heures.

Seigneur, je pourrais jouir comme ça.

J'ai joui comme ça la nuit dernière.

Son sexe est juste là, entre mes jambes, si merveilleux. Il se frotte à moi de plus en plus fort, souffle son haleine chaude dans mon cou, laisse échapper des grognements extatiques. Comme si je venais d'appuyer sur un bouton, il commence lentement à se déchaîner.

– Je n'ai pas envie de jouir comme ça. (Je halète sous lui.) Je veux...

Je devrai vérifier plus tard si mon chemisier a été déchiré ou s'il a survécu à sa fougue. Il retire mon pantalon et ma culotte en dentelle Aubade d'un air déterminé. Il enlève précipitamment sa propre chemise d'une main, la roule en boule et l'envoie balader dans la chambre, les cheveux devant les yeux.

Il fait descendre son pantalon, les mains fiévreuses, fouille sa valise à la recherche d'un préservatif. Le bruit de l'emballage qui se déchire semble résonner dans toute la pièce.

La sensation du latex lubrifié, de ses mains sur ma peau nue, qui tiennent son sexe pour que je m'empale...

Quand je m'exécute, nous cessons soudain de parler, nous haletons, conscients de ce que nous faisons. Il me dévisage et je me sens complètement *nue* sur lui, comme jamais auparavant. Ma vie sexuelle me semble tellement... *normale* comparée à ce moment et même si Mark est un peu plus vieux que Jensen, il ne m'a jamais paru aussi sûr de lui, aussi mature et... expérimenté. Quand je repense à mes coups d'un soir ou à mes étreintes maladroites sous la couette, j'en ai des frissons.

Il me tient par les hanches, m'aide à trouver un rythme qui s'accorde avec le sien et je me sens tellement bouleversée par tout cela que je n'arrive pas vraiment à me concentrer. Je n'arrive pas à faire le vide pour me laisser aller avec lui. Mais il semble le comprendre, il s'assied sous moi et finalement brise son habitude de ne pas parler en me disant ce qu'il ressent, que je suis brûlante, et sa main s'immisce entre nos corps, me caresse pour la première fois, insidieuse et délicate. J'ai envie de m'excuser, c'est un élan étrange : je me sens stupide, parce que mon corps est tellement distrait par l'intensité de cette étreinte que je suis incapable de me concentrer sur notre plaisir.

Lentement, lentement, il fait monter l'excitation, m'embrasse, me touche et me fait des compliments jusqu'à ce que quelque chose se déclenche en moi. Je lâche prise et passe du désir primaire au plaisir conscient – et c'est renversant, je ressens un plaisir si intense que j'en suis engourdie. L'orgasme monte en moi sans que je réalise à quel point j'ai crié fort, à quel point j'ai été frénétique, que j'ai enfoncé mes ongles dans son dos, me suis cambrée à l'extrême, le visage tourné vers le plafond.

Il me retourne dans le lit pour monter sur moi, observe nos corps emboîtés avant de me pénétrer à nouveau. Il me contemple et ce n'est que lorsque je plonge dans son regard qu'il se remet à bouger.

– Ça va ? murmure-t-il.

J'acquiesce, mais en réalité ça ne va pas. Ça ne va pas du tout. Je perds la tête. Lentement, mais sûrement.

Ça ne ressemble en rien à une aventure légère de vacances. Il n'est pas quelconque ni interchangeable. Il n'est ni écervelé ni désinvolte. Il est attentif, prévenant, et – Seigneur – il semble préférer passer du temps avec moi à dormir, manger ou même mettre un point final à sa relation avec Becky. Comme si j'étais ce qu'il voulait.

Mais seulement de manière temporaire.

J'aimerais apprendre son corps par cœur, je laisse courir mes paumes sur son dos musclé, sur la courbe ferme de ses fesses, tâtonne pour trouver l'attache musculaire de ses hanches.

Remonte sur son ventre. Sur son torse.

Mes mains remontent encore, je m'accroche à son cou et le supplie de continuer. Encore.

Il incline la tête vers moi avec un sourire, effleure brièvement mes lèvres, délicatement, avant de blottir son visage dans mon cou et de me prendre plus fort, comme son corps le réclame.

Son torse glisse sur moi, sa respiration pulse de la chaleur dans mon cou, par bouffées.

Il accélère, soupire dans un grognement bref, me caresse les seins puis relève ma jambe, pour me pénétrer plus profondément, pour s'enfoncer jusqu'à la garde. Je vois le moment où le sexe devient *nécessaire* pour lui, où son corps atteint un point de non-retour. Il halète à chaque inspiration et, finalement, tout son corps se tend, il pousse un long cri rauque.

Le bruit résonne dans mes oreilles, dans la chambre.

L'amour.

Nous venons de faire l'amour.

C'était sublime. Pas seulement *bon*... réel.

Et il ne s'écarte pas tout de suite, il ne se retire pas immédiatement.

Il m'embrasse du cou au menton, de petits baisers brûlants, jusqu'à trouver ma bouche et s'y plonger, sans prononcer un mot.

Je ne sais pas ce que je ferais avec un homme comme Jensen si je l'avais rencontré dans la vie réelle.

Aurais-je été capable de m'ouvrir à lui ? Aurait-il passé outre le bavardage incessant, l'alcool, les plaisanteries et le chaos qui me caractérisent ? M'aurait-il seulement regardée, avec mes cheveux de toutes les couleurs, mon tatouage oiseau et mes jupes bigarrées ?

Non, je ne pense pas. Il n'existe aucune circonstance dans laquelle un homme comme Jensen poserait les yeux sur une femme comme moi. Et même s'il l'avait fait, je n'aurais pas su me comporter avec lui, en dehors de cette parenthèse enchantée.

~

Je me réveille en sursaut.

La chambre est plongée dans l'obscurité, je suppose que nous sommes au milieu de la nuit, mais je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est : au bout d'un moment, Jensen a dû se lever et fermer tous les rideaux pour construire une forteresse sombre et chaleureuse.

J'espère de tout mon cœur que j'ai délicatement sombré dans le sommeil et que j'ai respiré par le nez comme une dame. Malheureusement je n'ai pas le sommeil le plus discret du monde.

J'ai dû faire bouger Jensen en me réveillant en sursaut, car il se redresse à côté de moi et passe une main chaude dans mon dos.

– Ça va ?

Je hoche la tête en me frottant le visage.

– J'ai fait un rêve étrange, c'est tout.

Il m'embrasse sur l'épaule.

– Un cauchemar ?

– Pas exactement. (Je me rallonge en l'attirant contre moi et en me mettant sur le côté pour le regarder.) C'est toujours le même. Au début du rêve, je quitte mon appartement. Je porte une nouvelle robe superbe, je me sens très élégante. La journée se déroule et je réalise que la robe est plus courte que je ne le pensais, et je me mets à tirer nerveusement dessus. Ensuite, je me demande si c'est une tenue correcte pour aller travailler. Finalement, je suis en pleine réunion ou j'entre dans une classe au début de l'année ou... tu comprends l'idée.

– Oui.

– Et je remarque que la robe que je porte n'est qu'une blouse et que je suis nue en dessous de la taille.

Il rit et m'embrasse sur le nez.

– Tu t'es réveillée en sursaut pour ça ?

– C'est choquant de réaliser qu'on va travailler à moitié nue.

– J' imagine.

– Et c'est *ton* rêve récurrent ?

Il ferme les yeux, réfléchit et fredonne légèrement quand je passe la main dans ses cheveux. Ils sont extrêmement doux, coupés un peu plus courts sur les côtés. Juste assez longs sur le dessus pour me permettre de plonger les doigts dedans. Je crois qu'il aime que je m'agrippe à ses cheveux.

– Moi, je rêve en général que j'arrive dans une classe et que je réalise à la fin du semestre que je dois passer l'examen final et je n'ai pas encore étudié ou ne suis jamais allé en cours.

– Qu'est-ce que ces rêves disent de nous, à ton avis ?

Je lui masse le crâne.

– Rien, murmure-t-il d'une voix détendue, un peu pâteuse. Je crois que tout le monde rêve des mêmes choses.

– Tu ne joues pas ton rôle d'amant éphémère, je lui dis calmement en le regardant dans les yeux et en lui caressant les épaules. Tu dois me rassurer après un rêve au milieu de la nuit. Me faire des câlins. M'embrasser tendrement après avoir couché avec moi pour la première fois.

Il hausse les épaules, mais ne répond rien.

Nous restons silencieux et je pense qu'il est endormi quand il rompt le silence.

– Je crois que je ne suis pas très doué pour les relations légères. Mais je fais des efforts.

– Eh bien, dans la mesure où j'ai l'impression d'avoir été baisée par un marteau-piqueur, je dirais qu'il y a certains aspects du coup d'un soir que tu maîtrises très bien.

Il grogne, et ce bruit viril envoie une sorte de décharge électrique le long de ma peau. Je me blottis contre lui et il m'attrape par la taille pour m'étreindre.

– Ah bon ?

Il m'embrasse dans le cou.

– Tu sais que j'ai pris beaucoup de plaisir.

– Je ne pensais pas que tu serais si timide au début.

– Moi non plus. (Je gémiss quand il m'embrasse dans le cou.) Tu es l'amant parfait.

– *Moi ?* (Il éclate de rire.) J'ai failli m'évanouir en jouissant.

Avec fierté, je lève le menton :

– Ai-je été si merveilleuse que ça ?

– Ouais. (Il me grimpe dessus en me regardant dans les yeux. Il murmure, pensif.) Qu'est-ce qui te rend aussi géniale ?

La réponse me semble évidente :

– Je mange beaucoup de fromage.

Jensen m'ignore.

– Tu es loufoque, magnifique et...

– Un peu folle ?

Il secoue la tête, sincère :

– Tu es juste imprévisible.

– Peut-être parce que tu ne t'attends à rien de prévisible ici ?

Il me dévisage d'un air interrogateur, sans comprendre. Je clarifie :

– Tu te laisses porter et tu *apprécies* le moment.

Jensen se penche pour m'embrasser, presse ses lèvres contre les miennes, avant de me mordiller délicatement la lèvre inférieure.

– Tu es la parfaite compagne de vacances.

Cette phrase me donne un petit coup au cœur, crée un petit accroc dans la chair tendre de mes sentiments. Ce n'est pas que je refuse d'être la parfaite compagne de vacances pour lui. Mais il est tellement plus que la parfaite amourette de vacances. C'est l'homme idéal, sous tellement d'aspects, vraiment. Après avoir pris beaucoup de plaisir, il rentrera de ce voyage régénéré, prêt à trouver quelqu'un de convenable pour lui. Une fille qui ne sera pas loufoque, folle ou imprévisible. Et addict au fromage. Je rentrerai chez moi et le comparerai pour toujours au type d'après – et à celui d'après.

Et me voilà en plein périple avec un groupe de personnes que j'admire vraiment. Pour être honnête, j'ai eu beaucoup de chance de tomber sur eux. Je ne pense vraiment pas être à leur niveau.

Comme s'il le comprenait, ou lisait l'incertitude dans mon regard, il dit :

– Tu dois aussi être une meilleure amie très amusante.

Je cligne des yeux en tentant de réprimer la vague de malaise qui me submerge.

– Ça signifie que tu n'aimes pas me voir toute nue ?

Je bouge entre ses bras et sens son érection. Il réplique :

– Crois-moi, j'adore te voir nue.

Je n'arrive pas à déchiffrer son intonation dans ma tête. Une « meilleure amie amusante » et un bon coup sont deux compliments que j'ai toujours voulu entendre de la bouche d'un amant, un jour. Mais l'intonation de Jensen paraît conserver l'écho de la *compagne de vacances*.

Je demande :

– Tu ne sors pas avec tes amies ?

– Euh... toutes mes amies filles sont soit mariées ou... ouais, c'est strictement platonique.

– C'est triste.

Il rit et m'embrasse dans le cou.

– Eh bien, si je désire quelqu'un, j'ai envie d'être avec cette personne et non d'être son pote.

– Tu n'étais pas le pote de Becky ?

Sur moi, Jensen se fige puis roule sur le côté.

– Ne le prends pas mal. (Je me rapproche de lui en lui caressant le torse.) On ne fait que parler.

– Je veux dire... non, explique-t-il calmement en regardant le plafond. Nous étions ivres un soir pendant notre deuxième année de licence et nous sommes sortis ensemble. Après ça, nous nous sommes mis en couple.

– Mais tu aimais passer du temps avec elle.

Il hausse les épaules.

– C'était Becky. C'était ma petite copine.

– Une petite copine amusante ?

Il se tourne pour me regarder.

– Ouais, elle était marrante.

Quelle étrange manière de compartimenter.

– Voilà pourquoi les relations légères, ce n'est pas ton truc. Parce que tu mets les gens dans des catégories. Petite-copine-potentielle-peut-être-future-femme ou amie.

– Je ne te mets dans aucune catégorie, fait-il en souriant.

– C'est exactement pour cette raison que tu me trouves imprévisible.

Il s'écarte et me dévisage.

– Quel âge as-tu ? Je devrais savoir ça.

– Vingt-six ans.

– Tu as l'air sage pour ton âge.

Ça me fait sourire.

– Je me sens comme une idiote presque tout le temps, donc je vais prendre ça comme un compliment et le garder ici.

Je fais semblant de le glisser dans une poche sur ma poitrine.

Il se penche pour m’embrasser la main.

– Parle-moi de ton dernier petit ami.

Je demande, incrédule :

– Tu veux encore entendre parler de Mark ?

Il secoue la tête en riant.

– Désolé. Non, celui d’avant.

– Tu veux dire un mec qui a été plus qu’un coup d’un soir ? (Le rire de Jensen redouble.)

Dans ce cas, il s’appelait Alexander – *pas* Alex, Seigneur ! – et il voulait se marier au bout de trois rendez-vous.

– Il te plaisait ?

J’y réfléchis. Ça me paraît si loin.

– Oui, je crois. Je l’aimais beaucoup. Mais j’avais seulement vingt-quatre ans.

– Et donc ?

– *Donc*, je grogne d’un air joueur, j’ai l’impression de me connaître à peine aujourd’hui.

Comment aurais-je pu promettre d’être loyale à quelqu’un pour toujours alors que je n’étais toujours pas sûre d’être loyale envers *moi-même* ?

Il me dévisage. Est-il en train de se libérer de Becky ou de lui-même à cette époque ?

– Tu n’as pas envie de te marier ? demande-t-il lentement, comme s’il réfléchissait en même temps.

– Si. Peut-être. Un jour. Mais ce n’est pas une fin en soi pour moi. Je n’ai pas envie de parcourir le monde en me demandant si l’homme que je viens de croiser et qui m’a souri pourrait se pointer au bar de l’hôtel un peu plus tard, discuter avec moi et boum, la robe blanche.

Il acquiesce, compréhensif. Puis il semble plonger dans ses pensées.

– Tu penses au mariage avec chaque fille avec qui tu sors ?

– Non, fait-il avec précaution. Mais je ne me force pas à fréquenter une fille si je n’arrive pas à m’imaginer avec elle dans le futur.

– Même pas seulement pour baiser ?

Il sourit et m’embrasse sur le nez.

– Eh bien, mon amie Emily serait l’exception, mais d’une manière générale, je ne couche pas avec des filles avec qui je ne sors pas.

– Juste des « filles en vacances » ?

Il sourit discrètement.

– Seulement des « filles en vacances ».

– C’est chouette, non ?

Il m'embrasse, sa langue glisse sur la mienne, chaude et douce. J'ai envie de lui, le désir part de ma poitrine et descend entre mes jambes.

– C'est agréable de ne pas ressentir de pression, en sachant que personne n'a d'attente précise.

Je murmure :

– Je pense que tu aimes baiser comme ça. Tu aimes être un peu rapide et cochon avec quelqu'un.

– C'est vrai que normalement, j'attends quelques rendez-vous avant de coucher avec une fille. Mais je n'ai pas eu de copine à proprement parler depuis longtemps.

– Qui était la dernière fille avec qui tu as été ? Emily ?

Il secoue la tête et se mord la lèvre inférieure, en réfléchissant. Il me caresse le dos très naturellement.

– Voyons. Elle s'appelait Patricia...

Je glousse.

– Patricia ! As-tu joué au Banquier Cochon avec elle ?

Il roule contre moi.

– Comment as-tu deviné ? Elle a un poste important chez Citibank.

– Un super-coup au lit, alors ?

Jensen me jette un regard réprobateur :

– Les relations vont au-delà de ce qui se passe au lit.

En prononçant ces mots, il se colle à moi de manière ironique et glisse ma main sur son sexe.

Je raisonne :

– Mais ce qui se passe au lit est crucial pour une relation. Au moins au début.

Il va et vient dans mes mains.

– C'est vrai...

Nous nous regardons dans les yeux, ses hanches bougent lentement tandis qu'il fait coulisser sa queue dans ma main. J'ai envie de le toucher partout, non seulement parce que j'aime son corps mais aussi parce que j'ai la sensation que personne ne l'a appris par cœur comme moi.

– Quel dommage... commence-t-il avant de laisser sa phrase en l'air tout en allant et venant plus rapidement, le souffle court.

– Oui.

Quel dommage que je sois trop excentrique pour toi.

Quel dommage que tu sois trop stressé pour moi.

Quel dommage que j'en sois seulement au stade où j'apprends à connaître les secrets de mon cœur alors que le tien est entouré de papier-bulle.

Il couvre ma bouche de la sienne, les lèvres chaudes, un peu humides, puis descend dans mon cou. Il tire sur mes seins, les suce, me mordille un peu plus bas jusqu'à arriver, haletant, entre mes jambes. Il me lèche là où je le désire tellement que c'en est douloureux.

– Plus fort. Ne sois pas si doux !

Il s'exécute, glisse les doigts en moi tout en suçant et en léchant et c'est parfait, frénétique. Je repousse et repousse la sensation jusqu'à savoir ce que je veux et...

– Viens, *je t'en prie*.

En quelques secondes, il déroule un préservatif sur sa queue. Il est aussi excité que moi et le soulagement me submerge lorsque je le sens me pénétrer de son sexe épais et tendu. Ses bras entourent mes épaules pour s'y accrocher.

J'ai envie de le voir, j'en ai *besoin*.

un peu désespérément

parce que soudain, je pense à Mark, à son cul en mouvement et à ce que j'ai vu – quand mon cœur s'est brisé en mille morceaux – et je réalise à quel point son corps sur la fille sans nom me semble loin, si loin.

J'ai la sensation d'appartenir à Jensen. Et vice versa.

Son torse sur le mien, ses cuisses sur les miennes, sa queue en moi. Il me pénètre profondément, se cambre comme pour entrer entièrement en moi et se perdre dans mon sexe.

Comme s'il avait besoin de me toucher, partout. Comment un homme aussi sûr de lui peut ne pas comprendre qu'il ne rêve que d'une vraie passion ?

Je m'agrippe à son dos, pour qu'il aille encore plus loin, en le suppliant par des murmures et des mouvements désarticulés, sous lui, et nous nous *emboîtons*. Ça semble fou et je déteste cette idée, mais c'est le cas. Son corps s'emboîte dans le mien comme deux pièces complémentaires dans un puzzle – et je mords son épaule qui se trouve dans mon champ de vision, si appétissante, si proche, comme pour le marquer.

J'aimerais que cet état dure toujours, je suis incapable d'imaginer ma vie sans des moments pareils, me passer de la sensation de sa peau sur ma peau, de sa bouche dans mon cou, de ses gémissements gutturaux – si bruts, presque sauvages – qui envahissent mon oreille. Découvrir ce versant de sa personnalité me rend euphorique. C'est comme si je voyais un Premier ministre, un tsar ou un roi se déchaîner.

Mon orgasme est vraiment une révélation : une spirale qui tournoie en moi, en commençant au centre de mon corps et en remontant un peu plus à chaque seconde, m'obligeant à me cambrer sous lui, à le supplier de ne pas s'arrêter, *jamais, je t'en prie, Jensen, n'arrête jamais*.

Mais il y est obligé, c'est bien trop intense. Soudain, il s'immobilise, me saisit les bras, enfouit son visage dans mon cou en s'abandonnant totalement au plaisir. En lâchant prise.

À cet instant, il a dépassé quelque chose.

Nos corps nus sont brûlants. Progressivement, l'air climatisé nous rafraîchit et nous revenons à la réalité. Jensen se retire, nous arrachant un gémissement à tous les deux, et il s'agenouille entre mes jambes, me regarde en enlevant le préservatif puis reste assis là, la tête baissée, la respiration courte.

J'ai eu des coups de cœur par le passé. J'ai eu des coups d'un soir. Des hommes doux et attentionnés, des hommes discrets, des hommes avides : faciles à oublier.

Mais cette soirée était spéciale.

Je suis sûre que je me souviendrai de Jensen quand je serai vieille, en repensant à ma jeunesse. Je me souviendrai de mon amant de Boston. Je me souviendrai de cet instant de tendresse, de notre émotion indépassable. Même si c'est une étincelle, une allumette qu'on écrase sur le trottoir, rien ne peut minimiser la force de cette sensation.

Je le dévisage, il jette le préservatif dans la corbeille près de la table de nuit puis il revient sur moi, chaud, épuisé. Il m'embrasse langoureusement avant de sombrer dans le sommeil.

Je ne me sens pas vexée, je suis épuisée, moi aussi. Rassasiée, heureuse. Mais notre bulle de bonheur est menacée, je le sais.

Parce que Jensen a raison : la suite de cette histoire est imprévisible.

CHAPITRE 12

Pippa

Pour atteindre le chalet à Waitsfield, dans le Vermont (au sud-est de Burlington), nous remontons vers le nord. Nous sommes tous épuisés, après une trop courte nuit de sommeil dans nos chambres d'hôtel respectives et, plus qu'autre chose, nous avons épuisé les sujets de conversation évidents.

Jensen et moi ne jouons plus au couple, mais nous continuons à nous embrasser et à nous caresser. Ce n'est plus pour faire semblant, c'est devenu inutile, nous en avons simplement envie.

Je somnole sur son épaule, assise à la dernière rangée, vaguement consciente de notre position – son bras autour de moi, sa main gauche sur ma cuisse, juste sous l'ourlet de ma jupe, son corps tourné vers le mien, incurvé pour m'offrir la position la plus confortable possible. Je suis consciente qu'il chuchote chaque fois qu'Hanna lui demande quelque chose depuis la première rangée. Je sens les baisers qu'il dépose sur mes lèvres ou dans mes cheveux.

Mais c'est seulement lorsqu'il me donne un léger coup de coude pour me réveiller que la magie s'opère : les paysages urbains ont laissé place à la nature luxuriante. Dans les derniers moments précédant l'hiver, les érables qui longent les routes sont sublimes. Les feuilles orange et jaunes s'entassent sur le sol, le vent les fait virevolter sur notre passage. Quelques tons de vert discret se mélangent aux tonalités de terre et de feu avec le ciel bleu comme toile de fond.

Je murmure :

– Seigneur.

Jensen ne me quitte pas des yeux, mais je ne parviens pas à m'arracher à la contemplation du paysage.

– Qui... qui ?

Je suis incapable d'imaginer qui pourrait habiter ici et en partir *un jour*.

– Je ne t’ai jamais vue perdre ta langue, dit-il, impressionné.

– Tu ne me connais que depuis *une semaine*, je lui rappelle avec un éclat de rire, finalement en mesure de me tourner pour le regarder.

Si proche de lui. Ses yeux pétillent et cet éclat m’appartient.

– Tu as l’air pensif.

– Tu es belle.

Il hausse les épaules en prononçant ces mots, comme si c’était une vérité générale.

Ne craque pas, Pippa.

– Nous arrivons dans dix minutes, s’exclame Will qui conduit.

Je sens son énergie se propager dans la voiture.

Ruby se lève des genoux de Niall et il étend ses longs bras sur la banquette devant nous.

Nous traversons un village, puis les maisons semblent s’espacer de plus en plus. Je repense à Londres, à cette impression de vivre les uns sur les autres, et j’essaie d’imaginer une vie ici.

La simplicité de n’avoir sous la main que ce dont on a besoin, de pouvoir voir toutes les étoiles dans le ciel.

Les difficultés, aussi, ne pas pouvoir aller faire ses courses à pied, ne pas pouvoir rentrer en métro avec un plat à emporter chez soi, ne pas pouvoir s’éloigner des gens qu’on fréquente tous les jours sans être obligé de conduire pendant une éternité.

Mais on est en mesure de voir ce paysage à chaque instant. Il évolue, de l’hiver à l’été, jusqu’à l’automne. Adieu le ciel anglais gris et menaçant, si peu ensoleillé.

Jensen m’effleure le cou puis les cheveux, me masse doucement le crâne, comme s’il le faisait tous les jours.

Pourquoi me paraît-il impossible d’imaginer quitter cet État ? Pourquoi ne puis-je envisager que ce voyage se termine ?

– Je me demande si c’est ce que ressent mon téléphone quand il n’a plus de batterie et que je le laisse seul pendant plusieurs heures.

À côté de moi, Jensen glousse :

– Tes métaphores aléatoires commencent à avoir du sens pour moi.

– Je ternis progressivement ton intellect.

– Ah, c’est donc ton objectif quand tu me baises jusqu’à me faire tomber dans les pommes ?

Il pense l’avoir dit assez doucement pour être discret, mais je vois du coin de l’œil que Ruby se redresse en faisant comme si elle n’écoutait pas. Elle se tourne vers la vitre. Je pose un doigt sur les lèvres de Jensen, secoue la tête et ravale un éclat de rire.

Il écarquille les yeux, mais au lieu de se refermer sur lui-même ou de sortir son téléphone pour faire mine d’être occupé, il se penche en avant et plaque sa bouche sur la

mienne, en emprisonnant mes doigts entre nos lèvres. La permission de nous toucher quand nous le désirons, où nous voulons, va m'achever.

Ne craque pas, Pippa.

Ne craque pas.

– Putain, les gars, s'écrie Will, et nous nous penchons tous pour regarder par nos vitres respectives.

Un sentier privé part de la route principale, nous l'empruntons, les roues du van crissent sur le gravier. L'air semble plus frais ici, humide dans l'ombre de la forêt, le soleil pointe à travers les branches épaisses des arbres au-dessus de nos têtes. L'odeur de pin, d'humus, d'humidité nous envahit les narines. Le chemin tortueux se profile devant nous, Will arrête le van à un stop et éteint le moteur.

Je n'ai pas envie de briser la quiétude de l'endroit, je n'ai pas envie de froisser les feuilles ou d'effrayer les oiseaux en ouvrant la portière de la voiture. La maison nous semble tout droit sortie d'un film pour enfants : un énorme chalet construit en A, en bois décapé et teinté d'érable, un brun sirupeux, chaleureux, au milieu de jeunes arbres qui l'entourent et se fondent dans le bosquet.

– C'est encore plus beau que sur les photos ! s'exclame Ruby en collant son nez à la vitre pour tout voir, maintenant que nous sommes garés.

– Oh oui ! couine Hanna.

Nous finissons par tous sortir du van en étirant nos jambes et en contemplant l'endroit, émerveillés.

– Hanna, lui dit Will. Prune, tu t'es surpassée.

Elle sautille fièrement sur ses pieds en le scrutant.

– Ah oui ?

Il lui sourit, je regarde ailleurs pour leur donner un peu d'intimité tandis que quelque chose d'indicible se passe entre eux.

Ruby prend la main de Niall, ils se dirigent vers la maison. Nous les suivons tous, en contemplant les arbres, le ciel, le réseau de sentiers de randonnée qui partent de là où nous nous trouvons.

Le chemin le plus proche – du parking au chalet – arrive sur le côté, la porte d'entrée est si majestueuse que même Niall paraît petit. Le chalet comporte deux étages, avec un balcon de chaque côté. Le porche est flanqué de deux rocking-chairs, un petit tas de bûches pour la cheminée se trouve non loin de là. Le gardien a préparé pour notre arrivée un grand feu de cheminée, je repère à travers la fenêtre une bouteille de vin rouge – ouverte pour l'oxygéner – sur la table près de l'entrée.

Partout où il n'y a pas de bois, il y a du verre : des fenêtres et des fenêtres qui se succèdent le long de la maison, illuminant les alentours du chalet de la même lumière chaude qui éclaire l'intérieur.

Hanna sort une clé de l'enveloppe de son dossier de vacances et ouvre la porte.

Je lâche :

– C'est tellement absurde.

Jensen rit à côté de moi, Will acquiesce en souriant.

– Oui, complètement.

– Comment est-on censé revenir à la vie réelle après ça ? Je vis dans un bouge.

Hanna glousse, ravie.

– Je pensais qu'on était amies, Hanna, ajoute Ruby en riant. Mais après ça, ma vie me semblera fade pour toujours et je t'en voudrai.

Hanna passe les bras autour du cou de Ruby et me sourit par-dessus son épaule.

– Nous *sommes* amies. (Son sourire s'agrandit quand Will arrive derrière elle, l'enlace, créant un sandwich humain.) Nous sommes tous meilleurs amis, et ce sont les meilleures vacances de notre vie.

Encore neuf jours. Je regarde Jensen qui rit avec Niall de l'absurdité de notre chance.
Encore un peu plus d'une semaine avec eux.



En fin de journée, le soleil se couche et projette ses derniers rayons dans la cuisine, par la grande fenêtre. Nous sommes tous assis autour du bar, nous dégustons des verres de vin tandis que Will cuisine pour nous. À l'insu d'Hanna, il s'est arrangé pour que des provisions soient livrées, et il se charge déjà de prévoir tous les repas de la semaine.

Nous nous servons du vin et rions en écoutant Niall lire à voix haute le fil de messages de Bennett de la semaine dernière sur le téléphone de Will. Jensen s'écarte, en écoutant sans vraiment participer.

– « Je n'arrive pas à décider si je devrais la garder enceinte pendant les dix prochaines années au moins, lit Niall, ou me faire discrètement faire une vasectomie en priant pour retrouver ma femme. » (Il fait défiler la conversation en murmurant.) Celui-là date d'il y a deux jours. Celui-ci, d'hier soir : « Chloé a fait une tarte. » Et Max a répondu : « Elle ne te l'a pas jetée dessus ? »

Will éclate de rire, en mettant de l'ail à revenir dans une poêle avec de l'huile.

– Je leur ai dit que nous n'aurions pas de réseau cette semaine, et que s'ils avaient besoin de quoi que ce soit, ils devraient appeler directement le chalet.

Hanna a-t-elle les yeux fixés sur Jensen comme moi ? Le regarde-t-elle sortir son téléphone de sa poche et fixer l'écran ?

Je n'ai pas besoin de lui demander ce qu'il y voit : rien. Pas de barres, pas de 4G, pas de 3G, pas de service.

J'ai jeté un coup d'œil au journal du chalet après avoir déposé mes affaires dans ma chambre – je suis plus curieuse de savoir d'où viennent les visiteurs précédents plutôt que de

chercher la télécommande et le bois – mais je lis qu'il n'y a pas non plus de wifi.

Au moins, pendant le tour des caves, nous étions constamment en mouvement, et les rebondissements concernant Becky et son amour de vacances ont semblé éviter à Jensen de trop s'inquiéter pour son travail. Mais désormais, il a neuf jours devant lui, sans aucune obligation, à part celles qu'il choisira. Je le regarde réagir face à l'isolement du chalet et aux jours de loisir qu'il sera forcé d'endurer ici : son visage se contracte, il glisse son téléphone dans sa poche et se tourne pour regarder par la fenêtre.

Puis il marche vers moi, se fige, croise mon regard comme s'il sentait que je l'examinais. Je suis certaine que je parais déterminée : les dents serrées, les yeux concentrés sur lui, l'air de dire : *pose ton téléphone, Jens, et profite. Merde.* Donc je souris, lui fais un clin d'œil en levant mon verre d'un air entendu et en prenant une longue gorgée.

La tension de ses épaules semble progressivement disparaître – qu'il fasse un effort ou qu'il y arrive naturellement, peu m'importe –, il traverse la pièce pour être à côté de moi.

– Pas de travail pour toi. (Je lève la tête pour lui sourire). Désolée de t'apprendre la nouvelle, mais les avocats en exercice ne sont pas acceptés ici. Quel dommage !

Il secoue la tête avec un petit rire crispé, m'embrasse sur le front. Mais il ne s'écarte pas tout de suite, donc j'en profite, je me laisse aller contre lui, en réprimant un énorme sourire quand il me prend dans ses bras.

L'excuse Becky a disparu, mais personne ne réagit. Nos câlins sont devenus une évidence pour tout le monde.



La première journée, après avoir dormi jusqu'à une heure très peu politiquement correcte, commence par des crêpes au beurre, couvertes de confiture. Ensuite, nous allons ramasser des baies et nager dans la rivière, puis nous nous prélassons autour du feu dans le chalet, en parcourant les livres trouvés sur les étagères.

Les jours se brouillent, se mêlent : promenades dans les bois, siestes digestives, longues heures à rire ensemble dans la cuisine, à boire du vin tandis que Will cuisine.

La seule chose qui manque ici, c'est quelqu'un qui fende du bois gratuitement.

Le troisième jour, j'ai pensé qu'il fallait le dire. Et je me suis dit que lorsqu'on regarderait en arrière, ce serait probablement mon œuvre maîtresse.

Je crie aux mecs qui jouent au poker dans la salle à manger :

– Le feu est un peu faible.

Ruby lève les yeux de son livre et jette un coup d'œil ostentatoire qui va de l'énorme fauteuil à côté de la cheminée dans lequel je suis recroquevillée au tas de bois posé devant la cheminée.

– Mais il y a assez de bois, répond-elle.

Je chuchote :

– Ruby Stella. Je ne suis pas du genre à te dire de la fermer, mais un peu quand même.

Elle plaque une main sur sa bouche au moment où Will arrive en courant, inquiet. Il s'immobilise en regardant le feu – qui flamboie comme il se doit – et la pile de bois géante à côté, largement suffisante.

– Bien sûr, je peux rajouter du bois.

Il prononce ces mots très naturellement, sans me traiter de paresseuse.

Quel grand prince !

– Mais... (Je me redresse sur un coude.) Le bois fraîchement coupé est *tellement* plus agréable à faire brûler. L'odeur, les craquements...

Il me dévisage avant de regarder Hanna qui glousse derrière son livre.

– Fraîchement coupé ?

– J'ai vu une hache derrière la remise. Une grosse hache très lourde. Et des bûches plus grosses à l'intérieur.

Jensen arrive dans l'embrasement de la porte, s'appuie d'une épaule dans le cadre de la porte.

– Pippa.

Je lève les yeux vers lui et souris :

– Quoi ?

Il se contente de me regarder.

Je grimace d'un air compatissant.

– À moins que vous ne sachiez pas vous servir d'une hache ? Ou juste d'une hache plus petite.

Le rire de Niall résonne dans la salle à manger.

– Je sais très bien me servir d'une hache, gronde Will. Fendre du bois, c'est comme se promener dans un parc.

– Non, fais-je en le calmant. Vous êtes bien trop citadins. Je n'ai pas envie qu'il vous arrive quelque chose. Je n'aurais pas dû vous donner l'idée. Je suis désolée.

Ruby murmure, amusée :

– *Oh merde...*

Niall arrive derrière Jensen et me sourit :

– Pippa, tu es sans pitié.

– La question est : Et toi ? Tu sais couper du bois ?

Jensen et Will échangent un regard, Jensen attrape son pull, le passe par-dessus sa tête et l'enlève. Il ne porte plus qu'un T-shirt et un jean.

– On dirait qu'on vient de nous lancer un défi.

Nous nous levons toutes pour suivre les hommes dans le jardin.

En effet, il y a un billot à côté de la cabane, et à quelques mètres, appuyée contre le mur, une hache très impressionnante.

Une hache *incroyablement* impressionnante. J'essayais seulement de piquer leur virilité, mais elle semble... lourde.

J'ai un moment d'hésitation.

– Les mecs, peut-être...

Will l'attrape d'une main et la balance par-dessus son épaule. À côté de moi, Hanna laisse échapper un soupir angoissé.

– Quoi, Pippa ? demande Will, en fronçant les sourcils pour plaisanter.

– Euh, rien.

Niall émerge de la remise avec une bûche qui, je le jure, est plus grosse que lui et la pose par terre pour que Will la découpe en plusieurs morceaux avant de la fendre facilement sur le billot.

Mais au lieu de s'y mettre, Will tend la hache à Jensen et me contemple en me souriant, l'air de dire *de rien et ça va te calmer*.

Sans même jeter un regard dans ma direction – il est vraiment extraordinairement sexy lorsqu'il est concentré –, Jensen lève la hache au-dessus de son épaule droite et elle retombe fort, fendant le tronc. Le bruit résonne autour de nous, une volée d'oiseaux s'échappent de leurs nids dans un arbre voisin.

– Bordel de merde, je me sens comme un homme ! grogne-t-il, surpris, riant tout en retirant la lame du bois et en répétant l'expérience.

Son T-shirt est blanc, je distingue les muscles de son dos qui se contractent lorsqu'il lance la hache dans le bois fraîchement coupé. Hanna sursaute à côté de moi, en acclamant son frère, mais toute mon attention est concentrée sur Jensen. Et son dos.

Le dos que j'ai griffé hier pendant qu'il me baisait contre un arbre.

Le dos que j'ai savonné hier soir dans le bain.

Le dos qui a transpiré sous mes mains quand il m'a prise dans le lit ce matin.

Je murmure :

– Jésus Marie Joseph.

Je suis un génie.

– Je crains pour la santé de Pippa, lâche Niall en s'étouffant de rire. Quelqu'un connaît un chirurgien cardiaque ?

Jensen se retourne, la sueur perle sur son front, il me jette un coup d'œil. Ses yeux pétillent quand il voit mon expression.

– À ton tour ! s'exclame Ruby en se tournant vers son mari.

Jensen, les joues rouges, échevelé, tend la hache à Niall.

Will ramasse le tronc d'un mètre que Jensen a fendu et le pose sur le billot pour Niall, l'air extrêmement amusé et excité.

Jensen s'approche, il se tient très près de moi. Et je suis totalement excitée par l'odeur de sa transpiration, mélangée à son after-shave. Le salaud ! Je lui ai avoué pendant une

randonnée il y a quelques jours à quel point j'aimais l'odeur de sa transpiration.

– Tu es dangereux.

– Moi ? demande-t-il innocemment, sans même me regarder. C'est toi qui as manipulé tout le groupe pour sortir couper du bois.

Je croise les bras sur ma poitrine, ravie.

– Je suis une femme intelligente.

– L'expression « génie du mal » m'est naturellement venue à l'esprit.

– On a un bon stock de bois maintenant...

Il se tourne, plaque une main sur ma bouche en riant. Il se penche et murmure :

– Tu es une fieffée coquine...

Je marmonne contre sa main :

– Tu aimes ça.

Il ne me détrompe pas et m'embrasse plutôt sur le front avant de me lancer un regard d'avertissement et d'enlever sa main.

Niall lève la hache sous nos yeux attentifs et je vois du coin de l'œil Ruby avoir la même réaction que moi lorsque son mari découpe parfaitement la bûche en deux.

– C'est vraiment une histoire d'instinct, dit Will en hochant la tête, approbateur. Après ça, on devrait faire un peu de lutte ou aller chasser... (Il laisse traîner la phrase et regarde Hanna, qui rit, les bras autour de sa taille.) Ouais, laissez tomber, j'ai acheté du saumon pour ce soir.

Will tourne sur lui-même sans cesser de proclamer que fendre du bois doit être dans son sang et qu'il veut continuer pour toujours.

– Quelle belle occupation. Nous devrions dédier notre premier né à Pippa, lance Hanna, haletante.

Will laisse tomber la hache et se tourne pour la regarder.

– Tu veux qu'on s'y mette maintenant ?

Elle laisse échapper un petit cri perçant quand il l'attrape et la balance sur son épaule pour la porter à l'intérieur.

La sortie de Niall et Ruby s'avère plus subtile. Il lui prend simplement la main, me sourit et lance doucement :

– Si vous voulez bien nous excuser...

Et ils s'éloignent.

Jensen se tourne vers moi et applaudit en souriant.

– Ton plan diabolique a fonctionné.

– Diabolique ? je répète en regardant autour de nous. Non seulement on a fendu du bois pour la cheminée mais tout le monde est parti faire la sieste.

– Tout le monde ?

Il s'approche. À cause de la transpiration sur sa poitrine, son T-shirt colle à sa peau, je lève une main et la pose sur son torse.

– Eh bien... peut-être pas *tout le monde*.

Il se penche, effleure mes lèvres. Si je n'étais pas déjà folle de l'esprit vif de Jensen, sa tendresse, son côté rassurant me séduiraient.

– Ta chambre ou la mienne ?

Je ris.

– Nous avons déjà passé trois jours ici, pourquoi utiliser un deuxième lit maintenant ?



La maison comporte quatre chambres : deux chambres d'adultes et deux chambres plus petites. Jensen a déposé sa valise dans la plus petite chambre en bas du couloir, mais le reste du temps, sa chambre est restée vide. Je ne sais pas comment l'expliquer – comment nous avons réussi à nous créer une routine d'amants au milieu de ses amis les plus proches et avec ma Ruby chérie –, mais c'est le cas. Ce n'est pas comme si on continuait à jouer à être mariés, ou comme si on se mentait à nous-mêmes en pensant que ça pourrait continuer après notre départ, mais nous ne faisons pas non plus comme s'il s'agissait d'une escapade et qu'il fallait se cacher dans des recoins. On est devenus un couple par défaut, mais nous trouvons ça naturel maintenant.

Il m'embrasse devant sa sœur et personne ne cille.

Il me tient la main pendant nos randonnées comme si nous le faisons depuis des années.

Et même sans que Becky soit là, ou sans aucune autre raison pour laquelle nous serions obligés de faire semblant, il a clairement été établi que nous allions dormir dans le même lit durant toute la semaine. Comme une évidence. Pas de questions, pas d'explications.

C'est arrivé la dernière nuit passée au chalet. Jensen m'enlace sur l'énorme fauteuil en cuir du salon, et je commence à ressentir une douleur qui me contracte la poitrine à la pensée de refaire mes bagages et de rentrer à Boston pour la dernière semaine de mes vacances. Nous restons assis, je suis sur ses genoux, le feu crépite dans la cheminée à quelques mètres. Il lit tranquillement, je regarde par la fenêtre.

– Tu es tellement calme, fait-il en brisant le silence.

Il pose son livre sur la table à côté de nous et sirote une gorgée de son verre de whisky.

Je m'étire contre lui et l'embrasse sur les lèvres pour goûter l'alcool.

– Je réfléchis.

– Tu penses à quoi ?

Il repose le verre sur la table et me regarde dans les yeux.

Je me blottis contre son épaule et le sens m'effleurer entre les jambes, m'attirer encore plus étroitement contre lui. J'ai envie de lui dire que je pensais à notre relation, à quel point

c'était bon et à quel point je détestais l'idée de rentrer chez moi. Mais ce n'est pas tout à fait ça.

Je sais que Jensen et moi vivons dans une bulle qui ne survivra pas à notre retour à la vie quotidienne. Impossible. Je souhaiterais que nos vies ne soient pas aussi fermement déterminées en matière de carrière et de réussite. Mes souhaits sont irréalistes, comme un Jensen qui ne serait pas obsédé par le travail ou qui accepterait de se cacher avec moi dans une cabane dans les bois pendant six mois de l'année, pour ne retrouver le monde réel que lorsque nous en aurons assez des crêpes aux baies et du sexe illimité. J'aimerais que Pippa puisse se permettre de s'enfuir six mois par an.

– Je rêve à des choses impossibles.

Il se raidit. Je clarifie immédiatement :

– Des pancakes faits par Will tous les jours. Et l'érable géant du jardin... je suis sûre que l'ombre est hyper-agréable pendant l'été. J'aimerais qu'on reste ici pour toujours.

Jensen bouge un peu sous moi et me fait glisser sur lui de manière à ce que je sois assise sur ses genoux.

– Moi aussi.

Il ferme les yeux, laisse sa tête retomber en arrière contre le cuir doux.

– J'ai peur de me confronter à ma boîte mail.

Il me contemple, l'air à moitié paniqué, comme sans défense. Il a laissé son téléphone sur une chaise dans sa chambre et l'a ignoré pendant une semaine entière. Je ne suis même pas sûre qu'il y ait jeté un seul coup d'œil, il a encore moins tenté de trouver une zone qui capte.

Je pose une main sur son torse en secouant la tête.

– Ne l'ouvre pas. Tu ne peux rien y faire maintenant, surtout pas si tu as envie que ton dernier jour ici soit aussi agréable que les huit précédents l'ont été. Il me reste dix-huit heures à passer dans cet endroit, je compte bien en profiter.

Il acquiesce et dépose un baiser dans ma main. Je regarde son énorme main attraper la mienne. Ma peau semble tellement claire à côté de la sienne. Je ne porte pas de bracelets ni de vernis à ongles. Je ne me suis pas maquillée depuis plus d'une semaine. Seigneur, certains jours, je n'ai même pas pensé à mettre un soutien-gorge.

Je murmure :

– Ces deux semaines ont été très étranges.

Il acquiesce.

– Ex-femme et faux mariage. Boire sur la côte Est et fendre du bois comme les hommes des temps anciens.

– Du yoga matinal et des chansons écorchées. J'ai apprécié t'entendre les écorcher avec moi.

– Mon moment préféré.

– Ton moment *préféré* ? demande-t-il avec un sourire pervers.

– D'accord, il y a peut-être un ou deux moments que j'ai encore plus aimés.

– J'ai adoré chaque moment, dit-il avant de s'arrêter pour réfléchir. *Presque* tous les moments.

Je suppose qu'il fait référence à Becky.

Je lève les yeux et attends qu'il croise mon regard :

– Vais-je te revoir ?

– Oui.

Je demande :

– Ça te manquera ?

Il plisse les yeux.

– Est-ce une question sérieuse ?

Je ne sais pas comment répondre.

– Eh bien... oui ? Après tout, je ne suis qu'un flirt de vacances.

Il serre les dents, cligne des yeux, avec l'air de réfléchir intensément. Finalement, après presque une minute de tourment pour moi, il se tourne et inspire profondément :

– *Ça va me manquer.*

Je ne sais pas à quoi il fait référence, au sexe au chalet, à l'éloignement du reste du monde, mais je laisse échapper le mot : « Bien », le souffle court.

– Je suis sûr que ma première nuit de retour chez moi sera triste, ajoute-t-il. (J'essaie de déchiffrer ses propos.) Mais nous ne pouvons pas nous attendre à ce que notre relation continue.

– Ce n'est pas ce à quoi je m'attends. (Je me sens presque insultée.) Je dis simplement que tu me *plais*.

Il glisse une main sous mes genoux et se redresse en me soulevant sans effort. L'escalier en bois semble défiler sous ses pas sûrs, il ouvre la porte de la chambre d'un simple coup d'épaule.

Et puis il est sur moi, je suis allongée sur le matelas, et il m'examine de ses yeux verts.

– Tu me plais, toi aussi.

J'aimerais me souvenir du reste de la nuit pour toujours : la manière dont il me déshabille paresseusement, en sachant ce qui se trouve sous mes vêtements. La manière dont il se lève et prend le temps de poser son pull sur le dos de la chaise du coin et de se retourner vers moi, les yeux fiévreux, avant de grimper sur le lit.

Est-ce ce cela que signifie faire l'amour ?

Je contemple Jensen sur moi, l'attention qu'il porte à ses mains qui me caressent les seins, et je me sens soudain complètement naïve. Je *pensais* faire l'amour avec Mark, au moins, ou avec quelques autres types qui me plaisaient vraiment. J'ai dit à Mark que je l'aimais et j'en étais persuadée. Mais le sexe avec lui, depuis le début, était hésitant. Une

étroite après une soirée, ivre. Une baise rapide. Je pensais que le désir irrésistible se confondait avec l'amour.

Mais voir Jensen ici explorer mon corps, les yeux ouverts, les mains honnêtes, avides... J'ai l'impression de n'avoir jamais été touchée par un *homme* auparavant. Par beaucoup de garçons, oui. Mais jamais un homme qui prend le temps de me découvrir. Et ce n'est pas seulement la manière dont il me touche qui change mais ce que je ressens quand il le fait : comme s'il pouvait tout prendre, comme si je lui offrais tout sans poser de questions. Quand nous sommes seuls comme ça, je n'ai aucune raison de cacher la moindre parcelle de mon corps.

Il fait à peine sombre dehors, mais même le bruit de nos amis affairés à préparer le dîner, riant, des verres de vin à la main, ne nous incite pas à accélérer le tempo. Jensen et moi prenons le temps de nous toucher, de nous goûter, de jouer. Il jouit dans ma bouche dans un long gémissement. Je jouis sous sa langue, en étouffant mon cri d'une main devant la bouche et nous nous embrassons, nous embrassons encore, nous embrassons pendant l'heure qui suit jusqu'à ce que j'aie envie qu'il me prenne. Il est totalement excité, le désir rend ses gestes frénétiques Je lui attache les mains à la tête de lit avec ma blouse et me repais de cette image, de l'excitation que je lis dans ses yeux, de la tension dans ses muscles. Il me regarde le baiser.

Il n'est pas du genre à beaucoup parler. Ses bruits semblent lui échapper sous la pression – les gémissements, les grognements, les « putain » surpris qu'il prononce quand je jouis, quand il sent mon orgasme, son souffle haletant. J'aimerais enregistrer ses sons et les dévorer plus tard. J'aimerais capturer son odeur et me rouler dedans.

Après l'avoir guidé pour qu'il joue de mon corps comme je le désirais, je glisse les mains sur sa peau transpirante, remonte sur sa poitrine, son cou. Je suis épuisée, il est à deux doigts de jouir et il me soulève, pour me baiser vite et fort. Le lit proteste en grinçant, il heurte le mur. Mes cuisses brûlent, la veine du front de Jensen devient de plus en plus proéminente à mesure qu'il approche de l'orgasme, il serre les dents, me tient plus fort par les hanches.

C'est la meilleure baise de ma vie. Et de loin.

Quand il jouit, pantelant, haletant sous moi, je regarde son visage et tente de le graver dans ma mémoire. Il ne pense plus à sa boîte de réception, à son équipe, aux problèmes éventuels des fusions qui l'attendent lundi. Il pense seulement à mon corps contre le sien, à son désir de jouir, en moi.

Il retombe sur le lit, les bras écartés, le souffle court.

– Bordel.

Je me penche pour l'embrasser, lui lèche le cou, les joues, en goûtant le sel sur sa peau.

– Bordel, répète-t-il, un peu plus calmement. C'était intense. Viens ici.

Sa bouche cherche la mienne, il suce doucement ma lèvre inférieure. J'ai mal entre les jambes, aux articulations, et Jensen me fait rouler sur le côté, sa main posée sur mes fesses

pour que je ne tombe pas par terre. Il m'embrasse lentement, délicatement, comme un amant qui aurait tout le temps du monde devant lui. Un amant qui a le temps de se calmer, d'être tendre puis de rebander.



Nous avons raté le dîner.

Domage, parce que si j'en crois l'odeur qui montait dans les escaliers, ça devait être succulent.

– J'espère que vous vous êtes amusés tous les deux, lance Ruby en nous souriant quand nous descendons dans la cuisine. Parce que Will a fait une paella, et je vais vous dire... je serais capable d'en manger pour le restant de mes jours.

– On met Will dans nos valises ? demande Niall de la cuisine.

– Nous avons joué une partie d'échecs atrocement compétitive. Ni l'un ni l'autre n'a su baisser les bras avant la fin.

Le sourire de Will est sournois.

– Des échecs, je vois. Pourtant, on aurait dit que vous accrochiez des cadres.

Niall ajoute :

– Il y avait clairement une histoire de marteau et de clous là-haut.

Je m'étouffe de rire, en regardant par terre.

– C'est-à-dire que Pippa n'est pas bonne joueuse. Quand elle perd, elle devient violente, plaisante Jensen en se penchant vers les plaques pour jeter un coup d'œil à la poêle encore à moitié pleine de paella. Parfait. Vous en avez gardé pour nous.

Will rit.

– J'en ai préparé pour soixante-dix. Nous avons tous mangé jusqu'à être sur le point d'éclater.

Il attrape une cuillère tandis que Niall récupère deux bols dans l'égouttoir à vaisselle et, quelques minutes plus tard, Jensen et moi nous asseyons au bar et dévorons la paella comme si nous n'avions pas mangé depuis des semaines.

– Vous êtes prêts à rentrer ? demande Hanna à la cantonade en s'appuyant contre l'évier.

Nous marmonnons tous que non, personne n'a envie de mettre fin à ce voyage, à cette bulle d'oxygène. C'est un peu comme si nous nous apprêtions à quitter la colonie de vacances, tous ensemble, après s'être promis d'être meilleurs amis pour toujours, de ne jamais perdre contact et de refaire ça ensemble au moins une fois par an pour le reste de nos jours... mais la réalité est tout autre. Pour Jensen, surtout, qui n'a pas pris de vacances depuis des années, ce voyage n'est pas près de se reproduire. Il quittera cet endroit et redeviendra un fou du travail, le mec structuré qu'il était. Et tous les morceaux de sa carapace qu'il a réussi à grignoter, révélant l'homme passionné et joueur qui se cache dessous, reprendront leur place.

Nos yeux se croisent au même moment. Je lis dans son regard l'affirmation silencieuse :
ç'a été trop bon.

Ç'a été... inattendu.

CHAPITRE 13

Jensen

Jusqu'à aujourd'hui, ma tendance à me lever tôt a toujours été un atout.

Je me suis souvent demandé si j'étais naturellement matinal ou si cette habitude était le fruit d'une enfance passée dans une maison où vivaient six autres personnes. Être debout avant tout le monde signifiait pouvoir prendre une douche chaude, s'essuyer avec une serviette sèche, avoir un peu d'intimité dans la salle de bains – de l'intimité tout court, en fait – chose quasi impossible après mes sept ans. À la fac, il m'arrivait de faire la fête jusqu'au petit matin, de me traîner jusqu'à ma chambre et d'avancer dans mes devoirs ou d'étudier pour un exam avant d'aller en cours.

C'est seulement pendant ces vacances que j'ai appris à dormir un peu plus tard, en n'émergeant que lorsque le corps chaud de Pippa commençait à se mouvoir à côté de moi et que l'odeur du beurre et de la confiture de myrtille montait du rez-de-chaussée. Presque tous les jours, nous avons dormi jusqu'à dix heures. Un matin – après une nuit particulièrement mémorable – nous ne nous sommes pas réveillés avant onze heures passé.

Ça ne m'était jamais arrivé depuis... mais c'était *fantastique*, putain.

Donc, lorsque mes yeux s'ouvrent dimanche matin et que je remarque que le ciel est encore sombre, je tente de me rendormir. Dans seulement quelques heures, je quitterai le sanctuaire du chalet et la bulle qui m'a permis de me protéger du monde extérieur. J'ai envie de rester ici aussi longtemps que possible. Je n'ai pas envie de retrouver mes habitudes tout de suite. Pippa est chaude et nue contre moi. Ses cheveux sont emmêlés, en boule dans mon cou, sur l'oreiller que nous partageons ; elle dort les lèvres légèrement ouvertes. Mais je sens que mon esprit s'emballe – la folie des to-do-lists, les calculs savants, les réflexions à propos de mon planning de retour à Boston.

Je serai sans aucun doute reconnaissant à mon horloge interne demain et à son prompt retour à l'instant exact où mes vacances se terminent, mais ce matin, je la maudis.

Je suis complètement réveillé, contre ma volonté, je lève la tête en faisant attention à ne pas faire bouger Pippa, qui s'est endormie sur mon torse, et je tente de distinguer l'heure sur le réveil de la table de nuit.

À peine cinq heures. Merde.

J'ai commencé à m'habituer à partager à nouveau mon lit et même si je sais que je ferais mieux de rester et de savourer les derniers moments avec elle – qui sait quand ça se reproduira –, j'en suis incapable. Chez moi, quand je me réveille tôt, je travaille ou je vais courir, ou alors je regarde la télé. Mais ici, je ne suis pas chez moi. Il est trop tôt pour rôder dans la maison et risquer de réveiller tout le monde alors qu'ils profitent de leur dernière grasse matinée, mais plus j'attends, en écoutant la respiration régulière de Pippa contre mon cou, plus je sais que je ne peux pas rester allongé ici à réfléchir.

Je me décale lentement, avec précaution. Ma valise se trouve dans l'autre chambre, je marche à pas de loup dans le couloir, récupère mes vêtements et mes chaussures de course avant de me glisser hors du chalet.

~

Je reviens de mon jogging, Pippa lit assise, confortablement calée entre deux oreillers.

– Salut, toi, lance-t-elle en abandonnant son livre avec un sourire.

Je me sens un peu coupable d'être parti comme un voleur le dernier jour, mais je parviens à refouler ce sentiment. Je passe mon T-shirt par-dessus ma tête et m'essuie le torse et le cou avec. Quand je me tourne, elle me scrute :

– Je suis allé courir. J'ai essayé de ne pas te réveiller.

Elle repousse les couvertures et s'allonge, les bras derrière la tête. Elle croise les jambes, pointe les orteils dans ma direction et les fait bouger.

– Hum, j'aurais préféré que tu me réveilles.

Elle est nue, sa peau crémeuse se détache sur les draps en flanelle noire. Je parcours son corps des yeux, et même si je sais que nous allons rentrer aujourd'hui et que nous devrions probablement avoir une conversation sérieuse – ce que j'ai évité jusque-là –, je suis incapable de la quitter des yeux.

– Je dois commencer par prendre une douche, mais...

J'essaie d'organiser mes pensées, mais je ne parviens pas à quitter ses seins des yeux. Ses tétons sont roses, ils se dressent à cause de la fraîcheur de l'air matinal. Sa peau se couvre de chair de poule, elle s'étire en cambrant le dos.

– Une douche. (Elle s'assied puis saute sur ses pieds.) En voilà une *excellente* idée !

Je cligne des yeux en comprenant le sous-entendu.

Je ne suis peut-être pas le seul à vouloir éviter cette conversation.

Pippa se lève et marche vers moi. Avec une moue joueuse, elle lève une main jusqu'à mon visage et redessine les lignes sur mon front.

– Tu te souviens de notre marché ? (Elle monte sur la pointe des pieds, m’embrasse sur les lèvres en laissant échapper un petit gémississement.) *Détente.*

Son corps nu est à seulement quelques centimètres du mien, à peine plus habillé. Je sens mon sexe durcir sous mon short. Sa peau dégage de la chaleur, elle sent le miel et la vanille, et une odeur particulière qui ne ressemble qu’à Pippa. J’ai envie de la goûter à nouveau, pour me souvenir de la sensation de sa peau sous ma langue.

Après un dernier baiser, Pippa se dirige vers la salle de bains. Mon regard glisse sur la courbe de son dos, la rondeur de ses fesses puis le long de ses jambes. Elle disparaît de mon champ de vision, j’entends l’eau commencer à couler, suivie par le bruit de la porte de la douche qui se ferme.

Je regarde par la fenêtre. La part rationnelle de mon cerveau fait de son mieux pour me raisonner et me convaincre de ne pas me déshabiller et la suivre à l’intérieur pour oublier tout le reste et la baiser contre le mur de la douche. Nous partons dans quelques heures pour Boston. Le chaos m’attend, c’est une certitude. Pippa rentrera chez son grand-père et puis à Londres. Ne devrais-je pas cesser de me bercer d’illusions et commencer à penser à la vie réelle ?

Je sursaute en l’entendant chanter sous la douche, entre dans la salle de bains et surprends sa silhouette nue de l’autre côté de la porte transparente. Hors de question de ne pas la rejoindre.



Il faut vider le frigo avant notre départ : le dernier petit déjeuner pourrait nourrir une armée. Will verse la pâte à pancakes dans une poêle, Niall fait cuire ce qui reste de saucisses et de bacon. Ruby et Pippa découpent du melon, des fraises, des bananes et le reste des fruits pour préparer une salade. Je presse assez d’oranges pour produire plusieurs litres de jus frais.

Nous dévorons tandis que le disque de Tom Petty tourne sur la platine dans le salon, et je n’arrive pas à imaginer une meilleure manière de terminer ce voyage.

Nous faisons la vaisselle, nous chargeons la voiture. Pippa et moi sourions chaque fois que nous nous croisons dans le couloir. Hier encore, je l’aurais enlacée sans me poser de questions, je l’aurais plaquée contre le mur et je lui aurais proposé de filer dans la forêt ou de nous enfermer dans la chambre.

Comme si une alarme incendie s’était déclenchée quelque part, ça ne semble plus d’actualité. On dirait qu’on vient d’atteindre la date de péremption de notre histoire. Nous gardons nos mains pour nous, nous sourions l’air heureux, mais nous ne nous touchons pas, nous ne nous déshabillons pas dans le couloir. Nous sommes redevenus des amis, des connaissances intimes peut-être. Et ça devra suffire.

Le superbe chalet est vide, nous lui disons au revoir, prêts à partir. C’est Will qui a le plus conduit jusque-là, quand je le vois étouffer un bâillement en montant dans le van, je me

porte volontaire pour prendre le volant pendant la première moitié du trajet. Je me convaincs que c'est parce que je veux rendre service et non parce que c'est la meilleure manière de m'occuper, car sur le siège conducteur, je pourrai me concentrer sur la route et non sur la conversation – ou son absence – dans la voiture.

Pippa s'assied sur l'une des rangées du fond, à côté de Will qui, après l'énorme petit déjeuner de pancakes – sans compter les deux semaines de vacances et le sexe – s'endort presque immédiatement. Mes amis discutent vaguement au début, la conversation se calme peu à peu, ils font soit la sieste soit écoutent de la musique. Pippa ne parle pas, c'est particulièrement étrange, le silence résonne autour de moi. Elle a l'air pensive. De temps à autre, je lui jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Encore des sourires amicaux, des hochements de tête.

Nous échangeons nos places après un arrêt pour faire le plein et je m'assieds sur le siège libre à côté de Pippa. La forêt laisse place aux champs, puis aux routes de campagne et à l'autoroute. L'autoroute débouche sur des rues fréquentées, entourées de gratte-ciel. Pippa est toujours aussi silencieuse. Le bien-être silencieux que j'ai trouvé avec elle a disparu, notre malaise est palpable, il devient de plus en plus évident à chaque kilomètre, jusqu'à ce que j'aie l'impression qu'une personne imaginaire se tient entre nous.

Je laisse vagabonder mon regard, les rues se succèdent et des pensées au hasard envahissent mon esprit. Pippa a-t-elle hâte de rentrer chez elle ? Sa vie se trouve en Angleterre : ses mères, son appartement, son travail. Mais toutes les choses qu'elle a envie de fuir y sont également, dont *le cul en mouvement* dont elle parle tout le temps quand elle fait allusion à Mark.

Ce qui fait dériver mes pensées vers la raison pour laquelle Pippa est venue ici. Ça a dû être difficile pour elle, assez dur psychologiquement pour qu'elle chasse Mark de l'appartement qu'ils partageaient et prenne un vol pour traverser l'Atlantique afin de respirer un autre air. J'ai peut-être été un petit ami quelconque et apparemment un mari encore plus mauvais, mais je serais incapable d'être infidèle. Pippa est vive et intelligente, drôle et belle, et je ressens une satisfaction étrange en me rappelant avec quelle rapidité elle s'est rendu compte que Mark ne la méritait pas. C'est presque mesquin de ma part.

Mais il y aura sûrement d'autres hommes. J'en suis persuadé. Je sens ma poitrine se comprimer, je ne m'attendais pas à une telle réaction. Je suis déboussolé : l'idée que Becky ait quelqu'un maintenant – et la réalité de son mariage – ne me dérange pas vraiment alors que la perspective que Pippa sorte avec des mecs à Londres me laisse un goût amer dans la bouche.

Ça ne signifie pas que perdre Becky a été facile, mais je n'ai pas souffert longtemps. C'est la *manière* dont elle est partie – ma perplexité absolue – qui m'a obsédé. Finalement, son absence n'a pas été si difficile à supporter.

Pippa est différente. C'est une pile électrique, un être flamboyant. Tomber amoureux de Pippa et la regarder s'éloigner serait un peu comme regarder le soleil s'éteindre.

Pour la première fois, je ressens de la peine pour Mark.

La voiture s'arrête à un stop et je cligne des yeux en regardant autour de moi et en réalisant que nous nous sommes garés devant l'hôtel de Niall et de Ruby. Nous déchargeons leurs affaires et je contourne le van pour les aider, puis réorganise le coffre.

Je serre la main de Niall et fais un câlin à Ruby, en lui souriant. Ruby est du genre à faire des câlins tout le temps. Pippa et elle se disent au revoir en se promettant de se retrouver à la minute où Pippa arrivera à Londres.

La pression sur ma cage thoracique revient.

Tout le monde est réveillé et nettement plus alerte lorsque nous remontons dans le van, mais l'absence de Niall et Ruby se fait vite sentir. Ziggs jette des coups d'œil au téléphone de Will et glousse en lisant les messages de plus en plus anxieux de Bennett. Je sais que mon téléphone se trouve dans mon sac à dos posé à mes pieds et capte maintenant, mais je le laisse là, en sachant qu'à la minute où je commencerai à regarder mes mails, il n'y aura plus de retour en arrière possible.

Je demande, prêt à penser à n'importe quoi en dehors du travail ou de la tension qui émane de Pippa :

– Où en sont les futurs parents ? Bennett fait-il des cauchemars ?

– Tu y es presque, dit Ziggy en parcourant les messages avant de commencer à lire. « Chloé commence à parler d'accouchement dans l'eau, pour donner naissance au bébé dans un monde serein sans aucun bruit violent ni sons de voix » et Max a répondu : « Sans bruits violents ni sons de voix ? Chloé réalise-t-elle que le bébé va rentrer à la maison avec vous deux ? »

Ziggy se met à ricaner, Will récupère son téléphone.

– J'essaie d'imaginer Bennett et Chloé en parents. Bennett et ses costumes immaculés, son canapé blanc au bureau. Tu l'imagines avec une poussette et des couches ? Tu le vois aider un enfant à se moucher ?

– J'ai *hâte* de voir ça, réplique ma sœur. Je suis un peu triste d'avoir déménagé et de ne plus avoir de leurs nouvelles que via des textos et des FaceTime.

Je demande :

– Vous n'avez pas dit que vous fêterez Noël à New York ? Ou que vous pensiez au moins y aller après la naissance, non ?

Will tourne à droite et ralentit au moment où un groupe d'enfants à vélo traversent la rue.

– C'est prévu. Heureusement, Sara et Chloé accouchent presque en même temps, nous pourrons voir les deux bébés en un seul voyage ! C'est ici, Pippa ? fait Will en lui jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

Pippa acquiesce.

Il se trouve que le grand-père de Pippa vit à seulement vingt minutes de chez moi. Nous nous sommes arrêtés devant une maison modeste en briques, située dans une allée bordée d'arbres. Elle saute presque du van, après avoir fait un câlin à Will installé sur le siège conducteur et à Ziggy du côté passager.

Je glisse sur le siège à contrecœur pour sortir du van, ma sœur me dévisage.

Bien sûr, elle me surveille.

Je lui lance un regard d'avertissement et fais le tour du van pour sortir le sac de Pippa. Je ne sais pas quoi faire.

Sans un mot, Pippa me passe devant et s'éloigne vers l'allée privée, monte les marches, se penche, récupère une clé en déplaçant une brique à côté de la porte. Je m'approche d'elle.

– C'est la maison de ton grand-père ?

– Il doit jouer au bingo.

Elle ouvre la double porte avant de tourner la clé dans la serrure.

– Tu veux qu'on attende avec toi ?

Elle me fait signe que non au moment où elle ouvre la porte. Un chien aboie joyeusement à l'intérieur.

– Non, ça va. Il arrivera bientôt. Il aime flirter avec les dames du vestiaire.

Elle attrape son sac et le pose à l'intérieur. Le vent fait claquer la porte, je la retiens d'une main.

Pippa regarde au loin dans la rue. Le silence, c'est nouveau entre nous.

Je n'aime pas ça.

Elle finit par me regarder.

– Je me suis bien amusée. Vraiment.

J'acquiesce et me penche pour embrasser son sourire doux, qui ne conserve aucune trace de la tension qui nous a accompagnés durant tout le trajet.

Je voulais que ce soit un baiser tendre, effleurer à peine ses lèvres. Mais je m'attarde, je mordille sa lèvre inférieure, la suce, encore et encore, nous inclinons nos têtes, nos langues se mêlent. Ce baiser m'enivre, il est familier, je suis impressionné par la chaleur qui monte dans mon corps. Je n'ai pas envie de la quitter.

Pippa s'écarte abruptement, le regard triste. Elle passe une main sur sa bouche en avalant sa salive.

– OK, murmure-t-elle, blême.

Mon ventre se contracte. Nous y voilà, c'est l'heure des adieux tant redoutés.

Je dis, en faisant un signe par-dessus mon épaule.

– Je vais devoir y aller maintenant. J'ai vraiment passé un bon moment.

Elle acquiesce.

– Moi aussi. On formait une super-équipe. Rappelle-moi si tu as besoin d'une fausse femme ou d'un flirt de vacances. Je suis assez bonne pour ces choses-là.

– C'est un euphémisme. (Je recule d'un pas, passe ma main dans mes cheveux.) Enchanté d'avoir fait ta connaissance.

Et... c'était assez horrible.

Je recule encore d'un pas.

– Rentre bien.

Elle fronce les sourcils et me sourit d'un air incertain :

– Merci.

– Salut.

– Salut, Jensen...

Ma gorge se serre, je me tourne et marche jusqu'au van. Hanna ne m'a pas quitté des yeux.

– C'était...

Je lui lance un regard noir, sur la défensive, et attache ma ceinture.

– C'était *quoi* ?

– Rien, juste, je ne sais pas.

Je n'aime pas la manière dont Ziggy voit la situation. Je me sens mal à l'aise.

– On la dépose, n'est-ce pas ? Je n'étais pas censé lui dire au revoir ?

– Je veux dire *après* le baiser. Hier soir, tu as raté le dîner à cause d'elle. Et là, tu l'embrasses et ensuite on dirait que tu la remercies de s'être occupée de ta fiche d'imposition. Je sentais votre malaise d'ici.

– Hier soir, on était en vacances. À quoi t'attendais-tu ?

Will et Ziggy ne répondent pas. Je leur rappelle un peu sèchement :

– Nous n'allons pas nous marier. Après seulement deux semaines, nous n'allons pas décider soudain que nous sommes amoureux.

Je me sens immédiatement mal d'avoir employé ce ton. Ziggy n'essaie pas de me dire comment vivre ma vie, elle me dit juste de *vivre*. Elle veut simplement que je sois heureux.

Et je le suis.



Je fais signe à Will et Ziggy de la fenêtre de ma voiture avant de reculer dans l'allée. Quatre minutes plus tard, je me gare devant chez moi.

Chez moi. Bordel, ça fait du bien d'être de retour, seul dans mon espace, entouré par mes affaires, avec wifi et réseau mobile, comme Dieu le veut.

L'automne est vraiment arrivé. Il y a plus de feuilles par terre que sur les arbres. Je note d'appeler le jardinier et de lui demander de tout nettoyer ce week-end.

Je laisse tomber mes clés sur la petite table de l'entrée et pose mon sac à côté de la porte en prenant une seconde pour apprécier le calme. L'horloge du grand-père de ma mère fait tic-tac dans la salle à manger et l'un des voisins passe la tondeuse, mais à part ces bruits de fond, le silence est total.

C'est peut-être – et je n'arrive pas à croire que je le pense – un peu *trop* silencieux.

Putain.

Je suis chez moi, j'ai enlevé mes chaussures, je vais enfiler mon pantalon d'intérieur et manger un plat à emporter avec une bière. Je me penche pour attraper la télécommande et allumer l'écran TV avant de me diriger vers la cuisine. J'attrape la pile de menus posée sur le comptoir, soigneusement rangée dans une enveloppe en plastique. Dans ma main, ils semblent froissés et familiers.

C'est agréable, n'est-ce pas ? Après mon voyage, je me détends à la maison.

Je n'ai pas été aussi détendu depuis des années.

Je remplis la machine à laver lorsque la sonnette d'entrée retentit quelques heures plus tard.

J'ouvre la porte et me fige.

Je ne m'attendais pas à ça.

– Becky ?

Je m'immobilise, mon esprit est vide de toute répartie qui ne soit pas : *Qu'est-ce que tu fous chez moi ?*

Elle lève une main et me fait signe, mal à l'aise :

– Salut.

– Salut ? (Je suis clairement perplexe.) Que fais-tu ici ?

– On est venus voir ma famille.

– Je veux dire, *ici* ?

– Je... euh...

Elle s'éclaircit la gorge, et c'est seulement à cet instant que je remarque le manteau léger qu'elle porte et la fumée qui sort de sa bouche. Il fait un froid glacial dehors. Merde.

– Entre.

Je recule d'un pas pour la laisser passer.

Elle s'arrête à l'intérieur en prenant quelques secondes pour regarder autour d'elle. Elle doit reconnaître une partie des meubles. La table. La lampe dans l'entrée. Elle n'a rien pris avec elle en partant, à part quelques valises de vêtements et les deux tableaux que sa grand-mère lui avait offerts.

Je mange toujours dans les assiettes qu'on nous a offertes à notre mariage, bordel. Un cadeau de son frère, Niels. Je ne les ai pas rendues. J'aurais peut-être pu y penser.

– Vous êtes partis avant la fin du tour, dit-elle en se tournant vers moi.

J'acquiesce en glissant mes mains dans les poches de mon jogging.

– Ouais, on a décidé ça sur un coup de tête.

– À cause de Cam et moi ?

Je hausse les épaules.

– Ça faisait partie des raisons. Mais le tour ne nous a pas plu sur la fin.

Le silence se fait, elle scanne les murs du salon du regard, jette un œil en direction de la cuisine, et je réalise mon erreur.

– Où est Pippa ?

Je tousse puis ris. Je suis trop fatiguée pour ça, putain.

– Pippa est... je commence, avant de me rendre compte que je ne lui dois aucune explication. Elle ne vit pas ici.

Becky cligne des yeux, confuse.

– Nous ne sommes pas mariés.

– Quoi ? fait-elle, les yeux écarquillés.

– C'était une... plaisanterie.

Je passe une main dans mes cheveux et la regarde scruter à nouveau la pièce.

– Pourquoi inventer ça ? (Elle me regarde à nouveau). Vous ressembliez à un couple, vous agissiez comme...

– On *était* ensemble.

Je me sens légèrement mal à l'aise.

– Mais vous n'êtes pas mariés.

– Je... (Je décide que je n'ai aucune envie de continuer.) Becky, désolé, y a-t-il une raison pour que tu sois *chez moi* ?

Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose puis la ferme, en secouant la tête avec un petit rire.

– Je voulais te dire au revoir.

– Tu es venue ici parce que tu ne m'avais pas dit au revoir ?

Becky grimace, en réalisant l'ironie de sa réponse.

– Eh bien... Nous n'avons pas eu le temps de discuter. Tous les deux. Cam m'encourage vraiment à essayer de communiquer davantage. Tu as quelques minutes à me consacrer ? Je... (Elle se tourne et avance un peu plus dans la pièce, en passant ses mains dans ses cheveux.) Il y a tellement de choses que j'aimerais te dire.

Je suis sûre qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'un silence lourd suive cette phrase. J'ai presque envie de rire. Si quelqu'un m'avait demandé il y a cinq ans – peut-être juste deux – si j'avais quelque chose à dire à mon ex-femme, j'aurais rédigé une dissertation.

Et, c'est vrai, j'avais beaucoup de choses sur le cœur dans le vignoble, avec Pippa, quand j'ai crié en direction du ciel, trempé par l'arrosage automatique. Mais maintenant, je me sens étrangement vide. Ni triste ni en colère. J'ai laissé ces parts de moi dans le vignoble et seule Pippa connaît leur existence.

– Si tu as envie de parler... (Je laisse durer la phrase.) Je veux dire, si ça te fait du bien de parler...

Elle s'approche d'un pas.

– Ouais, je pense que je peux tout t'expliquer maintenant.

Je ne parviens pas à m'empêcher de rire.

– Becks, je n'ai plus besoin que tu m'expliques quoi que ce soit maintenant.

L'étonnement se peint sur son visage, elle secoue la tête comme si elle ne comprenait pas.

– Je n'ai pas l'impression qu'on en ait vraiment parlé un jour, explique-t-elle. Je n'ai jamais reconnu que j'ai eu tort de partir comme ça.

Je m'écarte un peu en réalisant à quel point elle est égocentrique.

– Et tu penses que six ans après notre séparation, c'est le bon moment pour éclaircir les choses ?

Elle bégaye des protestations.

Je hausse les épaules, l'air impuissant.

– Enfin... si tu veux te libérer d'un poids, je t'écouterai. (Je lui souris avec douceur.) Je ne te dis pas ça parce que je suis amer ou parce que j'ai envie de te faire du mal mais parce que c'est la vérité. Tu n'as rien à m'expliquer, Becks. Notre rupture me semble très loin.

Elle marche jusqu'au canapé, s'assied en tailleur et fixe ses mains. Étrange de jeter un coup d'œil à un profil qui a été si important pour moi et qui ne me semble plus que... familial.

– Cette conversation n'a rien à voir avec ce que j'imaginai, avoue-t-elle.

Je m'assieds à côté d'elle.

– Je ne sais pas ce que tu veux que je te dise. Comment pensais-tu que ça se passerait ?

Elle tourne les yeux vers moi.

– Je pensais que je te devais quelque chose et que tu serais soulagé d'entendre mes raisons. Je suis heureuse que tu n'en aies pas *besoin*. Mais je n'avais pas réalisé que j'en avais besoin avant de te voir pendant le tour.

J'acquiesce.

– Eh bien, je t'écoute.

– Je voulais te dire que je suis désolée. (Elle plonge ses yeux dans les miens avant se remettre à regarder ses mains.) Je suis partie comme une garce. Je voulais que tu saches que ce n'était pas de ta faute.

Je ris un peu sèchement.

– C'était une partie du problème.

– Non, dit-elle. Tu n'as rien fait de mal. Je n'ai pas arrêté de t'aimer. Mais on était trop jeunes.

– On avait vingt-huit ans, Becks.

– Oui, mais je n’avais pas encore *vécu*.

Je la dévisage, en sentant à quel point elle a raison. Ma respiration devient plus difficile, je me souviens d’avoir entendu Pippa dire à peu près la même chose la semaine dernière, mais avec beaucoup plus d’entrain, de confiance, de sagesse.

Becky a quitté la maison de ses parents pour s’installer dans une chambre sur le campus, puis chez moi. Elle était casanière, elle n’a pas cherché à vivre d’aventures. Je n’ai juste jamais pensé qu’elle pourrait souhaiter sortir de ses quatre murs.

– J’ai compris ça avec le recul, bien sûr, ajoute-t-elle calmement. Quand j’ai réalisé ce qui m’attendait avec toi, j’ai tout de suite su que ce serait facile mais pas très intéressant. (Elle tire un fil de sa manche, l’air plus affecté qu’elle ne l’avait anticipé.) Et puis j’ai pensé à toi, à cette personne avec qui j’étais mariée, et j’ai su qu’à un certain moment, l’un de nous allait craquer.

Ça me fait rire, elle croise à nouveau mon regard, un peu soulagée.

– Pas devenir fou, mais coucher avec quelqu’un d’autre ou faire une crise de la quarantaine, quelque chose comme ça.

Je réponds immédiatement :

– Je ne t’aurais jamais trompée.

Son regard s’adoucit.

– Comment peux-tu le savoir ? Combien de temps as-tu mis pour m’oublier ?

Je n’ai pas envie de répondre à cette question, mon silence est éloquent.

– Peux-tu me dire avec certitude que tu n’es pas mieux sans moi ?

– Tu ne me demandes tout de même pas de te remercier ?

Elle secoue la tête.

– Non. Je veux juste dire que j’ai compris à quel point j’étais fragile. Je me suis vue au bord de la crise dans le futur. C’était peut-être un moment de faiblesse. Mais pour une raison étrange, j’ai su que nous n’allions pas rester ensemble pour toujours. Je savais qu’on s’aimait assez pour traverser des écueils, les problèmes du quotidien, même les changements de carrière, les enfants. Mais on ne s’aimait pas assez pour survivre à l’ennui et je me suis dit que tu allais *vraiment* t’ennuyer avec moi.

Est-ce pour cela qu’elle a épousé Cam ? A-t-elle cherché un homme plus simple que moi ? Suis-je censé être flatté qu’elle ait une si haute opinion de moi ou être troublé par son manque d’estime d’elle-même ?

– Tu es heureuse avec lui ?

– Ouais. (Son sourire est authentique.) On parle d’avoir des enfants. On a beaucoup voyagé depuis notre rencontre : l’Angleterre, l’Islande, même le Brésil. (Elle ajoute en secouant la tête.) Il a un bon poste. Il veut mon bonheur.

Becky n’a jamais apprécié d’être sous pression.

Mais pourquoi donnerais-je l'impression d'être un homme qui a besoin d'une femme capable d'entrer en compétition avec moi au niveau professionnel ? Becky n'aurait-elle pas pu tenir la distance ?

La vérité, c'est que j'en avais besoin, oui. Et qu'elle n'aurait sûrement pas gagné. Mais comment le savoir ?

Ça n'a plus d'importance. J'ai vieilli. J'ai besoin de quelqu'un qui prenne toute la place dans mes pensées et dans mon cœur. Quand je repense à comment j'ai décrit Becky à Pippa, je me rends compte que c'était très général.

Elle était sympa.

On s'amusait bien.

En réalité, je ne me souviens pas des détails. Parce que Becky a raison : elle n'avait pas encore vécu. Aucun d'entre nous n'avait vécu.

– Tu te sens mieux ?

– Peut-être. (Elle prend une grande inspiration et soupire.) Même si je ne comprends toujours pas pourquoi tu as fait semblant d'être marié avec Pippa.

– Ce n'est pas si compliqué. (Je me gratte les sourcils.) Quand je t'ai vue, j'ai paniqué. (J'ajoute, en haussant les épaules.) C'est sorti comme ça. Juste après, j'ai réalisé que tout allait bien, que te voir ne me faisait pas souffrir. Mais à ce moment-là, mentir semblait plus facile. Je ne voulais pas te tourner en ridicule. Ou être ridicule moi-même.

Elle acquiesce, comme si elle considérait la chose.

– Je vais devoir y aller.

Je me lève pour la raccompagner.

Cette conversation a été à la fois insolite et totalement banale.

Quand je lui ouvre la porte, je réalise que, pendant tout ce temps, Cam est resté dans sa voiture au bord de la route.

– Tu aurais dû l'inviter à entrer. (Je n'en crois pas mes yeux.) Ça fait trois quarts d'heure qu'il attend.

– Ne t'inquiète pas. (Elle m'embrasse sur la joue.) Prends soin de toi, Jens.

~

Je m'effondre sur le canapé, avec l'impression d'avoir couru un marathon.

Il est tôt, beaucoup trop tôt pour me coucher, mais j'éteins tout de même la télé et les lumières et finis par sortir mon téléphone de mon sac. Je m'apprête à programmer mon réveil mais hors de question de regarder mes mails. J'ai envie de lire un livre et de dormir.

Je n'ai aucune envie de penser à Becky, Pippa ou qui que ce soit d'autre.

Un message apparaît sur l'écran. Pippa.

Mon grand-père est un taré adorable et il veut que je l'invite à dîner demain à 15h. 15H, Jensen. À 19h30, je serai affamée. On dîne ensemble à une heure normale d'adulte dans la

semaine ?

Je fixe l'écran.

Dîner avec Pippa me paraît une excellente idée. Elle me fera rire, elle me convaincra peut-être même de l'inviter ici. Mais après Becky, et sachant le cauchemar qui m'attend demain au travail, je ne suis pas sûr d'être de bonne compagnie.

Je suis juste épuisé. Je suis incapable de gérer quoi que ce soit maintenant.

Je me sens très mal avant même de répondre.

Cette semaine est vraiment compliquée. Peut-être la semaine prochaine ?

Je balance mon téléphone sur le côté, légèrement nauséux.

Une demi-heure plus tard, je retourne mon téléphone pour voir si elle m'a écrit. Pas de réponse.

CHAPITRE 14

Pippa

Mon grand-père me tend un bol de porridge, il me faut de longues secondes pour me rendre compte qu'il est *chaud*. Je crois que je suis encore sous le choc.

Je pousse un petit cri et le pose sur le comptoir, remercie mon grand-père, l'air absent. Il grogne :

– Les enfants de l'an 2000, vous êtes toujours scotchés à vos téléphones.

Je cligne des yeux, il s'installe à la table de la cuisine, pose son propre bol et plonge sa cuillère dedans.

– Désolée.

Je verrouille l'écran. Je dois être en train de le fixer bouche bée comme un serpent dont la mâchoire s'est décrochée après avoir dévoré sa proie.

Je lâche mon téléphone, le rejoins autour de la table. Jeter des regards noirs à mon téléphone ne changera pas le contenu du message que j'ai reçu hier soir. Cette histoire n'a aucun sens.

Cette semaine est vraiment compliquée. Peut-être la semaine prochaine ?

OK, espèce d'enfoiré, sauf que la semaine prochaine, je ne serai plus là.

Je m'exclame, en lui souriant pour lutter contre mon irritation et ma perplexité :

– Moi, une enfant de l'an 2000 ? J'ai plutôt l'impression d'être entre les deux. Ni un X, ni un Y, ni même une enfant des années 2000.

Il lève les yeux et sourit.

– Tu es là depuis douze heures et je sais déjà que la maison me semblera vide après ton départ.

Elle semble déjà vide, je pense. Une semaine dans un chalet avec six personnes, c'est devenu la norme.

Je prends une cuillerée de porridge.

– Et si je laissais mon téléphone ici et qu'on allait au cinéma ?

Mon grand-père acquiesce en sirotant son café.

– C’est une super-idée, gamine.

~

Le ronron du moteur me berce pendant tout le trajet.

Je me suis cassé l’ongle du majeur gauche.

Ma jupe est sale.

Mes chaussures ont besoin d’être ressemelées.

Je suppose que j’aurais dû m’attendre à cette réponse. Il m’a quand même dit *enchanté d’avoir fait ta connaissance*, mais j’espérais que c’était sa nervosité qui parlait ou la gêne, à cause du regard perçant d’Hanna qui ne nous quittait pas. Mais non. Ce baiser ne signifiait pas *à plus tard* mais *au revoir*.

Jensen est un connard.

J’avais oublié à quel point se faire larguer était atroce.

– Je ne te connais plus aussi bien qu’avant, commence mon grand-père, mais tu me sembles bien silencieuse aujourd’hui.

Je le regarde avec un faible sourire. Je ne peux pas le nier, même aller voir un documentaire magnifique et distrayant sur les oiseaux migrateurs d’Afrique ne m’a pas sortie de la mélancolie dans laquelle le message de Jensen m’a plongée hier soir.

Je n’espérais pas monts et merveilles, mais je pensais que notre relation était spéciale. Je ne me fais pas d’idées. J’ai bien trop confiance en mon instinct pour le croire.

– Je suis désolée.

– C’est la dixième fois que tu t’excuses aujourd’hui. (Il fronce les sourcils.) Et une chose est sûre, c’est que tu n’es pas du genre à t’excuser compulsivement.

– Dés... (Je m’arrête cette fois en souriant.) Oups.

Il fixe la route d’un air stoïque.

– On m’a dit que je ne savais pas écouter, plaisante-t-il, mais me voilà enfermé dans une voiture. (Il ajoute plus doucement.) Je suis tout ouïe, ma chérie.

– Non, ce n’est rien, je commence en tournant la tête vers lui. Mais ces téléphones portables que tu détestes, je les déteste aussi maintenant.

Après un coup d’œil rapide, mon grand-père m’interroge :

– Que s’est-il passé ?

– Je crois que je me suis fait larguer en beauté.

Il ouvre la bouche pour parler, mais je continue pour clarifier :

– On n’était pas *ensemble* avec Jensen. Même si, en un sens, on l’était, je crois.

– Jensen ?

– Le type à qui j’ai parlé dans l’avion. Apparemment, c’est le frère d’Hanna.

Mon grand-père rit.

– Et Hanna est... ?

– Désolée. (Je glousse, moi aussi.) Hanna est la femme de l'associé du beau-frère de Ruby.

Il me jette un regard d'incompréhension.

J'esquisse un geste de la main pour lui faire comprendre que retenir qui est qui n'est pas indispensable.

– C'est un énorme groupe d'amis, et je suis partie en voyage avec certains d'entre eux : Ruby et Niall, Will et Hanna. Jensen est le frère aîné d'Hanna, il est venu avec nous.

– Donc, il y avait deux couples mariés, toi et le frère d'Hanna ? demande mon grand-père en fronçant à nouveau les sourcils. Je crois que je commence à comprendre.

– Honnêtement, je n'ai pas envie de tout te raconter. Et comme bavarder est mon superpouvoir, je ferais peut-être mieux de me mettre une main devant la bouche pour m'en empêcher. Ce que je peux te dire, c'est qu'il me *plaisait*. Il me plaisait beaucoup. Et pendant ce séjour, j'ai eu l'impression... qu'il m'aimait peut-être bien lui aussi. Mais maintenant que je lui ai écrit pour lui proposer de le revoir avant mon départ, il... (je murmure)... eh bien, il m'a dit qu'il avait du *travail*.

– Du travail, répète mon grand-père.

– À toutes les heures du jour et de la nuit, apparemment. Il a trop de travail pour me voir, même pour un dîner.

Mon cœur semble se dissoudre douloureusement dans ma poitrine.

– Donc, dit-il, pour s'assurer de bien comprendre, il était fou de toi pendant les deux semaines du voyage mais de retour dans la vie réelle, il n'a pas le temps.

Euh. Oui.

– Quelque chose comme ça. On était sur la même longueur d'onde, et puis soudain... ça s'est arrêté.

Mon grand-père tourne pour entrer dans la rue longée d'arbres où se trouve la maison où Coco a grandi.

– Eh bien, il est temps de boire un petit whisky.

~

À sept heures, j'ai bu assez de whisky sous le porche avec mon grand-père pour ne pas être persuadée que répondre lorsqu'Hanna m'appelle soit une bonne idée.

Mais une vague de culpabilité me submerge, je n'ai pas non plus envie d'ignorer son appel. Elle fait exactement ce que j'avais envie qu'on fasse, après tout : s'appeler, rester en contact.

Je réponds en me levant et en marchant de long en large.

– Hanna !

– Ah, commence-t-elle sans me saluer. Ça me fait plaisir d’entendre ta voix. J’ai l’impression que nous sommes tous en sevrage aujourd’hui !

Je ris, mais ma bonne humeur diminue un peu. Peut-être pas *tous*.

– Absolument.

– Tu fais quoi mercredi soir ? Tu veux venir dîner à la maison ? (Sans attendre ma réponse, elle demande.) Tu es en ville jusqu’à lundi prochain, n’est-ce pas ?

– Je pars dimanche. (Je jette un coup d’œil à mon grand-père qui fixe l’air serein sa pelouse verte tout en sirotant son whisky. Il aime sa petite-fille, mais il aime encore plus sa tranquillité.) Euh... laisse-moi vérifier mon agenda pour mercredi.

Je fais mine d’ouvrir l’application calendrier de mon téléphone, en sachant bien sûr que je n’ai absolument rien prévu pendant toute la semaine à part passer du temps dans l’énorme maison de mon grand-père et errer dans Boston toute seule. L’idée d’aller dîner chez Hanna est très attrayante.

Mais la possibilité que Jensen y soit, après m’avoir dit qu’il était pris toute la semaine, me donne la chair de poule.

Malheureusement, je ne peux pas anticiper cette gêne potentielle et lui demander si Jensen sera là. La dernière chose dont j’ai envie, c’est de parler à Hanna de son frère qui m’a baisée dans presque toutes les positions possibles pendant deux semaines avant de rompre par texto. Sans nul doute, Jensen ne parlera pas de moi avec Hanna à moins qu’elle n’insiste, elle doit penser que tout va bien. Je suis également certaine que même si sa réponse m’a semblé odieuse et que ça n’excuse pas son comportement, il est probablement vraiment surbooké. Après deux semaines de vacances, les chances pour qu’il prenne le temps d’aller chez sa sœur sont faibles.

– Je suis libre mercredi. J’adorerais venir.

Après avoir convenu d’une heure – aux alentours de dix-neuf heures trente, nous raccrochons et je retourne dans mon fauteuil en bois à côté de mon grand-père.

– Comment va Hanna ? demande-t-il d’une voix aussi douce et calme que du miel.

– Elle a plaisanté en disant que nous étions tous en phase de sevrage.

Il me dévisage.

– Et c’est le cas ?

– Peut-être à cause de tout le vin qu’on a bu, je plaisante et m’interromps en regardant avec ironie mon verre de whisky.

Il ne remarque pas la malice de ma phrase.

– Ce Jensen te plaît vraiment ?

Je réfléchis à la question pendant quelques instants. Bien sûr qu’il me plaît. Je n’aurais pas couché avec lui dans le cas contraire. Nous étions une équipe. Nous nous sommes *amusés*.

Mais bordel, ça allait bien au-delà de ça. Loin de lui, je me sens vide, comme si toutes les lumières s’étaient éteintes, et ce n’est pas seulement dû au fait que le voyage est terminé et

que tout s'est passé à merveille. C'est un vide douloureux, qui revêt la forme de son sourire timide, de ses grandes mains avides, pleines de désir, contrairement à ce que son apparence bon chic bon genre aurait pu laisser croire. Qui épouse celle de ses lèvres et de ses sourcils qui se haussent pour flirter... *oh, putain.*

– Ouais, il me plaît vraiment.

– Tu es venue ici à cause d'un enfoiré de petit ami et tu es revenue à la case départ.

J'aime la franchise de mon grand-père.

– Tout à fait.

Je marmonne dans mon verre. Est-ce que je me sens encore plus mal ? Moins d'humiliation, le cœur un peu plus brisé. Pour soigner l'humiliation, une bonne dose de colère suffit. En ce qui concerne le cœur brisé... whisky et grand-père, et mes mères qui m'attendent à la maison.

Seigneur, elles me manquent.

– Ce n'est pas un crime d'aimer, tu sais.

Cette phrase pique mon intérêt. Mon grand-père a travaillé toute sa vie comme superviseur dans un chantier naval avec un salaire confortable, mais c'était un travail de tous les instants, le genre de job qui ne permet pas d'avoir une vie amoureuse tourmentée.

– Je sais. Mais je me sens très mal à cause de cette histoire avec Jensen, si brève qu'elle ait été. Même pendant deux petites semaines, il était vraiment génial. Gentil, attentionné. Il sera parfait pour la prochaine, et je suis triste, car ce ne sera pas moi.

– On ne peut jamais savoir à l'avance si les choses fonctionneront ou pas. J'ai passé cinquante-sept ans avec Peg, continue calmement mon grand-père. Je n'aurais jamais pensé qu'elle finirait avec moi, mais ç'a été le cas.

Je n'ai jamais su comment lui et la mère de Coco se sont rencontrés, et sa voix émue me surprend :

– Comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Elle travaillait dans le snack-bar de son père, au comptoir. (Il s'absorbe dans la contemplation du liquide ambré de son verre.) J'ai commandé un lait malté, je l'ai regardée attraper la coupe en métal, mettre la glace, ajouter le malt. Ce moment était spécial. Chacun de ses gestes me fascinait.

Je reste immobile, de peur de l'interrompre, parce que j'ai l'impression qu'il s'agit d'une vérité profonde qui m'aidera à comprendre ce que je ressens ou ce que je ne ressens pas. Une vérité qui m'aidera à sortir de mes propres tourments.

– Elle me l'a tendue, j'ai payé, mais quand elle m'a rendu la monnaie, je lui ai dit : « J'aimerais que tu aies la même coiffure le jour de notre mariage. » Je ne l'avais jamais vue, mais je savais. Je n'étais pas du genre à dire ça à toutes les filles. Je ne lui ai plus jamais dit quoi porter ou quoi faire, en cinquante-sept ans. Mais pour notre mariage, je voulais qu'elle ressemble exactement à la jeune fille que j'avais rencontrée.

Il boit une gorgée et repose le verre sur le bras du fauteuil.

– Je ne l’ai pas revue pendant un an, tu savais ça ?

Je secoue la tête.

– Je ne connaissais pas cette histoire.

– C’est vrai. (Il acquiesce.) Elle est partie à l’université peu après. Elle est revenue passer l’été à Boston, un jeune type la suivait comme un chiot. Je ne peux pas dire que je lui en voulais. Elle m’a vu, j’ai regardé ses cheveux, exprès – elle les avait remontés, c’était la coiffure à la mode – et elle a souri. Ça a suffi. Nous nous sommes mariés l’été suivant. Quand elle est morte, je repensais sans arrêt à notre rencontre. Comme un souvenir obsédant. J’étais incapable de me rappeler comment elle se coiffait avant de mourir, mais je me souvenais très exactement de sa coiffure le jour où je l’ai rencontrée.

Je n’ai jamais entendu mon grand-père parler aussi longtemps de toute ma vie. S’il existe un contingent de mots pour une famille, j’en ai reçu presque tout le quota. Pourtant, à cet instant, je reste complètement silencieuse.

Il me jette un coup d’œil et continue :

– Parce que ça n’avait aucune importance. Au départ, l’amour est physique. On ne s’en lasse pas. Les gens parlent du désir comme si c’était de l’amour, mais nous savons tous que ce n’est pas le cas. Le désir se transforme. Peg est devenu une partie de moi. L’idée qu’on devient une seule personne a l’air simpliste, mais c’est ce qui se passe. Je ne peux plus aller au restaurant sans me demander si elle aurait aimé leurs œufs Bénédicte. Je ne peux pas boire une bière sans instinctivement attraper un verre de thé glacé pour elle. (Il prend une grande inspiration et regarde en direction de la rue.) Je ne peux pas me coucher sans imaginer son poids sur le matelas, à côté de moi.

Je pose une main sur son bras.

– C’est vrai, continue-t-il, la vie n’est pas facile sans elle. Elle est même très difficile. Mais je ne changerais rien, même si j’en avais l’opportunité. Quand je lui ai parlé de ses cheveux, le premier jour au snack-bar, elle m’a fait un grand sourire. Elle a eu un coup de foudre, elle aussi, à cette seconde précise, même si elle a changé d’avis pendant un moment quand sa vie est devenue plus excitante, différente, à l’université. Mais le désir a augmenté, augmenté et s’est transformé en quelque chose de plus fort. (Il me regarde à nouveau.) Ta mère Colleen le sait. Je ne comprends pas toujours ses choix, mais je sais qu’elle aime Leslie comme j’aimais ta grand-mère.

Les larmes me montent aux yeux, je me demande ce que Coco donnerait pour entendre son père dire ce type de chose.

– Et j’ai envie que toi aussi tu puisses vivre ça, Pippis. J’ai envie que tu trouves un type qui remarquera tout à propos de toi le jour de votre rencontre et qui, quand tu ne seras plus là, ne pourra pas cesser de penser à toi.

Will ouvre la porte un peu après dix-huit heures mercredi, mais Hanna n'est pas loin. Elle court dans le couloir, un énorme chien jaune sur ses talons.

– Pippa ! s'écrie-t-elle en m'enlaçant.

Le chien manque nous renverser quand il saute et pose ses pattes dans le dos d'Hanna.

– Vous avez un *chien* ?

Je me penche pour lui gratter les oreilles, Hanna s'écarte.

– Je te présente Penrose ! Elle a passé les deux dernières semaines chez mes parents, c'était plus simple pour l'organisation de l'anniversaire, puis du voyage. (Elle fait signe au chien de s'asseoir et quand il obéit, Hanna sort une friandise de la poche de son cardigan.) Elle a un an maintenant, mais on est toujours en pleine phase d'éducation.

Hanna sourit largement à Will.

– J'imagine qu'elle doit son nom au célèbre mathématicien ?

– Oui ! Enfin quelqu'un qui nous comprend ! (Elle se retourne en me faisant signe de me diriger vers la cuisine.) Allons-y, je meurs de faim.

Je suis déjà venue deux fois, la maison me semble désormais familière. Mais cette fois, elle paraît plus... cosy, même si les ribambelles d'enfants ne sont plus là et que l'excitation des vacances a disparu. Je distingue les signes de vie de Will et Hanna : l'ordinateur portable d'Hanna sur le bar, le bureau de Will – un peu plus loin dans le couloir – encombré de papiers, de journaux médicaux et de Post-it. Près de la porte d'entrée, deux paires de baskets de course. Une pile de courrier se trouve sur une petite table dans l'entrée. Dans la cuisine, l'odeur d'une marinade délicieuse et de fromage émane du four. Après un bref câlin, Will se dirige vers l'îlot central pour préparer une salade.

Je ne vois personne en dehors de nous quatre, dans la cuisine : Will, Hanna, moi et l'adorable Penrose.

Vais-je oser poser la question ?

– Comment va ton grand-père ? demande Will en versant des rondelles de concombre dans le saladier en bois.

– Très bien. Et je suis ravie d'être rentrée de ce road trip. J'aime passer du temps avec lui, mais je sens que je le perturbe. Quelques jours à dormir dans sa chambre d'amis, ce sera bien assez pour lui. C'est un homme d'habitudes.

– Je connais quelqu'un comme ça, siffle Hanna en me regardant intensément.

Eh bien, je crois qu'il est temps de poser la question.

Après un petit soupir, je lâche :

– Jensen se joint-il à nous ce soir ?

Hanna secoue la tête.

– Il m'a dit qu'il avait du travail.

Mais Will se fige et lève lentement les yeux vers moi.

Merde.

– Vous ne vous êtes pas parlé tous les deux ?

– Euh... non.

Il fronce les sourcils.

– Après... le chalet... j'aurais pensé que vous...

Il ne continue pas, jette un coup d'œil à Hanna qui semble réaliser qu'en effet, je suis censée savoir si Jensen sera là ou pas ce soir.

Je n'ai pas envie de créer un malaise. Je sais comment Hanna se comporte avec Jensen – elle le harcèle gentiment – et Will aussi semble très investi dans notre couple hypothétique.

– Quand nous sommes rentrés, je lui ai proposé de dîner avec moi cette semaine. Malheureusement, il m'a dit qu'il était surbooké. (Je ménage une pause, et n'arrive pas à m'empêcher d'ajouter.) Il a suggéré par texto qu'on pourrait se voir la semaine suivante.

– Mais tu ne seras plus là la semaine prochaine, fait Hanna, lentement, comme si elle espérait ignorer un détail évident qui signifierait que son frère n'agit pas comme un enfoiré.

Je hoche la tête.

– Jensen va-t-il à *Londres* la semaine prochaine ? demande-t-elle d'une voix aiguë.

– Pas que je sache.

Seigneur, c'est très gênant. Pour être honnête, j'ai vraiment le cœur brisé. Et je me sens humiliée. J'apprécie qu'Hanna m'aime assez pour ignorer toutes les bonnes raisons pour lesquelles Jensen et moi ne pouvons pas être ensemble sur le long terme – pour commencer, le fait que nous ne vivions pas sur le même continent –, mais ça me fait un peu souffrir que Jensen ne prenne pas la peine d'essayer de me voir tant que je suis à Boston. Maintenant, tout le monde est au courant. D'ailleurs, j'adore Hanna et Will et je n'ai pas envie que ce qui se passe – ou plutôt, ce qui ne se passe pas – gâche notre amitié.

Elle sort trois verres d'un placard et me demande si je veux de la bière ou du vin.

– De l'eau ? (Je ris.) Je crois que j'ai assez bu pour les dix prochaines années.

Elle se dirige vers l'énorme réfrigérateur en grommelant :

– Je suis furieuse ! Je me suis posé la question quand on t'a déposée, mais j'espérais...

– Ne te mets pas en colère.

Will secoue la tête.

– Prune, ce ne sont pas nos affaires.

– Comme si Jensen ne s'en était jamais privé de son côté ! s'exclame-t-elle. Et je suis heureuse qu'il m'ait mis un coup de pied au cul, sinon je ne t'aurais jamais appelé.

– Je sais, fait-il d'une voix apaisante. Je suis d'accord. Et je sais que tu t'inquiètes pour lui, du fait qu'il soit seul. (Il me lance un regard d'excuse.) Désolé, Pippa.

– Ce n'est pas grave.

Je hausse les épaules. Je pense ce que je viens de dire. Percevoir la colère d'Hanna me reconforte et n'empire pas les choses, au contraire.

– C'est juste que... commence Hanna. Je voudrais...

– Je sais. (Will la prend par les épaules et l'enlace.) Mais allez... (Il l'embrasse sur le front.) Mettons-nous à table.

~

Will me sert une énorme portion de lasagnes et un peu de salade, avant de me tendre l'assiette.

– Cette assiette est plus lourde que moi. (Je la pose sur le dessus de table aux couleurs d'automne.) Et si tu me demandes de ne pas quitter la table tant que je n'aurai pas terminé, je raterai mon avion dimanche.

– Les lasagnes de Will sont célèbres, dit Hanna. Enfin, rectifie-t-elle après avoir avalé une bouchée, célèbres ici. Pour moi.

Je les goûte et comprends tout de suite pourquoi. L'équilibre entre le fromage, la viande, la sauce et les pâtes est parfait. Incroyable.

– Tu es beau *et* tu sais cuisiner, ce n'est pas juste.

Il sourit.

– Je suis aussi du genre à recycler les déchets et faire le jardin.

– Ne te dévalorise pas, mon cœur, réplique Hanna en riant. Tu nettoies les toilettes comme personne.

– Hum, sans oublier que tu es une tête en matière d'investissement avec un doctorat, docteur Sumner.

Will et Hanna échangent un regard.

– C'est vrai.

Hanna hausse les sourcils.

– OK, j'ai passé ces deux dernières semaines avec vous deux. Je sais que je suis en train de rater quelque chose.

– On a décidé hier soir que j'allais peut-être quitter mon travail... (Il regarde Hanna puis dit calmement.) L'année prochaine.

– Pour changer de job ou ne plus travailler du tout ?

Je suis choquée. Je sais que Will travaille avec Max, j'imaginais que c'était le meilleur job du monde.

Hanna hoche la tête.

– On vit très confortablement et... (elle lui sourit)... quand je serai titularisée, nous essaierons de faire un enfant. Will veut être père à temps plein.

Je secoue la tête en leur souriant.

– N'est-ce pas bizarre ? Arriver à un point où toutes ces choses commencent à se produire, où tous ses amis se marient puis ont des enfants ? J'ai l'impression que ça s'est fait en un éclair. Toutes mes connaissances se marient cet été. Bientôt, ils auront des enfants.

– Ça arrive vraiment très vite, répond Will en riant. Je me souviens quand Max et Sara ont eu Annabel, on était tous genre « Comment ça marche ? Pourquoi ça pleure ? Pourquoi ça pue ? » Maintenant, Max et Sara attendent leur quatrième enfant et on est tous capables de changer une couche, une main attachée dans le dos.

Hanna acquiesce.

– Et Chloé et Bennett s’y mettent. C’est le plus choquant. Quand Chloé nous a dit qu’elle était enceinte, j’ai compris que tout allait changer. De la meilleure manière qui soit.

– C’est génial. (Je repousse la nourriture du bout de ma fourchette. Je me sens mélancolique, non parce que j’ai envie d’un enfant ou même d’un mari. J’ai juste envie qu’une personne bien spécifique soit avec nous, assise à côté de moi. Cette absence me semble bien trop évidente.) Ça semble si loin de mes préoccupations, mais je ne le vis pas mal.

– Jensen pense parfois comme toi, fait Hanna, comme si elle lisait dans mes pensées. Mais pour lui, c’est plus difficile. (Elle s’arrête en entendant Will soupirer.) Désolée, dit-elle en s’affalant. Je recommence.

Will éclate de rire.

– Oui.

– Mais il se sentira peut-être mieux désormais. Maintenant qu’il a revu Becky, il pourra peut-être tourner la page. Il n’a pas été très démonstratif, mais j’imagine que ç’a été assez cathartique pour lui de réaliser qu’il n’avait plus besoin d’elle.

– Je suis d’accord, dit Hanna. C’est chouette pour lui. J’étais prête à lui casser la figure, mais il a beaucoup mieux géré la chose que je n’aurais pu le faire. Tu as dû jouer un rôle important.

– Je suis d’accord, renchérit Will.

– Je ne sais pas pourquoi, mais quand je vois Pippa, je pense à Jensen. (Elle jette un coup d’œil à son mari, et quand il secoue la tête, elle se tourne vers moi.) Vous étiez si mignons tous les deux. Ça faisait longtemps que je ne l’avais pas vu aussi heureux.

Je m’essuie la bouche avec ma serviette avant de répondre.

– Je ne pense pas que ce soit étrange, mais je pense que « Jensen et Pippa » étaient un couple éphémère de vacances. C’est le séjour qui l’a mis de si bonne humeur.

Elle me dévisage, perplexe, et je sens qu’elle n’est pas d’accord.

– Donc, tu t’en fiches si ça se termine ?

J’ai un coup au cœur.

– Non. Je n’ai pas envie que ça s’arrête là. (Cet aveu est douloureux.) Mais que faire ? Je vis à Londres.

Will grogne, l’air de compatir.

– Je suis désolé, Pippa.

– Il me *plaît*. (Je regrette soudain de ne pas avoir accepté le verre de vin qu’Hanna me proposait.) Je... voudrais que ça continue. Mais si on met de côté la distance, je n’ai pas envie

d'avoir à le *convaincre*. Je me sentirais mal s'il m'appelait juste parce que quelqu'un lui a dit de le faire.

Hanna grimace un peu, l'air de comprendre.

– Et tu pourrais envisager de t'installer ici ?

J'y réfléchis, en retenant mon souffle, même si ma réaction la plus immédiate serait un oui enthousiaste. J'adore la région de Boston, j'adore l'idée de vivre ailleurs pendant un moment, même si mes mères, Ruby et mes autres amis à Londres me manqueraient. Mais j'ai besoin d'un changement. J'ai déjà des amis ici – des gens que j'espérais connaître, et dont l'estime me touche, qui, en plus, semblent avoir envie de passer plus de temps avec moi.

J'acquiesce lentement.

– J'emménagerais ici si je trouvais un bon job, ou même un job qui me permettrait de m'installer et de me sentir bien. (Je croise son regard qui pétille.) Je n'emménagerais pas ici pour Jensen. Pas comme ça.

Elle sourit d'un air coupable.

– Eh bien, j'ai quelques contacts qui attendent de tes nouvelles à ton retour à Londres. Quelques-uns sont à Harvard, mais il y a aussi des entreprises dans la région de Boston.

Elle se lève, avance vers le buffet à côté de la fenêtre et récupère une feuille de papier pliée.

– Voilà, dit-elle en me la tendant. Si l'une de ces opportunités t'intéresse, n'hésite pas.

~

Je reste assise dans la voiture de mon grand-père pendant quelques minutes après leur avoir dit au revoir. Ils m'ont proposé de nous voir samedi, mais Hanna est presque sûre d'être obligée de passer au labo pour aider l'un de ses doctorants, donc j'ai un peu l'impression de leur dire au revoir pour un temps infini. Ruby et Niall sont retournés à Londres il y a deux jours et je les reverrai bientôt, mais je ressens plus qu'une tristesse momentanée de fin de vacances. J'ai l'impression d'avoir créé un lien avec cet endroit, avec les gens qui vivent ici, et l'idée de retrouver un Londres pluvieux, un job de merde, un boss horrible me met... en rogne.

J'attrape les clés dans mon sac et tombe sur la feuille de papier qu'Hanna m'a donnée pendant le dîner. Je la sors et réalise qu'elle comporte deux pages, à interligne simple, *saturées* de noms. Des professeurs qui cherchent quelqu'un pour diriger leurs labos, des instituts privés sur le campus, des entreprises de construction qui proposent un poste qui ressemble beaucoup au mien... chaque job semble me correspondre, Hanna a dû prendre tellement de temps pour rassembler ces informations... Si j'ai envie de déménager à Boston ou à New York, je dispose d'au moins douze opportunités.

Ensuite, je découvre l'autre information qu'elle m'a fournie.

Elle l'a tapée, comme le reste de la page, donc Hanna a pensé l'inclure depuis le début. Comme si elle savait que je n'aurais pas son adresse.

Je fixe la page. Même la vue de son nom en lettres noires sur la feuille blanche me fait sursauter. J'ai envie de le voir, de sentir ses bras autour de moi. J'ai envie d'un au revoir qui ressemble à un *à bientôt* et pas à un *à plus* comme dimanche. J'aimerais arrêter de me sentir aussi frustrée.

C'est *maintenant ou jamais*, je le sais. J'allume le contact et sors de l'allée. Au lieu de tourner à gauche, je me dirige sur la droite.



Jensen vit dans une très belle maison en briques rouges dans une rue large et plantée d'arbres. Elle a deux étages, les briques sont impeccables, la peinture de la porte est nickel. Le lierre épouse l'un des côtés de la bâtisse, il semble avoir été taillé récemment. Les branches délicates grimpent sur la façade vers les grandes fenêtres blanches qui donnent sur Matilda Court.

Une fenêtre est illuminée. Une autre pièce émet de la lumière un peu plus loin dans la maison. Peut-être la cuisine. Ou le salon. Dans tous les cas, je connais assez Jensen pour savoir qu'il ne les laisserait pas deux lumières allumées s'il n'était pas chez lui. Une lampe éclairée dans une maison vide : prudent. Deux dans une maison vide : du gâchis.

Un vent frais fait voler des feuilles dans la rue, elles tourbillonnent autour de moi, je regarde vers le sol. Il fait nuit, personne ne se promène, aucune voiture.

Qu'est-ce que je fais ici, putain ? Suis-je venue me prendre une nouvelle claque ? Il me reste encore quelque chose à perdre, finalement : ma fierté. Venir ici après avoir été larguée par texto, c'est un peu extrême. En suis-je là ? Mark et son cul en mouvement ne m'ont-ils rien appris ? Je regarde à nouveau par la fenêtre en me rabrouant intérieurement. J'ai quitté Londres pour me remettre d'une rupture, et voilà que j'ouvre mon cœur pour être piétinée.

Pippa Bay Cox, tu es une idiote finie.

Seigneur, c'est un cauchemar. Il fait froid dans la rue, chaud dans ma voiture. Il fait peut-être un peu plus chaud dans le magasin de donuts du coin, où je pourrai manger jusqu'à me sentir mieux. Une voiture se gare derrière moi, je réalise de quoi j'ai l'air : debout devant une maison, regardant par la fenêtre. Je sursaute en entendant une portière claquer et me tourne pour m'éloigner, mais je me heurte à un corps.

– Je suis dés... je commence, quand mon sac tombe.

Je rougis en me penchant pour en ramasser le contenu éparpillé par terre.

– Pippa ?

Je fixe des chaussures marron au cuir brillant devant moi, et j'entends la voix douce qui vient de prononcer mon nom résonner dans mon esprit.

– Salut.

Je ne me redresse pas tout de suite.

– Salut.

Je suis prosternée aux pieds d'un homme d'affaires, c'est un tableau ridicule. S'il existait un code secret pour que le béton s'ouvre pour m'avaler, je l'aurais composé tout de suite. C'est... horrible. Très lentement, je récupère mes affaires sur le trottoir.

Il s'agenouille.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Oh Seigneur.

– Hanna... (Je récupère mes clés de voiture.) Elle m'a donné ton adresse. J'ai pensé... (Je secoue la tête.) Ne sois pas en colère contre elle, je t'en prie. Comme je savais qu'il n'y aurait pas de maîtresse fan de lingerie avec toi, j'ai pris mon courage à deux mains et je suis passée. J'avais envie de te voir. (Il ne répond pas tout de suite, j'aimerais disparaître.) Je suis désolée. Tu m'as dit que tu avais du travail.

Il approche sa main de mon bras et m'aide à me relever. Quand je regarde son visage, j'y vois un sourire discret.

– Tu n'as pas à t'excuser. J'étais surpris de te voir, c'est tout. Agréablement.

Je scrute son costume puis sa voiture.

– Tu rentres à peine chez toi ?

Il acquiesce, je jette un coup d'œil à ma montre. Il est onze heures passé.

– Tu ne blaguais pas quand tu m'as dit que tu avais beaucoup de travail, je marmonne en regardant sa maison. La lumière est éclairée.

Il hoche la tête.

– J'ai programmé un minuteur.

Bien sûr.

J'éclate de rire.

– D'accord.

Sans un autre mot, il se penche, m'entoure de ses bras et me serre contre lui avant de m'embrasser.

Le soulagement, la chaleur. Nous n'hésitons pas en nous embrassant, la sensation de ses lèvres sur les miennes est familière, nos bouches s'ouvrent, nos langues se mêlent. Puis la passion de notre baiser s'apaise, il place de petits baisers sur ma bouche, ma joue, mon cou.

– Tu m'as manqué, dit-il en m'embrassant dans le cou.

Il a l'air épuisé, je le vois à ses épaules un peu tombantes, à ses paupières lourdes.

– Tu m'as manqué, toi aussi. (Je m'accroche à son cou.) J'avais juste envie de te dire bonsoir, mais j'ai l'impression que tu pourrais t'effondrer sur place.

Jensen s'écarte, me regarde puis désigne la porte d'entrée.

– Je *suis* sur le point de m'effondrer, mais tu n'es pas obligée de partir. Viens. Reste ici ce soir.



Nous entrons sans un mot. Jensen me tient la main, l'air déterminé, me guide jusqu'à la salle de bains de sa chambre – où il trouve une brosse à dents neuve pour moi – et après nous être brossé les dents en souriant, il m'amène dans sa chambre.

Sa chambre est décorée avec des couleurs feutrées, discrètes : des tons crème, bleus, du bois marron foncé. Ma jupe rouge et mon haut bleu saphir ressemblent à des pierres précieuses par terre.

Jensen ne semble pas le remarquer. Il laisse tomber ses vêtements à côté des miens et m'allonge dans le lit, sa bouche chaude et humide dans mon cou, sur mes épaules. Il me lèche les seins.

Nous n'avons jamais fait l'amour comme ça : finie l'insouciance du tour des vignobles. Ici, nous sommes nous-mêmes dans son lit, dans sa chambre plongée dans l'obscurité. Nos mains effleurent nos peaux familières, nos rires éclatent entre deux baisers. Une douleur sourde monte dans mon ventre, irradie entre mes jambes et son sexe se tend, son excitation monte, et le voilà qui s'enfonce en moi, avec un mouvement parfait des hanches, ses bras m'entourent, la même pression de sa bouche dans mon cou.

Je suis au paradis et en enfer. C'est une drogue : coucher avec lui, comme toujours, est merveilleux. Sous ses lèvres et ses mains possessives, il m'est impossible de ne pas avoir l'impression que je suis la seule personne qui existe pour lui. Mais *cette* conscience est une torture : il me faut accepter pour la première fois que tout est temporaire. Savoir que si je n'étais pas venue, il n'aurait pas fait l'effort.

– C'est bon, halète-t-il dans mon cou. Seigneur, c'est tellement bon.

Je me blottis dans ses bras, en ressentant la même chose que dans le Vermont. Entre nous, il n'y a pas seulement du désir, nos sentiments sont profonds et torrides, indépassables. Je sens, alors qu'il bouge sur moi et se cale sur mon rythme, que la question de savoir si je tomberai ou non amoureuse de Jensen est purement rhétorique.

Je suis déjà amoureuse de lui.

Je le réalise, halète, pousse un petit cri qu'il remarque. Il ralentit, sans s'arrêter complètement mais se concentre sur mon visage.

– Ça va ? demande-t-il en m'embrassant.

Ses épaules vont et viennent sur moi, encore et encore. Je contemple la courbure musclée de son cou, son torse défini.

– Tu m'appelleras quand tu viendras à Londres ?

Ma voix est pathétique. Apparemment, ça me suffirait.

Il glisse, m'attrape une jambe, la remonte sur sa hanche. Ainsi, il peut me pénétrer plus profondément et nous vibrons tous les deux en sentant la vague de plaisir qui vient calmer la morsure folle de la passion. Il tente de me sourire, mais son sourire ressemble plus à une grimace, à cause de la tension de tout son corps.

– Je n’y retournerai pas avant mars. Je t’appellerai si tu n’as pas un copain d’ici là.

C’était censé être une plaisanterie, enfin je crois.

Ou un rappel.

Je ferme les yeux, en l’attirant contre moi, et il me prend plus fort, avec une ardeur qui oblitère toute pensée annexe.

Je suis heureuse de pouvoir oublier ce qu’il vient de dire – un *copain* – et que son pendant logique n’émerge pas – une *copine* –, et que nous puissions faire l’amour comme ça, laisser monter le plaisir et jouir en tremblant, en haletant à l’unisson. Que nous ne soyons pas obligés de mettre nos sentiments sur la table et d’essayer de transformer cette étreinte en autre chose.

CHAPITRE 15

Jensen

Après des vacances, tout semble moins agréable qu'à l'ordinaire.

Je me répète que c'est normal après un séjour aussi génial, unique interruption à des années de travail sans relâche. C'est sans doute le fait d'avoir été détendu, d'avoir débranché, et de la proximité d'amis aussi proches alors que je suis habitué à vivre seul, j'ai besoin d'un temps d'adaptation. Normal. C'est peut-être aussi d'avoir revu Becky, de sentir que notre passé fait irruption dans mon présent, sans savoir quoi en faire, avant de réaliser que je n'étais pas censé en faire quoi que ce soit.

Mais je suis extrêmement perturbé, plus que la moyenne des gens, et mon retour ne se fait pas en douceur. J'ai été tellement occupé que j'ai perdu mes habitudes, j'ai arrêté de faire du sport, j'ai dû bosser pendant ma pause déjeuner pour compenser. J'étais tellement épuisé à la fin de la journée que je rentrais chez moi, mangeais, prenais ma douche et allais me coucher. Je me réveillais et recommençais tout à zéro. Mais il n'est pas sorcier de deviner que ce sentiment étrange ne provient pas seulement de la tonne de travail qui m'est tombé dessus.

Pippa et moi avons été clairs tous les deux sur ce que nous voulions – nous amuser, profiter, un flirt, une pause par rapport à la réalité – alors, pourquoi me suis-je emballé ?

Je n'arrête pas de penser à elle, je repasse les souvenirs du chalet dans ma tête, en regrettant de ne pas y être resté comme elle l'a suggéré pour faire comme si, tous les ans pendant six mois, la vie à Londres et à Boston n'existait pas. Six mois sans téléphone, sans mails, avec les personnes que j'aime le plus autour de moi ? Le paradis.

Passer une nuit supplémentaire avec Pippa a plus été une torture qu'autre chose. Une vague surréaliste m'a submergé quand je suis sorti de ma voiture et que je l'ai vue sur le pas de ma porte. Il m'a fallu cinq secondes pour réaliser que ce n'était pas le fruit de mon imagination. J'étais épuisé, prêt à ne pas me doucher pour dormir dix minutes supplémentaires mais soudain, le sommeil est devenu la chose la moins attrayante du monde.

Le lendemain matin, elle s'habille, elle m'embrasse et elle s'en va.

Un flirt. Voilà ce que c'est.



Quelques jours plus tard, je fixe la feuille de calcul sur mon écran, les chiffres se brouillent. Il est presque dix-neuf heures, et après des heures à parcourir la même liste d'actifs, je suis à deux doigts de mettre le feu à l'ordinateur, aux dossiers et peut-être même au bureau.

– Je savais que tu serais ici, donc je t'ai apporté un cadeau, lance Greg en jetant un coup d'œil aux piles de dossiers qui encombrent mon bureau.

Il me tend un sandwich puis sort une bouteille de bière de la poche de son manteau.

– Non merci. (Je souris faiblement, lui jette un coup d'œil avant de me tourner vers mon écran.) J'ai mangé un genre de bagel un peu plus tôt.

– Un genre de bagel ! répète-t-il et, au lieu de partir, il s'assied en face de moi. Tu sais, en général, quand les gens rentrent de vacances, ils sont un peu moins... sur les nerfs.

Je me frotte les yeux. Trop peu de sommeil et trop de café me rendent irritable, mes tempes me font souffrir.

– Je n'ai pas assez travaillé pendant mon absence, donc c'est un gros bordel.

– Le staff junior n'a pas fait ce que tu leur as demandé ?

– Si, ils ont bien bossé mais... je ne sais pas. Ils n'ont pas travaillé à ma manière. Sans mentionner le fait que j'ai quitté le bureau de Londres à la fin des dépositions, les types de la boîte avaient tout le temps de terminer leur partie du travail avant l'audience et ils ont loupé le délai pour fournir les documents.

– Oh merde !

– Exactement.

– Tu sais que ce n'est pas de ta responsabilité.

Je raisonne :

– Enfin, *techniquement* c'est ma...

– Ton travail, c'était de parcourir les dépositions, m'interrompt-il. Pas de remplir la paperasse, putain. Et bien sûr que tu n'as pas travaillé autant que tu l'aurais voulu pendant les vacances. C'est pour ça qu'on appelle ça des *vacances*. (Il énonce chaque syllabe, attrape un vieux dictionnaire sur mon étagère et le feuillette.) Laisse-moi une seconde, je vais chercher le mot pour toi. Je n'arrive pas à croire que tu as un dictionnaire...

Je tends la main sur le bureau pour le lui prendre.

– Je comprends, oui, ce n'était pas ma responsabilité à proprement parler. (Je me retourne vers mon ordinateur.) Mais c'est un enfer à gérer après coup et tout ce qui s'est passé pendant je n'étais pas là... (Je laisse échapper un soupir et hausse les épaules avant d'ajouter calmement.) Ça ira. Je mettrai un peu de temps à me remettre à jour, mais ça ira.

Il se lève, prêt à partir.

– Rentre chez toi, dîne tranquillement, regarde la télé, *genre*. Et puis reviens demain et n'oublie pas de partir à une heure décente. Sinon, tu vas faire un burn-out, et tu es trop intelligent pour en arriver là.

– Promis.

Je le regarde se tourner vers la porte. Il rit :

– Tu es un menteur. Mais bonne soirée, Jens. (Un peu plus loin dans le hall, il crie encore.) Rentre chez toi !

Je souris avant de me concentrer de nouveau sur ma feuille de calcul.

Il a raison. Les journées sans fin et l'absence de vie sociale sont devenues ma norme. Je suis le seul partenaire junior de trente ans, sans femme et sans enfants, rester tard n'a jamais été un problème pour moi. J'ai de la chance d'en être à ce niveau de ma carrière. Je me souviens à quel point c'était difficile au début – je faisais encore plus d'heures en espérant être assez compétent pour que les seniors me confient des dossiers.

Maintenant, je me noie dans le travail, j'ai plus de dossiers que je ne peux en gérer et il me devient impossible de partir sans que le bureau explose. Ouais, j'ai créé ce problème, mais je ne sais pas encore combien de temps ça peut durer ainsi. J'adore mon travail, j'adore l'équilibre ordonné et non négociable du droit. Ça a été suffisant jusqu'à ce que ça ne le soit plus.

La tasse de café que je suis allé chercher il y a une heure est froide, je la décale sur le côté, ouvre mon tiroir et récupère de la monnaie pour la machine à café.

Mon téléphone se trouve à côté de mes pièces de 20 centimes, je l'attrape en gémissant, parce que je sais que je vais rester encore quelques heures. J'ai à peu près quinze appels manqués – beaucoup de Ziggy – et quelques messages. Le plus récent est un texto de Liv.

Ziggy veut que tu ailles dîner chez elle.

Je réponds : Je travaille. Pourquoi ne m'écrit-elle pas directement ?

Tu travailles ? AH BON, répond immédiatement Liv. Elle dit que tu ne réponds pas au téléphone.

La culpabilité et l'irritation montent en moi. Ziggy est la dernière personne qui devrait se plaindre auprès de Liv que je travaille trop.

Je jette un coup d'œil autour de moi, puis regarde l'heure. L'immeuble est silencieux en dehors du bruit de l'aspirateur dans le couloir. Je me sens soudain épuisé. Dîner chez Will et Ziggy, c'est une excellente idée. J'en ai assez d'être assis sur ce fauteuil et de répondre à tous ces mails, de boire du café et de manger du bout des lèvres des plats à emporter. Ziggy finit presque aussi tard que moi, ils doivent en être seulement à l'entrée. Je lui écris que j'arrive et éteins mon ordinateur et mon téléphone.

La légèreté merveilleuse que je ressentais il y a quelques jours seulement s'est déjà évaporée, et je suis revenu à la case départ : fatigué, seul, désireux d'un peu de chaleur humaine.



Je me gare dans la rue et emprunte le chemin qui mène à la maison, en remarquant qu'elle scintille dans les rues sombres. De petites lumières illuminent les parterres et remontent dans les arbres. De la lumière filtre à travers les rideaux en voilage du deuxième étage. De là où je me tiens, je distingue Will et Hanna dans le salon, enlacés. À travers la fenêtre ouverte, une chanson des Gun N'Roses retentit dans la rue. Ils dansent un slow dans la cuisine sur « Sweet Child O' Mine ».

Comme c'est romantique, putain.

Sous le porche, les citrouilles ont disparu, remplacées par des pots de fleurs d'automne. Sur la porte, une couronne de fleurs dans des tons orangés.

J'entre en appelant :

– Hé !

Penrose arrive à toute allure, en agitant la queue.

Je me penche vers elle en lui caressant les oreilles.

– Tu as fini par revenir...

– Salut, frère ! crie Ziggy.

Penrose fait quelques bonds avant de s'allonger à mes pieds pour se faire caresser le ventre. J'enlève mes chaussures, les pose près de la porte et suis le chien dans le couloir.

– Tu es venu, dit ma sœur en se nettoyant les mains.

Elle était en train d'éplucher des légumes. Je me penche pour l'embrasser sur le front.

– Bien sûr que je suis venu. Je suis amoureux de Will.

Elle me repousse en riant et retourne à ses légumes.

– Je peux t'aider ?

Ziggs secoue la tête.

– Je termine la salade. Tu as une préférence pour la sauce ?

– Non.

Je les regarde travailler en tandem avant de leur raconter que Becky est venue chez moi.

Ma sœur se tourne vers moi, bouche bée :

– Elle a fait *quoi* ?

Will, qui cherchait de la laitue dans le réfrigérateur, me dévisage, en laissant la porte ouverte.

– Tu déconnes.

– Non.

– Elle est restée combien de temps ? demande Ziggy, incrédule.

– Environ 45 minutes. Enfin, je lui ai clairement dit qu'elle pouvait se délester du poids qu'elle avait sur la poitrine si ça pouvait l'aider à se sentir mieux, mais que je n'en avais rien à faire. Elle m'a dit qu'elle venait de réaliser qu'elle était trop jeune pour rester avec moi. Parce qu'elle n'avait vécu aucune aventure.

Will siffle.

– Elle est gonflée, non ?

– Ouais. Elle est... *gonflée*, bégaye Ziggy.

Ma poitrine se contracte, j'aime tellement ma sœur et sa nécessité perpétuelle de me protéger.

– Elle n'est pas méchante. (Je mange une carotte.) Elle n'a pas de mauvaises intentions, mais historiquement elle n'a jamais été bonne en matière de *communication*.

– Ça vaut ce que ça vaut, mais je trouve que tu as tout géré à la perfection.

– Oui mais... euh, je n'ai juste plus jamais envie d'entendre parler d'elle. Ziggs prend une grande inspiration et fixe le couteau dans sa main.

– Changeons de sujet avant que je sois contrainte de trouver quelque chose à découper.

Will la contemple avec un sourire tendre et lui prend délicatement le couteau des mains.

– Bonne idée, Jens. Ça te dit d'aller courir ce week-end ?

J'attrape une autre carotte.

– Peut-être. Tant qu'on y va assez tôt pour que je passe au bureau ensuite.

Ma sœur se tourne vers moi et me fixe, l'air choquée, avant de refermer la bouche et de reprendre le couteau, les épaules tendues.

Je l'observe pendant quelques secondes.

– Il y a un problème, Ziggs ?

– Je ne sais pas, dit-elle en découpant un concombre avec détermination. Ce ne sont pas mes affaires, mais je trouve intéressant que tu ailles faire un jogging avec Will et que tu sois libre ce soir alors que tu as dit à Pippa la semaine dernière que tu serais pris tout le temps.

– Qu'ai-je dit à Pippa, moi ?

Mon cœur bat très fort.

– Que tu étais pris tout le temps, en gros, répète-t-elle. Et je suis évidemment ravie que tu sois là. Mais tu étais trop occupé pour dîner avec elle et pourtant... (Elle jette un coup d'œil dramatique dans la cuisine.) Nous voilà tous les trois.

Je demande à Will :

– Vous avez du vin ?

Il récupère un verre et une bouteille ouverte pour les poser sur le comptoir en face de moi. Je me verse une bonne dose, bois une grande gorgée et repose le verre.

– Je ne sais pas d'où ça sort, ou comment tu sais ce que j'ai dit à Pippa. Mais *être ici* ? Ça ne me demande aucun effort. Si je n'ai pas envie de parler, je peux fixer mon assiette, manger et vous remercier de m'avoir préparé à dîner avant de rentrer chez moi. Ce n'est pas pareil avec Pippa, même si elle est super. Et *j'avais vraiment* du boulot, d'ailleurs. J'étais encore au boulot quand Liv m'a envoyé un message pour me dire que tu n'arrivais pas à me joindre.

Ziggy se tourne vers moi comme si je venais de dire quelque chose d'absurde :

– Je ne comprends pas pourquoi tu es toujours...

– Seigneur. (Je prends mon visage entre mes mains.) On peut dîner avant d’aborder ce sujet, s’il vous plaît ? Ou me laisser au moins le temps de boire un verre supplémentaire ? J’ai passé une journée de merde.

Ma sœur soupire, l’air désolée.

– Ne commence pas sur ce terrain-là, j’ajoute rapidement, en sentant la culpabilité me submerger. (Ziggs essaie seulement de m’aider, je le sais. Ses intentions sont bonnes, même si sa méthode me rend fou.) Laisse-moi juste manger un morceau, ensuite tu pourras crier autant que tu voudras.

~

Will a préparé un rôti avec des pommes de terre nouvelles et des carottes glacées au sucre roux, je suis bien installé, c’est mon meilleur repas depuis mon départ du Vermont. Je me sens un peu floué, parce qu’il vient d’apprendre à cuisiner. Quand on partageait notre chambre à la fac, il savait à peine faire cuire un œuf.

Comme toujours, l’ambiance est détendue. Nous parlons de mes parents, de leur prochain voyage en Écosse. Nous discutons du traditionnel voyage familial entre Noël et le jour de l’an. Avec les bébés de décembre, j’ai gagné une sorte de répit, mais je ne couperai pas à l’inévitable discussion au sujet de la destination de l’année prochaine – Bali –, au fait que je ne puisse pas m’échapper et aux phrases du genre *Pauvre Jensen, il sera tout seul*.

Au moment où je termine ma première assiette de rôti, la conversation a dérivé sur Max et Bennett et sur ces messages qu’ils adorent : les anecdotes à propos de *Chloé la Sainte* et de *Sara le Monstre*.

Will se tourne vers moi après avoir confirmé que les deux filles continuent à agir de manière absurde.

– Comment se passe ton retour ? demande-t-il en plantant sa fourchette dans la viande.

– La fusion internationale que j’ai supervisée s’est compliquée. Et même si tout ce qui pèche n’a rien à voir avec nos bureaux, la répercussion est toujours mauvaise pour l’équipe. Je vais devoir travailler quelques heures supplémentaires pour régler un peu tout ça.

– Ça semble grave.

– Ça l’est, mais c’est le boulot. (Je bois une gorgée de vin, en sentant la chaleur envahir mes vaisseaux sanguins.) Et alors tout le monde est bien rentré ?

Ziggy acquiesce.

– Niall et Ruby ont pris leur avion le lendemain de notre retour du Vermont. Pippa est partie dimanche dernier.

Je me fige. Comment ai-je pu ne pas me rendre compte que Pippa était partie *il y a quatre jours* ?

– Oh. (Je découpe un morceau de viande.) J’avais oublié...

– Eh bien, tu aurais connu ses plans si tu avais pris la peine de la voir avant son départ, dit platement ma sœur.

J'attrape un petit pain chaud et le découpe, en regardant la vapeur s'échapper de la mie. Je mange une bouchée et mâche lentement avant d'avaler. Une boule de farine et de glu descend dans mon ventre.

– En fait, je l'ai vue.

Ziggy s'immobilise, son verre d'eau à la main.

– Quand ?

Je hoche la tête vers mon assiette, en essayant de rester aussi calme que possible.

– Elle m'attendait chez moi quand je suis rentré tard du travail mercredi. Je crois qu'elle est venue après avoir dîné ici.

– Oh, fait-elle en souriant. Eh bien, c'est super ! Vous allez essayer la relation à distance ou...

– Je ne crois pas.

J'attrape le beurre et en étale sur mon pain.

– Tu ne *crois* pas ?

– Mon chou, je t'ai dit que j'avais beaucoup de travail.

C'est la pire chose que j'aurais pu dire.

– Il y a sept jours dans une semaine, mon chou. Vingt-quatre jours...

– Elle vit en Angleterre.

Ma sœur pose sa fourchette et croise les bras en me lançant un regard noir.

– Tu réalises que c'est exactement la raison pour laquelle tu es célibataire ?

– J' imagine que tu poses la question, mais que tu connais la réponse.

Je prends une autre bouchée, que je manque avaler de travers. Je sais que je la provoque. Elle déteste me sentir aussi amorphe, elle veut me faire réagir, mais c'est hors de question.

– Tu rencontres quelqu'un qui te plaît et tu ne réfléchis même pas à la manière dont ça pourrait fonctionner ? Tu ne prends même pas un peu de temps pour elle ? Pour essayer...

– Essayer quoi ? (Je hausse un peu le ton, la colère monte en moi. Combien de fois vais-je devoir me justifier ?) On vit dans des pays *différents*, on recherche des choses différentes. Pourquoi prolonger l'inévitable ?

– Parce que vous êtes bien ensemble ! s'écrie-t-elle. (Will pose une main sur le bras de ma sœur mais elle l'écarte.) Écoute, Jensen, tu travailles comme un fou et je suis fière de toi. Si c'est tout ce que tu veux dans la vie, alors d'accord. Je laisserai tomber, mais j'ai vu la manière dont tu souriais et t'illuminais chaque fois que Pippa entra dans une pièce, et je ne crois pas que ce soit le cas. Et ne prétends pas que c'était à cause de Becky, parce qu'elle n'était pas au chalet. Tu étais tellement heureux.

– Ça veut dire quoi ? (Je sens la chaleur me monter au visage.) En comparaison avec quoi ? Je suis malheureux le reste du temps ?

Elle lève le menton.

– Peut-être.

Will s'éclaircit la gorge en nous regardant tous les deux.

– On devrait respirer tous un bon coup, commence-t-il.

Mais je n'ai pas terminé.

– Je ne comprends pas pourquoi tout le monde se sent soudain aussi investi dans ma vie amoureuse.

Ziggy écrase le poing sur la table avec un rire irrité.

– Tu te *moques* de moi !

J'éclate de rire.

– Tu ne peux pas comparer les deux situations. Tu n'étais jamais sortie avec personne. J'ai eu des relations, je suis *divorcé*, bordel. C'est un peu différent de n'avoir jamais rien connu !

– Tu as divorcé *il y a six ans* !

– Pourquoi es-tu incapable de laisser tomber ? C'était une amourette, Ziggy. Pippa et moi, c'était éphémère. Les gens vivent ça tous les jours – demande à ton mari, il a de l'expérience dans le domaine.

– Ça ne ressemblait pas à une amourette, fait Will en me lançant un regard d'avertissement.

– Et ce ne sont pas vos affaires. (Je pose ma fourchette.) Cette décision ne m'appartient pas. On est sur la même longueur d'onde, on ne voulait rien de plus, ni l'un ni l'autre.

– Comment sais-tu sur quelle longueur d'onde elle est ? Tu ne l'as jamais appelée !

– Je...

– Tu lui as envoyé un *texto*, *putain* !

Will et moi ouvrons la bouche tous les deux en sursautant instinctivement. Ma sœur ne jure jamais. Et quand elle le fait, c'est parce qu'il y a le feu ou qu'un nouvel exemplaire de *Science* est arrivé plus tôt que prévu à la maison. Elle n'a jamais juré en parlant directement à quelqu'un.

Je continue un peu plus doucement :

– Pippa vient de sortir d'une relation. (Ziggy ne veut que le meilleur pour moi.) Elle *vivait* avec quelqu'un, Ziggy. Notre couple n'aurait jamais pu durer au-delà des vacances.

– Ça ne veut pas dire que ça ne pourrait pas se passer dans le futur.

– Si.

– Pourquoi ? Parce que tu étais un mec pansement ? Parce que tu es un avocat coincé et qu'elle a parfois les cheveux roses ? N'importe quel mec aurait envie de baiser Pippa. Seigneur, je serais partante.

Will lève brusquement la tête.

– Vraiment ?

– Ouais, dans ma tête, sans problème. (Ziggy hausse les épaules.) Et si Jensen arrêta d'être un tel...

– Assez ! (Je crie.) Ça n'a rien à voir avec toi, Hanna.

– Tu viens de m'appeler *Hanna* ? demande-t-elle, les joues écarlates. Tu crois que ça m'amuse de te voir comme ça ? De savoir que tu rentres tous les soirs dans une maison vide et que ça ne changera jamais, *jamais*, parce que tu as trop peur ou que tu es trop têtu pour faire le premier pas ? Je m'inquiète pour toi, Jensen. Je m'inquiète pour toi *tous les jours, putain*.

– Eh bien arrête ! Je ne suis pas inquiet, *moi* !

– Tu devrais l'être ! Tu ne vivras jamais avec personne si ça continue ! (Elle écarquille les yeux et soupire). Je ne voulais pas dire...

– Ouais, je sais. Tu ne voulais pas le dire à haute voix.

Je me lève de table. Ziggy a l'air horrifiée, désolée, mais je suis trop énervé pour continuer à l'écouter.

– Merci pour le dîner.

Je laisse tomber ma serviette sur la table et m'éloigne dans le couloir.



Malgré le froid, je rentre chez moi les vitres ouvertes, en espérant que le bruit du vent dans la voiture assourdira l'écho des paroles de ma sœur.

La rue est silencieuse quand je me gare devant chez moi et éteins le contact. Je m'attarde dans l'habitacle, alors que je n'ai nulle part où aller. Je n'ai juste pas envie d'entrer. La maison est rangée, calme. À l'intérieur, l'aspirateur a laissé des traces sur le tapis du salon sur lequel personne ne marche jamais. À l'intérieur, il y a une pile de menus des traiteurs du coin et une énorme liste de séries dans la catégorie « vus récemment » sur Netflix.

Ma maison me semble soudain insupportable.

Que m'arrive-t-il ? J'ai toujours adoré ma maison, excellé dans mon travail et apprécié ma routine. Je peux admettre que je ne suis pas extatique la plupart du temps, mais je suis satisfait.

Pourquoi cela ne suffirait-il plus ?

Je sors finalement de la voiture et marche jusqu'à la porte d'entrée, sors lentement mes clés de ma poche. Il fait sombre à l'intérieur, à l'exception de la lampe au fond de la maison qui est réglée sur minuteur, et je me refuse à comparer mon entrée à celle de Ziggy, ma vie à celle de Ziggy.

Hanna, je pense, en réalisant pour la première fois que je *n'ai pas envie de comparer ma vie à celle d'Hanna*.

Elle a grandi.

Elle m'a même surpassé, elle s'est surpassée.

Je déverrouille la porte et entre, en jetant mes clés dans la direction de la table près de l'entrée. Sans prendre la peine d'allumer la moindre lumière ou d'attraper la télécommande, je m'assieds devant la télé.

Hanna a raison, je *devrais* être inquiet. J'ai un job qui me demande énormément de sacrifices et une famille que j'adore – ce qui est déjà énorme –, mais je ne fais rien pour m'épanouir pleinement.

CHAPITRE 16

Pippa

Le vol du retour a été beaucoup moins marquant que celui de l'aller, ce qui est peut-être pour le mieux. L'homme mal coiffé qui s'est assis à côté de moi s'est endormi cinq minutes après avoir attaché sa ceinture et il a ronflé pendant tout le voyage. Malheureusement, Amélia n'était pas là pour s'occuper de moi, mais l'hôtesse présente m'a proposé des écouteurs et un cocktail.

J'accepte les écouteurs, je refuse le cocktail.

Avec le recul, je ne sais pas quoi penser de ces vacances. Ce voyage a été merveilleux de bout en bout mais, Seigneur, était-ce la bonne décision ? Bien sûr, je me suis remise du cul en mouvement de Mark, mais après la dernière nuit incroyable passée avec Jensen et sa disparition au travail, je me sens sinistre et cafardeuse, comme si ma meilleure amie avait déménagé à l'autre bout du monde. Et pire encore, peut-être, la barre des mecs que je pourrai désormais fréquenter vient d'être montée à un niveau tel que, malheureusement, je ne risque pas de trouver mon bonheur dans les rues de Londres, ni nulle part ailleurs, vraiment.

Est-ce cela que l'on ressent quand on rencontre l'âme sœur ? Le mec en question élève-t-il la barre à un niveau si haut qu'on n'a plus envie de chercher ailleurs ? Jensen est beau, musclé et intelligent. Il est sexy et discret – il ne se dévoile pas facilement, mais c'est un amant doué et attentif lorsqu'on se retrouve seule avec lui. Et... nous nous complétons. Je suis bavarde, il est réservé. Je suis excentrique, il est classique. Mais ensemble, ça fonctionne.

Aïe, je déteste penser comme une idiote sentimentale.

Je mets les écouteurs et essaie de me distraire.

Nouveaux vêtements.

Teinture de cheveux.

Fromage.

Déni, en gros. Je dois faire face à la réalité. Je dois décider si j'ai envie de m'enraciner à Londres ou... d'essayer autre chose.

Quand je pense au travail, toute crainte s'évanouit lorsque j'imagine la satisfaction que je ressentirai en entrant dans le bureau d'Anthony pour démissionner avec perte et fracas.

Et quand je pense à mes mères, je ne les imagine pas hurler à l'idée que je quitte le pays. J'imagine à quel point elles seraient heureuses de me savoir à Boston, en train de vivre une aventure pendant quelques années.

Et quand je pense à mon appartement, je ne ressens... rien. Pas de nostalgie, pas de tristesse à l'idée de déménager. Tout – du tapis bleu du salon au duvet blanc du lit – est associé aux folies de mes vingt ans, ou à Mark.

Mark, qui me ressemble sous tellement d'aspects. Nous avons tout en commun : notre amour pour le pub du coin, la tendance à trop boire et à chanter fort, beaucoup plus fort que nos voix discordantes n'auraient dû l'autoriser. Nous partageons le même attrait pour les couleurs, le bruit, la spontanéité. Mais c'était un quotidien si facile, presque frivole. Je n'avais aucun effort à faire pour vivre cette existence, il n'y avait aucun défi sous-jacent à relever.

Quand j'y réfléchis, je comprends que ma vie à Londres était facile mais pas satisfaisante et ne m'apportera jamais ce que je souhaite.

Malheureusement, ce que je veux, c'est que Jensen vienne vers moi. Je voudrais habiter à Boston, entourée d'amis possédant des golden retrievers aux oreilles pendantes et dont les enfants se déguisent en Superman et en gnomes. Ma vie à Londres, ce sont des journées passées à travailler dans une entreprise que je déteste et des nuits à boire des pintes avant de m'endormir sur le canapé. C'est sûrement ironique : les vacances qui ont changé ma perspective sur l'alcool ont été celles où j'ai passé quatre jours entiers à boire du vin – et de la bière – avant neuf jours de débauche et de jeux de société dans un chalet. Je sais pourquoi mes amis étaient heureux de rentrer chez eux – contrairement à moi. Ils ont des vies satisfaisantes par ailleurs.

Et pour preuve : parmi les trois cent vingt-six mails que j'ai reçus, seulement quatre m'ont été envoyés par un être humain. Le reste répertorie les promotions des centres commerciaux comme House of Fraser, Debenhams ou Harrods. Personne ne m'a appelée pendant mon séjour à l'étranger, même si Mark est passé à l'appartement pour dévorer toutes les provisions.

Quel enfoiré, c'est incroyable.

Je suis assise par terre dans mon appartement silencieux, ma valise encore bouclée à côté de la porte, et je mange des pêches au sirop directement dans la boîte de conserve.

Ai-je touché le fond ? Mes cheveux sont emmêlés, je n'ai pas pris de douche depuis des heures, ma jupe est froissée pour des raisons totalement respectables, je dîne par terre. Est-ce ainsi que la police me trouvera, étendue sur le tapis, grignotée par des rongeurs ?

Mais tomber sur Mark et sa maîtresse dans mon lit était peut-être pire.

Je devrais être déprimée à l'idée même que je puisse choisir entre les coups les plus durs, mais je ne me sens ni triste ni en colère. J'ai envie d'autre chose... Autre chose que des pêches

au sirop.

Je jette la boîte dans la poubelle, entre dans ma chambre. Dormir ne me tente même pas.

La détermination est une sensation étrange. Dans les films, ça ressemble à un soubresaut, on se rend soudain compte qu'on avait la réponse sous le nez et finalement, on regarde en direction du ciel en souriant. Pour moi, la détermination de changer complètement le cours de mon existence ressemble plus à un clin d'œil, un haussement d'épaules et un « ah, putain » prononcé à voix haute.



Je démissionne mardi après-midi.

J'avais prévu de démissionner lundi, mais une fois au travail, j'ai réalisé que je ne pourrais pas payer mon loyer sans un travail rémunérateur et que je ferais mieux de m'assurer que mes mères soient d'accord pour que je revienne chez elles afin de réfléchir posément. Bien sûr, elles ont sauté au plafond.

– Tu veux emménager à Boston ! lance Coco en applaudissant. Ma chérie, tu ne le regretteras pas. Tu ne le regretteras pas du tout.

– Mais il faut que je trouve du travail, je marmonne en grignotant une carotte.

– Tu trouveras, dit Lele en m'enlaçant. Tu es fille unique. Tu sais te débrouiller.

Anthony, mon boss, a semblé moins encourageant.

– Où pars-tu, alors ? demande-t-il mardi matin quand j'ai trouvé la force d'entrer dans son bureau et de lui apprendre la nouvelle.

– Je ne sais pas encore. (Son expression passe de la déception au mépris.) J'hésite encore entre plusieurs options.

Et c'est le cas. J'ai envoyé des lettres à toutes les adresses de la liste d'Hanna. Enfin, toutes les adresses, sauf celle de Jensen. Il ne m'a pas appelée, il ne m'a pas envoyé le moindre texto ou mail depuis que je suis partie de chez lui. Il y a presque une semaine. Sait-il seulement que je ne suis plus à Boston ?

Anthony se penche en ricanant.

– Tu n'as pas un autre job qui t'attend ?

Il s'est pris une grande claque il y a deux ans quand Ruby a démissionné et que la rumeur d'un procès a couru. Mais tout s'est arrangé quand Richard Corbett a discrètement offert à Ruby une somme d'argent dont personne n'a su le montant. Depuis, Anthony s'est comporté de manière convenable avec un C majuscule avec ses employés, mais il ne peut pas non plus s'empêcher d'être un connard avec un C majuscule de temps à autre. C'est sa nature.

Je m'efforce de garder la tête haute.

– Pas encore, mais je ne pense pas qu'en trouver un me posera problème.

– Ne sois pas stupide, Pippa. Reste ici jusqu'à ce que ce soit le cas.

Je sais que c'est ce que j'aurais dû faire, mais j'en suis incapable. Je ne peux pas rester une minute de plus chez R-C. Je le méprise, je ne supporte plus mon travail ni la sensation de vide qui me submerge après avoir bossé toute une journée, quand je file directement au pub.

J'ai adoré la fille que j'étais à Boston.

Je déteste celle que je suis devenue ici.

– Je réalise que je pars un peu à l'improviste, mais tu me donneras une bonne recommandation quand quelqu'un t'appellera, Tony ?

Il hésite, fait tourner un stylo sur son bureau. Je suis son bras droit depuis que Ruby est partie et Richard m'a promu de stagiaire à ingénieur junior. Ensuite, j'ai obtenu un poste d'ingénieur senior, alors que je ne dispose même pas d'un master. Quoi que pense Tony de mon départ, il ne peut pas nier que j'ai été un élément moteur sous sa supervision.

– Oui, finit-il par dire. (Et dans un rare moment de gentillesse, il ajoute.) Je suis triste que tu t'en ailles.

Je marmonne, en gigotant sur mon fauteuil comme si je venais de recevoir une décharge électrique.

– Je... merci.

Je vide mon bureau, range mes affaires dans un carton, rentre chez moi.

Et je commence à préparer mon déménagement.



Mon téléphone sonne sur la table de la cuisine, me tirant de mon apathie. Je suis occupée à trier les exemplaires de *Cosmopolitan* que je veux conserver. Je tâtonne pour l'attraper, le cœur battant – depuis une semaine, j'ai eu quatre appels d'employeurs potentiels à Boston – et je saisis mon téléphone : le visage de Mark s'affiche sur l'écran.

– Tu m'appelles *maintenant* ?

Je ne prends même pas la peine de lui dire bonjour. Il prend une grande inspiration.

– J'appelle au mauvais moment ?

Je fixe le mur.

– Tu as baisé une autre fille dans mon lit. *Et puis* tu as vidé le frigo et les placards.

– Tu réfléchis comme une Américaine.

– Va te faire voir !

– Tu as raison pour les courses. Désolé, Pippis. J'étais écrasé de travail, je n'avais pas le temps d'aller au supermarché.

Je soupire en regardant le sol et en m'appuyant sur le canapé.

– Eh bien, quand je suis rentrée à minuit après trois semaines aux États-Unis, j'ai apprécié de devoir aller au supermarché.

Il grogne puis murmure :

– Je t'appelle pour m'excuser. Je vais devoir ajouter une chose de plus à la liste.

– Peut-être plus qu'une.

Il soupire et lance plus calmement :

– Je suis tellement désolé, Pippis. J'ai honte de ce que j'ai fait.

Ce qui me fait taire.

Ce n'est pas que Mark ne sache pas s'excuser. Il n'a juste pas souvent l'air *sincère*.

Je suis immédiatement méfiante. Suspicieuse, je demande :

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Je t'appelle, parce que tu me manques et que je voulais savoir comment s'étaient passées tes vacances.

Je le préviens :

– Je ne coucherai plus jamais avec toi.

Mark a toujours eu l'art de transformer nos disputes en parades de séduction. Y penser seulement me donne l'impression de trahir Jensen. Ses baisers sont encore sur mes lèvres, ses mains sur mon corps. Je ne sais pas combien de temps il me faudra pour m'en débarrasser. Je ne suis pas sûre de le *souhaiter*.

– Ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Pas pour le sexe. Même si ça fait cinq semaines que je ne t'ai pas vue et que tu me manques en permanence... je réalise que je suis un gros connard.

– Encore plus gros que gros. Et pire qu'un *connard*.

Il rit.

– On dîne ensemble ce soir ?

Je secoue la tête.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Allez, insiste-t-il. J'ai beaucoup réfléchi à ce que j'avais fait et à ce que j'avais ressenti quand Shannon m'a quittée. Ça me ronge de l'intérieur.

Maintenant, je ris.

– Mark, est-ce que tu t'entends ? Tu veux qu'on dîne ensemble pour que tu te sentes mieux après avoir baisé une autre fille dans mon lit ?

– *Tu* ne te sentiras pas mieux après m'avoir entendu te supplier d'accepter mes excuses ?

Cette phrase ne lui ressemble pas du tout, il n'est pas du genre à être aussi ouvertement prêt à se remettre en question. Mais je sais que la réponse est non. Je me sens bien trop proche de Jensen. Ça ne m'aiderait pas à me sentir mieux, ça ne me ferait pas souffrir. Ça ne me ferait *rien*.

Ce n'est pas Mark que je veux.

Alors, pourquoi ne pas y aller ? S'il peut retrouver sa sérénité d'esprit, pourquoi l'en empêcher ?

– Ça m'est égal. Tu peux te jeter à mes pieds ou prétendre que c'est de ma faute. Mais j'aurai faim à 19h30 et tu seras au Yard.

Je raccroche.



Quand j'ai rencontré Mark, même s'il était toujours amoureux de Shannon, je passais toujours une heure à me préparer pour chaque rendez-vous. Lui se pointait mal rasé, en jean troué et T-shirt Joy Division, et on aurait dit que je me promenais en permanence parfaitement coiffée et maquillée, à l'aise dans une jupe en soie vert paon et un cardigan rouge, oui bien sûr.

C'est arrivé la première fois où il a dormi chez moi et m'a vue le lendemain matin au réveil : des cheveux violets emmêlés, de véritables nids, pas de maquillage. Alors, Mark a eu une fulgurance : il m'a contemplée en détail et a dit :

– La voilà.

Mark a peut-être beaucoup déconné, mais avec lui, je me suis toujours sentie belle. Il m'acceptait comme j'étais. Et alors que je me prépare pour aller dîner – après avoir enfilé simplement un pantalon, des vieilles baskets et un pull bleu – je réalise que Jensen est très différent sur ce point. Il a toujours accueilli les remarques de Ruby sur mes cheveux sans teinture avec un sourire patient ou un rire nerveux. Il ne semble pas aimer mon style.

Cette faille dans mon amour pour lui me fait mal. Ne pas avoir de ses nouvelles, me demander si Becky en a eu, ne pas recevoir un seul message ou mail ou appel après tout ça est particulièrement douloureux. Mais je ne suis toujours pas tout à fait prête à lâcher prise, c'est une version idéalisée de moi-même qui a des sentiments pour Jensen, une Pippa que j'ai envie de découvrir. Une personne qui sait ce qu'elle aime faire pendant la journée, qui a trouvé des gens avec qui elle aime passer des soirées, qui est aussi ambitieuse qu'aventureuse.

Mais quand je me regarde dans le miroir, j'ai envie de me souvenir de *cette* Pippa aussi : celle qui porte tout ce qu'elle veut et qui ne s'habille pas pour un homme, un ami, ou personne, à part pour elle chaque matin.

Je jette un coup d'œil à l'heure. J'ai le temps d'appeler Tami et de passer au salon de coiffure avant le dîner.



C'est la première chose qu'il remarque et il pâlit un peu, l'air nostalgique.

– Tu t'es coloré les cheveux, dit Mark.

Je m'approche et le laisse m'enlacer.

– Il était temps.

Il attrape une mèche et la caresse.

– Tu me manques encore plus.

– Ça me donne envie de danser.

Je m'écarte hors de sa portée.

– On aurait pu aller chez Rooney sinon, suggère-t-il en pensant que j'ai vraiment envie de danser.

Mais il ne comprend pas. Je veux dire que me colorer les cheveux m'a rendue heureuse, m'a ramenée à moi-même. Je hoche la tête lorsque la serveuse demande si nous allons dîner tous les deux. Nous la suivons jusqu'à une petite table au fond, contre le mur.

– Je n'ai pas envie d'aller chez Rooney, ou Squeaky Wheel ou dans un endroit de ce genre.

– Tu es tellement en colère contre moi, fait-il calmement en retournant le menu pour lire la liste des cocktails.

– Je ne suis plus en colère. Mais je n'ai pas non plus envie d'une promenade nostalgique ce soir.

Il me fixe attentivement et hoche la tête.

– Tu es différente.

– Non.

Il secoue la tête.

– Si. Tu n'apprécies plus d'être ici.

Mark a toujours su amener la conversation où il le désirait.

– J'ai remplacé Trinity quand elle a quitté R-C. Et tu t'es jeté dans mon lit après ta rupture avec Shannon. (J'ignore sa grimace chagrine.) Et je me suis rendu compte d'un truc : les deux aspects les plus importants de ma vie me sont tombés dessus par hasard.

– Nous deux, ça n'avait rien à voir, Pippis, insiste Mark.

Je secoue la tête.

– Quand nous étions seulement amis, je prenais tout ce que tu me donnais. Tu avais besoin d'attention, moi je te voulais, *toi*. Mais trahir quelqu'un qui t'a tout donné n'est pas anodin. Ça rend la générosité amère. Et tu devais le savoir mieux que quiconque. Je pense que tu voulais vraiment en finir avec cette relation, mais que tu n'avais pas le courage de le dire.

Pour une fois, il ne me contredit pas tout de suite. Il fixe son verre d'eau, passe le doigt sur le rebord.

– Je ne l'avais pas prévu. Je l'ai rencontrée à...

– Je n'ai rien envie de savoir sur elle ! Je m'en fous, putain.

Mark me regarde, surpris.

– Ce n'est pas *elle* le problème. C'est toi. Je n'ai pas besoin de rejeter la faute sur quelqu'un, et il est hors de question que tu le fasses.

Il me sourit.

– Ça y est, je te retrouve.

– Tais-toi. (Je grogne, son sourire disparaît.) Ce n'est pas un voyage sentimental au pays de la nostalgie. Tu m'as fait du mal. Tu as couché avec une autre femme dans mon

appartement, dans notre lit.

Il avale sa salive en secouant la tête.

– Je suis désolé.

Mark a clairement besoin de quelques instants pour réfléchir à ce qu'il dira ensuite, parce que même s'il connaît le menu par cœur, il attrape la carte et la parcourt avant de regarder ailleurs pendant une longue minute.

Je jette un coup d'œil à la mienne et décide de commander l'entrecôte et les frites. La serveuse s'approche de notre table, prend notre commande et s'éloigne. Nous restons silencieux.

À sa manière de contracter la mâchoire, je suppose que Mark va me dire que j'avais tort, qu'il n'a pas saboté intentionnellement notre relation, que c'était un amant passionné qui a fait une erreur. Mais quand il ouvre la bouche, je ne m'attends pas à ce qui va suivre.

– Tu as peut-être raison. Je ne sais pas.

Je ris sèchement.

– C'est terrible. Vraiment.

– Je sais, fait-il d'une voix peinée. Mais voilà le truc : tu as été là pour moi quand Shannon m'a quitté. Tu m'as écouté, tu m'as fait rire, tu m'as fait boire, tu as chanté avec moi et... tu étais ma meilleure amie. Je *voulais* que ce soit de l'amour.

Je me laisse aller sur ma chaise en me retenant de le gifler.

– Je voulais que ce soit de l'amour, moi aussi. C'est ce que je croyais, en réalité. Mais ce n'était pas le cas. C'était du désir. Tu es beau, charmant et tu as tout de suite su comment me baiser correctement. Tu savais que j'aimais les licornes. (Il sourit.) Mais je n'ai pas le cœur brisé.

Il se fige. Je répète :

– Non. J'étais en colère, humiliée et j'avais envie de te couper les couilles pour les faire griller mais quand je suis partie, j'ai rencontré quelqu'un et... je me suis peut-être rencontrée moi-même.

– Tu as rencontré quelqu'un ?

– Je ne compte pas en parler.

Il rit.

– Même si ça me rend fou ?

Je l'ignore, me penche en avant, pose les coudes sur la table.

– Il était marié avant, à une fille qu'il avait connue à la fac et avec qui il était sorti pendant des années. Quatre mois après leur mariage, elle l'a quitté. Elle lui a dit que ça ne lui convenait plus, qu'elle ne voulait plus être sa femme.

Mark siffle.

– N'aie pas l'air si surpris. Ça aurait pu être nous. (Je me redresse.) Pourquoi les gens sont-ils si lâches ? Pourquoi leur faut-il autant de temps pour savoir ce qu'ils veulent ?

– Nous sommes restés ensemble pendant un an et tu viens d'admettre que tu n'étais pas non plus amoureuse de moi, me rappelle Mark.

Je le dévisage.

– C'est vrai. Mais je ne t'aurais jamais fait souffrir comme ça. J'en aurais discuté.

Il lève les yeux, remercie la serveuse qui pose son whisky Coca sur la table.

Mark sirote son verre et remarque que je n'ai pas commandé d'alcool.

– Rien pour toi, alors ? fait-il en désignant son verre.

C'était notre routine : s'installer, boire un verre, dîner, boire un autre verre. Peut-être encore un autre. Je n'ai rien contre l'alcool fort, mais je préfère la chaleur du vin, la brise glaciale de l'hiver et le grand bras de Jensen autour de mes épaules tandis que nous contemplons le coucher de soleil sur un vignoble.

Ou ailleurs.

Si je commence à boire ce soir, je ne m'arrêterai pas à un verre et je rentrerai chez moi ivre, déprimée, je l'appellerai probablement pour lui dire qu'il me manque.

Et puis quoi ?

Il ne serait peut-être pas surpris que je fasse le premier pas.

En tant que mec franc, il me rappellera que ce n'était qu'un flirt.

En tant que bonne âme, il me promettra de m'appeler la prochaine fois qu'il sera à Londres.

Et je rirai avec légèreté, je lui assurerai que je suis tout à fait dans mon assiette, juste un peu nostalgique, très occupée ici, et que tout va très bien, vraiment bien.

– Pas ce soir. (Je lui souris.) J'ai décidé de laisser tomber les vieilles habitudes.

~

De retour chez moi – même sobre – j'ai l'impression que le téléphone dans la cuisine essaie de flirter avec moi.

Un signal lumineux bleu semble clignoter sur le mur.

Il dit : *appelle-le.*

Fais-le. Tu en as envie.

Et ça te ferait plaisir d'entendre sa voix, n'est-ce pas ?

Oui, c'est vrai, mais je préfère m'éloigner de la cuisine, entrer dans ma chambre où je range mon téléphone dans un tiroir, enfile mon pyjama et prétends que je ne souffre pas, que je n'ai pas envie d'entendre sa voix ou de sentir qu'il avait envie d'entendre la mienne.

Il semblait heureux de me trouver devant chez lui, n'est-ce pas ? Alors que j'hésitais, que je me torturais, il m'a calmement écoutée et il s'est penché pour m'embrasser.

Le souvenir de cette nuit me fait vibrer. Je m'effleure les lèvres du bout des doigts.

J'ai envie de me gifler, parce que je n'ai pas retenu tous les détails à propos de lui. De petites choses, comme la manière dont il tient sa fourchette, et je me demande si j'ai vu son

écriture pendant le voyage. Je sais qu'il boit son café noir, mais tient-il son mug par l'anse ou directement sur la porcelaine pour se réchauffer les mains ?

– Putain de merde, Pippa. (Je grogne et balance mon pull dans le panier à linge.) *Stop.*

Ce serait tellement facile si je savais que penser à Jensen pouvait me donner envie de quitter Londres, d'être courageuse. Mais ce n'est pas ça. Je n'ai pas peur de quitter Londres et, en fait, je n'ai pas envie que Jensen sache que je déménage à Boston s'il ne me donne pas de nouvelles... C'est que... j'ai envie de le voir.

J'ai envie qu'il ait envie de me voir.

J'ai envie qu'il *m'appelle*.

Bien sûr, à cet instant précis, mon téléphone fixe sonne. Je sursaute. Il n'y a que mes mères et des publicitaires irritants qui m'appellent sur cette ligne, donc je réponds et rassure Lele à propos du dîner avec Mark en lui répétant que je ne suis pas au lit avec lui.

Le téléphone se trouve dans ma main, il me fait de l'œil.

Je fouille dans mon sac pour trouver les papiers d'Hanna, les déplie et effleure son nom du bout du doigt tout en m'asseyant au bord du lit.

Un million de fois dans l'histoire de l'univers, une fille a appelé un mec. Un million de fois aussi, elle s'est sentie nerveuse – comme si elle allait vomir, vraiment – et a débattu pendant dix minutes pour savoir si c'était une bonne idée.

Il est à peine vingt-trois heures ici, ce qui signifie qu'il sera peut-être chez lui ou qu'au moins, il n'y aura plus personne au bureau... il est possible que s'il voit un numéro de Londres l'appeler, il devinera que c'est moi et répondra.

N'est-ce pas ?

Je compose le numéro lentement, les mains tremblantes. Sur mon téléphone, il me suffit d'appuyer sur sa photo, c'est facile comme bonjour. Mais je n'en ai pas envie, parce que cette photo est un selfie que nous avons pris ivres, avec des chapeaux de paille au milieu du vignoble. Voir la photo fera remonter une série de souvenirs. Son numéro est juste une série de chiffres dans un ordre particulier. Impersonnel. Logique. Je suis mathématicienne, je gère des chiffres toute la journée. Et je prends mon temps, j'appuie sur chaque touche délibérément, comme pour créer une séquence. Il n'y aura aucune trace dans ma mémoire. Donc je ne peux pas l'appeler accidentellement ou composer le numéro dans ma tête, sans y faire attention.

J'entre le dernier numéro, j'approche le combiné de mon oreille.

Un silence.

Un bip.

Mon cœur bat si fort que j'ai du mal à respirer.

Un autre bip – puis ça coupe.

Putain, comme s'il venait de regarder son téléphone, vu le numéro britannique et rejeté l'appel.

Il doit y avoir une autre explication, mais je ne la trouve pas.

Il a vu que j'appelais. Il n'a pas décroché.

Je fais les cent pas. Pendant ses heures de travail, il a dû programmer son téléphone pour tomber sur la messagerie après deux sonneries. Il est peut-être en plein dîner d'affaires et a raccroché par réflexe.

Je mets un film, réfléchis trop, m'endors sur le canapé. Quand je me réveille, le ciel est encore sombre et l'horloge qui se trouve sur la cheminée donne 3 heures 07. Je pense à Jensen.

Il doit être à peine 22 heures pour lui.

J'attrape mon téléphone dans ma chambre avant que mon esprit ne s'éclaircisse, je compose le numéro encore une fois, en le lisant sur la feuille – pas aussi soigneusement qu'avant – la tonalité retentit deux fois. Deux fois. Et puis à la troisième sonnerie, je tombe sur sa messagerie.

Il n'a pas décroché.

Je me dis que je ferais mieux de raccrocher, je sens mon corps se tendre mais j'en suis incapable, je me hais d'écouter sa messagerie, la mâchoire serrée, les yeux écarquillés.

– Vous êtes sur la boîte vocale de Jensen Bergstrom. Je suis au téléphone ou je conduis. Laissez-moi votre nom, votre numéro et toute information que vous jugerez pertinente et je vous rappellerai.

Bip.

Je halète, les yeux brûlants. Je balance mon téléphone sur le lit.

~

Je m'installe à nouveau chez mes mères deux semaines après mon retour de Boston. Coco a vidé la salle de couture qui était ma chambre. Lele travaille tout le temps dans son cabinet d'avocats et Coco peint dans le grenier, j'ai vraiment l'impression d'être revenue en enfance.

Je passe quelques entretiens par téléphone avec six personnes différentes, dans trois entreprises. Je sors avec deux mecs : un mec de chez R-C que je fréquente depuis très longtemps – maintenant que je suis célibataire, il voudrait passer à l'étape supérieure... ah ! – et un autre type que j'ai rencontré dans le métro. Ses chaussures parfaitement cirées, son costume m'ont fait penser à Jensen. Chaque rendez-vous était sympa, agréable même. Mais, dans les deux cas, je décline leurs baisers pour me dire bonne nuit et rentre seule.

On dit loin des yeux, loin du cœur. Mais à Londres, très loin de lui, sans aucune nouvelle – et même si une part de moi a envie de le gifler parce qu'il n'a pas pris mon appel – je n'arrive à penser à personne d'autre que Jensen.

C'est comme s'il avait une double personnalité : il peut être si tendre, si drôle, si attentionné et en même temps oublier que je quitte la ville, refuser de décrocher quand je l'appelle, n'avoir envie de moi que lorsque je suis à portée de main.

– Tu sembles ailleurs, dit Coco.

Elle s'assied à côté de moi sur la banquette du piano.

– J'attends un retour de Turner à Boston.

J'appuie sur le do. Même si c'est vrai, ce n'est pas pour ça que je fixe le clavier depuis dix minutes. Mais putain, je n'ai pas envie de faire allusion à Jensen.

– Ils ont dit qu'ils m'appelleraient pour organiser un rendez-vous en personne.

Elle lève les sourcils.

– De Londres ? Waouh, ma chérie, c'est vraiment quelque chose.

Elle me prend la main et la tient dans la sienne, en la caressant doucement.

– Tu ne veux pas chercher un job ici, juste au cas où ?

Je hausse les épaules et réponds :

– Je n'ai pas envie de *juste au cas où*.

CHAPITRE 17

Jensen

Il pleut aujourd'hui – une pluie soutenue qui menace de se transformer en neige –, mais j'essaie de rester optimiste. J'ai sorti mes vêtements de sport et mes baskets de toute manière, en espérant que le temps s'éclaircira assez pour aller courir.

Je réfléchis toujours mieux après un bon jogging. Je dors mal depuis quelques jours, ma concentration est proche du niveau zéro : avoir l'esprit clair apparaît comme un super-plan.

Un cerveau peut-il se congestionner ? J'envisage un bref instant la possibilité de poser la question à Hanna la prochaine fois que je la verrai, en sachant que soit (a) elle lèvera les yeux au ciel et suggérera que je ne sais pas faire la différence entre mon cerveau et mon cul ou (b) se lancera dans une réponse scientifique beaucoup trop détaillée. Et même si aucune de ces options ne me semble vraiment intéressante, elles sont préférables à la situation dans laquelle je me trouve : nous ne nous sommes pas parlé depuis plus de deux semaines.

En clair, j'ai déconné avec tout le monde.

Vendredi matin, je décide d'aller travailler en voiture, pour écouter de la musique et réfléchir calmement, dans mon propre espace. Un week-end sans parler à ma sœur, ça passe encore. Deux, et je me sens mal... Je ne sais pas si je pourrai en supporter un troisième, je ne suis même pas sûr que je le *devrais*. Je n'ai pas vraiment envie de m'excuser, mais je ne compte pas non plus rejeter la faute sur elle. On s'est mal compris.

Ma voiture est silencieuse, les gouttes de pluie s'écrasent sur le toit et sur les vitres, je n'entends presque pas le bruit du moteur. Parce que les embouteillages à l'heure de pointe sont interminables, j'ai le temps de réfléchir à tout ce qu'elle m'a dit, à tout ce que j'ai répondu. Elle a raison, je suis un vrai connard.

Pourquoi, pourquoi ai-je pris la voiture aujourd'hui ?

Le souvenir du van coincé dans les embouteillages surgit. C'était l'un des premiers jours du voyage. Je tenais le volant, le sourire aux lèvres, ravi d'être parti en vacances quand Pippa a commencé à inventer des histoires à propos de tous les automobilistes qui nous

entouraient : le type de droite préparait un hold-up, c'était évident – *Regarde ses poches sous les yeux, la culpabilité qui alourdit ses épaules, il est hyper anxieux !* Une mère épuisée avec plusieurs enfants sur la banquette arrière revenait d'un anniversaire et son petit sourire signifiait qu'elle venait de se souvenir qu'elle avait acheté une bouteille de vin la veille.

Aujourd'hui, une femme qui conduit un SUV noir à ma gauche danse sur son siège et chante. À ma droite, un homme d'à peu près mon âge regarde fixement le rétroviseur et parle avec de grands gestes aux enfants installés à l'arrière. Je suis sûr que leurs vies sont fascinantes... Mais je ne sais pas inventer des histoires comme Pippa.

Pourtant, sa capacité à la rêverie a un peu déteint sur moi. Une fois que je commence à penser à elle, je ne peux plus m'arrêter, le souvenir que j'ai d'elle efface celui de la dispute avec ma sœur. Que fait-elle à Londres ? Se pose-t-elle des questions sur ma vie à Boston ? Va-t-elle travailler en métro ? À pied ? A-t-elle une voiture ?

Pendant les vacances, à la fac, je subtilisais souvent les clés de mon père et faisais le tour de la ville la nuit avant de retrouver Will au terrain de foot pour boire des bières jusqu'à ce qu'on s'endorme et qu'on se réveille couverts de rosée et de fourmis. Ensuite, je devais rentrer à la maison avant que mes parents ne remarquent la disparition de la voiture. La Pippa adolescente empruntait peut-être aussi les clés de la voiture de ses mères pour promener ses amis dans les rues de Londres. Elle embrassait peut-être des garçons sur la banquette arrière et chantait à tue-tête, toutes fenêtres ouvertes, et le vent dans les cheveux.

Un klaxon retentit à côté de moi, je cligne des yeux, brusquement tiré de mes pensées. Je passe beaucoup plus de temps que je ne l'aurais imaginé à penser à ce que Pippa fait à chaque instant. Surtout en considérant que notre relation est censée être *terminée* ou presque.

N'est-ce pas ?

Même si je suis parti tôt, j'arrive finalement au bureau avec une demi-heure de retard. La réunion a déjà commencé. J'ai des rendez-vous toute la journée de huit heures et demie à dix-huit heures trente, une réunion a même été programmée à l'heure du déjeuner.

Je n'ai pas une minute à moi, mais ça n'a aucune importance. J'ai envie d'appeler Hanna.

Je me lève pour fermer la porte de mon bureau puis me rassieds. J'attrape mon téléphone et compose le numéro d'Hanna, en fronçant les sourcils quand je tombe sur sa messagerie. Putain, bien sûr. Elle donne ses cours.

– Zig... *Hanna*, c'est moi. Je suis au bureau. Appelle-moi sur mon portable quand tu auras un moment. Ma journée est assez chargée, mais on peut dîner ensemble ou faire quelque chose ce week-end. Je t'aime.

Je raccroche, prends mon portable et me dirige vers la salle de conférences, en consultant mes mails. Je ne reconnais pas l'un des émetteurs, une adresse en ox.ac.uk et il me faut un moment pour réaliser qu'il s'agit de Ruby.

Salut toi !

Je voulais te faire suivre ces photos de notre voyage ! J'espère que tout va bien et qu'on

se reverra bientôt.

Bisous

Ruby

En pièce jointe, les photos qu'elle a prises pendant le voyage, j'hésite un peu avant de les ouvrir, en me demandant si je suis suffisamment en bon état pour me replonger dans ces souvenirs.

Je décide de prendre le risque.

La première photo a été prise le jour où nous sommes arrivés chez Will et Ziggy, nous avons tous de grands sourires, devant le van. Il y a des clichés de nous aux différentes dégustations, pendant les dîners, les randonnées et les moments où nous sommes morts de rire à cause des bêtises des uns et des autres. Je distingue la progression de ma relation avec Pippa à travers les photos. Au début, nous sommes distants – le dos bien droit, sourires amicaux, beaucoup d'espace entre nous. Mais à partir du Vermont, c'est terminé. La distance a disparu, pour laisser place à la familiarité d'amis devenus amants, dans les bras l'un de l'autre, main dans la main. C'est presque douloureux de voir la manière dont je la regardais, et puis j'ouvre une photo où Ruby nous a surpris sortant des bois, les yeux brillants et les joues roses, les cheveux et les vêtements en bataille. Je ferme ma boîte mail. C'est assez difficile d'y repenser, je n'ai pas envie de revivre tous ces moments par écran interposé.

Aux alentours de treize heures, je rassemble mes affaires et me dirige vers la salle de conférences du deuxième étage. Mon ventre gargouille, l'odeur de café me rappelle que je n'ai rien mangé depuis le petit déjeuner.

J'attrape une banane sur la table des collations, une main se pose sur mon bras. C'est l'assistant de mon boss, John.

– M. Bergstrom. M. Avery voudrait vous voir une minute dans son bureau avant la réunion.

Je me redresse, il sourit poliment et se tourne, avançant dans la direction où je suis censé le suivre. La sueur perle dans mon cou. Il y a peu de raisons pour lesquelles Malcolm Avery pourrait vouloir me voir avant la réunion, en particulier parce qu'il la préside et que les participants commencent à arriver.

– Jensen ! lance Malcolm en fermant le dossier sur lequel il travaillait. Entre. Je voulais discuter avec toi une minute avant la réunion.

– Bien sûr.

J'entre dans son bureau. Il désigne la porte du menton.

– Peux-tu fermer la porte derrière toi, s'il te plaît ?

Ma nervosité augmente, je me mets à transpirer.

Un million d'idées me traversent – chaque chose que j'aurais pu mal faire pendant ces derniers mois, je repense soudain aux tensions avec Londres. Merde.

– Assieds-toi, dit Malcolm en rassemblant des papiers en face de lui. Comment ça se

– passe en ce moment ?

– Bien. (Je repasse mentalement les dossiers sur lesquels je travaille en réfléchissant à ce à quoi il pourrait faire allusion.) Le dossier Walton Group sera bientôt bouclé, avant la fin du mois. Petersen Pharma, avant la fin de l'année.

– Et Londres ?

– Il y a eu quelques pépins à Londres. (Il acquiesce, je déglutis avec difficulté.) Rien d'impossible à gérer, mais le suivi devra être plus rigoureux que...

– Je sais que tu gères à merveille. Je connais la situation.

Malcolm croise les bras et me dévisage pendant quelques instants.

– Jensen, tu sais comment ça se passe ici. Être un bon avocat ne suffit pas – n'importe quel type sorti d'une fac correcte pourrait y arriver. Nous avons besoin d'associés et de partenaires qui apportent des dossiers au cabinet. Qui inspirent confiance et fidélisent les clients. Qui *les conservent*. Tu sais... quand j'ai commencé à bosser, je calculais ma productivité chaque mois.

J'écarquille les yeux, il sourit.

– C'est vrai. Je calculais la moyenne entre les heures que je facturais aux clients et les dépenses de mon employeur – du salaire de ma secrétaire au coût de l'électricité dans mon bureau. Nous n'avions pas d'ordinateurs à l'époque, je prenais tout en note dans un petit carnet qui restait en permanence dans la poche de mon manteau. Je payais un déjeuner à mon client, je l'ajoutais. J'avais besoin d'une boîte de trombones, je l'ajoutais. Je conservais la trace de tous ces chiffres parce qu'ainsi, je savais quand j'étais rentable et quand je ne l'étais pas. Quand j'allais voir mon boss, j'avais tout sur moi, noir sur blanc, les choses dont *j'étais* responsable, les choses que *j'avais* rendues possibles. Un jour, il m'a regardé et m'a dit : « Un type aussi constipé que toi devrait être de l'autre côté du bureau. » Peu après, je suis devenu partenaire.

Je hoche la tête, sans trop savoir où il veut en venir.

– Ça me semble une super-idée.

– Je vois le même désir, le même dévouement en toi. Les heures passées au bureau ne sont pas l'unique raison pour laquelle quelqu'un devient partenaire – même si on m'a dit que tu travaillais bien plus que la moyenne, n'est-ce pas ?

J'acquiesce encore.

– Oui.

– Nous avons besoin de gens capables de gérer les dossiers importants avec professionnalisme et efficacité. Nous avons besoin de gens qui maîtrisent le processus, les interactions à tous les niveaux, qui mettent le cabinet à l'honneur et attirent de nouveaux clients parce qu'ils ont entendu du bien de notre entreprise. Évidemment, il peut y avoir un accroc par-ci, par-là, comme avec le bureau de Londres, mais ce sont les gens qui identifient les problèmes et qui s'efforcent de les régler qui sont les meilleurs éléments. Tu construis des

relations durables et tu gères la plupart des fusions tout en respectant ton équipe. (Il se tait en se penchant vers moi.) Je parie que tu as un petit carnet dans le même genre, n'est-ce pas ?

C'est le cas. Je crée une feuille de calcul pour tous les clients avec lesquels j'ai travaillé et que nous avons facturés, depuis que j'ai été engagé comme analyste.

– Oui.

Il écrase le poing sur le bureau en hurlant de rire.

– Je le savais ! C'est pour cette raison que je vais recommander qu'on te nomme partenaire durant la réunion qui a commencé... (il jette un coup d'œil à l'horloge)... il y a cinq minutes. Félicitations, Jensen.

~

Je me laisse tomber dans mon canapé et lève les yeux en direction du plafond. Si ma vie était une to-do liste – pour être honnête, c'est un peu le cas –, je pourrais cocher le premier élément. Après la réunion, on m'a officiellement proposé de devenir *partenaire*. J'ai réussi.

Alors, qu'est-ce qui cloche ? Au lieu de sortir pour fêter ça avec le reste de l'équipe, ou d'appeler tous les gens que je connais, je reste assis dans le salon, à fixer un mur blanc.

J'étire mes jambes et les pose sur la table basse en buvant une nouvelle gorgée de bière. J'ai atteint l'objectif de toute une vie, mais au lieu de me sentir satisfait, je suis fébrile. C'est presque décevant. J'ai travaillé dur pour monter les échelons, c'est peu dire, pour encore plus de travail, plus de responsabilités, et toujours plus de pain sur la planche.

J'entends les aiguilles de ma montre dans le silence. J'ai envie d'en parler avec quelqu'un, n'importe qui serait ravi pour moi et m'aiderait à sortir de mon apathie. Je pourrais rappeler Hanna. Étant donné l'importance que le travail a pour elle, elle sait ce que signifie être reconnu et distingué dans le travail. Mais elle ne m'a toujours pas rappelé et je n'ai pas envie d'insister si elle m'en veut toujours.

Mes parents sauteraient au plafond. Après quarante ans de mariage, mon père sait mieux que quiconque à quel point trouver l'équilibre entre le travail et la vie privée est important.

La vie privée.

La blancheur immaculée de mes murs vides m'a toujours semblé apaisante : un contraste étudié avec le fouillis de mon bureau et le bruit constant des sonneries de téléphone, des exclamations dans le couloir, des pas qui résonnent sur le marbre. Ma maison est un endroit stérile. Une retraite. Soudain, elle me semble sans vie.

Plus j'y pense et plus je sais que ce qui me manque chez moi me manque aussi dans la vie : énergie, spontanéité, bruit et musique, rire et sexe, erreurs et triomphe.

Avec cette nouvelle clairvoyance, je ressens le même sentiment que celui éprouvé quand je me réveillais aux côtés de Pippa endormie, quand elle descendait les escaliers dans le chalet du Vermont, quand je voyais ses longues jambes étendues sur le canapé pendant qu'elle lisait. La piquête délicate du désir, presque douloureuse.

Elle me manque. J'ai envie d'elle. J'ai envie d'être *avec elle* et je veux pouvoir me réjouir des petits événements du quotidien comme elle.

Son rire bruyant et joyeux me manque, ou sa manière de se gratter le nez quand quelqu'un prononce le mot *mouillé*. Sa manière de dessiner des lettres, des nuages et des spirales dans mon dos quand j'étais contre elle me manque. La sensation que je ressentais en la pénétrant me manque, mais plus que ça, c'est ce que je ressentais à ses côtés qui me manque. Quand nous étions ensemble, tout simplement.

Je me lève et monte les escaliers en courant. J'attrape le premier sac de voyage que je trouve et commence à balancer des vêtements à l'intérieur : des chemises, des pantalons, des boxers. Je vide le contenu de mon placard de salle de bains dans ma trousse de toilette et ferme le sac.

Je ne sais pas ce que je dirai en arrivant – ou ce qu'elle me répondra –, donc je répète les mêmes mots encore et encore dans mon esprit : *je t'aime. Je sais qu'on était censés avoir une relation légère, mais je n'y arrive pas. Et je n'ai pas envie de m'arrêter là.*

~

Je réalise en arrivant sur la I-90 que je n'ai même pas réservé de vol pour Londres. J'éclate de rire et appelle la hotline de Delta. Je m'insère dans la circulation. Quelques instants plus tard, je suis mis en relation avec l'hôtesse.

– Bonjour, dit-elle d'une voix joyeuse. Nous avons reconnu votre appel grâce à votre numéro. Pouvez-vous confirmer votre adresse personnelle ?

Je bredouille le nom de la rue et le numéro.

Elle hésite, puis me demande ce qu'il me faut, où je veux aller et quand je souhaite partir. Si mon besoin subit de traverser l'Atlantique sort de l'ordinaire, elle n'en laisse rien paraître.

– Et votre date de retour ?

Je me fige. Je n'avais pas considéré la question. Si je ne prends pas en compte le travail ou mes responsabilités, je peux espérer passer une semaine, voire deux, à Londres avant de rentrer chez moi. Avec un peu de chance, nous rentrerons ensemble, ou du moins après avoir réfléchi à un arrangement, à un plan pour l'avenir. Je peux attendre. Je peux être patient.

Mais j'omets de la prévenir et néglige la promesse *appelle-moi quand tu viendras à Londres*.

– Je peux réserver un billet open ?

– Aucun problème. (Elle sent mon inquiétude et finit par dire.) C'est très courant. Quelle classe préférez-vous, M. Bergstrom ?

– Aucune importance. Tant que je peux monter dans le premier avion.

– D'accord. (Encore quelques bruits de clavier). Souhaitez-vous... (Elle se tait un instant, je regarde mon téléphone en m'inquiétant à l'idée que je pourrais perdre l'appel.)

- Allô ?
- Oui, désolée. Souhaitez-vous utiliser vos miles ?
- Mes miles ?
- Oui, vous en avez, hum, pas mal. (Elle rit.) À peu près huit cent mille, en réalité.



Le temps à Londres est gris quand nous commençons notre descente ; mais une fois sous les nuages, je distingue Tower Bridge, l'œil de Londres, la Tamise qui se faufile entre les rues. L'angoisse qui s'était dissipée au cours du vol reprend ses droits.

Le Shard me rappelle une histoire que Pippa nous a racontée : lorsqu'elle a visité l'observatoire du soixante-douzième étage, elle a pensé, hilare, qu'il ressemblait à une page Yelp où les gens pouvaient « exprimer leur désapprobation en ce qui concerne la vue ».

Wembley me rappelle l'histoire du concert où Pippa est allée, l'un de ses meilleurs souvenirs. Elle m'a parlé de la vague d'excitation qui a parcouru le stade, qu'elle ressentait les yeux fermés, entourée par quatre-vingt dix mille personnes. La musique a retenti et a fait vibrer tout son corps.

Je voudrais être à ses côtés la prochaine fois qu'elle vivra un moment pareil.

Je me sens à nouveau plein d'énergie quand nous atterrissons, je traverse le terminal, les douanes, récupère enfin mes bagages. La routine est si naturelle, si normale, que j'ai l'impression d'avoir l'esprit clair à nouveau, je ne réfléchis plus à ce que je ressentirai en allant chez elle, en la retrouvant au pub du coin ou simplement en tombant sur elle dans la rue. Je me suis entraîné à prononcer mon petit discours, mais je réalise que la teneur de mes propos n'aura pas beaucoup d'importance. Si elle veut de moi, nous nous en sortirons toujours.

J'ai l'impression d'être un personnage de film, en pleine mission, qui espère ne pas avoir réalisé la teneur de ses sentiments trop tard.

Le chaos organisé de Heathrow vrombit autour de moi, je trouve un coin tranquille juste en dehors de la zone de retrait des bagages. Il fait frais, il bruine, je pose ma valise juste en dehors des portes automatiques, sors mon téléphone de ma poche.

J'ouvre son contact et éclate de rire en voyant la photo qui se trouve à côté de son nom. C'est une photo qu'elle a prise à Jedediah Hawkins Inn au début du voyage. Elle grimace, les lèvres tordues, en louchant. Ruby avait proposé qu'on échange nos numéros et Pippa avait pris le pire selfie du monde, pour nous l'envoyer une fois nos numéros enregistrés.

Je trouve son adresse juste sous sa photo. Je ne sais pas si elle sera chez elle un samedi en début d'après-midi, ou avec des amis, mais il faut que j'essaie. Je sors de l'aéroport et hèle un taxi.

Les rues rétrécissent, le taxi se faufile hors de M4 et entre dans la ville. De la banquette arrière, je regarde défiler les petites maisons et les appartements de style anglais. La plupart

des arbres n'ont plus de feuilles à cette époque de l'année, leurs troncs noueux émergent des trottoirs gris, tranchant avec les façades en brique rouge.

Les gens s'attardent hors de pubs, une pinte à la main, en discutant, ou regardent un match à la télévision à l'intérieur. Nous dépassons un groupe de personnes assises à des terrasses de café ou entrant dans des salons de thé pour bruncher. J'imagine la vie que Pippa et moi mènerions ici, si c'est ce qu'elle veut : retrouver des amis au pub du coin ou nous arrêter au marché afin de faire les courses pour le déjeuner.

Je sais qu'il est dangereux de fantasmer ainsi, mais je ne peux pas m'en empêcher. Cela fait presque un mois que je ne l'ai pas vue, que je n'ai aucune nouvelle d'elle. Si je commence à me sentir mal maintenant, j'ose à peine imaginer ce que je ressentirais si je n'entendais plus jamais sa voix.

Une vague de nausée me submerge lorsque le taxi s'arrête devant un immeuble de briques grises. Je règle le chauffeur, récupère mon sac dans le coffre et sors dans la rue. Je jette un coup d'œil en direction des fenêtres du troisième étage. Si tout se passe bien, je pourrai dormir en la tenant dans mes bras ce soir.

Je vérifie encore l'adresse et le numéro de l'appartement avant de monter l'escalier.

Elle ne sera peut-être pas là.

Et ce ne serait pas grave.

Je pourrai attendre dans le café le plus proche ou aller me promener à Hyde Park.

Je frappe à sa porte, mon cœur bat encore plus fort quand j'entends des pas s'approcher.

Je pensais que j'étais préparé à toutes les éventualités, mais j'avais tort.

L'homme qui ouvre la porte de Pippa me dévisage de ses grands yeux bleus. Des tresses de cheveux bruns tombent sur ses épaules, il fume une cigarette.

Abasourdi, j'ouvre la bouche :

– ... Mark ?

Il souffle longuement la fumée de sa bouche et enlève quelques brins de tabac au coin de ses lèvres.

– Pardon ?

– Êtes-vous... Mark ? (Je parle un peu plus clairement.) Ou... Pippa... Est-elle ici ? Je pense que c'est son appartement.

Je baisse les yeux vers le morceau de papier que je tiens dans ma main pour vérifier.

– Non, mec. Je ne connais ni de Pippa ni de Mark. Je viens d'emménager. La meuf qui vivait ici a déménagé il y a une semaine.

J'acquiesce sans comprendre, le remercie et m'éloigne dans le couloir.

Pippa a déménagé ?

Je descends les marches lentement, une par une.

Je ne sais pas pourquoi je suis si surpris. Ce n'est pas comme si nous étions restés en contact. Mais cela fait seulement quelques semaines qu'elle est revenue. Elle a dû quitter son

appartement... immédiatement.

J'attrape mon téléphone, trouve son contact et appuie sur la photo.

J'entends une tonalité, le ventre serré, puis encore une, avant de distinguer des bruits étouffés, comme si le téléphone de Pippa venait de tomber par terre. Il y a aussi le bruit de la musique en fond sonore.

– Hey ! crie quelqu'un dans le combiné.

Je plisse les yeux, en essayant d'identifier sa voix parmi beaucoup d'autres.

– Pippa ?

– Allô ? Je ne t'entends pas. Tu peux parler plus fort ?

– Pippa, c'est Jensen. Es-tu chez toi ? Je viens de...

– Jensen, ça fait longtemps, hein ! Et je ne suis pas chez moi. Ça va ?

– Eh bien, je... la raison pour laquelle je t'appelle...

– Écoute, je te rappelle demain. Je n'entends rien du tout !



Pire scénario. Je viens de réaliser que j'étais tellement certain de voir Pippa que je n'ai même pas pensé à réserver un hôtel.

Je trouve un taxi dans la rue et le chauffeur attend que je réserve une chambre sur mon téléphone. Il me dépose ensuite, je dîne seul dans un petit pub et refuse d'admettre que j'ai pu commettre une énorme erreur en étant si présomptueux.

Elle m'appellera demain.

Mais elle ne m'appelle pas le lendemain, même si je vérifie sans arrêt mon téléphone tout en travaillant un peu au bureau londonien, sous prétexte de passer voir comment les choses évoluent. Mon téléphone reste désespérément silencieux et quand je la rappelle le soir, je tombe sur sa messagerie. Je lui laisse un message et m'endors sans mettre mon téléphone en silencieux au cas où elle m'appellerait.

J'essaie le lendemain matin – encore sa messagerie – et je laisse un autre message vocal. Je n'ai pas son adresse mail, et Ruby ne m'a pas répondu quand je lui ai demandé comment contacter Pippa. Le troisième soir, il est temps d'admettre ma défaite.

Je fais mon sac, quitte l'hôtel et prends un taxi pour l'aéroport.

Je réserve facilement un vol. Comme je pourrai boire autant de whisky que je voudrai, et dormir pendant tout le trajet, j'utilise le plus de miles que possible et réserve un billet de première classe, direct pour Boston.

Je trouve un siège isolé dans un coin de la salle lounge du terminal en m'efforçant de ne pas lever les yeux et de garder mes écouteurs sur mes oreilles. Je n'ai aucune envie de discuter. Hanna m'a envoyé un texto lorsque j'entamais mon deuxième whisky Coca mais je l'ignore, je ne veux pas lui avouer que j'ai tenté ma chance et que j'ai échoué de la pire manière qui soit.

Elle serait fière de mon initiative et ferait tout en son pouvoir pour me remonter le moral, mais j'ai envie de digérer ma déception pour le moment. Soit Pippa n'a jamais voulu une relation sérieuse avec moi, soit ça a été le cas mais j'ai été trop long à la détente.

Le haut-parleur annonce le début de l'embarquement de mon vol, je vide mon verre, attrape mon sac avant de traverser le terminal pour rejoindre la porte d'embarquement.

La foule des passagers a commencé à se rassembler autour du comptoir d'embarquement en attendant dans leur zone et je m'insère dans la file d'attente, en souriant faiblement à l'hôtesse qui scanne ma carte d'embarquement. J'entre dans l'avion.

Les gens se hâtent devant moi, je suis en mode pilotage automatique lorsque je cherche mon siège.

Quand je lève les yeux, j'ai l'impression que la terre va s'effondrer sous mes pieds.

Je prends une grande inspiration et ouvre la bouche. Le discours que je répète depuis des jours s'est évaporé, j'arrive seulement à prononcer :

– Salut.

CHAPITRE 18

Pippa

Quand j'avais seize ans, j'étais un jour allée faire des courses dans le supermarché le plus proche à la sortie de l'école en grommelant *Les mamans sont des monstres, j'ai tellement de devoirs, comment font-elles pour ne pas se rendre compte à quel point je suis occupée et importante ? Comment osent-elles me demander de faire les courses !* Soudain, j'ai levé les yeux en attrapant une boîte d'œufs et vu Justin Timberlake qui achetait... Dieu seul sait quoi.

Apparemment, et Google me l'a appris plus tard, il était en ville pour un concert. Jusqu'à ce jour, je n'ai aucun souvenir de ce qu'il achetait dans ce petit supermarché.

À cet instant, mon cerveau s'est vidé de toute pensée et s'est éteint. C'est déjà arrivé à mon ordinateur préhistorique – un petit bruit bizarre et l'écran devient noir, je suis obligée de le rallumer. Chaque fois que ça lui arrive, je pense à l'effet *Justin Timberlake* parce que c'est ce que j'ai ressenti.

Pop.

Écran noir.

Justin a souri dans ma direction et baissé la tête pour croiser mon regard, l'air inquiet.

– Ça va ? a-t-il demandé.

Je secoue la tête, il attrape la boîte d'œufs dans ma main et la pose dans le panier que je tiens dans l'autre en souriant.

– Je ne voudrais pas que tu fasses tomber tes œufs.

Chaque fois que j'y pense, je suis incapable de m'empêcher d'éclater de rire, parce que lorsque Justin Timberlake m'a dit de ne pas faire tomber mes œufs, la petite parcelle de mon cerveau qui fonctionnait encore a imaginé une multitude de plaisanteries à propos de l'ovulation.

Même si je n'aurais jamais osé ouvrir la bouche.

C'est donc ma croix à porter. Le jour où j'ai croisé la célébrité la plus importante de ma vie, j'étais complètement muette, à tel point que la célébrité en question s'est demandé si

J'allais survivre à cette rencontre sans casser douze œufs.

Et c'est exactement ce que je ressens lorsque je tombe sur Jensen Bergstrom dans l'avion.

Pop.

Écran noir.

Tandis que je m'efforce de rallumer le système, Jensen avance dans l'allée, demande à l'homme qui s'apprêtait à s'asseoir à côté de moi s'il est d'accord pour échanger sa place avec la sienne.

Heureusement, cette fois, je suis assise. Et je ne tiens pas de boîte d'œufs à la main.

– Que... ?

Ma gorge se serre tellement que je suis incapable de prononcer le moindre mot.

Il répète, le souffle court :

– Salut.

Quand il déglutit, je ne quitte pas sa pomme d'Adam des yeux. Il porte une chemise ouverte. Pas de costume, pas de cravate. Je contemple son cou, distingue une veine qui a gonflé. J'ai soudain beaucoup trop chaud.

Je le dévisage, envahie par une vague de bonheur. Je me souviens de la petite cicatrice sous son œil gauche, du grain de beauté solitaire sur sa joue droite. Je me souviens que son incisive monte un tout petit peu sur la dent d'à côté, ce qui rend son sourire un peu moins parfait mais encore plus adorable. Toutes ces petites imperfections font de Jensen un être humain et non un dieu. C'est le visage que j'aime le plus au monde.

Nos yeux se croisent et voilà : l'alchimie.

C'est ce qu'il y a entre nous, n'est-ce pas ?

Mais alors, je suppose – peut-être un peu tard – que n'importe quelle fille ressentirait de *l'alchimie* avec un homme comme Jensen. Je veux dire, *putain*. Comment pourrait-elle lui résister ? Il suffit de le *regarder*.

Et je le regarde. Il ne porte pas de pantalon de costume mais un jean foncé qui moule ses cuisses musclées, des baskets Adidas grises... et je n'arrive pas à comprendre comment il peut être habillé si décontracté, puis je me demande ce qu'il fait *ici*.

– Salut ? je réponds en secouant la tête, confuse. Je ne t'ai pas rappelé. (Je parle d'une manière saccadée, l'esprit embrouillé.). Oh mon Dieu. Et tu étais *ici* ? À Londres ?

– Oui, répond-il en fronçant les sourcils. Et non, tu ne m'as pas rappelé. Pourquoi ?

Au lieu de lui répondre, une autre question m'échappe :

– Es-tu sur le point de prendre le même avion que moi pour Boston ? Sérieusement ?
Quel hasard !

Je n'arrive pas à savoir ce que je ressens.

Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Je suis juste très partagée et je ne sais pas quel sentiment prendra le dessus.

D'abord : la joie. Un réflexe pavlovien. Il est beau, heureux, je déchiffre une énergie frénétique dans son regard, comme une bouée qu'on me jetterait dans la mer. Quoi qu'il en soit, j'ai adoré passer du temps avec lui. J'ai commencé à l'adorer, *lui*.

Mais aussi : méfiance. Pour des raisons évidentes.

Et de la colère. Aussi pour des raisons évidentes.

Et peut-être, une petite pointe d'espoir.

– Quel hasard en effet, dit-il calmement, et il me sourit d'un air lumineux : ses yeux s'éclairent, ses fossettes se creusent, ses lèvres parfaites s'étirent. Tu vas à Boston ?

J'essaie de déchiffrer le mouvement de ses sourcils, son regard perçant.

– J'ai trois entretiens.

Il pâlit soudain.

– Oh.

Eh bien.

Je hoche la tête, regarde ailleurs et me retiens de lui dire *ne t'inquiète pas, je ne t'appellerai pas sans te demander la permission avant*. Ma gorge se serre.

– Et ils t'ont acheté un billet de première classe ? *Waouh*.

Cette conversation est officiellement terminée. *C'est* ce qu'il trouve intéressant ? Mon billet de première ? Je me tourne vers la fenêtre et ris. Jaune.

J'ai passé les trois dernières semaines à m'efforcer de l'oublier. Il me faut beaucoup plus de temps que prévu pour me remettre d'un flirt de deux semaines, encore plus que pour oublier le cul en mouvement de l'homme avec qui je vivais. Mais me voilà, à nouveau à côté de lui. Je souffre atrocement.

– Pippa, fait-il calmement en posant une main sur ma cuisse. Tu es en colère contre moi ?

J'écarte doucement sa main. Les mots montent en moi, mais je ne veux pas les prononcer, parce que c'était juste un flirt.

C'était juste un flirt.

Pippa, bordel de merde, c'était juste un flirt.

Je le regarde, incapable de continuer à me mentir à moi-même.

– C'est-à-dire, Jensen, ce qui s'est passé entre nous en octobre n'était pas juste un flirt pour moi.

Il écarquille les yeux.

– Je...

– Et tu m'as *complètement* oubliée.

Jensen ouvre la bouche pour parler, mais je le devance :

– Écoute, je sais qu'on était censés avoir une relation légère, mais mon cœur en a décidé autrement. Donc si je ne te regarde pas, c'est parce que je tiens à toi... et que j'ai un peu envie de te gifler.

Il secoue la tête comme s'il ne savait pas par où commencer.

– Samedi soir, avant de t'appeler, je suis allé chez toi. Dimanche, j'ai envoyé un mail à Ruby pour avoir ton adresse. Je t'ai appelée dix fois par jour.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine.

– J'étais en train de fêter les entretiens que j'ai obtenus samedi avec des amis quand tu m'as appelée. J'ai arrêté mon forfait dimanche, parce que le téléphone me coûtait trop cher. Il y a une semaine, j'ai quitté mon appartement pour rentrer chez mes mères. Je t'ai appelé quelques jours après mon retour à Londres. Deux fois, même. Tu n'as pas décroché. Samedi, c'était peut-être un peu tard pour me rappeler.

Il ouvre de grands yeux.

– Alors, pourquoi n'as-tu pas *laissé* de message ? Je ne savais pas que tu m'avais appelé. J'ai enregistré ton numéro, je n'avais aucun appel manqué de toi.

– C'était un numéro britannique, Jensen, ma ligne fixe, qui t'appelait à l'heure de Londres. Qui *d'autre* aurait-ce pu être ?

Il rit.

– Peut-être l'une des cinquante personnes avec qui je bosse dans le bureau londonien ? (Sa voix est plus douce quand il ajoute.) Tu crois que les gens arrêtent de bosser dans cette entreprise, même au milieu de la nuit ?

J'ignore son sourire tendre à cause de la bouffée d'humiliation qui me submerge.

– Ne me prends pas pour une imbécile. Tu n'es pas du genre à refuser un appel professionnel.

– Pippa. (Il attrape ma main. La sienne est chaude et ferme.) Londres commence à travailler au milieu de la nuit pour moi, le bureau de la côte Ouest ne ferme pas avant 21 heures. Ce qui signifie qu'entre 6 heures et environ 21 heures, je suis en réunion, je réponds à des mails et aux messages que les gens me laissent quand je dors ou quand je suis en réunion. Je ne réponds presque *jamais* au téléphone, surtout quand je finis par rentrer chez moi.

Je comprends soudain. Le petit diabolin en moi éclate de rire.

J'ai tout de suite imaginé qu'il refusait de me parler alors que c'était tout à fait normal, dans la mesure où il ne peut pas passer sa journée au téléphone.

– Pourquoi as-tu un téléphone portable, alors ?

Il sourit.

– Pour travailler. Je suis obligé de décrocher quand c'est mon patron ou ma mère.

Je secoue la tête et murmure :

– N'essaie pas de m'attendrir.

– Je n'essaie pas de t'attendrir. Je suis honnête. Je ne savais pas que tu m'avais appelé. J'aurais préféré le savoir. Tu me manquais.

Entendre ces mots me fait quelque chose, une réaction douce-amère sur laquelle je ne parviens pas à mettre de nom. C'est agréable à entendre, mais ça ne veut pas dire grand-

chose. J'ai passé des jours entiers à quelques kilomètres de lui, il ne m'a pas appelée après la nuit que j'ai passée chez lui, il n'a pas cherché à me revoir. Et même si nous en étions convenus, voir Jensen à Londres une fois par an ne m'intéresse pas du tout.

– C'est agréable à entendre. Mais je ne suis plus sûre de vouloir que tu m'appelles quand tu passes par Londres. J'ai découvert que je ne suis finalement pas du genre à flirter. (Je m'efforce d'avoir l'air sûre de moi.) Plus maintenant. Je n'ai pas envie de revenir en arrière.

Jensen se tait avant de parler, cligne plusieurs fois des yeux.

– Je n'ai *jamais* été du genre à flirter.

– Pourtant, tu étais plutôt pas mal dans le genre, si tu te souviens bien.

Il sourit.

– Pippa, demande-moi pourquoi je suis ici.

– Tu es là pour le travail, c'est évident. Le bureau de Londres, tu te souviens ?

Il plisse les yeux.

– Depuis quand est-ce évident ?

Je fronce les sourcils. Quelle autre raison ? Je commence à ne plus comprendre, à force de parler de fuseaux horaires, de travail et...

– Bien. (Je lâche d'une voix plate.) Pourquoi es-tu ici ?

– Je suis venu pour te voir.

Pop.

Noir.

Que veut-il dire par là ? Il me dévisage simplement, avec un petit sourire qui devient de moins en moins assuré.

– Tu... *quoi* ?

Il sourit plus largement.

– Je suis venu pour te voir. Je me suis rendu compte que je ne voulais pas m'arrêter là. Je suis venu voir si tu avais envie de... continuer avec moi. Je suis amoureux de toi.

Mes jambes se tendent brusquement, je sursaute et me lève. Avant de savoir ce que je fais, je l'enjambe et trébuche dans l'allée en direction des toilettes.

L'hôtesse me hèle :

– Nous allons décoller dans quelques instants...

Mais l'embarquement n'est pas terminé. Et je dois...

Bouger

Marcher

Respirer

Faire quelque chose.

Je me glisse dans les toilettes et commence à fermer la porte quand une main la bloque.

Jensen me regarde d'un air suppliant.

– Il y a à peine la place pour moi.

Je pose une main sur son torse. Il avance quand même, en échangeant adroitement nos places. J'ai le dos contre la porte.

– Donnez-nous juste... une seconde, demande-t-il à l'hôtesse perplexe.

Il ferme soigneusement la porte derrière moi, baisse l'abattant des toilettes avant de s'asseoir et de me regarder.

– Que fait-on là, putain ?

Il me prend les mains et les regarde.

– Je n'ai pas envie que tu t'en ailles après un tel aveu.

– Je serai assise à côté de toi pendant tout le vol.

Cette réponse était nulle. Il grimace en secouant la tête.

– Pippa...

– Je suis rentrée de Boston, j'étais malheureuse. J'ai démissionné, je me suis installée chez mes mères et j'ai commencé à faire en sorte que ma vie s'améliore.

Jensen m'écoute patiemment.

– Je n'arrivais pas à savoir si tu m'avais détruite ou... aidée à me *trouver*. J'ai essayé de sortir avec des mecs (il grimace encore), mais c'était impossible.

– Je ne suis sorti avec personne après toi.

– Même pas Emily du softball ?

Il rit.

– Même pas. Ce n'était pas un sacrifice. (Il prend mon visage entre ses mains et me regarde dans les yeux.) Hanna et Will diraient peut-être que j'affabule, mais je suis sorti avec des filles, avant. Je ne t'avais juste pas rencontrée. Tu es la personne la plus magnifique que je connaisse.

Il me regarde dans les yeux en disant ça. Et il n'a fait aucun commentaire sur mes cheveux.

S'il a remarqué qu'ils étaient couleur lavande, il n'en a rien montré. Il n'a même pas jeté un regard (la réaction normale) aux bracelets qui encombrant mes poignets, à mon gros collier ou à mes bottes rouges à lacets.

Ce doit être à ce moment-là que je comprends. Soudain. Je contemple ses yeux verts encerclés de cils noirs, ses joues rosées, douces, les cheveux qu'il a laissés pousser suffisamment pour qu'ils tombent sur ses sourcils. Il me voit *moi-même* et non une série d'éléments excentriques et de couleurs vives.

J'avance un dernier argument.

– Tu es venu à Londres sur un coup de tête parce que tu te sens seul.

Jensen m'examine, avant de se gratter la joue, l'air songeur :

– C'est vrai.

Les deux mots flottent entre nous, plus je réfléchis et plus je me rends compte qu'il *pourrait* trouver quelqu'un d'autre s'il se sentait simplement seul.

– Est-ce trop tard ? (Il me dévisage avec un demi-sourire.) J'ai l'impression que nous n'avons pas encore vraiment eu notre chance. Nous étions si occupés à ne pas laisser parler nos sentiments la dernière fois.

– Je ne sais que penser de tout ça. Tu n'es pas du genre impulsif.

Il rit en me prenant les mains.

– J'ai peut-être envie de changer.

– Avant... je commence. Tu ne voulais de moi que lorsque c'était confortable.

Jensen regarde autour de lui dans les toilettes minuscules où nous sommes installés, sur le vol qu'il a réservé seulement pour me voir. Il n'a rien besoin d'ajouter, nous savons tous les deux, alors il lève les yeux et sourit. Joueur. Détendu. Exactement le mec que j'ai connu pendant notre voyage.

– Eh bien, nous y voilà. Ce n'est pas très confortable ici. (Il ajoute avec un sourire taquin.) Et je *t'aime*.

Les mots s'échappent de ma bouche :

– J'ai couché avec beaucoup de mecs.

– Quoi ? (Il rit.) Et alors ?

– Je suis nulle pour gérer mon argent.

– Moi je suis très *bon* pour gérer mon argent.

Mon cœur bat si fort qu'il risque d'exploser dans ma poitrine.

– Et si je ne trouve pas de travail à Boston ?

– J'irai travailler au bureau de Londres.

– Juste comme ça ?

Mon cœur est sur le point de se dissoudre.

– Pas exactement « juste comme ça » dit-il en secouant la tête. J'ai passé un mois à être malheureux et j'ai beaucoup réfléchi. Le problème, c'est que je n'ai aucune raison de rester. (Il passe son index sur ses sourcils.) La distance ne me fait pas peur. Je n'ai pas peur que tu t'en ailles sans me donner d'explication. Je n'ai pas peur que nous soyons différents et que mon travail nous mette des bâtons dans les roues. Je ne laisserai pas cette chose se produire. Plus maintenant.

Il se fige et ajoute :

– Je suis devenu partenaire vendredi.

Tout s'immobilise autour de nous, l'espace microscopique semble rétrécir encore davantage.

– Tu *quoi* ?

Son sourire est hésitant, adorable.

– Je ne l'ai encore dit à personne. Je... je voulais te le dire d'abord.

Je l'attrape par les épaules et m'écrie :

– Tu te *fous* de ma gueule ?

Il rit.

– Non. C'est fou, je sais.

Mais être si proche de lui, sentir cette vague d'espoir, c'est terrifiant.

– Pippa, fait-il en me regardant, penses-tu que tu pourras m'aimer un jour ?

– Et si ce n'est pas possible ?

Il me dévisage, incapable de prononcer un mot. Je ne distingue aucune arrogance dans son regard, aucune tristesse. J'y lis une forme d'assurance, qui monte du fond de son cœur et qui lui dit qu'il n'a pas tort à notre propos.

Je sais à quel point il fait des efforts pour exprimer ses sentiments, et il est hors de question d'anéantir cette confiance.

– Si je l'affirmais, ce serait un mensonge éhonté.

Il laisse échapper un soupir.

– Un mensonge ?

Je me mords les lèvres avant de préciser :

– Parce que tu sais que c'est déjà le cas.

Son visage se transforme totalement.

– Désolé, dit-il, tu es un peu loin et je ne peux pas...

Je me penche et répète les mots contre sa bouche avant de l'embrasser.

C'est le plus étrange : ce baiser semble familier, comme si nous nous étions embrassés un millier de fois avant. Ce qui a été plus ou moins le cas. Je m'attendais à une sorte de révélation, à un baiser *spécial*.

Mais prononcer les mots à haute voix n'a rien changé – ils ont juste rendu officiel ce qui existait déjà.

Épilogue *BEAUTIFUL*

Jensen

L'avion atterrit et je réveille doucement Pippa. Elle sursaute, inspire profondément et regarde autour d'elle.

Les souvenirs affleurent lentement : monter dans l'avion, me voir, nous voir parler dans les toilettes microscopiques, les déclarations, se faire jeter hors des toilettes pour le décollage, les câlins silencieux sur nos sièges. Elle s'est endormie au bout d'une heure environ, j'ai réfléchi pendant le reste du vol.

J'aime savoir où je vais.

Si elle ne trouve pas de job à Boston, nous pourrions nous installer en Angleterre.

Elle pourrait aussi s'installer avec moi, chercher un poste, en prenant son temps. Mais Pippa est assez indépendante, elle a du caractère : je ne sais pas comment elle le prendrait si je lui suggérais de me laisser le soin de gagner l'argent et de ne se préoccuper que de rendre nos vies intéressantes.

Mais je ne sais pas pourquoi, j'imagine que ce serait le meilleur job pour Pippa : Aventure Inc.

– Je t'ai bavé dessus ? demande-t-elle d'une voix un peu rauque.

– Juste un peu.

Elle sourit.

– Je m'améliore à chaque vol.

Je prends son visage entre mes mains, me penche pour l'embrasser brièvement.

– Celui-là s'est plutôt bien passé.

Nous sortons de l'avion, nous dirigeons vers la zone de retrait des bagages pour récupérer sa valise.

– Quel est ton programme ?

Je pose mon sac sur sa valise et la guide jusqu'au parking.

– Quel jour sommes-nous ? (Elle se frotte les yeux.) Mardi ?

– Oui. (Je jette un coup d'œil à ma montre.) Mardi, 4 heures 49, heure locale.

– J’ai un entretien demain à dix heures et deux, jeudi. Je crois. (Elle sort son téléphone de son sac et plisse les yeux en direction de l’écran.) Ouais, c’est ça.

Je jette un coup d’œil interrogatif à son téléphone en me souvenant qu’elle m’a dit qu’elle avait arrêté son forfait. Elle comprend et étouffe un bâillement.

– Mamans. Un nouveau téléphone et de l’argent pour m’acheter à déjeuner avant de me laisser partir.

J’ai hâte de les rencontrer.

– Ils t’ont réservé un hôtel ? Je veux dire, les types qui t’ont fait venir pour l’entretien.

Je hoche la tête.

– The Omni.

Nous marchons en direction de ma voiture en silence. D’une part, je n’ai pas envie d’aller trop vite. De l’autre, je suis venu à Londres pour déclarer mon amour avant de baiser dans toutes les positions envisageables. Il est un peu tard pour s’inquiéter d’aller trop vite.

– Tu veux venir chez moi ?

Elle lève les yeux tandis que je range nos sacs dans ma voiture.

– Ou alors, on va à mon hôtel. (Elle sourit.) Ce qui est à moi est à toi maintenant, non ?

~

Son hôtel se trouve à seulement quinze minutes de Logan International. Ma maison à une demi-heure.

L’avantage de son hôtel : la proximité.

L’avantage de ma maison : mon lit, plus d’options pour se faire livrer à manger et plus de surfaces planes pour baiser.

Mon téléphone sonne alors que je conduis, la main de Pippa sur ma jambe. Je jette un coup d’œil à l’écran et vois le visage d’Hanna.

Pippa sourit, surexcitée, mais je pose un doigt sur mes lèvres pour lui indiquer de garder le secret pour l’instant. Je suspecte aussi que si Hanna sait que Pippa est avec moi, elle nous convaincra de passer la voir et... non.

– Salut Ziggs.

– Écoute, dit-elle d’une voix paniquée. Je suis désolée d’avoir raté ton appel vendredi, mais ensuite tu n’as pas répondu et je commence vraiment à culpabiliser à cause d’un truc et...

– Aucun problème ma chérie. (Je ris.) Je t’ai appelée quand j’ai quitté la ville et j’ai été... un peu surbooké depuis.

– Oh, tu as quitté la ville ? demande-t-elle, étonnée.

La seule personne qui connaît mieux mon planning qu’Hanna, c’est mon assistante.

– Je suis en train de rentrer. Je voulais te dire...

– Non, attends. Laisse-moi commencer. J'ai omis de te dire quelque chose et maintenant, je me sens vraiment coupable.

Je fronce les sourcils.

– Tu as omis de me dire quelque chose ?

– Pippa va venir. À Boston. Si ce n'est pas déjà le cas. Elle a des entretiens pour un boulot.

Elle soupire après avoir prononcé ces mots avant de devenir totalement silencieuse. Comme si elle avait lancé une grenade et sauté pour échapper à la déflagration. Pippa plaque une main sur sa bouche.

J'avais envie de surprendre Hanna en lui amenant Pippa moi-même, peut-être demain mais maintenant, je ne sais plus comment m'y prendre.

– Ne sois pas en colère, ajoute Hanna. Je ne savais pas comment tu réagirais. Je sais que tu ne veux plus que je me mêle de ton existence.

Je souris à Pippa qui se mordille la lèvre inférieure.

– Je ne suis pas en colère.

– J'avais tellement envie que ça fonctionne entre vous, dit-elle, et j'espère la voir pendant son séjour parce que je l'adore...

– Je suis persuadé que vous vous croiserez.

– Mais, continue-t-elle. Je te promets que je ne la verrai pas si ça te dérange.

– Ça ne me dérange pas. Je l'aime aussi.

À côté de moi, Pippa rayonne. Hanna reste silencieuse pendant un long instant avant de murmurer :

– Quoi ?

– Ziggs, je suis en voiture, mais ça te dit que je vienne dîner chez toi dans deux heures ? J'ai une surprise, moi aussi.

~

Monter les marches qui mènent à ma maison me paraît surréaliste. Finirons-nous par vivre ensemble ? Vivrons-nous *ici* ? Ce n'est pas tant que je pondère chaque question, c'est plutôt qu'une quantité énorme d'interrogations tourne dans ma tête – quand vivrons-nous près l'un de l'autre, quand vivrons-nous ensemble, si ça durera pour toujours, quel travail obtiendra-t-elle, aura-t-elle *besoin* de travailler –, mais mon esprit s'éclaircit quand la porte se ferme derrière nous.

Pippa jette un coup d'œil au salon.

– Je n'ai pas fait très attention aux meubles la dernière fois.

Je distingue son pouls dans son cou délicat, sous sa peau douce.

– Ce n'est peut-être pas non plus le moment.

Elle se tourne vers moi avec un grand sourire.

– Non ?

– Non.

Je m'approche d'elle, elle tend la main vers moi et m'attire à elle en m'attrapant par l'ourlet de la chemise.

– Donc, on baise direct.

J'acquiesce.

– On baise direct.

– Chambre ?

– Ou canapé. Ou comptoir de la cuisine.

Elle s'étire et m'embrasse.

– Ou douche.

La douche semble une assez bonne idée.

Je me tourne vers elle, puis avance vers l'escalier avant de prendre sa main et de la guider dans la bonne direction.

– Tes cheveux sont magnifiques.

Je sens ses gloussements vibrer de sa gorge contre ma bouche.

– Je pensais que tu n'allais pas y faire allusion. Je pensais que tu détesterais.

– Je l'ai remarqué, mais je n'y ai pas fait vraiment attention avant que tu t'endormes sur moi. J'étais tellement heureux de te voir, tellement nerveux, que je n'étais pas tout à fait moi-même. Ça me plaît.

Elle enlève ma chemise, la lance par terre.

– C'est une bonne réponse.

– Ah oui ?

J'effleure ses épaules, commence à retirer ses vêtements.

Sa robe tombe à ses pieds.

– Ouais. Mon grand-père va t'adorer.

Je m'écarte d'un pas en la dévisageant.

– Ton grand-père ? (Je regarde ses mains faire glisser mon jean sur mes hanches, en même temps que mon boxer.) Tu as envie de parler de ton grand-père maintenant ?

Elle me sourit.

– Je te raconterai tout plus tard.

– Devant un sandwich et un Coca. Pas quand nous...

Elle se tient nue, dos à moi, et entre dans la douche pour faire couler l'eau. Putain, c'est comme si tout se mettait finalement à sa place.

Nous allons baiser dans la douche. Et ce n'est pas pour la dernière fois avant longtemps, ce n'est pas temporaire. Nous avons tout le temps du monde devant nous.

Pippa se blottit contre moi dans le canapé, ses cheveux mouillés m'effleurent le cou, elle me prend la télécommande des mains.

– Hors de question de regarder *Game of Thrones*.

Je fais la moue. J'ai téléchargé tous les épisodes et suis d'humeur à passer une soirée devant la télé.

– Je pensais que tu voulais dormir sur moi.

– Je ne suis plus fatiguée.

– Mais...

– Je suis sûre que c'est super. Mais c'est bien trop violent et sanglant pour moi.

– Tu vas donc aussi mettre ton veto sur *The Walking Dead* ? Parce que je regarde aussi.

Elle rit, attrape ma bière pour prendre une gorgée avant de me la rendre.

– OK. (Elle regarde autour d'elle.) Il faudrait mettre un peu plus de couleur ici.

– Tu m'as percé à jour. (Je l'embrasse sur la tempe, elle met *Trainwreck* sur iTunes.) Je t'ai amenée ici pour que tu sois ma décoratrice d'intérieur.

– Un meuble auquel tu es particulièrement attaché ?

Je suis ses yeux qui se posent sur une vieille lampe dans un coin.

Je secoue la tête en avalant une gorgée de bière.

– Non.

– Un rein à donner ?

– Tu peux faire ce que tu veux de moi *et* de ma maison.

Elle me prend encore ma bière, les yeux fixés sur la télévision.

– Mais pas boire ma bière.

Je l'attrape avec un sourire. Elle tend le bras pour mettre la bière hors de portée de ma main, puis éclate de rire.

– Je vais venir ici et tout mettre sens dessus dessous.

– J'espère bien.

– Tu te plaindras que je suis envahissante.

– Oh oui.

Elle tourne la tête vers moi.

– J'espère trouver un job ici. *J'ai envie* de ça.

– Moi aussi.

Elle fait la moue.

– J'aime ta douche – il y a de la place pour un million de shampooings. Et ton lit est tellement confortable. Hanna habite ici, j'adore tes amis de New York. Et ça, te faire un câlin, c'est tellement parfait. J'ai peur de ne pas trouver maintenant.

Sa vulnérabilité me serre le cœur.

– Quoi qu'il arrive avec tes entretiens, on trouvera une manière pour faire en sorte que ça marche.

Son regard s'éclaircit comme si elle venait de penser à quelque chose.

– On n'était pas supposés aller chez Hanna ?

Je sursaute.

– Oh merde !

Je tâtonne pour trouver mon téléphone sur la table basse, manque le faire tomber sur les genoux de Pippa. Mais à l'instant où je déverrouille l'écran, je découvre une notification : un message de ma sœur.

Pas possible de dîner ce soir. On part à New York. On se retrouve tous là-bas. Rejoins-nous quand tu peux.

Et ensuite, je vois un émoji bébé.

– Quoi... ? (Je comprends). Oh. *Ohhhhh...*

Pippa me regarde.

– Quoi ?

– Pas de dîner chez Will et Hanna. Mais, avant toute chose, j'ai besoin de savoir que tu es prête pour vivre avec moi, et tout ce que ça implique. Ma famille et mes amis...

Elle se blottit contre moi.

– Ouais, mon cœur, je veux tout.

Je lui tends mon téléphone pour qu'elle lise le message. Même perplexité, ensuite, son visage s'illumine.

– Tu veux y aller ?

– Putain, ouais ! (Elle me sourit, se penche pour sortir son téléphone de son sac.) Hanna m'a écrit. Elle est désolée de ne pas être disponible pour me voir.

Je lui souris.

– Tu lui feras peut-être la surprise...

Pippa jette un coup d'œil à son téléphone, émue.

– Ruby m'a écrit elle aussi. Elle ne veut pas rater ça. Tout le monde va à New York pour célébrer la naissance ?

– Probablement. Et en temps normal, je resterais ici, écrasé de travail. Mais tu es là. Ils sont tarés, insupportables mais... je suis persuadé que tu t'entendras très bien avec tout le monde.

Elle fait la moue, l'air faussement insultée.

– Tu penses que je suis tarée et insupportable ?

– Non. Je pense que tu es drôle, intelligente, et que tu n'as peur de rien. (Je me penche et l'embrasse sur le nez). Je pense que tu es *belle*, putain.

Épilogue *Player*

Will

Hanna raccroche et fixe son téléphone pendant quelques instants, l'air perplexe.

– Il était en voiture. Il avait l'air débordé.

Sarcastique, je lance :

– Jensen ? Débordé ?

Jensen semble *toujours* débordé.

– Non, clarifie-t-elle. Ce n'était pas comme lorsqu'il *travaille* et répond par monosyllabes.

Quand il prend la peine de répondre tout court. Il paraissait *distrain*. (Elle se mordille les lèvres en ajoutant.) Excessivement détendu, c'était bizarre. *Heureux*. Il a dit qu'il aimait... (Elle secoue la tête.) Je n'y comprends rien.

Elle hausse les épaules, contourne l'îlot de la cuisine pour m'enlacer et poser son menton sur mon épaule.

– Je n'ai pas envie d'aller travailler demain.

– Moi non plus. Je n'ai surtout pas envie de travailler *ce soir*. (Je lève le bras dans son dos pour jeter un coup d'œil à ma montre). Mais je dois passer un coup de fil important à Biollex dans environ une heure.

– Will ?

Sa voix est fluette, comme lorsqu'elle me demande ce que je veux pour Noël ou si je suis d'accord pour préparer un clafoutis aux cerises juste parce qu'elle en a envie. Pour le dîner.

Je baisse les yeux vers elle et l'embrasse sur le bout du nez.

– Ouais ?

– Tu veux vraiment attendre deux ans ?

Il me faut un moment pour comprendre.

C'est elle qui n'est pas encore prête à avoir des enfants. À trente-quatre ans, je me sens assez mature, mais je peux également attendre que l'on soit sur la même longueur d'onde.

Je me rends soudain compte que c'est la manière qu'Hanna a trouvée pour exprimer *je crois que je suis prête*.

– Tu veux dire... ?

Elle hoche la tête.

– Ça ne fonctionnera peut-être pas tout de suite. Tu te souviens de ce que Bennett et Chloé ont traversé ? Ce serait peut-être bien de... voir ce qui se passe.

Mon téléphone vibre sur le comptoir de la cuisine, mais je l'ignore.

– Ouais ?

Chloé a eu du mal à tomber enceinte. Avec Bennett, ils ont essayé pendant plus de deux ans. Blague à part, c'est probablement la raison pour laquelle elle est si heureuse. Ils ne se sont pas laissés anéantir par le découragement pendant cette période, mais on percevait indéniablement le soulagement et le triomphe dans leurs voix quand ils nous ont enfin annoncé la grossesse de Chloé.

Hanna acquiesce en se mordant la lèvre inférieure, ses yeux pétillent.

– Je crois.

– Tu ferais mieux d'être sûre, je murmure et l'embrasse encore. Cette décision n'est pas à prendre à la légère.

– J'ai réussi à maintenir en vie les violettes africaines de la fenêtre de la cuisine pendant sept mois, dit-elle en souriant. Et je suis une bonne maman chien pour Penrose.

– Tu es une *super*-maman chien. (Je contrôle mon excitation.) Mais tu es aussi une acharnée du travail.

Elle me dévisage avec l'air de dire : *Coucou, il est 19 heures 15, ça fait deux heures que je suis rentrée et je suis en pyjama, pas en blouse de laboratoire.*

– Aujourd'hui, c'est exceptionnel. (Je suis un peu tendu.) La plupart du temps, tu pars à sept heures du matin et tu ne reviens pas avant la nuit. Je sais que nous avons prévu que j'arrête de travailler, mais surtout, au début, tu auras envie de profiter du bébé. C'est un grand changement.

– Je suis prête, Will. (Elle se hausse sur la pointe des pieds et m'embrasse sur le menton.) J'ai envie d'avoir un bébé.

Putain.

Je dois passer un appel important – je jette un autre coup d'œil à ma montre – dans quarante-cinq minutes. Et j'étais censé revoir le dossier d'audit préalable avant, mais maintenant, il y a quelque chose dont j'ai encore plus envie.

Pour être plus précis, la taille fine d'Hanna entre mes mains et son petit gémissement quand je la soulève pour la déposer sur le comptoir de la cuisine. J'ai envie de sentir ses ongles s'enfoncer dans mon dos, son sexe se resserrer autour de moi. Ce n'est pas la première fois que nous faisons l'amour dans la cuisine – de loin –, mais tout semble différent.

– On dirait du sexe *super-marié*, s'exclame-t-elle, m'ôtant les mots de la bouche. (Elle tire sur l'ourlet de ma chemise.) C'est la première fois que nous baisons productif – reproductif, même ! Sexe avec une mission. (Elle me contemple, l'air béat.) Missionnaire !

Je l'embrasse pour la faire taire, en riant dans sa bouche et en baissant son pantalon de pyjama.

– Attends, attends. (Je la scrute.) Mais tu prends encore la pilule... n'est-ce pas ?

Elle hausse les épaules d'un air coupable.

– Quoi ? (Je suis bouche bée.) Quand as-tu arrêté de la prendre ?

Elle avoue :

– Peut-être... il y a une semaine.

– Mais on a baisé la semaine dernière. (Je cligne des yeux.) Genre, plusieurs fois.

– Je sais, mais je ne pense pas être *instantanément* fertile, tu vois.

Même face à son assurance déraisonnable, une vague de chaleur m'envahit. Je devrais probablement me sentir trahi parce qu'elle l'a fait sans me consulter, mais ce n'est pas le cas. La possibilité semble soudain tellement *réelle*, putain. Nous allons avoir un enfant. Peut-être même bientôt.

Seigneur.

J'éclate de rire, je lui mordille le cou, retire ses vêtements et quand elle est enfin nue, je me place entre ses jambes et la pénètre. Le reste du monde disparaît. Ce n'est pas seulement parce que nous baisons maintenant avec un objectif. C'est ce que je ressens avec Hanna. Comme à chaque fois, avec une pointe de désir, d'excitation, qui n'a rien à voir avec mes sensations ou ses gémissements. Ses cheveux m'effleurent le visage quand je me penche pour l'embrasser dans le cou. Elle m'agrippe les fesses, sûre d'elle. J'ai vu Hanna évoluer de la jeune femme innocente et ingénue à la bombe sexuelle assumée et sans complexes – et avec moi, elle reste pourtant toujours la Prune douce, adorable, souriante dont je suis tombé amoureux il y a trois ans.

~

Hanna se laisse tomber sur l'îlot, épuisée.

– Bravo, William.

Je l'embrasse sur les seins et marmonne quelques propos incohérents.

Elle tâtonne pour attraper mon téléphone qui n'a pas cessé de vibrer.

– Qu'est-ce qui arrive à ton téléphone ? Tu t'es trompé d'heure pour l'appel ?

Elle le saisit, regarde l'écran, une main toujours dans mes cheveux.

Je la sens s'immobiliser sous moi, la respiration courte.

– Will.

Je l'embrasse là où son cœur bat la chamade.

– Oui ?

– Tu as reçu... plusieurs messages de Bennett et un autre de Max.

J'éclate de rire.

– Lis-les moi.

Hanna fait non de la tête et me tend le téléphone.

– Crois-moi, il faut que tu les lises toi-même.

Épilogue *Stranger*

Max

– Comment est-il possible que j’aie déjà eu trois bébés avant celui-là et que je ne rentre dans aucun de mes vêtements de maternité ?

Sara tire sur l’ourlet de la chemise et me regarde dans le miroir, l’air contrarié. Le T-shirt lui va au niveau des manches, de la poitrine et de la largeur. Mais il n’est pas assez long : le tissu arrive à peine à la moitié de son énorme ventre.

– Le petit Graham refuse d’être comprimé. (Je l’embrasse sur le front.) J’ai bien peur que tu te fasses pipi dessus si tu éternues.

– Ça ne m’est pas arrivé depuis Annabel. (Elle se tourne et s’appuie contre le comptoir de la salle de bains. Elle fronce les sourcils puis sourit.) Je t’aime.

J’éclate de rire. C’est son nouveau refrain depuis des semaines : chaque fois qu’elle a secrètement envie de me gifler, à la place, elle me dit qu’elle m’aime.

Je n’ai pas besoin de lui poser la question pour le deviner. Ces derniers temps, elle m’a beaucoup dit qu’elle m’aimait.

Elle a des fuites urinaires, à cause de mes bébés aux têtes géantes, quand elle éternue : *je t’aime, Max.*

Nous avons dû nous installer à une table avec des chaises parce que mon rejeton démesuré prend trop de place pour lui permettre de s’asseoir sur la banquette de Hell’s Kitchen, son restaurant préféré : *je t’aime, Max.*

Notre deuxième fille, Iris – qui a à peine deux ans – lui a quasiment tordu le bras en essayant de « jouer au rugby » au parc : *je t’aime, Max.*

Notre vie, c’est une ribambelle d’enfants, des verres de jus de fruit renversés un peu partout, des appels pour le travail pris dans les toilettes, des taches de confiture sur les meubles. Mais je ne ressens aucune angoisse en pensant aux mois qui arrivent même s’ils risquent d’être encore plus chaotiques. Sara aime les enfants plus que tout au monde, et nous nous en sommes toujours bien tirés, y compris des situations les plus délicates. Je lui ai dit

que trois me suffisaient. Elle en veut cinq. Même enceinte jusqu'aux oreilles, elle est déterminée.

Mais il se pourrait que je lui suggère d'arrêter après ce garçon : pendant toute sa grossesse, Sara a été... *en forme*.

Ezra hurle quelque chose à Iris dans la pièce voisine, son cri est suivi par un bruit sourd. Je m'approche de la porte, mais Sara m'arrête d'une main sur mon avant-bras.

– Non, dit-elle. C'est juste le magnétophone Fisher-Price. Ces trucs sont incassables.

– Comment peux-tu savoir de quel jouet il s'agit ?

Elle me sourit, retrouvant l'expression de ma Princesse.

– Crois-moi. (Elle m'attrape par la chemise.) Viens par ici.

– Pourquoi les enfants ne sont-ils pas au lit ?

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

– Je te le dirai après.

Je m'approche, me penche pour l'embrasser en la laissant me prouver ce qu'elle veut vraiment par ce baiser. Et apparemment, elle souhaite du sexe langoureux. Ses mains glissent sur mon ventre sous ma chemise, remontent sur mon torse.

– Tu as bon goût.

Je prends ses seins dans mes mains.

– Toi aussi.

Elle gémit, heureuse.

– Seigneur, tes mains sont plus confortables que mon meilleur soutien-gorge. Peux-tu marcher derrière moi en tenant mes seins toute la journée ?

– Tu m'as déjà assigné la fonction de masseur de pieds. (Je l'embrasse encore avant de fredonner, pensif.) Même si ce sont deux choses bien différentes, je suppose.

Elle monte sur la pointe des pieds, et langoureusement se pend à mon cou.

– Tu es tellement parfait avec moi.

Je caresse son ventre en sentant un coup de pied du bébé sous ma main.

– Parce que je t'aime.

Elle me scrute.

– Aurais-tu pu imaginer, il y a quatre ans, que je tomberais enceinte quelques mois seulement après notre première fois *dans un bar* et que nous serions sur le point d'avoir notre quatrième enfant ? Je ressens toujours la même chose en t'embrassant, c'est fou.

– Je ressentirai toujours ça.

– Ça te manque ? demande-t-elle, et je comprends tout de suite où elle veut en venir.

– Bien sûr, mais nous avons convenu d'une date pour notre retour.

Après Annabel, il nous a fallu quelques mois pour retrouver notre chambre dans le club de Johnny. Mais après Iris, le lieu ne nous plaisait plus autant. Nous y sommes allés quelquefois, nous avons essayé de retrouver cette sensation libératrice et érotique, ce *nous* qui

se trouvait là-bas. Mais pour une raison étrange, faire l'amour dans la chambre avec une vitre géante ne fonctionnait plus. Nous nous sentions trop exposés. Pour dire les choses simplement, ce n'était plus notre truc.

Nous avons trouvé un autre arrangement : à l'heure du déjeuner, quand le Red Moon est fermé, un photographe brillant – dont nous n'avons jamais connu le nom et que nous n'avons même jamais rencontré – se tient de l'autre côté de la vitre. Il prend des photos magnifiques pendant que nous faisons l'amour. Johnny les utilise pour décorer le couloir des voyeurs. Une ou deux fois par mois, nous y retournons pour une session. Plus si on en a envie, moins si la vie nous met des bâtons dans les roues.

Les habitués apprécient de savoir que nous n'avons pas arrêté.

Sara aime choisir les images qui seront exposées.

Et j'ai l'assurance que nous trouverons toujours une manière de satisfaire son fantasme : ce plaisir intime ne nous sera jamais refusé.

– Tu es heureux ? demande-t-elle en effleurent mon nombril de ses mains.

– Comblé, putain.

Elle m'embrasse encore.

– On devrait peut-être s'arrêter à quatre.

Je ris dans sa bouche.

– Ça me paraît une bonne idée.

– J'aime notre nounou-homme. Déjà pas simple à trouver et je n'ai pas envie qu'il démissionne.

Je ris encore plus fort.

– Je crois que George est ravi que tu aies une nounou de sexe masculin.

Mon téléphone vibre dans mon jean, je le sors pour lire le message.

Je me fige.

– Devrait-on acheter une maison dans le Connecticut ? (Elle m'embrasse dans le cou.) On ne peut pas rester à Manhattan pour toujours.

Je continue à fixer l'écran.

– On pourrait peut-être y aller demain, comme ta semaine n'est pas trop chargée...

Je lis et relis le message.

Eh bien, voilà. Je laisse échapper un éclat de rire. Le pauvre type ne sait pas ce qui l'attend.

– Max ?

Je sursaute et cligne des yeux.

– Ouais ?

– On pourrait peut-être faire un tour dans le Connecticut demain après-midi ?

Je souris et désigne mon téléphone du menton.

– Pas tout de suite, Princesse. Un voyage encore plus important nous attend.

Épilogue dans lequel tout arrive...
enfin !

George

Will sort la tête de dessous les couvertures, un sourire fier sur les lèvres. Ses cheveux sont totalement décoiffés et, sans mentir, si je n'étais pas un tel gentleman, je serais tenté de le prendre en photo pour partager cet instant avec quelques centaines de personnes sur Snapchat.

Heureusement pour lui, je suis un gentleman.

– Tu es vivant ? demande-t-il en m'embrassant sur le torse.

Je retire mon bras qui était derrière ma tête et le glisse sur mon front.

– Non.

– Bien. (Il rampe sur moi pour m'embrasser le menton.) Mission accomplie.

Je roule sur le côté pour le contempler, l'attire contre moi. L'espace entre nos corps est réduit à néant, les battements de son cœur résonnent contre ma poitrine. Les moments comme celui-là me donnent envie de monter sur le lit et de chanter à tue-tête.

Euh. Peut-être une autre fois.

– Je peux te dire quelque chose ?

Il m'embrasse et me secoue un peu pour que je le regarde. J'ouvre les yeux. Il semble nerveux, comme lorsque je sors du dressing habillé de manière excentrique et qu'il préférerait me prêter un vieux jean et l'un de ses T-shirts. Ses yeux bruns ont des reflets jaunes qui dansent dans ses iris quand il me dévisage ainsi.

– Je t'ai acheté quelque chose.

Oh. Finalement, ce n'est pas du tout le même genre de nervosité.

Il a piqué mon attention.

– Un cadeau ?

Il rit et s'éloigne dans le lit pour atteindre le tiroir de la table de nuit. Les draps tombent, j'effleure son dos.

– Non seulement tu as le prénom parfait, le dos parfait, tu fais la cuisine et tu tolères mon amour coupable pour les boys bands mais tu me fais des cadeaux ? Comment se fait-il

que j'aie autant de chance ?

Je remercie constamment l'univers grâce auquel, un beau jour, le métro s'est arrêté en pleine voie pendant une durée indéterminée, de sorte que :

Will Perkins fut en retard aux entretiens que Sara et Max Stella avaient organisés pour trouver une nounou.

Il était toujours là quand je suis venu demander des vêtements de rechange, trempé après une énorme averse, parce que je me trouvais plus près de chez Sara que de chez moi.

Ils nous ont présentés.

J'ai ri et flirté simplement parce qu'il s'appelait Will.

Il a fixé mon T-shirt collé à mon torse comme s'il avait trouvé sa religion.

J'ai toujours su que j'étais destiné à finir avec Will. Je faisais juste référence au mauvais Will.

Alors que je trouvais ridicule de croire au coup de foudre, je suis désormais prêt à ce qu'on me piétine avec les Louboutin les plus pointus de la création si ça n'existe pas.

Ne le dites juste pas à Chloé. Elle sortirait un mètre pour mesurer ma bite et la comparer avec la sienne.

Will se rallonge à côté de moi et pose une petite boîte dans ma main. Le monde chavire soudain.

Je m'attendais à une sucette à paillettes, en souvenir d'un après-midi passé avec Iris et Annabel, ou peut-être un ticket indiquant qu'il avait fait ressembler mes chaussures parce que je fais le deuil de leur mort imminente ces derniers temps, et Will Perkins est du genre attentionné. Mais ce cadeau tient dans la paume de ma main. Il n'est pas léger. Le coffret est noir, velouté et... on dirait un écrin *spécial*.

On dirait un écrin que Will Perkins pourrait offrir à son copain George Mercer pour l'anniversaire de leur rencontre avant de dire quelque chose de très important, qui changera sa vie.

– Ce sont des boutons de manchette, n'est-ce pas ?

Il sourit, ses cheveux blonds tombent sur son front, il se penche vers moi.

– Tu ne portes pas de boutons de manchette.

– Parce que j'en vois pas l'intérêt, *pas* parce que ce n'est pas mon genre.

Will rit et m'embrasse sur le bout du nez.

– Tu es clairement assez distingué pour ça. Mais tu ne devrais pas te préoccuper de détails comme les boutons de manchette, sortir la poubelle ou réparer le siphon de l'évier.

J'écarquille les yeux.

– Tu as réparé le siphon ?

– Ne jette plus jamais de pelures de carotte dedans, Chaton. C'est ce qui a tout bouché.

Je tends la main pour lui caresser les cheveux. Qui eût cru que parler de tâches ménagères pourrait être excitant ?

– Je t’aime.

– Je t’aime aussi. (Il me dévisage, fronce les sourcils.) Tu veux que j’ouvre la boîte ?

Je baisse les yeux vers l’écrin. Sur le dessus, des lettres dorées indiquent un seul mot :

Cartier.

– Des boucles d’oreilles ?

Il secoue la tête.

– Tu n’as pas les oreilles percées.

– Des écouteurs chic ?

– Cartier ?

Je me tourne vers lui en sentant l’émotion monter en moi et mes yeux s’embuer de larmes. J’ai la gorge nouée. Putain.

– Tu es sûr ? Je suis bruyant, négligé et je jette des pelures de carotte dans l’évier.

Il secoue la tête, en passant un doigt sur ses lèvres.

– Je ne peux pas te poser la question si tu ne l’ouvres pas, G.

L’écrin s’ouvre avec un petit craquement. À l’intérieur se trouve une alliance en titane.

– George, demande-t-il calmement avant de m’embrasser.

Je sens qu’il tremble. Ma main tremble aussi.

– Ouais ?

– Veux-tu m’épouser ?

Je dois déglutir trois fois avant de pouvoir prononcer une réponse intelligible.

Mais mon « oui » rauque ressemble à son « ouais ? » ravi qui se transforme ensuite en une centaine de petits bisous puis un baiser langoureux qui dure en longueur. Il monte sur moi en soufflant son haleine chaude dans mon cou.

J’aurais pu rester comme ça pour toujours.

J’aurais échangé mon nouveau sac messenger Gucci pour rester au lit pendant encore au moins une heure.

Mais putain, Sara la femme enceinte monstrueuse a appelé cinq fois pendant que mon petit ami – *fiancé !* – me baisait avec passion, et les cinq appels manqués signifient qu’elle a besoin de me parler immédiatement.

La tête de Will repose sur mon torse, j’attrape le téléphone et écoute son message vocal.

– Will.

Il m’embrasse dans le cou.

– Oui ?

– Il faut qu’on bouge, Bébé.

Épilogue *Bitch*

Chloé

À peu près neuf mois en arrière.

Bennett arrive derrière moi et m'attrape par les hanches.

– Je vais aller chercher un verre. Est-ce que tu veux quelque chose ?

Je me tourne vers lui en souriant. Je sens ses lèvres sur ma joue puis dans mon cou.

– Non, ça va.

Il s'écarte et me dévisage.

– Tu es sûre ? Tu as toujours mal à la tête ?

Je bats des paupières et regarde ailleurs pour éviter qu'il lise le mensonge dans mes yeux.

– Un peu.

Il se fige avant de tourner mon visage dans sa direction pour m'examiner.

– Tu veux de l'eau ?

– De l'eau, c'est une bonne idée. Merci, Bébé.

Il me retrouve dix minutes plus tard près de la piste de danse, je suis fascinée par le couple de jeunes mariés. Je ne les connais pas si bien que ça, ils travaillent vaguement avec nous. Mais quelque chose dans leur expression ravie, la manière dont ils semblent prêts à vivre une aventure, résonne en moi comme un écho familial.

– Ça va ?

Il m'embrasse dans le cou.

J'acquiesce, attrape le verre d'eau et désigne du menton le couple qui danse à quelques mètres de nous.

– Je les regardais.

– Un beau mariage.

Je me laisse aller contre lui en sentant mon corps s'apaiser à mesure que je perçois sa présence chaude et solide dans mon dos. Bennett sirote son verre en passant un bras autour de ma taille.

– Elle est magnifique.

Je contemple la mariée, qui porte une magnifique robe brodée de perles.

– Il a l'air d'accord avec toi. (Il montre le marié.) Il lui a presque dévoré le visage en l'embrassant.

Je me tourne vers lui avec un mouvement de recul à cause de la forte odeur de whisky.

– Pose ça. Danse avec moi.

Bennett fait une moue adorable.

– Je viens d'aller me chercher un whisky.

– Tu veux que je te le balance à la figure ?

Il laisse le verre sur une table basse avant de me prendre la main et de se diriger vers la piste de danse.

Les mains posées dans le bas de mon dos, il m'attire contre lui – *Seigneur, aidez-moi* –, je sens que son instinct lui intime de le faire doucement, sans la fermeté habituelle de Bennett Ryan.

– Tu es bien calme ce soir, dit-il en se penchant pour m'embrasser sur l'épaule. Tu es sûre que ça va ?

J'acquiesce, en posant ma joue dans son cou.

– Je les regarde. Je suis si heureuse que je pourrais exploser.

– Tu es heureuse ? Nous ne nous sommes même pas disputés une fois ce soir. Je n'aurais jamais pu m'en rendre compte par moi-même.

Je ris en le contemplant.

– BB ?

Mon Beautiful Bastard.

– Ouais ?

Mon ventre se contracte, mon cœur bat plus fort. Je voulais faire ça plus tard, mais je n'en peux plus d'attendre. Les mots vont s'échapper de ma bouche.

– Tu vas être papa.

Bennett se fige dans mes bras, chancelle et frissonne de la tête aux pieds. Il s'éloigne d'un pas. L'émotion que je lis dans les yeux de mon mari est complètement nouvelle.

Je ne l'ai jamais vu aussi impressionné.

– Tu es sûre ?

Ses yeux pétillent.

J'acquiesce, les joues brûlantes. Sa réaction – son soulagement, son excitation, sa tendresse – m'ont presque émue au point de trébucher.

– Je suis sûre.

Nous avons essayé pendant deux ans, sans résultat. Des mois à prendre ma température, à programmer nos étreintes. Deux FIV qui ont raté. Et voilà qu'un mois après notre décision mutuelle de laisser tomber, je suis enceinte.

Bennett se passe une main sur le visage avant de m'attraper par le coude, nous quittons la piste de danse.

– Comment as-tu... quand ?

– J'ai fait le test ce matin. (Je me mordille les lèvres.) OK, pour tout te dire, j'ai fait environ dix-sept tests ce matin. Je suis à peine enceinte. J'avais seulement quelques jours de retard.

– Chlo. (Il me dévisage avant de sourire l'air ravi.) Nous allons être des parents *horribles*.
J'éclate de rire.

– Les pires.

– Nous n'avons jamais connu l'échec. (Il me dévisage, paniqué.) Nous serons probablement les parents les plus coincés...

– Stricts...

– Autoritaires...

– Psychotiques...

– Non, dit-il en secouant la tête, les yeux à nouveau brillants. Tu seras parfaite. Tu vas m'impressionner, putain.

Il m'embrasse soudain, un baiser profond, sa langue glisse sur mes lèvres, mes dents, puis cherche la mienne. J'attrape ses cheveux épais, parfaitement décoiffés, pour l'attirer tout près de moi alors qu'il m'embrasse presque avec désespoir.

Seigneur.

Je suis enceinte.

Je vais avoir l'enfant de ce Bastard.

Épilogue *Bastard*

Ce soir

Notre chauffeur me regarde dans le rétroviseur, l'air désolé parce qu'il semble que sur notre passage
tous
les putains
de feux tricolores
de Manhattan
passent
au rouge.

Je souffle en rythme pour lui rappeler comment elle doit faire pour respirer, comme on nous l'a appris :

– Hou-hou-hou,

Chloé écarquille les yeux et acquiesce frénétiquement sans me quitter des yeux comme si j'étais une bouée de sauvetage jetée par-dessus bord dans cette putain de farce de la nature appelée Ma Femme Accouche d'un Melon par une Paille.

– Tu as écrit à Max ? s'écrie-t-elle en fermant les yeux.

Une goutte de sueur roule sur sa tempe.

– Ouais.

J'ai tellement de questions, putain. La première étant : comment est-ce humainement faisable ?

Face à la réalité de cet enfant géant qui s'apprête à sortir du ventre de ma femme, je doute soudain des statistiques à propos de l'énorme pourcentage de réussite des accouchements.

– Will ? Hanna ?

– Oui.

Elle se penche, laisse échapper un grognement qui devient un cri. Elle inspire profondément.

– George et Will P. ?

– Sara a appelé George. Respire, Chlo. Ne te soucie pas d’eux.

J’ai vu son corps de près et j’ai vu cet enfant grâce aux échographies. Je ne suis pas un expert en la matière, mais je ne vois pas comment ça pourrait se passer comme ils ont prévu que ça se passe.

– Tu es sûre que tu ne veux pas une péridurale dès l’instant où tu arrives ?

La voiture heurte un nid-de-poule et Chloé hurle de douleur.

Elle secoue rapidement la tête en continuant à respirer, les joues gonflées, agrippée à mon poignet.

– Non. Non. Non. Non.

Ça devient un refrain et je repense au planning de successions que nous avons commencé à établir, aux testaments et aux procurations que nous avons signées. *Y a-t-il une clause me permettant de prendre toutes les décisions de santé en cas d’accouchement soudain et terrifiant ? Puis-je lui imposer une césarienne dès l’instant où nous arriverons à l’hôpital, pour lui éviter la douleur qu’elle s’apprête à endurer ?*

– Respire encore, Chlo. Tu es au top.

– Comment fais-tu pour être si calme ? demande-t-elle, à bout de souffle, le front trempé de sueur. Tu es tellement calme. Ça me fait paniquer.

Je souris, un peu à bout.

– Tu t’en sors comme une reine.

Je n’ai aucune idée de ce que je suis censé faire, putain.

– Je t’aime, halète-t-elle.

On dirait qu’elle va mourir.

– Je t’aime aussi.

Est-ce normal ?

Ma main me démange, j’ai envie d’attraper mon téléphone et d’appeler Max.

Est-ce normal qu’elle crie autant ? Il y a seulement une demi-heure, elle avait une contraction toutes les dix minutes. Peut-elle me broyer les os de la main à force de la serrer dans la sienne ? Elle dit qu’elle a faim, mais le docteur m’a conseillé de ne rien lui donner à manger... et pourtant, elle me fait peur. Elle sourit mais elle est... terrifiante.

Encore une contraction. Elle resserre la pression sur ma main, c’est douloureux. Je la laisserais me casser tous les os de la main si c’était nécessaire. J’ai de plus en plus de mal à évaluer leur durée.

Chloé halète et murmure, peut-être pour elle-même :

– Ça va. Ça va. Ça va. Ça va. Ça va.

Je la regarde lutter contre la douleur. Soudain, son visage se détend. À l’instant d’après, elle saute sur le siège en attrapant son ventre entre ses deux mains.

Instinctivement, je l'imagine me lancer un regard noir, entamer une dispute pour se distraire, pour faire quelque chose – n'importe quoi. Agir comme une garce, elle sait faire, pourtant elle continue à être douce et calme.

J'apprécie cette attitude, mais je ne suis pas sûre que ça me plaise sur le long terme.

J'aime les filles qui ont du caractère.

Je suis tombé amoureux de cette tête de mule.

Je me suis déjà demandé un million de fois si quelque chose avait changé pour toujours en elle. Et si c'était le cas, comment réagirai-je ?

Elle halète. Nouvelle contraction.

– On arrive, Chlo. On arrive.

Elle serre les dents et marmonne :

– Merci, mon cœur.

Je prends une grande inspiration en m'efforçant de conserver mon calme face à la détermination de Chloé de rester douce, gentille, raisonnable.

Nous passons sur un autre nid-de-poule et son poing heurte la portière.

Elle inspire calmement.

Et puis les mots s'échappent de sa bouche :

– EST-CE QUE TU PEUX TE BOUGER POUR QU'ON ARRIVE DANS CE PUTAIN D'HÔPITAL UN DE CES QUATRE, KYLE ? MERDE ALORS !

Les derniers mots flottent dans l'habitacle, mon chauffeur étouffe un fou rire – il croise mon regard avec l'air de comprendre. C'est comme un ballon venant d'être crevé, la pression s'évacue soudain.

– Oui, Chloé. (J'éclate de rire.) *Qu'est-ce que tu fous, Kyle !*

Il accélère, double une voiture et monte sur le trottoir pour éviter un coursier qui s'est arrêté pour regarder son téléphone. Kyle klaxonne et hurle à travers la fenêtre :

– Une femme est sur le point d'accoucher dans ma voiture ! Poussez-vous, bande de connards !

Chloé ouvre sa fenêtre :

– *Barrez-vous, putain de bordel de merde !*

Les voitures autour de nous commencent à klaxonner, certaines s'écartent pour nous laisser passer, nous descendons Madison Avenue en trombe.

Kyle sourit en manœuvrant pour sortir des embouteillages avant de mettre les gaz.

Je pose une main sur le bras de Chloé.

– Nous sommes à seulement cinq...

– Ne me touche pas, grogne-t-elle. (J'ai l'impression d'entendre parler le démon de *L'Exorciste*. Elle me surprend en m'attrapant par le col, froissant la chemise dans son poing.) *Tout ça, c'est de ta faute.*

Je souris, ravi et soulagé.

– Eh ouais.

– Tu te crois malin ? siffle-t-elle. Tu penses que c'était une bonne idée, putain ?

Le désir monte en moi.

– Ouais, ouais. Complètement.

– Cette chose s'apprête à m'ouvrir en deux, gémit-elle. Et tu vas devoir pousser le fauteuil roulant de ta femme coupée en deux pour le restant de tes jours parce que ses jambes ne fonctionneront plus, puisque SA PUTAIN DE COLONNE VERTÉBRALE AURA ÉTÉ DÉTRUITE PAR CE PUTAIN DE BÉBÉ À DEUX DOIGTS DE SORTIR DE SON VAGIN DANS UNE VOITURE DE MERDE, BENNETT ! COMMENT VEUX-TU QUE JE VENDE LE DOSSIER LANGLEY COMME ÇA ! (Elle lâche ma chemise). KYLE ! (Chloé se penche en avant pour donner un coup de poing dans son siège.) TU M'ENTENDS ?

– Oui, Mme Ryan.

– C'EST MME MILLS À PARTIR DE MAINTENANT ! ET LA PÉDALE D'ACCÉLÉRATION, C'EST LA PETITE À DROITE. TU FLÂNES SUR LE CHEMIN DE L'HÔPITAL OU QUOI, PUTAIN ?

Kyle s'esclaffe, double un camion de marchandises. Chloé saisit ma main droite entre les deux siennes, broyant mes os.

– Je n'ai pas envie de te faire mal.

– Ne t'inquiète pas.

Elle se tourne, me jette un regard noir, les dents serrées.

– Mais j'ai envie de te *tuer* putain.

– Je sais, Bébé, je sais.

– Ne m'appelle pas Bébé, putain ! Tu ne sais *pas*. La prochaine fois, *tu* porteras l'enfant et je resterai à côté de toi pour rigoler à l'idée que tu pourrais être déchiré en deux.

Je me penche pour embrasser son front en sueur.

– Je ne ris pas de toi. Tu m'as juste beaucoup manqué. On y est presque.

~

Le planning de naissance de Chloé est très spécifique : pas de péridurale, pas de restriction en matière de nourriture, possibilité de procéder à l'accouchement dans l'eau. Honnêtement, elle a dû rédiger trois pages de notes, un travail méticuleux de ces dernières semaines. Son sac pour l'hôpital a été fait, défait, refait. Sortir les affaires, les déplier, les replier, recommencer.

Mais il se trouve que notre enfant a un circulaire cervical du cordon, ce qui signifie que son cordon ombilical entoure son cou. Assez fréquent, nous ont-ils appris. Mais dans notre situation, pas génial.

– Si vous poussez fort, nous explique le docteur Bryant, une main sur l'épaule de Chloé, avec le bruit des moniteurs tout autour de nous, le rythme cardiaque du bébé risque de

s'affaiblir. (Elle me dévisage avec un sourire calme.) Si elle a déjà commencé à pousser, nous devons sortir le bébé rapidement. Il est encore trop haut pour l'instant. (Elle s'adresse à Chloé.) Et vous êtes seulement à cinq centimètres.

– Pouvez-vous vérifier ? grogne Chloé. Parce que, sérieusement, j'ai l'impression d'avoir dilaté de vingt.

– Je sais, rit le docteur Bryant. Et je sais que vous voulez vraiment avoir un accouchement naturel mais, franchement, c'est l'une des situations où je dois mettre mon veto.

Chloé ne pousse même pas avant d'être emmenée en salle d'opération.

Pleine de médicaments et désesparée parce que son plan parfait a totalement échoué, elle me scrute, les cheveux retenus dans un petit bonnet stérile jaune, le visage marbré, dépourvu de toute trace de maquillage.

Elle n'a jamais été aussi belle. Je lui rappelle :

– Peu importe la manière dont il arrive. Nous aurons un bébé à la fin.

Elle acquiesce.

– Je sais.

Je la dévisage, surpris.

– Ça va ?

– Je suis déçue. (Elle se retient de laisser libre cours à ses émotions, c'est manifeste.) Je voudrais juste que tout se passe bien.

– Je peux vous assurer qu'il n'y aura aucun problème, s'immisce le docteur Bryant. (Elle a enfilé des gants et sourit derrière son masque.) Prête ?

L'infirmière place un drap de manière à masquer le bas de son corps. Je reste près de sa tête, affublé d'un bonnet, d'une blouse chirurgicale et de gants.

Le docteur Bryant se met immédiatement au travail. Je sais à peu près ce qui se passe de l'autre côté de la barrière jaune. Il y a du désinfectant, un scalpel, des outils chirurgicaux en tous genres. Ils ont commencé, ils se dépêchent.

Mais le visage de Chloé est totalement calme. Elle me fixe.

– Je t'aime.

Je lui souris.

– Je t'aime aussi.

– Es-tu *déçu* ?

– Pas du tout.

– Tu trouves ça étrange ? murmure-t-elle.

Je glousse en l'embrassant sur le nez.

– Tu veux dire, l'accouchement ?

Elle acquiesce avec un sourire timide.

– Un peu.

– Et voilà, s'exclame le docteur Bryant avant de murmurer à une infirmière. Euh, non... l'écarteur.

Les yeux de Chloé sont grands ouverts, elle se mordille les lèvres.

– Félicitations, Chloé, reprend le docteur Bryant avant qu'un cri retentisse dans la pièce. Bennett. Vous êtes les heureux parents d'une petite fille.

Je récupère une petite boule chaude et bruyante et, avec des mains tremblantes, je la pose sur la poitrine de Chloé.

Elle a un petit nez, une bouche adorable et de grands yeux ouverts.

C'est le plus beau bébé de l'univers.

– Bonjour... murmure Chloé en la regardant. (Elle fond en larmes.) Ça fait longtemps que nous t'attendons.

En un instant, mon univers s'effondre et se reconstruit comme une forteresse autour des deux filles de ma vie.



– Oh, pu... purée, grogne Chloé en riant. Ce n'est pas censé être naturel ?

Je dirige la tête de notre fille et m'efforce de trouver le bon angle.

– Je pensais aussi, mais...

– J'ai l'impression d'être la vache, toi le fermier et elle le seau.

L'infirmière arrive, vérifie l'incision de Chloé, ses constantes et nous aide à positionner le bébé.

– Avez-vous choisi un prénom ?

– Non, répondons-nous ensemble

L'infirmière glisse notre dossier à sa place sur le mur.

– Il y a une armée de gens qui vous attendent. Vous voulez que je les fasse entrer ?

Chloé acquiesce en remettant sa blouse en place.

Je les entends dans le couloir. Le rire de George, la voix grave de Will Sumner, l'accent de Max et les cris joyeux des petits Stella. Et les voilà ici, amassés dans la chambre, les bras pleins de cadeaux, incapables d'arrêter de parler. Onze visages souriants. Au moins huit paires d'yeux larmoyants.

Max s'approche immédiatement de la petite chose adorable, comme s'il était attiré par un aimant.

– Je peux ?

Chloé lui tend le bébé, les yeux brillants.

– Vous avez choisi un prénom ? demande Sara en contemplant le bébé dans les bras de son mari.

– Maisie, répond Chloé en même temps que je prononce : Lilian.

– Vous êtes bien partis, commente George en faisant des grimaces à ma fille.

Je jette un coup d'œil à Annabel et Iris qui se tiennent calmement à côté de Will P. qui porte Ezra dans ses bras. Je souris à Hanna et à son Will, qui observent la scène, émerveillés.

Attends.

Onze visages.

Will, Hanna, Max, Sara, Annabel, Iris, Ezra, Will, George...

Je lève le menton en direction de Jensen qui se tient à l'écart, un bras autour des épaules de Pippa.

– Félicitations les gars, dit-il en souriant. Ils ont tous apporté des couvertures pour bébés, des fleurs. On... a...

– On a apporté de l'alcool, termine Pippa avec une révérence, en me tendant une bouteille de Patrón.

– Merci. (Je traverse la pièce pour serrer la main de Jensen et embrasser Pippa sur la joue. Ça nous sera utile. Donc, *finalement...* (je les désigne) vous vous êtes décidés.

Il acquiesce.

– Oui, carrément.

Hanna lui donne une tape sur le bras.

– Ils ne me l'avaient même pas *dit* !

– J'étais sur le point de le faire, réplique son frère en riant, et tu es partie à New York, donc on t'a suivie !

– Je devrais sûrement m'excuser, lâche Chloé de l'autre côté de la chambre.

Le groupe la dévisage, nous fronçons tous les sourcils, perplexes.

– Oh, fermez vos becs, têtes de nœuds ! grogne-t-elle. Je devrais, mais je ne le ferai en aucun cas.

– Oh, merci mon Dieu, soupire Max.

– La garce est de retour ! s'exclame George.

– Tu es viré, crie Chloé.

– Il travaille pour *moi*, chérie, lui rappelle Sara comme un refrain que nous avons tous entendu une centaine de fois.

– Et sois sage, dit George à Chloé en agitant sa main gauche pour nous montrer l'alliance argentée. Ou tu ne seras pas ma garce de témoin.

– Ta garce de témoin ? murmure-t-elle, impressionnée.

– Exactement, fait George. Pour me rappeler que je ne mérite pas ma chance.

Apparemment, ma femme ne s'est pas tout à fait remise de ses émotions, parce qu'elle fond en larmes et fait signe à George d'approcher pour lui faire un câlin.

– Toi aussi, Will Perkins, insiste-t-elle en tendant son autre bras.

Will Sumner fait mine de se tenir au mur pour se remettre de toutes ces nouveautés qui bouleversent notre univers. Mais finalement, rien ne se passe. Chloé enlace George, George

enlace Chloé et – à notre grande surprise et pour notre plus grand soulagement – l’apocalypse n’a pas lieu.

Je jette un coup d’œil à ma femme allongée sur le lit, un énorme sourire aux lèvres, parlant aux deux hommes de leur futur mariage et de l’arrivée de notre fille. Sara contemple avec tendresse le bébé qui se trouve encore dans les bras de Max, et je me demande si elle a hâte que sa grossesse, très éprouvante, arrive à son terme. Will et Hanna sont assis par terre, ils écoutent Annabel leur raconter une histoire très élaborée à propos d’un papillon qui vit dans les fleurs qu’ils ont apportées. Le téléphone de Pippa sonne et Jensen et elle s’approchent de Max et Sara, présentant mon bébé à Ruby et Niall via FaceTime.

Mes parents font irruption dans la chambre, avec Henry et toute sa famille. Même notre spacieuse suite privée semble trop petite pour tous nous contenir. Ils se déplacent dans la chambre en embrassant le bébé, en la prenant dans leurs bras chacun à son tour, en le sentant, en proclamant qu’il s’agit du plus beau bébé qu’ils ont jamais vu.

Les deux enfants de mon frère s’installent à côté des enfants de Sara et Max, pour jouer avec les paniers de fleurs. En temps normal, je leur aurais demandé d’éviter d’arracher les pétales mais... étrangement, je me sens totalement détendu. Ma tendance maniaque ne vaut pas la peine de livrer bataille. Les batailles qui valent la peine d’être livrées seront celles qui me permettront de protéger ma famille, de faire chaque jour de notre monde un endroit meilleur, une tâche immense. Les batailles qui valent la peine sont celles qui m’incombent en tant que père, pour élever mon enfant et en faire une femme sûre d’elle, forte, en sécurité.

Arrachez toutes les pétales, les enfants.

– Arrêtez de la monopoliser.

Je prends ma fille dans mes bras. Elle est aussi minuscule qu’elle est importante, avec ses petites, toutes petites mains et ses grands yeux étonnés. Je m’assieds sur le lit à côté de Chloé, m’allonge sur les coussins et sens sa tête se poser sur mon épaule. Nous contemplons la petite fille, déjà totalement fous d’elle.

– Maisie, murmure-t-elle.

– Lilian.

Chloé se tourne vers moi et secoue la tête, les dents serrées.

– Maisie.

Comment résister à l’embrasser ? Je murmure :

– Pour obtenir la fille la plus merveilleuse du monde, j’ai dû tout reprendre à zéro : l’aimer comme elle était et non comme j’aurais eu envie qu’elle soit. Devenir la personne sans qui elle ne peut pas vivre. Être son bras droit. Connaître ses besoins. Elle ne me laissera jamais tomber, j’en suis persuadé.

Je suis devenu la personne sans qui elle ne peut vivre. Je suis devenu son bras droit... et le père de son enfant. Et ça n’a aucune raison de s’arrêter : je suis le connard le plus heureux de l’univers.

Remerciements

Avec ce roman, le dernier de la série *Beautiful*, nous pensions que nous pourrions proposer à nos lecteurs une série de boutons lors de nos séances de signatures : un bouton par personnage. Les lecteurs pourraient choisir le personnage féminin ou masculin qui leur parle le plus. Nous avons pensé que ce serait facile – une bonne tranche de rigolade à ramener à la maison ! Mais nous avons tort.

D'une, putain, il y a beaucoup de boutons. Et plus important encore, l'idée que les lecteurs se décideraient et choisiraient facilement leurs deux personnages préférés pendant que nous discutons et signions leur livre était merveilleusement et étrangement hors sujet.

Nous ne nous attendions pas à ce qu'ils aient tant de mal à choisir un bouton. Nous ne nous attendions pas à ce que chaque personne qui venait nous voir voie un peu d'elle-même dans tous les personnages. Ils adorent Chloé, mais se sentent naturellement plus proches de la force tranquille de Sara. Ils apprécient peut-être Bennett, mais aiment sincèrement Niall. C'était la révélation la plus extraordinaire – nous avons inventé cette série de personnages qu'autant de gens trouvent sympathiques. Avons-nous atteint notre objectif ? Avons-nous réussi à créer des femmes aussi variées que les femmes fortes et originales qui nous lisent ? Nous l'espérons. Mais nous savons que nous pouvons mieux faire. Nous pouvons faire preuve de plus d'imagination. Nous pouvons mieux capturer le monde dans lequel nous vivons. Vous êtes tous magnifiques. *Beautiful*. Et chacun de vous nous dit ce que vous aimez, ce que vous avez envie de lire. Ça nous permet de traverser les moments difficiles de la création.

N'arrêtez jamais d'être aussi francs, aussi sincères et exigeants. Nous sommes des lectrices impitoyables, nous aussi. C'est pour ça que nous vous aimons.

Et rien n'aurait pu arriver sans des gens vraiment très importants. Nous serions perdues sans notre agent, Holly Root, avec qui nous avons signé alors que notre livre n'avait pas encore été accepté par un éditeur. Elle a vu en nous quelque chose qui lui plaisait. C'est la

preuve que nous ne savons jamais quel livre marchera, donc à tous les écrivains qui nous lisent : continuez à écrire. Commencez un autre livre. Soulevez des haltères de mots.

Un grand merci à notre éditeur incroyable, Adam Wilson, qui a les cheveux les plus longs, les plus brillants, les plus beaux du monde de l'édition et qui nous aime même si nous lui avons demandé de nous laisser lui faire des tresses. Maintenant, nous avons publié quatorze livres ensemble et nous aimons toujours autant tes remarques. Merci pour ta patience et pour tout ce que tu fais.

Kristin Dwyer est la meilleure publicitaire au monde. Carrément. Merci d'être notre Précieuse et de nous aider à faire connaître nos livres. Tu es tellement forte.

Nous sommes totalement amoureuses de notre famille de Simon & Schuster/Gallery : Jen Bergstrom, Louise Burke, Carolyn Reidy, Paul O'Halloran, Liz Psaltis, Diana Velasquez, Melanie Mitzman, Theresa Dooley, les commerciaux infatigables qui se battent pour placer nos livres dans les librairies (nous vous adorons tous), et chaque personne qui met un point sur un i, ou qui transporte des cartons de livres ou qui tape les mots *Christina Lauren*. Nous espérons que vous mettez des cœurs sur les i, d'ailleurs. Nous avons tellement de chances de tous vous avoir.

Il est assez difficile d'écrire des livres, mais il est peut-être encore plus difficile de dire à un auteur ce qui ne va pas dans ses romans. Merci à nos premières lectrices : Erin Service, Tonya Irving et Sarah J. Maas. Toute notre reconnaissance va à Lauren « Drew » Suero, qui est là depuis le début et qui s'occupe de nos réseaux sociaux. Heather Carrier, quand nous te demandons quelque chose de mignon à paillettes en précisant *peux-tu l'avoir pour demain ?*, tu ne cilles même pas (ou peut-être un peu, mais nous ne le saurons jamais parce que c'est par mail, hahaha). Merci à tous les blogueurs qui écrivent sur nous, tweetent, postent sur Instagram, écrivent des messages dans les nuages ou juste conseillent nos livres à des amis. Vous occupez votre temps précieux avec nos livres et vous les aidez à trouver de nouveaux foyers. Sans vous, nous ne serions que deux filles avec un ordinateur.

À nos familles qui nous soutiennent et nous encouragent, nous aiment malgré nos deadlines, nos voyages, et le poisson pané et les petits pois surgelés que nous leur servons à dîner : vous savez toujours dire *je t'aime* quand nous avons besoin de l'entendre. Nous n'aurions pas pu accomplir tout ça sans vous.

Et aux plus drôles et plus généreux lecteurs du monde, même ceux que nous n'avons jamais rencontrés, ou que nous entrevoyons sur Twitter ou Facebook. Merci de nous laisser conquérir vos foyers et vos cœurs. Merci de nous suivre dans cette aventure, d'aimer nos personnages autant que nous. Nous avons encore tellement d'autres idées pour de nouvelles histoires, nous avons hâte de les partager avec vous.

(PS : Bennett vous attend toujours dans son bureau.)

Lo, tu es la meilleure amie dont je rêvais depuis toujours. Nous avons parcouru le monde ensemble et tu supportes encore mes ronflements : nous avons failli être arrêtées par la police

ensemble, nous nous sommes fait des tatouages identiques et nous avons pris des photos dans une cabine d'essayage La Perla juste pour vérifier que c'était vraiment possible. Il me tarde de savoir les prochaines bêtises que nous ferons. PQ.

PQ, je regarde les livres sur l'étagère et je n'arrive toujours pas à croire que nous avons fait ça, *ensemble*, chaque jour. Je suis la Lolo la plus heureuse du monde. On se rejoint à l'aéroport ? Lo.



© ALISSA MICHELLE 2013

À PROPOS DES AUTEURS

Christina Lauren est le nom de plume d'un duo d'écrivains, de meilleures amies, d'âmes sœurs – de jumelles de toujours ! Christina Hobbs et Lauren Billings sont les auteurs de *Beautiful Bastard* et de la série *Beautiful*, en tête des listes de best-sellers du *New York Times*, de *USA Today* et à travers le monde. Dans la plupart de leurs romans, aussi romantiques qu'empreints d'une sensualité torride, on s'embrasse. On s'embrasse beaucoup. On les retrouve sur le web – christinalaurenbooks.com– ou sur Twitter–@ seeCwrite et @lolashoes –, et sur Facebook : www.facebook.com/HugoNewRomance.

Retrouvez l'univers Aubade :

www.aubade.fr

Retrouvez toute l'actualité de Christina Lauren, et celle de tous les titres de la collection

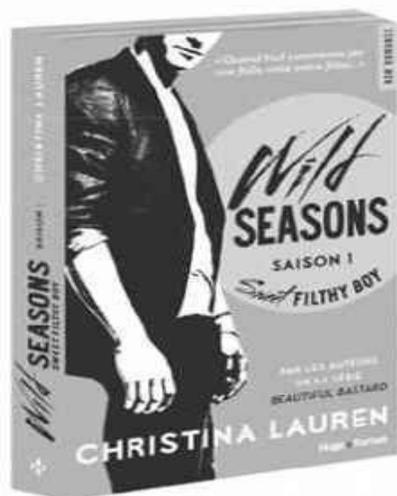
« New Romance® » sur notre page Facebook :

www.facebook.com/HugoNewRomance

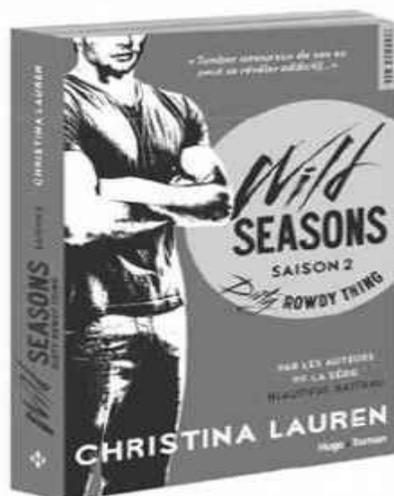
www.hugoetcie.fr

Wild SEASONS

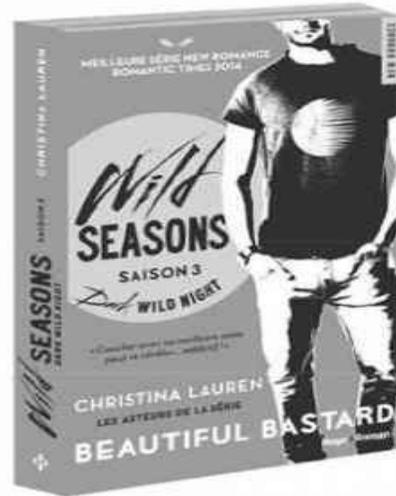
CHRISTINA LAUREN



SWEET FILTHY BOY
SAISON 1



DIRTY ROWDY THING
SAISON 2



DARK WILD NIGHT
SAISON 3



WICKED SEXY LIAR
SAISON 4 - FÉVRIER 2016



NOT-JOE STORY
Nouvelle
SAISON 4.5 - JUIN 2016

CHRISTINA LAUREN

LA SAGA

Beautiful

